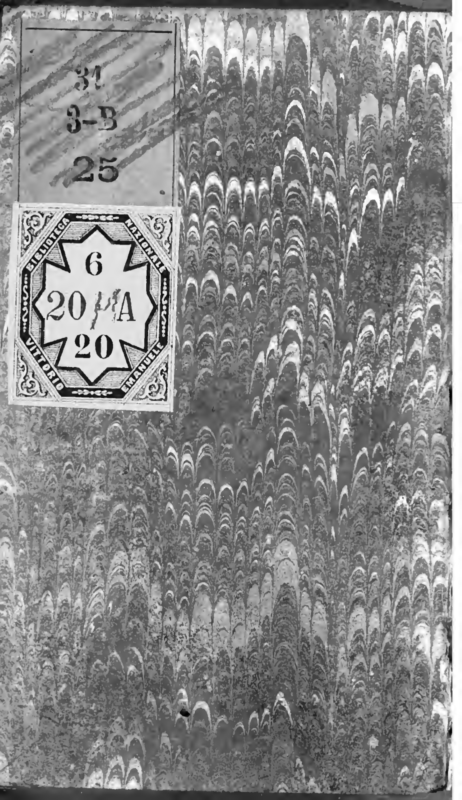



31
3-B
25
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
20 A
20

E. 3. 4

Al mio colendissimo Padrone
il P. Angelo Capranica
Servo suo Gio. Batt.a Comitemo



ENTRETIENS
ET
LETTRES
POËTIQVES,

DV P. LE MOYNE,
de la Compagnie de IESVS.



A PARIS,
Chez ESTIENNE LOYSON, au Palais,
à l'entrée de la Galerie des Prisonniers,
au Nom de IESVS.

M. DC. LXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.



ONSEIGNEVR,

Les Muſes que ie vous preſente, n'ont point d'affaire en la Grand'-Chambre: & ce

n'est pas pour vous recommander leur droict; c'est pour vous rendre leurs deuoirs que ie les amene. Aussi ne pourriez-vous pas estre leur Iuge, quelque reputation de justice, que vostre integrité vous ait acquise. Si elles ne vous sont alliées dans le degré de l'Ordonnance; Vous leur auez toûjours esté si Amy: & de tout temps elles ont esté si attachées à vostre Famille, que leurs Parties seroient bien fondées de vous récuser en leur Cause: & vous seriez mal fondé de vous en plaindre.

Les plus fameuſes & les plus celebres du temps des Valois, eſtoient ou Amies, ou Domeſtiques, ou Penſionnaires de vos Peres: & pour ne rien dire de Turnebe, de Lambin, de Muret, qui n'ont pas crû pouuoir donner à leurs Ouurages des Patrons plus glorieux & plus illuſtres; Le Nom de MESMES *chanté plus ſouuent, dans les Poëſies de Paſſerat & d'Aurat, que le Nom des Princes de ce temps-là, eſt vn témoignage qu'ils ſe trouuoient mieux des Bienfaits de voſtre Maiſon, que des Liberalitez de*

la Cour. Il est vray pourtant que cette Cour là n'estoit pas ignorante : encore moins estoit-elle auare. Le Duc de Ioyeuse qui donna dix mille escus pour vn Sonnet, n'estoit pas de ceux qui ne sont liberaux que de baise-mains, & ne font bien qu'en reuerences. Et Des-Portes, Bertaud, Du Perron, peuuent estre bons témoins que le Maistre d'vn Fauory si magnifique ne receuoit pas pour rien l'encens des Poëtes : & qu'au moins fournissoit-il aux frais de leurs Sacrifices.

Cette affection de ceux de

vostre Famille enuers les Muses & les Gens de Lettres, n'est pas demeurée dans le Regne des Valois : Elle a passé aux Regnes Suiuans : & de tous les Heritages que vos Ancestres vous ont laißez, c'est celuy-là qui s'est le mieux conserué dans vostre Maison; & qui a esté partagé le plus également, entre Vous & Messieurs vos Freres. Feu Monsieur le President de MESMES, *ne s'est pas moins signalé par là, que par sa capacité, & par ses Charges. Son Logis estoit à Paris, ce que l'Academie & le Ly-*

cée estoient autrefois à Athenes : & les Sçauans de son temps n'auoient point d'Ordinaire plus asseuré que sa Table. Quant à Monsieur le Comte d'Auaux, que le Cardinal de Richelieu auoit choisi, pour faire l'honneur de la France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Dannemarc, chacun sçait, que les Muses abandonnerent les Cours de tous les Princes où il passa, pour suiure la sienne. Aussi trouuerent-elles en luy vn Patron, qui n'estoit pas moins bienfaisant, quoy qu'il eust moins de bien à faire,

que le Fauory d'Auguste: Et son Nom encore aujourd'huy n'est pas moins chanté sur les bords de la Vistule, & le long du riuage de la Mer Baltique, que celuy des Casimirs & des Gustaves.

Je ne parle point de Vous, MONSEIGNEVR, parce que vostre Modestie me fait signe de n'en point parler: & il faut que ie luy sois complaisant, si ie n'ay enuie de vous desplaire. Aussi ne faites vous pas le bien, afin qu'on le montre & qu'on en parle. Vous croyez qu'il est de l'honneur & de la bien-

ſeance des Graces d'aller couuertes, de fuir l'oſtentation, de chercher le particulier & la ſolitude. Et il ne tient pas à Vous, qu'elles ne ſoient muettes; que vous ne leur oſtiez jusqu'à la voix, juſqu'aux geſtes & à la mine qui les pourroient faire remarquer. Que cette maniere d'agir eſt d'vn Honneſte-homme! Que c'eſt bien entendre le ſecret des Graces, & bien connoiſtre leurs delicateſſes, de ménager ainſi leur pudeur; de leur épargner le grand jour qui les incommode; & les Spectateurs qui les font rougir!

Mais ce qui eſt rare, MONSEIGNEVR, vous ne voulez pas que les Graces ſoient ambitieuſes, & vous les voulez hardies: & voſtre exemple a appris au Monde, que ce n'eſtoit pas aſſez d'obliger modeſtement, & de faire du bien aueque pudeur, ſi on ne le faiſoit encore courageuſement & aueque force. Il s'en trouuera aſſez qui ne voudroient pas obliger ſur gages; & mettre leurs Bienfaits à rente. Mais qui obligent aueque peril; qui faſſent du bien au hazard d'en ſouffrir du mal; qui negligent

leur ſeureté, pour faire valoir leur protection; C'est le fait d'vne Bienfaiſance & d'vne Amitié, dont il ne s'eſt guere veu d'exemple depuis les Temps Heroïques.

Vous auez beaucoup fait, MONSEIGNEVR, pour vn Siecle auſſi corrompu, & auſſi auare que le noſtre, de luy donner vn Magiſtrat incorruptible; vn Iuge formé ſur le Modele de cette Iuſtice des Atheniens, qui eſtoit ſans yeux & ſans mains. Ie penſe pourtant pouuoir dire, ſous le bon plaiſir du Iuge & du Magiſtrat, que vous auez

fait pour ce Siecle, quelque chose de plus grande instruction & de meilleur exemple, en luy donnant vn Maistre aussi accomply que vous estes, en l'Art de bien faire, & en la Science des Graces, qui est de toutes les Sciences, la plus honneste, & la moins connuë. Le bon Iuge au sens du Monde, ne se fait pas toûjours par la vertu: la dureté le fait quelquefois: le chagrin mesme s'en peut mesler; & assez souuent, ce qu'on prend pour bonne justice, se deuroit prendre pour mauuaise humeur. Mais vn

Homme des-interessé & genereux, amy sans esperance & sans crainte, bienfaisant sans apprehension d'autruy, & sans reflexion sur soy, ne se peut faire, que par vn assemblage general de toutes les Vertus, qui entrent dans le commerce de la vie ciuile.

Aussi, MONSEIGNEVR, i'estime bien moins en Vous le Grand President, que l'Honneste-homme, qui fait l'honneur du Grand President: & ie vous considere bien plus par ce que vous estes dans vostre Domestique, que par ce que vous estes

au Palais. On n'en vse pas chez vous, comme en quelques lieux où l'on n'entre qu'auec vn visage & des gestes de Suppliant : où il faut attendre des journées entieres, que les Gardes du Temple en ouurent les Portes. De vostre grace, ie n'ay pas besoin d'Introducteur ny de mediation aupres de Vous. Il ne me faut point de Sarbatane pour vous parler, comme il en faut pour parler aux Grands de certains Païs. Vous n'estes pas de ces Colosses qui ne daigneroient pas baisser la teste, pour voir les

offrandes qu'on leur fait; pour receuoir l'encens qu'on leur brusle. Les Cliens ont leurs heures dans vostre Salle; & vos Amis les leurs dans le Cabinet. Ils vous voyent là à découuert, & sans les enuelopes du Mortier & de la Pourpre: & le Personnage que vous faites là de plein pied, vaut bien au sens des Sages, celuy que vous faites au Palais sur le Grand Banc.

C'est à ces heures commodes, & à ces Conuersations aisées, que les Muses sont receuës, pour vous delasser de l'agitation qui suit les Affai-

res : & vous adoucir l'amertume, que les Sollicitations & les Procez vous pourroient auoir laißée. Vous auez fait l'honneur aux miennes de les y conuier; & vous les auez souuent asseurées, qu'elles n'y seroient pas les moins bien venuës. Vous auez mesme desiré que i'assemblasse en vn corps, les Entretiens qu'elles ont eus auec diuerses Personnes, afin qu'ils vous seruissent comme d'Intermedes, apres l'accablement des Placets & des Requestes. Ie l'ay fait pour vous obeïr, MONSEIGNEVR, & ie vous les

presente en ce Recueil, pour vous estre vn gage de ma reconnoissance, & pour estre au Public vn aueu de l'obligation que i'ay d'estre autant que personne,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant Seruiteur,
PIERRE LE MOYNE,
de la Compagnie de IESVS.

PREFACE.

HORACE a fait autrefois ce que ie fais aujourd'huy. Il s'eſt entretenu en Vers auec ſes Amis, & a fait part au Public de ſes Entretiens. Il y a neantmoins deux notables differences, entre les Entretiens d'Horace & les miens. La premiere eſt en la matiere, & la ſeconde en la forme. Les actions & les paroles ayant autant de reſſemblance & de liaiſon que chacun ſçait, Horace qui n'auoit pas la probité de Caton en ſes mœurs, ſe fut démenty, s'il en euſt eu la modeſtie en ſes Entretiens; & on ne deuoit pas attendre qu'il en tiraſt les matieres de lieux fort honneſtes. Elles ſont preſque toutes Satyriques; & tirées des lieux qu'ai-

moient les Satyres, qui estoient de tous les Animaux à deux pieds, ceux qui se plaisoient le plus à l'ordure.

Et qu'on ne me die point, que ces Entretiens Satyriques sont des medicamens assaissonnez de sel & de poivre: que ce sont des censures qui chastient en chatoüillant; des leçons qui instruisent en faisant rire. Semblables medicamens ne font point venir l'enuie de guerir: Ils irritent le mal en piquant le goust du Malade: & comme il y a des vices qui ne se peuuent mieux censurer que par le silence; il y a aussi vne methode d'enseigner, soit dans les Liures, ou sur le Theatre, qui débauche plus qu'elle n'instruit.

Ce n'est pas que tous les Entretiens d'Horace soient de cette nature. Il en a de plus serieux, auec Auguste, auec le Fauory d'Auguste, auec d'autres Grands de la Cour d'Auguste, en la presence desquels il contraint son naturel; & se tient

dans les termes de quelque reſpect: Mais ce ſerieux ne luy dure pas: il ſe défait bien-toſt de la contrainte & du reſpect, pour reprendre la Raillerie & la Satyre: & cela eſt moins le vice du Poëte, que celuy de l'Homme. Nous ſommes tous naturellement Orateurs, & grands Orateurs, quand nous en venons à l'Inuectiue: naturellement Peintres, & grands Peintres, quand il eſt queſtion de peindre en laid, & de repreſenter des deffaux. Hors de là, il nous faut quelque choſe de plus fort & de plus heureux que le naturel, pour faire des éloges qui ayent de la force; pour peindre heureuſement & pour peindre en beau.

Quant à la verſification qui eſt la forme de ces Entretiens, Horace a crû faire aſſez, de luy donner le nombre & la meſure du Vers: La Latinité n'en eſt pas ſeulement pure, & telle qu'elle pourroit eſtre d'vn Honneſte homme de la Ville. Elle eſt toute Patricienne, pour ainſi dire; toute

de la Cour d'Auguste, & de l'Esprit le plus rafiné de cette Cour. Cette pureté aussi n'a rien d'éleué, rien de Poëtique qui la soustienne : il n'y a point de Prose plus rampante, ny plus simple : & vn Homme qui va dans vn Carrosse doré, n'est pas plus different d'vn Homme qui va à pied, qu'Horace en ses Odes est different d'Horace en ses Entretiens.

Ces deux obseruations présupposées, il ne me semble point necessaire de dire, que les matieres de mes Entretiens sont differentes en toutes choses de celles qu'Horace a choisies pour les siens. Les noms mesmes des lieux d'où il les a tirées ne se trouuent pas dans les Cartes des Païs qui me sont connus. Les miens sont de matieres ou toutes Chrestiennes, ou toutes Morales : quelques-vnes sont toutes Politiques, & quelques autres Composites, comme parlent les Architectes. Et dans celles cy, le Chrestien, le Moral, & le Poëtique sont

ſont meſlez ſelon l'exigence des Sujets, & la condition des Perſonnes que i'entretiens.

S'il ſe trouue quelque choſe de gay dans celles qui ſont purement Poëtiques : Cette gayeté ſe doit prendre comme ſe prend la Muſique & la Symphonie, dont la Deuotion des Fideles eſt égayée : & on pourra de plus en apprendre, que le gay & le chaſte ne ſont pas deux caracteres ſi incompatibles dans la Poëſie, que le veulent faire à croire ceux qui ne connoiſſent de toutes les Muſes, que les diſſoluës & les debauchées. I'adjouſte à cela, que la pluſpart de ces Entretiens ayant eſté composez à la Campagne, aux plus beaux jours de l'année, durant la joye de la Nature, & chez des Amis qui faiſoient tout ce qu'ils pouuoient pour me réjoüir; Ie n'ay pas crû que ma condition voulût de moy, tant de dureté enuers la Nature, ny tant d'inciuilité enuers mes Amis, que ie rejettaſſe la joye

qu'ils m'offroient; & que ie gastasse de mon chagrin des compositions faites parmy les Fleurs de leurs Iardins, & à l'ombre de leurs Allées.

La forme en est aussi Poëtique dans les termes, dans les images, dans les fictions, dans les figures, que la mediocrité de mon Esprit me l'a pû permettre. Et en cela elle est fort éloignée de la forme qu'Horace a donnée à ses Entretiens, où il ne fait pas estat de parler en Poëte, comme i'ay pretendu faire dans les miens. Ce sont les aisles & le vol qui font les Oyseaux : c'est l'éleuation, c'est le feu qui fait les Poëtes, qui ont à voler plus haut que les Oyseaux qui approchent le Ciel de plus prés. Il est de la Poësie qui n'a que des pieds, comme de certains Reptiles qui ont plus de pieds que les Aigles n'ont de plumes en leurs aisles : Auec toute cette multitude de pieds si justes & en si bel ordre, ils ne peuuent que ramper à terre; ils ne peuuent monter que

ſur des Choux ; & ce ne ſont apres tout que des Chenilles.

Si l'on dit que la conuerſation ne veut rien de ſi releué : on le dira auec verité, ſi on le dit de celle qui ſe fait d'égal à égal & de plain pied. Celles qui ſe font de haut en bas, ainſi que ſe font celles des Poëtes, qui parlent comme Perſonnes éleuées à la plus haute Sphere des Eſprits, à la Region où ſe font les viſions & les Propheties, ne ſouffrent rien de commun ny de vulgaire. Mais qu'on ſe ſouuienne, que c'eſt des vrays Poëtes que cela ſe doit entendre : & qu'il faut autre choſe que des nombres pour faire vn Poëte, comme il faut autre choſe que des pieds pour faire vn Aigle.



TABLE DES ENTRETIENS ET LETTRES POETIQVES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

Fin de la Table.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 22. jour de Fevrier 1660. Signé, Par le Roy, CEBERET: Il est permis au P. LE MOYNE, de la Compagnie de IESVS, de faire imprimer vn Liure de sa composition, intitulé *Entretiens & Lettres Poëtiques & Morales*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, & ce durant le temps de douze ans, à compter du jour que ledit Liure sera acheué d'imprimer; Et defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de l'imprimer, ou faire imprimer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contreuenans de quatre mille liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres.

Ledit P. LE MOYNE a cedé & transporté son droict de Priuilege à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Iuillet 1665.

PERMISSION.

IE ANDRE' CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, suiuant le Priuilege qui Nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens, Henry III. le 10. de May 1585. Henry IV. le 20. de Decembre 1603. & Louis XIII. le 14. de Fevrier 1612. par lequel il est defendu à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer aucun Liure de ceux de nostre Compagnie, sans Permission des Superieurs d'icelle : Permets au P. LE MOYNE de la mesme Compagnie, de faire imprimer, par tel Libraire qu'il voudra, ses Entretiens & Lettres Poëtiques : En foy deqnoy i'ay signé la Presente. A Paris ce 27. de Mars, l'an 1663.

ANDRE' CASTILLON.



ENTRETIENS POËTIQVES.

LIVRE PREMIER.

LE SOLEIL POLITIQVE AV ROY.

ENTRETIEN I.

En cette Poëſie le Soleil parle au Roy, & ſe preſente à luy, pour le Modele le plus parfait qu'il puiſſe prendre de la belle maniere de regner.


Oy le plus grand des Rois qui regnent
ſur la Terre,
Soit à regler la Paix, ſoit à faire la
Guerre :
Preſte aujourd'huy l'oreille & l'Eſprit à ma voix;
Ie ſuis le Directeur & l'Exemple des Rois,
Directeur immortel, Exemple de lumiere,
Eleué ſur vn Char d'eternelle matiere,

Pour faire à tous les Roys qui sont dans l'Vniuers,
De culte, de langage, & de mœurs si diuers,
Vne illustre leçon des Vertus destinées,
A remplir les deuoirs des Testes couronnées.
Mais combien en est-il, qui sçachent comme toy,
Prendre de leurs deuoirs les modeles sur moy?
Depuis les riches bords où l'Inde se colore,
De la pourpre & de l'or que luy donne l'Aurore;
Iusqu'à ces autres bords, où le Tage descend,
Le long d'vn lit paré d'vn sablon jaunissant:
A peine en est-il vn, qui d'vne veuë instruite,
Suiue mes mouuemens, obserue ma conduite.
Aussi ie n'ay pour eux, qu'vn œil indifferent:
Ils n'ont aucune part à ce que i'ay de grand;
A cet ardent esprit, à cette flame pure,
Dont les cœurs genereux prennent leur nourriture.
Et comme ie te voy jaloux de m'égaler,
En tout ce qui pourra ton Regne signaler;
Aussi veux-je te faire vne courte peinture
Des regles de regner, que i'ay de la Nature.
C'est mõ premier deuoir, de me soûmettre aux Loix
De celuy qui m'a fait, & qui fait tous les Rois.
Et de quelque splendeur que mon Trône rayonne,
Quelque Diuinité que le Monde me donne,
Ie ne m'en suis iamais vn moment relâché;
Iamais d'vn joug si noble, vn moment détaché.
Ie le porte par tout où me porte ma course,
Soit aux Climats gelez sous les glaces de l'Ourse;
Soit à ceux où le Vent d'vn long calme engourdy,
Laisse l'air embrasé des ardeurs du Midy.
Que i'aille sous le Signe, où la Chienne fievreuse
Echaufe de ses feux la campagne poudreuse;
Que ie passe à celuy qui verse à longs ruisseaux,
Sur les champs inondez les torrens de ses eaux;
Ie me range toûjours d'vne égale constance,
Dans les termes marquez à mon obeïssance:

Et iamais le Printemps par Flore ramené,
Ny l'Hyuer orageux contre moy déchaiſné,
N'ont pû me détourner par amour ny par crainte,
De la Ligne que Dieu m'a de ſon doigt empreinte.
Le Bien des Nations eſt mon ſecond deuoir:
I'en fais tout mon hõneur, i'y mets tout mon pouuoir:
Sans eſpoir de retour ie donne la lumiere;
Sans eſpoir de tribut ie fournis ma carriere:
Il n'eſt point d'intereſt qui m'y faſſe gauchir;
I'établis ma richeſſe à pouuoir enrichir:
Mais i'enrichis du mien; & tout ce que ie donne,
Sans effort ſe répand du tour de ma Couronne,
D'où par mille rayons differens de chaleur,
Comme diuers de forme, & diuers de couleur,
Des fruits & des metaux les ſemences deſcendent,
Et ſans bruit dans le ſein de la terre ſe rendent.
Ceux-là m'ont méconnu, qui ſur ma teſte ont mis
Des fleches à lancer contre mes Ennemis.
Ie ſuis trop bienfaiſant, & ſuis trop debonnaire,
Pour me charger de rien capable de malfaire:
Et puis, comme ie n'ay d'Ennemis que la Nuit,
Et le camp tenebreux des Spectres qui la ſuit,
Auſſi pour les défaire auecque tous leurs charmes,
Vn regard me ſuffit ſans prendre d'autres armes.
Toûjours en action, toûjours en mouuement,
Mais allant de meſure, agiſſant reglément:
Et le meſme en petit, le meſme en grand eſpace;
Sans que ie manque au terme, & ſans que ie le paſſe,
Ie ſçay me partager auec égalité,
Selon l'ordre, le droit, & la neceſſité.
La baſſe Region que ie voy la derniere,
Non moins que la plus haute a part à ma lumiere.
Les Cedres, les Sapins, les Palmiers, les Cyprés,
Qui vains de leur grandeur, pour me voir de plus prés,
S'éleuent ſur le front des Monts les plus ſuperbes,
N'ont pas à mes Treſors plus de droit que les herbes:

Et c'eſt de leur rapine, & non de mes preſens,
Que tous ces Orgueilleux ſont ſi forts & ſi grands.
A ma Iuſtice en tout, ma Prudence s'égale,
Et ma conduite eſt ſage, autant qu'elle eſt legale.
Ie porte l'œil à tout, mais vn œil éclairant,
Qui iamais pour le vray ne prendra l'apparent.
De mes propres regards ie me fais des lumieres,
Qui percent les broüillas des plus ſombres matieres.
Auſſi preſent de loin, que ie le ſuis de prés,
I'écarte l'embaras, i'entre dans les ſecrets:
Et quelque obſcurité qui les choſes noirciſſe,
Il n'eſt rien de ſi noir, que mon œil n'éclairciſſe.
Mais toûjours vigilant, comme toûjours ouuert,
Quoy qu'il ſemble parfois de nuages couuert,
Iamais ſa rayonnante & ſoigneuſe paupiere,
Au beſoin des Mortels ne manqua de lumiere.
C'eſt erreur de penſer, que i'aille chaque nuit,
Repoſer dans la Mer, loin du monde & du bruit,
Sous des rideaux flottans, ſur vn duuet d'écume,
Que le Corail ſoûtient, & que l'Ambre parfume.
Le Couchant, le Leuant, qui ſont de ſi beaux mots,
Au ſtile des Humains, ſelon le vray, ſont faux:
Ie n'ay point d'autre lit que cette immenſe lice,
Où ma charge me tient toûjours en exercice.
Là ſans relâchement, & ſans diuerſion,
La nuit comme le jour ie ſuis en action.
Il n'eſt point de Climat qu'à ſon tour ie ne voye;
Ie n'ay point de rayon, qu'à ſon bien ie n'employe:
Ie ſuis l'Hyuer en courſe, auſſi bien que l'Eſté;
Les ans n'ont point pour moy de jour d'oiſiueté:
Et les Sujets que i'ay ſous la Zone glacée,
Où d'vn froid eternel la Terre eſt heriſſée,
Ne m'occupent pas moins, que ceux qui ſont halez
Aux ardeurs des ſablons ſous la Ligne brûlez.
Mais ce labeur ſi long, cette action ſi forte,
Qui par tant de Climats ſans relâche me porte,

Ne m'oste pas le droit, ny mesme le loisir,
De prendre en agissant, quelque honneste plaisir.
Quelquefois ie me plais à ranger dans les nuës
Des troupes de lumiere & d'ombre entretenuës:
De leur faire imiter l'ordre & les mouuemens,
Qu'à la voix de leurs Chefs prennent les Regimens.
I'étale d'autrefois de pompeuses Images,
De machines, de chars, de lices, d'équipages:
Et i'en prepare en l'air, sur le declin du jour,
Vn Spectacle royal aux Astres de ma Cour.
Mon plaisir est encor, d'assister à la dance,
Des Siecles & des Ans, qui roulent en cadence,
Et sous moy font le Bal aueque les Saisons,
Dans les Salons dorez de mes riches Maisons.
Là mesme i'aime à voir luire comme peintures,
Des Signes étoilez les roulantes figures,
Qui diuerses d'assiete, & diuerses de rangs,
Etalent deuant moy les Histoires des Ans.
Mon action par là n'est iamais rallantie;
Ma course n'en est point de son but diuertie:
Ie suis le mesme en tout, le mesme en equité,
Le mesme à maintenir l'ordre & l'égalité.
Et sans rien relâcher du soin des grandes choses,
Ie dore les Soucis, ie parfume les Roses:
Et colore l'émail des Perles dans la Mer,
Des Rubis sur la Terre, & de l'Iris en l'Air.
Mon plaisir le plus doux, est celuy que me donne,
Le bonheur des Sujets soûmis à ma Couronne.
I'aime à les visiter, à leur faire du bien;
Et pour les rendre heureux ie ne m'épargne en rien.
Aussi tiens-je en cela mon sort digne d'enuie,
Que de l'amour des miens mon amour est suiuie:
Et que par vn commerce aussi juste qu'heureux,
Autant que ie les aime, autant suis-je aimé d'eux.
Ces Nations de feu si belles, si parées,
Eclairantes toûjours, & toûjours éclairées,

En quelque part du Ciel, que les porte leur cours,
Soit amour ou respect, me regardent toûjours:
Et lors qu'vne importune & jalouse barriere,
Dérobe à leurs regards le cours de ma lumiere,
On les voit aussi-tost s'éclipser de douleur,
Et perdre en me perdant la force & la couleur.
D'vne pareille amour les Fleurs sont possedées;
Et selon que de moy plus ou moins regardées,
Elles m'ont plus ou moins propice à leur desir,
Leur teint se voit marqué de peine ou de plaisir.
De là vient quelquefois, que les Soucis languissent,
Que la Rose paslit, que les Lis se fletrissent:
Que l'on voit de chagrin le Martagon seché,
Et le Pauot mourant vers la terre panché.
Que n'a-t'on point chanté de l'amour heroïque
Qu'a pour moy cet Oiseau qui naist & vit vnique,
Et renaist par sa mort, d'vn bucher parfumé,
Au feu de mes rayons lentement allumé?
Que n'a-t'on dit encor de l'amour que me porte,
L'autre Oiseau, qui d'vne aisle aussi viste que forte,
Passant la Lice ouuerte à la course du Vent,
Et la foudre, l'éclair, la tempeste brauant,
Pour me joindre, se fait au dessus de la nuë,
Vne route qui n'est que des Astres connuë?
Qui ne sçait point l'instinct qu'ont les Hostes de l'Air,
Qu'ont auec eux, pour moy, les Hostes de la Mer?
Il suffit que ie die, & c'est assez qu'on croye,
Qu'en moy, de tout le Monde, est l'amour & la joye:
Et qu'apres les Hiboux & les malins Esprits,
Qui d'affreux sifflemens, & de funestes cris,
Attaquent ma Couronne, & ma gloire blasphement,
Ie n'ay point sous le Ciel de Sujets qui ne m'aiment.
Et comment pourroient-ils ne pas aimer vn Roy,
Si bienfaisant, si doux, si moderé que moy?
Ma façon de regner est paisible & tranquille;
Moins elle est violente, & plus elle est vtile.

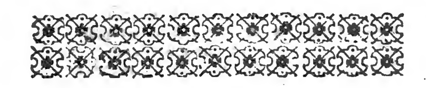
Ie laiſſe le fracas, le tumulte, & le bruit,
Au Vent qui déracine, au Foudre qui détruit.
C'eſt à ces vains Tyrans de la Terre & de l'Onde,
D'ébranler de leur choc les fondemens du Monde;
Et ne laiſſer aprés tant de Corps ébranlez,
Que des Villes en poudre, & des deſerts brûlez.
L'or & l'argent ſous moy naiſſent ſans violence;
La vigne & la moiſſon meuriſſent en ſilence.
Des entrailles des Monts ie tire les Treſors,
Sans rien prendre du leur, ſans entamer leur corps:
Et le tribut leger, qui me vient de la plaine,
Sans contrainte exigé, comme payé ſans peine,
N'eſt pas ſi-toſt leué, qu'à ruiſſeaux ie le rends,
En raiſins aux coſtaux, en jauelles aux champs.
Mais rien n'eſt renommé, cõme l'eſt ma Clemence,
Qui n'offenſe iamais, & iamais ne s'offenſe.
De quelques tourbillons que la rage du Vent,
Aille la terre & l'eau contre moy ſoûleuant:
Quelques noires vapeurs qui ſous moy s'épaiſiſſent,
Et d'vn voile malin ma lumiere obſcurciſſent:
Et quoy que ſans reſpect, quelques Monts reuoltez,
Echauffant de leurs feux leurs eſprits irritez,
Vomiſſent contre moy le ſoufre & le bitume,
Que leur fierté nourrit, & leur colere allume:
Le dépit pour cela détourne-t'il mon cours?
Oſte-t'il vn rayon à la beauté des jours?
Ceſſé-ie pour cela de bien faire & de luire?
De ranger les Saiſons, & les Heures conduire?
Changé-je pour cela d'action ny de train?
En ay-je l'œil plus ſombre, & le front moins ſerain?
Ce calme ſi conſtant qui iamais ne s'altere,
Soit que i'aille ou deſſus, ou deſſous l'Hemiſphere,
Eſt la vertu qui fait qu'eſtant par tout aimé,
Ie ſuis loüé par tout, & par tout reclamé:
Et cet amour ſuiuy de parfums magnifiques,
Portez au loin ſur l'air des loüanges publiques,

Me donne plus de gloire & de juste grandeur,
Que tout ce qu'on me voit de pompe & de splendeur.
Ie regne plus par là que par cette Couronne,
Qui d'eternels rubis sur ma teste rayonne:
Que par l'or de ce Trône errant & lumineux,
Qui me porte du Gange au Tage sabloneux:
Et ie fais plus d'estat de cette juste estime,
Que le cœur accompagne, & que sa bouche exprime,
Que du superbe train que me font les Saisons,
Et de tous les tresors de mes douze Maisons.
Cette regle, Lovis, doit estre ton Modele,
Au moins si tu veux estre à ta Gloire fidele.
Et de cela, pour toy, ie me rendis garant,
Quand de mes plus beaux feux ton Etoile éclairant,
Ie fis comme vn extrait des plus belles matieres,
Iointes en ta naissance aux plus pures lumieres.
Ie croy faire beaucoup pour la pluspart des Rois,
Quand ie répans sur eux au hazard & sans choix,
Quelques grains de cet or, où sõt peintes les marques,
Qui doiuent s'imprimer sur le front des Monarques.
Ce qu'à traits renforcez, i'en ay versé sur toy,
Est d'vn éclat tout autre, & de tout autre alloy:
Et iamais ie n'en fis d'vne trempe si pure,
Pour les premiers Heros que forma la Nature.
Auec cette teinture & l'esprit qui la suit,
Ie t'ay remply d'vn air qui de soy-mesme luit.
I'ay mis autour de toy des graces & des charmes,
Capables de forcer & de vaincre sans armes.
Ie t'ay marqué le front de traits de Majesté,
D'vne lueur qui porte au loin l'Authorité;
Et de ce Caractere, où le Grand & l'Auguste,
Le Fort & le Vaillant sont temperez du Iuste.
A mon exemple encor les Signes les plus hauts
Qui prestent leur lumiere aux Ames des Heros,
Et des grandes Vertus leur donnent la semence,
Ioignirent de concert leurs rais à ta Naissance.

Le Signe du Lyon prepara dans ton cœur,
De ſon ardent regard le feu de la Valeur:
La Vierge, d'vn regard à celuy-là contraire,
T'inſpira la tendreſſe, & la grace de plaire.
Aueque l'Equité la Balance te mit,
La Moderation & le Droit dans l'Eſprit:
L'Aigle tournant vers toy ſa lumineuſe ſerre,
Sembla te preſenter l'Empire de la Terre:
Et l'ardente Couronne offerte aux Conquerans,
Du feu de ſes rayons à l'enuy c'éclairans,
Dans ton Ame alluma l'amour de la Victoire,
Et te laiſſa marqué d'vne empreinte de gloire.
Porté de ces moyens au faiſte du bonheur,
Où ne pourras-tu point éleuer ta Grandeur?
Et quelles Nations te feront reſiſtance,
Quelles proſperitez manqueront à la France,
Si tu prens les leçons de vaincre & de regner,
Qu'en ce petit Tableau i'ay voulu t'enſeigner?
Il ne faut pour cela ny fatigue ny peine,
Tu n'as qu'à te preſter à l'inſtinct qui te mene;
Qu'à laiſſer librement, & ſans contrainte agir,
La Vertu qui t'aſſiſte, & qui doit te regir.
Tu ne peux t'égarer en ſuiuant ſa lumiere,
Qui d'vne illuſtre trace éclaire ta carriere:
Tourne la teſte, & voy comme termes rangez,
Les monumens qu'elle a ſur tes pas érigez.
La ſtructure en eſt haute; & la forme eternelle
Aux yeux de l'auenir en ſera toûjours belle.
Mais elle a des deſſeins & des plans preparez,
Pour d'autres qui ſeront vn jour plus admirez,
Quand de tes actions l'Hiſtoire plus entiere,
Pour la mettre en beſogne aura plus de matiere.
Haſte-toy d'y fournir; haſte-toy de marcher:
Le Temps n'arreſte point, chaque moment eſt cher.
Déja d'vn long repos ta Fortune laſſée,
Auec peu d'Etandars vers le Nort auancée,

A rendu l'aſſeurance à l'Aigle qui baiſſoit;
Et que l'Arc à la main l'Infidele chaſſoit.
Que ſi, n'ayant encor que ton Nom auec elle,
Elle a pû repouſſer le Chaſſeur Infidele;
Elle a comblé le Rhab; elle a couuert ſes bords
De Carquois, de Turbans, de Ianiſſaires morts:
Que fera-t'elle vn jour, quand auec tes Armées,
De ta voix, de ton bras, au combat animées,
Elle ira deuant toy porter les Fleurs de Lys,
Vers les bords du Boſphore, ou vers ceux de Tunis?
Garde-toy de ſouffrir qu'elle ſe rallentiſſe;
Vſe de ſa chaleur, tandis qu'elle eſt en lice;
Marche, & ſois aſſeuré que les plus hauts Lauriers,
Qu'autrefois i'ay nouris pour les plus grãds Guerriers,
Oppoſez deſormais à ceux que ie t'appreſte,
Obſcurcis & ſechez, tomberont de leur teſte.





LE SPECVLATIF,

A Monſeigneur le Cardinal ANTOINE BARBERIN.

ENTRETIEN II.

Il fait vne Deſcription de la Mer & de ſes Coſtes, meſlée de conſiderations morales & hiſtoriques, & accompagnée par occaſion des Eloges de quelques grands Hommes.

NEVEV du grand VRBAIN, Nourriſſon des Abeilles,
Qui dans le Siecle d'or n'eurẽt point depareilles;
ANTOINE, en qui la Pourpre, & la couleur des Lys,
Au gré de tous les yeux & de tous les Eſprits,
Par vne magnifique & pompeuſe alliance,
Ioignent la Fleur de Rome à celle de la France:
Tandis que les Vertus, liberales du miel,
Que vos Abeilles font des largeſſes du Ciel,
Soit par le beau ſecret dont elles ſçauent plaire,
Soit par le noble inſtinct qu'elles ont à bien faire,
Attirent tous les Cœurs, qui ſont de quelque poids,
Et pour vous, en concert mettent toutes les voix:
Souffrez que de la Coſte, où la Riuiere d'Orne,
Décharge dans la Mer le tribut de ſa corne,

Ie vous écriue, assis entre deux Elemens,
Sur de si grands objets, mes diuers sentimens.
Mon loisir m'y conuie ; & la vaste étenduë,
De l'ondoyante plaine à mes yeux épanduë,
Fournit à mon Esprit, aussi bien qu'à mes Sens,
Des sujets de resver assez diuertissans.
Que la Mer est à l'Homme vne admirable Scene!
Qu'il est beau, de la voir & si large & si pleine!
Et que c'est bien icy, que l'Ouurier Createur,
Etale sa puissance, & montre sa hauteur!
La Mer est le Miroir de cette Mer d'essence,
Où nul Estre ne flotte, où tout Estre est substance:
En sa bonace on voit vn Dieu tranquille & doux;
On voit en sa colere vn Dieu plein de courroux.
Elle étend comme Dieu ses bras à tout le Monde:
Tous les Peuples ont part aux bien-faits de son onde:
Elle donne toûjours, sans iamais se vuider:
Toûjours elle s'emplit, sans iamais déborder:
Et par là mesme, elle est semblable à ce grand Centre,
D'où toute chose coule, où toute chose r'entre.
Elle n'est, comme luy, qu'vne en tout l'Vniuers;
Comme luy, sous vn nom, elle a cent noms diuers:
Elle est icy Françoise, ailleurs elle est Flamande,
Espagnole autre-part, & par tout elle est grande:
Cette grandeur pourtant, n'est qu'vn petit filet,
Qu'vn simple écoulement du premier Estre a fait.
Mais quoy? i'entens rouler le flottant attelage,
De l'orgueilleux Demon, qui preside à l'orage.
Ses cheuaux écaillez, du vent de leurs naseaux,
Font déja bruire l'air & boüillonner les eaux:
Et de l'essieu du Char, ie voy jusqu'à la nuë,
Iaillir l'onde coupée & l'écume chenuë.
Que la Bise qui suit irritera la Mer!
Que de monts, aprés monts, s'éleueront en l'air,
Quand les flots mutinez s'exciteront sous elle,
De sa bouche soufflez, & battus de son aisle!

Déja la pasle crainte en saisit les Nochers;
Et la sueur en vient aux cornes des Rochers,
Qui pour se garantir des coups de la tempeste,
Disparoissent de crainte, & se cachent la teste.
Ie pense mesme encor que les muets troupeaux
Qui paissent le limon & l'algue sous les eaux,
Epouuantez du bruit de la vague agitée,
S'assemblent sur le sable autour du vieux Protée.
Qu'execrable à iamais, soit cét Audacieux,
Qui brauant le premier, & la Mer & les Cieux,
Osa bien deuenir le joüet de Neptune;
Et sans gage commit sa vie à la Fortune.
Depuis cét attentat, les auares Humains,
Parmy de vrays perils, courans à de faux gains.
Ont franchy sans respect les limites du Monde;
Sont allez où le Ciel se confond auec l'onde;
Et jusqu'à cét espace indigeste & desert,
Où dans vn vuide obscur la Nature se pert.
Aussi depuis cela, pour chastier l'injure,
Que ces Presomptueux ont faite à la Nature;
Des écueils & des bancs autrefois inconnus,
Auec des Vents nouueaux dans la Mer sont venus.
Sa face auparauant si calme & si plaisante,
Est presque toûjours rude & toûjours menaçante:
Elle gronde, elle écume, & sa vague en tout temps,
Contre les Matelots conspire auec les Vents.
Tout cela n'estoit point, quand nos Peres plus sages,
Moderant leurs desirs, bornant leurs heritages,
Prenoient leur nourriture, & faisoient leurs habis,
Du tribut naturel que rendoient leurs Brebis.
Leur Ambre se faisoit de l'innocente haleine,
Ou de la violette, ou de la marjolaine:
Et pour Sucre, ils auoient la manne, qu'au matin,
Les Abeilles cueil'oient sur les moissons de thin.
On ne voyoit alors ny Perles ny dorures:
La Grace estoit sans fard, les Beautez sans parures:

Et les feux parfumez qui des Rosiers sortoient,
Estoient les seuls Rubis que les Dames portoient.
Les desirs, les dépits, & les affeteries,
Estoient encor à naistre auec les Pierreries.
Bien-heureuse Saison, ne verrons-nous iamais
Reuenir auec toy l'Innocence & la Paix?
Iamais ne viendra-t'il de la terre ou de l'onde,
Quelque Vent desiré qui purge nostre Monde?
Qui reporte à la Mer, les Perles, les Rubis,
Friuoles hameçons où tant de Cœurs sont pris;
Et qui jette auec eux, dans le fond des Abysmes,
Tous les autres sujets des troubles & des crimes.
Mais tandis que ie fais des souhaits superflus,
Pour le retour d'vn temps qui ne reuiendra plus:
La Mer qui blanchissoit d'écume sous l'orage,
Et qui sembloit deuoir engloutir le riuage,
Reuient du grand accés, dont ses flots tourmentez,
Se voyoient dans leur lit haut & bas agitez.
Incomparable effort, merueilleuse puissance,
Du doigt qui sur le rien tout le Monde balance!
Vn seul trait de ce doigt, tracé le long des bords,
Est vn frein inuincible au cours d'vn si grand Corps:
Il calme son courroux, il regle ses marées,
Deux fois du vuide au plein chaque jour mesurées:
Et des chaisnes de monts, des digues de rochers,
Montans à la hauteur des plus hautains clochers,
Ne resisteroient pas à cette Violente,
De colere bouffie, & de fougue écumante,
Sans les traits de ces doigts, qui dõnent aux sablons,
Plus d'arrest qu'aux rochers, & plus de poids qu'aux
Ces Dieux foibles & fiers du Ciel de la Fortune, [môts.
De leurs Sceptres en vain muniroient cette Dune:
Leurs Sceptres ne pourroiẽt non plus que des roseaux,
Retarder d'vn moment le deluge des eaux.
Ce Tyran qui traitta la Mer de bastonnades,
Donta-t'il sa fierté par ces folles brauades?

Et les chaisnes qu'il fit dans les vagues jetter,
Pûrent-elles leur fougue & sa perte arrester?
Son naufrage luy fit, à sa honte connaistre,
Que les Vents & les Mers auoient vn autre Maistre:
Et que les Elemens ne prennent point leurs poids,
N'ont point leurs mouuemēs des Courōnes des Rois.
Cét amas de rochers, qui portent jusqu'aux nuës,
Le front sec & pelé de leurs testes chenuës;
Aux François est le Havre, & l'Ecueil aux Anglois,
Où leurs Vaisseaux viendront briser toutes les fois,
Que sur des titres faux, leur vaine confiance,
Osera r'allumer la guerre dans la France.
Mais ce puissant Ecueil, dont la Nature & l'Art,
Sous le grand Richelieu nous firent vn rampart,
Ne l'a pas garanty de la Parque inflexible,
A qui rien n'est fermé, rien n'est inaccessible.
Cét ouurage demeure; & son Entrepreneur,
Apres tant de hauts faits, suiuis de tant d'honneur,
De poussiere couuert, & luy-mesme poussiere,
N'est plus qu'vn nō sans corps, qui signale vne biere.
Le Belgique Lyon, les Aigles Allemans,
Se virent en peril d'estre pris de son temps;
Et sans le jour fatal qui borna ses conquestes,
A la porte du Louure on en verroit les testes.
Ce Monstre si fameux par sa rebellion,
Qui nous fut plus fatal que l'Aigle & le Lyon,
Et qui fut engraissé du pur sang de la France,
Inuesty par ses soins, domté par sa Prudence,
Paya les affronts faits aux armes de cinq Roys,
Et remit en tombant, la Couronne en ses droits.
Mais ce Heros n'est plus, cette Prudence est morte,
Si loyale autrefois, si constante, & si forte:
Et ces puissans ressorts, ces vastes Instrumens,
Qui de ce grand Genie auoient leurs mouuemens,
Oysifs & demontez, sans ame & sans conduite,
Se trouuent, comme aprés Siracuse détruite,

Se trouuerent aux yeux des Romains étonnez,
Ceux qu'Archimede mort auoit abandonnez.
Tant de hauts plans dressez, tant de matieres prestes,
Pour étendre sa gloire & fonder ses conquestes,
Et sur d'autres desseins tant de projets tracez,
Du coup qui l'abbatit ont esté renuersez.
Nous en plaignons la chûte; & les Races futures,
Auec étonnement en verront les mesures;
Mais ce que nos Neueux vn jour admireront,
Iamais toutes leurs mains ne le releueront:
Et de ces grands patrons les formes eternelles,
Leur feront vn spectacle, & non pas des modelles.
Dure loy de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne respectes point les Heros ny les Roys:
Et comme nous voyons, qu'au sortir de leur Source,
Les Fleuues les plus grands dressent icy leur course;
Et viennent aussi bien que les petits Ruisseaux,
Perdre au sein de la Mer la pompe de leurs eaux:
Ainsi tous les Humains, quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que soient les Sources dōt ils sortent,
Par quelque riches lieux que les mene leur cours,
Faisant l'honneur des Roys, le spectacle des Cours,
Se vont rendre à la Mort, dont la pante fatale,
Toutes choses confond, toutes choses égale:
Et fait comme vn torrent, qui roule dans ses flots,
Les Esclaues meslez aueque les Heros.
Plus heureux sont cét fois, s'ils le sçauoiēt cōnaistre,
Ces Pescheurs que ie voy vers la rade paraistre.
Francs du trouble & des soins que la Grādeur ressent,
Ils viuent en repos d'vn trauail innocent:
Et l'orage qui bat les plus hautes Fortunes,
Respecte leur bassesse à l'abry de ces Dunes.
Ie veux qu'il n'entre point de tresors dans leurs rets,
Il ne s'y prend aussi ny soucis ny regrets;
Si leur pesche n'est pas precieuse & brillante,
Aussi n'est-elle pas criminelle & sanglante.

La

La pesche est biẽ moins pure, à biẽ moins de succés,
Et se fait à la Cour auec bien plus de frais.
La proye y semble riche, & la montre en éclate,
Là se fait voir l'azur, là brille l'écarlate,
Les Mithres, les Cordons, les Crosses, & les Croix,
Tentent l'Ambition, & s'offrent à son choix.
Mais l'offre en est trõpeuse, autant qu'elle en est belle,
Et la proye est souuent au Pescheur infidelle.
Apres de grands trauaux, suiuis de frais plus grands,
Les frais & les trauaux sont emportez des Vents:
Et ceux à qui la Mer est la plus fauorable,
Ne prennent bien souuent, que de l'algue & du sable,
Qu'embaras pour leurs cœurs, que charge à leurs Es-
De leur butin liez, & de leur pesche pris. [prits,
Qu'il fait beau voir rouler ces Tours à grãdes voiles.
Dont les masts orgueilleux menacent les Estoiles!
De l'aisle fendant l'air, du corps fendant les eaux,
Elles semblent poissons, elles semblent oyseaux:
Et par vn double effort, Courrieres de deux Mondes,
Elles suiuent les Vents, & passent sur les ondes.
Des bords de la Tamise elles courent les Mers,
Qui de leur vaste enclos embrassent l'Vniuers:
Et leurs courses se font, pour combler l'Angleterre,
Des plus riches tresors, que l'Vniuers enserre.
Mais dequoy seruiroient à des Peuples errans,
Auec tous ces tresors, d'autres encor plus grands?
Dequoy l'or de l'Asie, & l'or de l'Amerique,
Aprés auoir perdu la Perle Euangelique?
Tous les Fleuues d'argent qui lauent le Iapon.
Ont-ils rien d'assez riche, & rien d'assez grand nom,
Pour les dedommager de la Foy ruinée,
De la Religion chez eux exterminée?
Et tout ce que la Chine a de rare & de beau,
Tout ce que le Soleil fait au Monde nouueau,
Pourroit-il embellir le front de l'Heresie?
Pourroit-il de sa teste oster la frenesie?

L'Europe aueque deüil voit encore aujourd'huy,
Les Leopards Anglois outrez d'vn juste ennuy
Du dernier de leurs Roys déplorer l'auanture,
Et de regret hurlant grater sa sepulture.
Mais ny leurs lõgs regrets, ny leurs hauts hurlemens,
Ne r'appelleront pas l'Ame en ses ossemens;
Ny ne feront cesser l'incendie & la peine,
Que le Schisme & l'Erreur luy font de leur haleine.
Voila le dernier terme où le Schisme conduit:
Aprés mille autres maux voila son dernier fruit.
Par tout où cette Peste aux Ames si fatale,
Porte le triste feu de sa torche infernale,
Elle mene auec soy le trouble & la fureur:
Elle traisne aprés soy le rauage & l'horreur:
Et cent Monstres en l'air, & sur sa piste naissent,
Des vapeurs qu'en passant ses noires flames laissent.
Rien n'est inuiolable à ses cruelles mains:
Ses delices se font des larmes des humains:
Et de sa noire Cour les Salles tenebreuses,
De sang & d'ossemens en tout temps sont affreuses.
Là se voit le Saxon au Suedois meslé;
Là sur le Frison mort le Suisse est immolé;
Et les membres coupez de l'Europe mourante,
Font, en desordre épars, vne Scene sanglante.
Tu sçais, France, tu sçais, qu'vn effroyable Estang
En ce Païs cruel, regorge de ton sang:
Qu'à Coutras, à Iarnac, & sur tant d'autres plaines,
Les ongles de ce Monstre ont tiré de tes veines.
Et tu sçais, qu'en parade on voit le long des bords,
De ce funeste Estang, les testes de tes Morts.
Mais de tes Morts fameux, sur des Arbres plantées,
Et de Spectres volans jour & nuit bequetées,
Faire au Demon du Schisme, vn monumẽt d'horreur,
Où le deüil est en pompe, où regne la fureur.
Sagesse d'Interest, Politique venale,
Aux Trônes, aux Autels égalemant fatale,

Ce fut toy, qui du temps que regnoient les Valois,
Abusant à tes fins du bas âge des Rois,
Et par les faux détours d'vne conduite double,
Fomentant à couuert la naissance du trouble,
Fortifias le Schisme, accrus l'embrasement,
Et sous main luy fournis vn secret aliment.
Qu'vn opprobre eternel s'attache à ta Memoire;
Et que ton nom par tout soit noircy dans l'Histoire.
Tu n'entreras iamais au Conseil de mon Roy:
Tous ses desseins sont purs, sont reglez par la Foy:
Et ton Esprit peruers, tes maximes sinistres,
Iamais ne corrompront le Sens de ses Ministres.
Mais quiconque aprés eux bastira sur tes plans,
Ne bastisse iamais que des joüets aux Vents:
Qu'vn torrent d'vne part, de l'autre vne tempeste,
Mesle de sa Maison le fondement au faiste.
Qu'vn mesme sort arriue à tous ces Sages vains,
Qui sur l'Impieté traçant de faux desseins,
Sans consulter la Foy, sans prendre ses mesures,
Eleuant des Palais, preparent des masures.
Qu'on sçache que le Ciel est le premier Moteur,
D'où le bonheur nous viẽt, d'où nous viẽt le malheur.
Que le Dieu des Vertus est le Dieu des Fortunes:
Qu'il les fait comme il veut, ou grandes ou cõmunes:
Que celles qui n'ont pas leur attache de luy,
Idoles sans arrest, Phantômes sans appuy,
Ont le cours & la fin, de ces vaines Images,
Qui se forment en l'air de l'amas des nuages.
Leur dehors pour vn temps lumineux & doré,
Des faueurs du Soleil, nous paroist coloré:
Elles sont à nos yeux des Soleils elles-mémes,
De longs rayons de feu leur font des Diadémes:
Mais tous ces vains Soleils ne sont que de vapeur,
Leur corps est vuide & creux, leur jour faux & trõpeur.
Le premier vent qui souffle en dissout la matiere,
Leur fond s'éuanoüit auecque leur lumiere:

Et tout cét appareil d'azur, de pourpre & d'or,
Dont la nuance en l'air paroissoit vn tresor,
Tombant aueque bruit, sur la terre s'écoule,
Et deuient fange aux pieds du passant qui le foule.
Ainsi perit celuy qui n'ayant dans le cœur,
Pour Dieu que l'Interest, pour loy que sa Grandeur,
Fait de sa conscience vn masque à toute mode,
Qu'il met bas,&qu'il prend,selon qu'il l'accommode.
L'indulgence du Ciel le souffre quelque temps:
Son éclat éblouït les yeux des regardans;
En attirant les yeux, il attire l'enuie:
Son insolente pompe est de haine suiuie:
Mais n'ayant pour appuy, ny Dieu, ny la Vertu,
Il se voit tost aprés par le Vent abbatu:
Et sa vaine grandeur auec luy renuersée,
Est au loin, par sa chûte en pieces dispersée.
Luy-mesme en son malheur des Peuples detesté,
Auecque son débris, de l'orage emporté,
Hurté de la Fortune, & brisé de sa Rouë,
Retourne auant la mort à sa premiere bouë.
Mais tandis que mes yeux sur la plaine des eaux,
Suiuent sans se mouuoir, le cours de ces Vaisseaux;
La Mer tout de nouueau s'éleue & se courrouce:
Vn flot gronde, en fuyant l'autre flot qui le pousse;
Et celuy qui le suit d'vn troisiéme poussé,
Ecume au mouuement dont il est balancé.
Que cette vaste Scene est mobile & changeante!
Sans arrest elle va du calme à la tourmente;
De la tourmente au calme elle va sans arrest;
Toûjours autre, & toûjours la mesme elle parest.
L'element de la Cour en cela luy ressemble;
Il s'émeut à toute heure, à toute heure on y tremble.
Les Vents & les Demons, la Fortune & le Temps,
Sa face nuit & jour de leurs aisles battans,
Y soûleuent des flots, y causent des orages,
Où les plus asseurez font de tristes naufrages.

Comme ſur cette Mer, ſur celle de la Cour,
Les beaux Iours, aux mauuais ſuccedent à leur tour:
Mais ce tour eſt ſans ordre, il eſt ſans interuale,
Le ſeul déreglement les change & les égale:
Et la Fortune y fait toute ſeule au hazard,
Ou d'vn regard le trouble, ou la paix d'vn regard.
Auſſi, des Courtiſans, ſes yeux ſont les Eſtoiles,
Le calme & la tempeſte en viennent à leurs voiles.
Vn drap de cent couleurs, ſur elle voltigeant,
Leur eſt vn Ciel bizarre, inégal & changeant.
Là ſont de leurs deſtins les marques figurées;
Ou ſombres & de plomb, ou claires & dorées.
Sa Roüe eſt la Bouſſole où ſont tracez leurs Vents:
Et ſelon qu'elle va, leurs Eſprits ſe mouuans,
Tantoſt vers la triſteſſe, & tantoſt vers la Ioye,
Sont de leurs Paſſions le joüet & la proye.
Leurs yeux ſont cependant à leur Carte attachez:
Rare Carte, où l'on voit Marquiſats & Duchez,
Monts d'argent, Mines d'or, cẽt Fleuues & cẽt veines,
Où roulent à pleins bords les delices humaines.
Mais on y voit auſſi des bancs & des rochers,
Celebres par la mort des malheureux Nochers:
Des Deſerts décriez, des Montagnes dannées,
De fumée & de feu toûjours enuironnées.
Chacun tourne la proüe, & dreſſe auec ſes vœux,
Sa courſe, vers les Ports de ces climats heureux.
Mais combien en voit-on, entendus à la Carte,
A la Bouſſole inſtruits, que le Vent en écarte?
Combien contre vn écueil, par l'orage pouſſez,
Y laiſſent leur eſpoir & leurs Vaiſſeaux froiſſez?
Combien vont aborder ſans art & ſans conduite,
Au débris demeuré d'vne Maiſon détruite?
Souuẽt meſme on y voit, que les plus heureux Vents,
Ne preſtent leur faueur, qu'aux voiles des Brigans:
Souuent les flots qui ſont aux plus juſtes contraires,
Conduiſent par le calme au butin les Corſaires.



Et l'Esprit, la Vertu, le bon Sens, le bon Cœur,
Abaissez à la Cour, demeurent sans honneur:
Tandis que l'interest, l'artifice, & le crime,
Sont dans le plus haut poinct de credit & d'estime:
Comme au fond de la Mer, la Perle & l'Ambre gris,
Restent sur le grauier, sans éclat & sans prix,
Tandis que sur le haut de la vague agitée,
L'écume est par le Vent en parade portée.
Cependant la Mer baisse, & se rend au signal,
Que luy donne du Ciel son lumineux Phanal:
Et soit qu'à diuers tours en soy-mesme elle rentre;
Soit que se ramassant elle cherche son centre;
Soit que de son grand lit abandonnant les bords,
Elle replie en rond la masse de son corps:
Ou qu'ayant du dépit, de se trouuer captiue,
Elle aime à s'éloigner de l'enclos de sa riue:
Ie voy qu'elle recule, & gronde en reculant;
Son mouuement n'en est ny plus pront ny plus lent:
L'Intendante des eaux, la Lune au frond humide
De ses cornes d'argent le compasse & le guide:
Et le mesme compas, marchant de mesme train,
Tantost luy tracera le retour à son plein.
Instruction sans voix, leçon sans écriture,
Que nous fait la muette & sçauante Nature.
Ce Corps toûjours fougueux, & toûjours se mouuant,
Sujet aux factions du Temps, de l'Air, du Vent,
Quelque courroux qu'il ait, & quelque violente
Que soit l'émotion qui ses vagues tourmente,
Se soûmet à la Lune ; & deux fois chaque jour,
Soit qu'elle renouuelle, ou termine son tour,
Ou vient, ou se retire, ainsi qu'elle l'ordonne,
Et garde exactement les temps qu'elle luy donne.
Il n'est point retenu par les jaunes tresors,
Des fertiles moissons, qui couronnent ses bords:
Il n'est point effrayé des rochers, dont les testes,
Sont à le repousser dans son lit toûjours prestes:

Et l'Homme, le Chef-d'œuure, & l'Image de Dieu.
L'Homme queDieu nourrit,qu'il ſoûtiẽt en tout lieu:
Qui vit du pur eſprit, & de la pure flame,
Que les levres de Dieu ſoufflerent en ſon Ame;
Inſenſible à ſa voix, lourd à ſes mouuemens,
Et rebelle à toute heure à ſes commandemens,
Pour aller à ſon Dieu, a beſoin d'vne chaiſne,
Qui de force l'arrache, & de force le traiſne.
Des cabannes de bouë, & de petits filets,
Qu'il nomme fauſſement Couronnes & Palais;
Et des amas confus de matieres friuoles,
Dont l'Intereſt ſe moule & ſe peint des Idoles,
Le ſerrent de ſi prés, le tiennent de ſi court,
Et luy ſont vn fardeau ſi gluant & ſi lourd,
Qu'à peine pour aller où ſon bon-heur l'appelle,
Son Eſprit empeſtré peut-il mouuoir vne aiſle.
 Là bas vers l'embouchure, où le Fleuue étendu,
Etale ſon argent à grands flots épandu,
Et fait voir à la Mer, ſa riche Porcelaine,
Qui ſe vuide toûjours, & toûjours reſte pleine;
Autrefois dans le ſein d'vn fertile vallon,
Que les Bergers nommoient la Lice d'Apollon,
Se voyoit vn Reduit, où ſur les tendres herbes,
Iadis les Vauquelins, & depuis les Malherbes,
A l'ombre des Peupliers & des Saules chantoient,
Les beaux Vers qu'à l'enuy les Muſes leur dictoient.
 On dit, que le Triton de la Coſte voiſine,
Répondoit à leurs chants d'vne Trompe marine:
Et le long du canal, par le courant des eaux,
Sur vn Char compoſé de nacre & de roſeaux,
Les Nymphes de la Mer, de ſix Daufins tirées,
De perles, de corail, de coquilles parées,
Venoient pour les entendre; & meſme quelquefois,
Aux voix de ces Bergers elles mesloient leurs voix.
 Que les Muſes de l'Orne eſtoient alors ſuperbes,
Du nom des Vauquelins, & du nom des Malherbes!

Mais qu'estoit cette gloire, & qu'estoit ce bonheur,
Comparez au plaisir, opposez à l'honneur,
Qu'auoient celles de l'Arne, au temps que les Abeilles,
Ouurieres de douceur, ouurieres de merueilles,
Le jeune BARBERIN de leur suc nourrissoient,
Et leur plus douce manne en sa bouche laissoient.
Il n'auoit pas encor la Houlette supréme,
Sous laquelle fléchit & Sceptre & Diadéme:
Et son front de Lauriers & de Mirthes orné,
Du Regne Pastoral n'estoit pas couronné.
Mais déja le bien-faire appuyé du bien-dire,
Sur les Ames auoit étably son empire:
Et des rayons de miel de ses levres sortoient,
Qui d'vn charme attachãt tous les cœurs arrestoient.
Les Cignes successeurs du Cigne de Mantouë,
Dont encor aujourd'huy la Musique se louë,
Et ceux que l'Eridan du pur ambre nourrit,
Que pleurent les Peupliers qui couronnent son lit,
Etonnez de ses chants, le prix luy défererent;
Et de ses tons sacrez des leçons se tracerent.
Mais lors que declaré par les Saints Electeurs,
Pere commun du monde, & Pasteur des Pasteurs,
Il prit la double Clef, & la triple Couronne,
Que l'eternel Pasteur à ses Vicaires donne;
Alors du Vatican, & du Mont Palatin,
Où de tous les Chrestiens s'explique le Destin,
Sa voix comme vn Oracle aux Nations portée,
Fut de l'Inde à l'Ibere en tous lieux respectée.
La teste du Liban, le front de l'Apennin,
L'vn couronné de Cedre, & l'autre armé de Pin,
A la force, au pouuoir de cette voix s'émûrent,
Les Aigles, les Lyons, les Ours, la reconnurent:
Et les Fleuues courriers, qui vont par l'Vniuers,
De cent bouches faisant leurs messages aux Mers,
Porterent son grand Nom jusques à cette riue,
Où d'vn froid eternel l'onde est toûjours captiue,
Iusqu'à

Iusqu'à celle où la Mer, ſous le jour renaiſſant,
Eſt aux yeux du Soleil vn Miroir rougiſſant;
Et juſqu'à celle encor, où l'Amerique ſombre
Sous le Ciel qui la brûle eſt comme vne grãde Ombre.
Mais cela fut, du temps qu'il eut entre les mains,
Les grandes Clefs qui font le Deſtin des Humains.
A ſa mort, les Vertus, les Graces, & les Muſes,
De la perte du Monde, & de la leur confuſes,
Choiſirent pour Aſile, & pour dernier ſejour,
Du magnanime ANTOINE & le Cœur, & la Cour.
Il auoüa le choix, le crût ſon auantage,
Et les prit pour ſa part d'vn ſi grand heritage.
Depuis, en la mauuaiſe, en la bonne Saiſon,
Elles ont toûjours fait l'honneur de ſa Maiſon:
De ſes bien-faits auſſi toûjours entretenuës,
Et des riues du Tibre aueque luy venuës,
Sur celles de la Seine elles ſont aujourd'huy,
L'honneur de l'Italie & de Rome auec luy.
Ces Faiſeuſes de miel, ſi nobles, ſi pudiques,
Des Seigneurs BARBERINS de tout tẽps domeſtiques,
Pour le ſuiure ont quitté les ſuperbes Vergers,
Où Flore ſe couronne en tout temps d'Orangers:
Elles ont ſurmonté les peines du voyage,
Les injures du Vent, les rigueurs de l'orage:
Et maintenant chez nous, elles ſucent des Lys,
La manne la plus douce, & les plus doux eſprits.
De ces eſprits ſi doux l'ineuitable amorce,
Aux rayons qu'elles font donne nouuelle force;
Et dans les mains d'ANTOINE, & ſur tout ce qu'il fait,
Ces rayons ſont aux cœurs vn inuincible attrait.
Mieux qu'aucun Homme il ſçait l'art d'obliger les Hommes:
Mais il n'en vſe pas cõme au ſiecle où nous ſommes,
Où des moindres preſens on fait des hameçons,
Et l'on met à l'encan les faueurs & les dons.

Les Graces de sa suite & de sa nourriture,
Sont simples & sans fard, libres, & sans ceinture.
Iamais on ne les voit, la balance à la main,
Peser chaque bien-fait, le donner grain à grain.
On les voit moins encore, ainsi que des Banquieres,
Assises au Contoir, attendre des prieres,
Exiger des respects, prendre des seuretez,
Et munir vn present d'acquits & de traittez.
Les Graces d'vn Prelat si grand, si magnifique,
Agissent d'vn autre air, ont vne autre pratique:
Son cœur toûjours ouuert, toûjours prest à s'ouurir,
Ou se meut pour donner, ou se meut pour offrir.
Et des cœurs qu'il acquiert, soit qu'il offre, ou qu'il donne,
Il se fait sur son nom vne illustre Couronne.
Cette pante à donner se trouue en tous les Grands,
Qui sõt grãds de leur fõds, plutost que de leurs rangs.
Dieu, de toute Grandeur le faiste & la mesure,
Se donne sans relâche à toute la Nature.
Le Soleil trauersant ses luisantes Maisons,
Nous donne la chaleur, le jour, & les Saisons:
Et la Mer sans sortir de l'enclos de sa riue,
N'est iamais sans donner, quoy qu'elle soit captiue.
Elle donne en tout temps, elle donne sans choix,
Au Payen, au Fidelle, au Sauuage, au François,
Aux Terres de l'Impie, à celles de l'Eglise,
Et iamais il n'est Terre, ou Peuple qui l'épuise.
Mais tandis que ie resve, & qu'aueque plaisir,
Mon Esprit sans dessein, comme il est sans desir,
Suit les diuers objets, qu'en foule me presente,
Cette Scene à mes yeux si vaste & si plaisante;
Ie voy que le Soleil vient d'acheuer son tour:
Les Heures de sa suite ont renfermé le Iour:
Il n'en reste dans l'Air, que des vestiges sombres,
Qui vont estre bien-tost effacez par les ombres:

Et le grand Char d'Ebene à la Nuit preparé,
Des Heures au teint noir, estant déja tiré,
Illustre & grand Prelat, il est temps que ie cesse;
Et suiuant malgré moy Vauquelin qui me presse,
Ie quitte le riuage, & me rende à la Nuit,
Qui ne me laissera de la Mer que le bruit.



AVIS DE LA FRANCE, A MONSEIGNEVR LE PRINCE,

Estant encore Duc d'Anguyen, l'an 1647.

ENTRETIEN III.

Elle le r'appelle aux Guerres de Flandre; luy justifie l'infidelité de la Fortune à Lerida, & luy montre qu'il y a peu de Victoires plus glorieuses & de plus grand merite que sa retraite.

D'VNE plume du dos de Pégase tirée,
Et du Dieu qui préside au Parnasse inspirée,
A l'ombre d'vn Laurier, i'écris en peu de mots
Cet auis salutaire à mon jeune Héros.
Reuien, braue LOVIS, laisse le pasle Ibere,
Sur son corps démembré consumer sa colere:
Et vien rendre l'éclat auec la fermeté,
Au grand Lys que ta main dans la Flandre a planté.
Quoy que l'Astre de Mars de sa vertu l'éclaire,
La tienne encore vn temps luy sera necessaire.

Et le ſoudain torrent qui du Nort épandu,
S'eſt juſques ſur la Somme auec bruit étendu,
Pourroit bien l'arracher, ſi contre cet orage,
Tu ne viens oppoſer tes bras & ton courage.
Le Belgique Lyon plus fort & plus vanté,
Que cet autre qui fut par Hercule dompté,
Reprit à ton départ ſon audace premiere;
Déchira ſes liens; ſortit de ſa taniere;
Et chaſſant à ſon tour nos Chaſſeurs de ſes Forts,
De la Meuſe & du Lys courut tous les deux bords.
Il n'eſt plus maintenant de chaiſnes qui le tiennent;
Les dents auec l'eſpoir & le crin luy reuiennent:
Et ſi rien peut brider ſon cœur audacieux,
C'eſt l'éclat que ta gloire a laiſſé dans ſes yeux.
L'Aigle à qui ſur le Rhin tes conqueſtes nouuelles
Coupperent de ſi prés les ongles & les aiſles,
Et que Fribourg en vain rempara contre toy,
De rochers ſuſpendus & gardez par l'effroy:
Cette Aigle tant de fois & plumée & battuë,
Libre par ton abſence, aujourd'huy s'éuertuë:
Elle reprend l'eſſor en reprenant le cœur;
Ses ongles reuenus augmentent ſa fureur;
Le Danube & le Rhin de ſon vol retentiſſent;
Leurs flots en ſont émeus, leurs Nymphes en fremiſſent;
Et palles de frayeur, cherchent leur ſeureté,
Sous le Bois de Lauriers que tu leur as planté.
Si tu ne viens, LOVIS, bien-toſt leurs triſtes riues
Seront comme deuant auec elles captiues:
En vain à tes Lauriers elles tendront les bras,
Tes Lauriers abbatus ne les ſauueront pas:
Et l'Aigle en abbatra juſqu'au moindre feüillage,
Si ton prochain retour n'arreſte ſon courage.
Vien donc, Heros ſans pair, aſſeurer des Lauriers,
Arroſez de ton ſang & de tant de Guerriers.
Vien ſauuer la Memoire & l'Ombre de Guſtaue;
L'vne & l'autre ſans toy va deuenir eſclaue:

L'vne & l'autre à ton nom tend les bras du cercueil,
Où la Victoire fit leur triomphe & leur deüil:
Et ces Manes vainqueurs, vaincus auec leur cendre,
Si ton nom ne reuient au moins pour les defendre,
De l'Aigle déchirez souffriront à leur tour,
Tout ce que Promethée a souffert du Vautour.
La conqueste, LOVIS, n'est pas le seul ouurage,
Où d'vn Heros parfait doit agir le courage.
Ce n'est pas, cōme on croit, tout l'ēploy d'vn Guerrier,
D'adjoûter Palme à Palme, & Laurier sur Laurier:
Et soit peu, soit beaucoup que la Victoire donne,
L'importance est d'en faire vne ferme Couronne.
Celle que tu cueillis dés l'âge de vingt ans,
Pouuoit suffire au front de quatre Conquerans.
Depuis ce noble essay, ta teste chaque année,
De Lauriers entassez s'est veuë enuironnée:
Et de Mars égalant l'ascendant & le cours,
Ton Astre, de ce Regne a fait les plus beaux jours.
Encore n'es-tu pas satisfait de ta gloire;
Ta valeur sans relasche est apres la Victoire:
Et ton cœur est si haut, ton bon-heur est si prompt,
Qu'à peine d'vne Palme elle t'a ceint le front,
Qu'aussi-tost on la voit, sans repos occupée,
A lier les Lauriers tombez sous ton épée.
Mesure au cours dès ans, le cours de ta grandeur;
Ne suis pas ton courage aueque tant d'ardeur.
La Fortune qui vole, & qu'vne boule emporte,
Pour aller apres toy, n'a pas l'aisle assez forte.
Ménage ses faueurs, garde de la lasser;
C'est beaucoup de la suiure, & trop de la passer.
Elle est Femme, & facile à prendre des ombrages,
Soit des hautes vertus, soit des braues courages,
Et jalouse d'oüir les celebres explois,
Où ta valeur sans elle a vaincu tant de fois;
Par adresse plutost que par bizarrerie,
Elle a voulu te faire vne supercherie:

Et par vn feint dépit t'obliger d'eſtimer,
L'inſtinct ou la raiſon qui la porte à t'aimer.
Ces dépits contrefaits, & ces coleres feintes,
Rendront de ſon amour plus douces les étreintes:
Et ces petits refus, au lieu de les laſcher,
Seront de nouueaux nœuds pour les mieux attacher.
Il eſt vray, la Fortune eſt fauſſe, eſt infidelle;
Non plus que ſes talõs, sõ cœur n'eſt point ſans aiſle:
Mais elle eſt fauſſe à ceux qui n'ont pas comme toy,
Dequoy lier ſon cœur, & meriter ſa foy.
Et ce qu'elle t'a fait, quoy que l'enuie en chante,
Eſt vn trait de jalouſe, & non pas de changeante.
Soit dans le temps preſent, ſoit dans les tẽps paſſez,
Ses plus chers fauoris, & les plus careſſez,
Les Eſprits les plus hauts, les plus nobles courages,
Ont bien de ſon humeur ſouffert d'autres outrages.
Ce fameux Afriquain, grand de ſens, grãd de cœur,
Du Peuple Conquerant tant de fois le vainqueur,
Apres auoir comblé les bords du Traſimene,
Du débris amaſſé de la grandeur Romaine;
Et fait ſous ſoy ployer auecque le Deſtin,
La Fortune de Rome, & le Demon Latin;
Enfin battu, défait, errant & miſerable,
A la Mort ne laiſſa qu'vn haut ſujet de fable.
Ce Grand entre les Grands, qui forma de ſes mains,
Le ſort des Nations & le ſort des Romains;
Cét heureux ſans rebut, ce glorieux Pompée,
Sous qui fut ſi long-temps la Victoire occupée;
Aux yeux de ſa Fortune, & deuant ſa Vertu,
A ſon tour malheureux par Ceſar fut battu:
Et de la Republique éperduë & captiue,
Auec ſoy ne ſauua que l'Ombre fugitiue.
Antoine qui porta juſqu'au Soleil naiſſant,
La premiere lueur de l'Empire croiſſant;
Qui vainquit ſur l'Oronte, & vainquit ſur l'Eufrate;
Amy de la Fortune, Amant d'vne autre ingrate;

Il faut, n'en doute point, il faut de la valeur,
Pour moderer son feu, pour regler sa chaleur;
Et tenir en deuoir cette bile enflammée,
Qui s'allume du vent que fait la Renommée.
Et pour n'auoir point fait cét effort de raison,
Deux de nos Roys captifs payerent en prison,
Des larmes de leur Peuple, & du sang de la France,
La temeraire ardeur de leur folle vailllance.
La Force & la Vertu n'attaquent pas toûjours:
Elles ont leur démarche, elles ont leurs détours:
Et quelquefois la route à la Gloire est moins draite,
Par vn hardy combat, que par vne retraite.
Le vent le plus hautain se détourne & fléchit:
La tempeste decline, & la foudre gauchit:
Et ces fleuues vainqueurs, gros de neige & d'écume,
Qui roulent les Forests comme floccons de plume;
Qui font gemir la plaine & font trembler les monts;
Qui traisnent apres eux le débris de leurs ponts;
Et de l'assaut bruyant de leurs fougueuses cornes,
Renuersent en passant leurs digues & leurs bornes:
S'ils trouuent en chemin quelque puissant rocher,
Qui par l'effort des flots ne se puisse arracher,
Se détournent ailleurs, & sans perdre courage,
Vont épandre plus loin leur conqueste & l'orage.
Ce que la foudre fait, ce que font les torrens,
Se doit faire au besoin par tous les Conquerans:
Et ce ne fut iamais leur deuoir, ny leur gloire,
De perdre en se perdant l'espoir & la victoire.
Conserue ce bon sens & cette fermeté:
Laisse l'opinion à la temerité:
Et retiens pour ta part la veritable estime,
La solide valeur, la gloire legitime.
Dunquerque, Philisbourg, Thionville, Rocroy,
Et tant d'autres grands noms, parlent assez pour toy.
Nostre Histoire n'a point de plus grandes paroles:
Et Milan, Marignan, Nouare, Cerisoles,

Et tout ce qui se lit de plus victorieux,
Ne sonne pas si haut, n'est pas si glorieux.
Garde moy seulement cette teste heroïque,
Cét espoir, ce support de la grandeur publique:
Et bien-tost ie verray sous mes Lys couronnez,
Aigle, Serpent, Lyon, par tes mains enchaisnez.





AV MESME.

ENTRETIEN IV.

Il le felicite de son retour apres la Paix; & fait comparaison de ses auantures auec celles des plus grands Hommes de l'Antiquité.

HASTEZ vostre retour, SEIGNEVR, doublez le pas;
Les flots sont abaissez, le Port vous tend les bras;
Et les Vents dont le souffle auoit grossy l'Orage,
A peine ouurent la bouche, attachez au riuage.
L'Etoile de la Paix déja de prés nous luit;
Le calme l'accompagne, & le repos la suit:
Et cet Astre sanglant, qui pour brûler la Terre,
Auoit presté ses feux au flambeau de la Guerre,
Déja vers le Bosphore a tourné ses regars,
Et marqué là le poste, à la suite de Mars.
Dés que vous paroistrez sur le bord de la Seine,
Depuis sept ans, pour vous, le Dieu du Fleuue en peine,
Pour vous feliciter sortira de ses eaux,
Couronné d'Oliuiers liez à ses roseaux:
Ses Nymphes, comme luy, toutes auec l'Oliue,
En troupe pour vous voir, se rendront vers la riue:
Et des bords d'alentour, cent Cignes attirez,
Par des Amours conduits, des Muses inspirez,
Viendront vous regaler de leurs chansons nouuelles,
Que les Zephirs, au loin, répandront de leurs aisles.

A leur voix, de concert, ie mesleray ma voix;
Et tout plein de l'Esprit, qui gouuerne mes doigts,
Et qui donne la vie & le sens à ma Lyre,
Quand d'vn air prophetique au dedans il m'inspire;
Ie chanteray, pourquoy les Heros les plus grands,
Sans repos, comme vous, furent toûjours errans.
Pourquoy loin des Païs, où le jour les vid naistre,
Leur gloire eut plus d'éclat, & se fit mieux paraistre:
Pourquoy, par fois l'amour, & le dépit par fois,
Les poussant plus auant, que n'eust voulu leur choix,
Par vn heureux détour, les Estats ils sauuerent;
Où leurs Astres, plutost que leur Sens, les porterent.
Il est ainsi, SEIGNEVR, tout ce qu'on voit de grand,
Tout ce qu'on voit de fort se jette & se répand:
Soit que toute Grandeur affecte l'étenduë,
Soit que toute Vertu veüille estre répanduë,
Et que comme vn Torrent, qui dédaigne ses bords,
Elle cherche à pousser sa vigueur au dehors.
Les Eaux basses, qui n'ont ny lit, ny fond, ny course,
Se perdent en naissant, à deux pas de leur source.
Le Pô Fleuue regnant, le Rhin Fleuue Heros,
Aueque l'équipage & le train de leurs flots,
Trauersent les Climats, arrosent les Prouinces,
Seruent cent Nations, se prestent à cent Princes,
Et bien loin des Païs, où l'on voit leurs Berceaux,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.
Les Barques des Pescheurs, basses, foibles, craintiues,
N'osent quitter l'abry que leur donnent les riues;
Mais les Vaisseaux guerriers, hauts de bord & de mats,
Vainqueurs de tous les temps, & dãs tous les Climats;
Bien loin des Regions, où les Arbres nâquirent,
Dont leurs poupes, leurs flãcs, leurs hunes se bastirent,
Malgré les mauuais jours, malgré les mauuais Vents,
Voguans de port en port, de coste en coste errans,
Soit qu'ils tiennent la Mer, soit qu'ils aillent à Terre,
Iettent par tout l'effroy, portent par tout la Guerre.

Cela mesme se voit dans ce Monde azuré,
De Globes lumineux jour & nuit éclairé.
Ces Astres dominans que cent rayons couronnent,
Que les Ans, les Saisons, les Siecles enuironnent;
Toûjours en mouuement, & toûjours agitez,
De climat en climat, sans arrest sont portez.
Leur Roy mesme & leur Pere, est en course à toute
Il a douze Maisons, & pas-vne demeure: [heure;
Et toûjours passager en ses propres Palais,
Il roule jour & nuit, sans giste & sans relais.
Quoy que l'on ait chanté de ce Lit magnifique,
Que les Heures luy font dans la Mer Atlantique;
Quoy que l'on chante encor de son Païs natal,
Marqué vers les climats du Ciel Oriental,
Où le Perse l'adore, où l'Arabe l'encense,
Où l'Indien du tambour l'accueille à sa naissance;
Sans attache pourtant, & sans distinction,
Il accourt aux besoins de chaque Nation;
Tandis que dans le Ciel, les feux les moins vtiles,
Et les plus inconnus demeurent immobiles.
Les Heros en cela ressemblent au Soleil,
Leur sort est à son sort, par ce trait-là pareil;
Et jusqu'à vous, SEIGNEVR, depuis le grand Alcide,
Que les Heros de Grece eurent jadis pour Guide,
Il n'en est point venu, que quelque vent fatal,
N'ait de force jetté, loin de son lieu natal.
Alcide le premier courut toute la Terre,
Et par tout, sa valeur eut des sujets de guerre.
Des riues du Penée, & du bord sablonneux,
Où se traisne sans bruit l'Anaure limonneux,
Les armes à la main, il vint jusqu'où l'Ibere
Se décharge en la Mer où se perd l'Hemisphere:
Et l'Espagne le vid auec étonnement,
Dresser sur le grauier de l'humide Element,
Ces Moles sourcilleux éleuez en Colonnes,
Qui de sa gloire sont encore les Couronnes.

Thesée apres Alcide, eut-il pas mesme sort?
Et mesme sort celuy, qui par vn noble effort,
Sur le Cheual aislé, sauua de la Baleine,
Et du Rocher fatal, la Princesse Africaine?
Vous connoissez, SEIGNEVR, les Grecs & les Romains,
Autrefois les plus fiers, les plus grands des Humains;
Et vous les auez veus sur les rangs, dans l'Histoire,
Combattre pour l'honneur, & courir à la gloire.
Ces Braues doux & forts, courageux & prudens,
Ployans sous leur mal-heur, à leurs Destins cedans,
Encore auec respect, dans leurs Ames blessées,
Tournoient vers leur deuoir leurs secretes pensées.
Themistocles, ainsi, dans la Perse jetté,
Comme vn vaste Vaisseau, de l'Orage agité,
Fit valoir par courage, autant que par sagesse,
Au Monarque Persan la vertu de la Grece.
Et ce Braue Romain, qu'vn sort aussi mauuais,
Confina dans l'Espagne, apres tant de beaux faits;
Mesmes quand il faisoit ployer sous son Epée,
La teste de Metelle, & celle de Pompée;
Quand il faisoit trembler, sous les coups de ses mains,
Les Dragons éleuez sur les Drapeaux Romains,
De sa Patrie encore honoroit-il l'Image;
Et son cœur sur le Tibre alloit luy rendre hommage.
Vous vous estes, SEIGNEVR, trouué sous cette Loy:
Malgré vous vostre Etoile a changé vostre employ;
Et l'Esprit directeur, à qui la Prouidence
A commis des Estats la suprême Intendance,
Ayant fait choix de vous, pour seruir d'instrument,
A maintenir entr'eux leur premier reglement,
Auec art ménagea l'impulsion secrete,
Qui vous fit malgré vous resoudre à la retraite:
Et vous mit en pouuoir de faire vn contrepoids,
Aux trop vastes desseins formez par deux grands Rois.
Vous le sçauez, SEIGNEVR, sur la Terre & sur l'Onde,
Il est des points marquez aux Empires du Monde.

Celuy qui du grauier à la Mer fit vn frein,
Sur lequel elle écume & se mutine en vain;
Afin de reprimer les fougueuses ondées,
Des Nations en corps de leurs lits débordées,
En Digues, d'vne part, des Monts leur a dressez,
Et tiré d'autre part des Fleuues en fossez.
L'Italie a receu pour immobiles bornes,
Les Alpes qui luy font vn long rampart à cornes:
La France a ses deux Mers, & ce Fleuue Allemand,
Qui vers la Mer du Nort roule si brusquement:
Elle a contre l'Espagne, & l'Espagne a contr'elle
Vne chaîne de Monts, haute, vaste, eternelle;
Celuy qui de son poids entre deux la flanqua,
Qui comme d'vn cachet, de son nom la marqua,
De son terrible nom, que les tempestes craignent,
Sous lequel en fumant les tonnerres s'éteignent;
Voulut qu'elle y seruist de leuée aux Torrens,
De deux Peuples voisins, guerriers, & concurrens;
Quand l'vn ou l'autre, vn iour, se mettroit dãs la teste,
Piqué d'ambition, des desseins de Conqueste.
Tous les autres Estats sont ceints de toutes parts,
Contre pareils assauts, de semblables ramparts;
Quelques-vns dans leurs Mers, d'autres dans leurs Ri-
Ont pour leur seureté de roulantes barrieres. [uieres,
Dieu qui leur imprima la marque de ses doigts,
Veut que les Nations en respectent les droits:
Et les Violateurs de semblables Franchises,
Quelque heureuses que soiẽt d'abord leurs entreprises,
Du faix de leurs desseins tost ou tard accablez,
Deuiennent le joüet de ceux qu'ils ont troublez.
Il vous doit souuenir d'auoir veu dans l'Histoire,
La fin qu'eut autrefois vers les riues de Loire,
Ce deluge de gens que l'Espagne enuoya,
Qui les Fleuues tarit, & les Plaines noya;
Lors que du grand Martel le sens & la vaillance,
De concert gouuernoient le timon de la France.

Tous ces Peuples armez, pareils à des Torrens,
De mouuement, de bruit, de chûte differens,
Rassemblez dans les champs de la molle Touraine,
N'acquirent que le droit d'en engraisser la plaine.
Le grand Fils de Pepin auecque tous ses Preux,
Fit-il contre l'Espagne vn dessein plus heureux?
En cent autres combats leurs testes couronnées,
Laisserent leurs Lauriers au pied des Pirenées:
Et quoy qu'vn faux Roman ait de Ganes chanté,
Imputant leur défaite à sa déloyauté;
L'Ange commis de Dieu pour garder les Barrieres,
Qui seruent aux Estats d'eternelles frontieres,
Pour en faire vn exemple aux siecles à venir,
En armes vint luy-mesme afin de les punir.
L'Inuincible Roland eut beau, pour s'en défendre,
Cheualiers & cheuaux, arbres & roches fendre:
Sa redoutable épée eut beau faire dans l'air,
Plus que ne fait la foudre, & de bruit & d'éclair;
Il y mourut enfin : & de son front tomberent,
Deux rameaux de Laurier, qui soudain repousserent;
Et nourris de son sang, deuinrent tost apres
Deux arbres aussi hauts que les plus hauts Cyprés:
Ils seruirent long-temps d'vne tombe de gloire,
A la mort d'vn Heros si digne de memoire;
Et furent aux Guerriers faiseurs de hauts desseins,
Vn auis, d'éloigner leurs armes & leurs mains,
Des limites qui sont aux Estats destinées,
Et que Dieu de son doigt luy-mesme a dessinées.
Mais à quoy bon, SEIGNEVR, & pourquoy sãs besoin,
Faire venir pour vous des exemples de loin?
Il en est de plus grands & de plus heroïques,
Qui sont de vostre nom, & vous sont domestiques:
Long-temps auec plaisir, le constant Bourguignon,
Du terrible Galas conseruera le nom.
L'Allemagne sous luy boüillante & débordée,
De cent Peuples tenoit la Bourgogne inondée:

Le

Le Transiluain, l'Hongrois, le Lombard, le Frison,
Dans son Camp ramassez couuroient tout l'Orison:
Et de fougueux torrens venus de Croatie,
D'vn sauuage renfort sa masse auoient grossie.
Il croyoit, l'Insolent, apres le Rhin passé,
De la Seine bien-tost mettre à sec le fossé;
Et porter sur les bras de ses barbares bandes,
Iusqu'au Trône des Lys, les Aigles Alemandes.
Mais vostre sage Pere assisté de l'Esprit,
Qui du droit violé la vengeance entreprit,
De ce corps à cent Chefs, à cent langues confuses,
Le courage abbatit, déconcerta les ruses:
Et dés le premier coup que sa main luy porta,
En fit couler le sang, & sa marche arresta.
Les Fleuues d'alentour qui contre luy s'enflerent,
Fantassins & cheuaux pesle-mesle entraînerent;
Et par troupes, on vid les Peuples sur leurs bords,
Courir à leur dépoüille, & les Loups à leurs corps.

Cét exemple a du grand, & la preuue en est forte;
Mais le vostre en grandeur cõme en force l'emporte.
L'Espagne réueillée à la mort du feu Roy,
Auoit fait vn effort pour reuenir à soy;
Et reprenant le cœur apres tant de défaites,
Traînoit cent Nations à son Sceptre sujettes.
Son esprit, son conseil, son courage animant,
Et l'Aigle Germanique, & le Lyon Flamand,
L'vne siffloit en l'air; & le battant de l'aisle,
Brandissoit de la serre vne foudre nouuelle.
L'autre éclairoit des yeux, de la gorge tonnoit,
Et la campagne au loin de sa queuë étonnoit.
Cent machines de fer, & cent autres de cuiure,
A grands cercles roulant se hastoient de les suiure:
Les vnes destinoient leurs tempestes aux toits
De la Ville pompeuse où demeurent nos Roys.
D'autres les preparoient pour les Places frontieres,
Où l'effort ennemy trouueroit des barrieres.

La France cependant, comme si son grand deüil,
De son cœur, de ses bras eust esté le cercueil,
Auoit à peu de chefs commis le soin des armes,
Et s'estoit retenu le seul deuoir des larmes.
Dans ce trouble commun, dans ce commun effroy,
General de vingt ans, on vous vid à Rocroy,
Eleu pour releuer la Fortune publique,
Prester à cette Charge vne force heroïque.
L'Ange étably de Dieu sur l'Empire François,
Voulut auecque vous en partager le poids:
Cette societé doubla vostre courage,
Mit le feu dans vos yeux, & sur vostre visage;
Et soit qu'auec vostre air le sien se confondist;
Soit qu'à l'entour de vous sa lueur s'épandist;
On vous vid éclater d'vne terrible gloire:
Iusqu'à trois fois, de l'aisle, on oüit la Victoire,
Battre sur vostre Casque; & jusques à trois fois
Menacer l'Ennemy d'vne effroyable voix.
Vous vainquistes enfin ; & tant de sages testes,
Fameuses par les noms de leurs vieilles conquestes,
Perdirent sous le bras d'vn Vainqueur de vingt ans,
L'honneur de leur Fortune, & le fruit de leur Sens.
Aguerry par ce haut & fort apprentissage,
Où la conduite eut part autant que le courage,
Toûjours depuis par tout, soit du sens, soit du cœur,
Vous auez retenu le titre de Vainqueur.
La Lys, l'Escaut, le Rhin, vous ont veu de leurs Riues,
Traîner sous vos Drapeaux leurs Prouinces captiues:
Et la Segre, l'Ibere, & le Tage étonnez,
D'oüir tomber de loin tant de Forts ruinez;
D'oüir le long fracas de tant de Villes prises,
Et par vostre valeur sur l'Espagne conquises;
Crûrent qu'on alloit voir la Couronne des Lys,
Des Mers du Nort s'étendre à celles de Calis.
Il sembloit qu'à cela conspirast la Fortune,
Auec vostre ascendant & l'attente commune:....

Et l'Empire déja sembloit reduit aux choix,
Ou de se voir détruit, ou de se voir François.
La Castille déja chancelante & troublée,
Du débris de ses Tours alloit estre accablée;
Quand l'Esprit dominant qui tient les Potentats,
Sous l'abry de son aisle auecque leurs Estats,
Pour resserrer la France au dedans des limites,
Que, par vn ordre fixe, à son Sceptre a prescrites.
Celuy qui ne veut pas, qu'aucun d'entre les Rois,
D'Vniuersel Monarque ait le nom ny les droits;
De telle impression fit rouler les affaires,
Que par certains transports aux Heros ordinaires,
Il vous fallut seruir, & du cœur, & du bras,
Au projet d'vne Paix que vous ne voyiez pas.
Et ce que n'eust pas fait toute la Germanie,
A l'Empire, à la Flandre, aux Espagnes vnie,
Vous l'auez fait tout seul, en contrebalançant,
Les forces d'vn Royaume aussi grand que puissant.
Le cours de sa Fortune emportée & rapide,
Déja ne souffroit plus d'obstacle ny de bride;
De victoire en victoire à plein vol elle alloit;
Conqueste sur conqueste apres elle rouloit;
Et plus elle auançoit, plus la Paix repoussée,
Loin d'elle s'éloignoit, de son bruit menacée.
Il falloit donc, SEIGNEVR, pour vnir deux grãds Rois,
A l'vn d'eux vn support, à l'autre vn contrepoids:
Vostre épée, à cela, seule estoit suffisante;
Comme vostre main seule estoit assez puissante,
Pour aider de sa force vne Fatalité
Qui n'eust pas fait la Paix sans cette égalité.
Que la Paix donc, SEIGNEVR, deuiẽne vostre gloire;
Quel nouueau fruit vous peut venir de la Victoire?
Elle a fait ébrancher tous ses Lauriers pour vous;
Les autres desormais n'en auront que du houx.
A quoy bon exposer dauantage vne teste,
Qui ne se peut payer par aucune Conqueste?

Conseruez-vous, SEIGNEVR, pour instruire lõgtemps,
Les Princes, les Heros, les Sages, les Vaillans:
Il faut du soin, de l'art, du temps pour vous cõprendre;
Peu d'Esprits jusques-là peuuent leur veuë étendre:
Vos moindres actions, vos moindres mouuemens,
Sont de hautes leçons, sont de grands argumens.
Le seul pas de Rocroy, fait en vostre jeunesse,
Des Vieillards consommez étonne la sagesse;
Et sans compter vos ans, peut-on pas de vos jours,
Mesme des moins serains, & mesme des plus cours,
Tirer tous les patrons & toutes les maximes,
Dont se font les vrais Preux, & les vrais Magnanimes.
Mais de vous exprimer en grand, & tout entier,
Qui le pourra, SEIGNEVR, sinon vostre Heritier?
Conseruez luy long-temps vn si haut Exemplaire,
Qui tout seul peut l'instruire, & tout seul doit luy plaire.
A-t'il rien à chercher, rien à voir hors de vous,
Soit qu'il aime le fort, ou qu'il se plaise au doux?
Qu'il ne s'amuse plus à ces vieilles Idées,
Repeintes tant de fois, & tant de fois fardées:
A ces Heros d'Escole, à qui les Escriuains
Ont fait l'air, la couleur, la taille de leurs mains.
Il sçaura Scipion, les Cesars, Alexandre,
Et plus que tout cela, s'il peut vous bien apprendre.
Sans qu'on le mene voir en des Païs perdus,
Des Sieges, des Combats, des Camps qui ne sont plus:
Sans qu'il aille chercher de riuage en riuage,
Les ruines de Tyr, & celles de Carthage:
Sans qu'il sçache combien le Granique en ses bords,
Forcez par Alexandre, enseuelit de morts:
Sans qu'il s'aille informer sur le Champ de Pharsale,
Des faits de la Iournée à l'Empire fatale:
Graueline, Fribourg, Rocroy, Norlingue, Lens,
Sont d'aussi hauts sujets, d'aussi grands argumens,
Que tous ceux que l'on voit releuez dans l'Histoire,
De toutes les couleurs, que peut donner la Gloire.

Mais le poids, l'étenduë, & le sens de ces Noms,
Pour estre à vostre Fils d'efficaces leçons,
Veulent que vostre cœur à son cœur les explique,
En paroles d'esprit & d'vn air heroïque.
Du feu de vos regards cét esprit jallissant,
Et de pres sur son cœur, sur son Ame agissant,
Acheuera sur luy les traits & la figure
Du Grand, qu'à sa naissance ébaucha la Nature.

Vn Ouurage si noble a besoin d'vn long temps,
Il merite vos soins, il demande vos ans:
Les insectes se font en moins d'vne journée;
L'herbe naist & s'éleue en vne matinée;
Vn champignon se forme & croist en vne nuit;
Du soir au lendemain vn chardon se produit.
Au contraire, SEIGNEVR, il faut que les années,
D'vn tissu lumineux l'vne à l'autre enchaînées,
Pour éleuer vn Pin, trauaillent tour à tour,
A le nourrir de nuit, à l'embellir de jour:
Il faut que le Soleil, soit qu'il monte ou qu'il baisse,
Luy preste sa lumiere, & sa chaleur luy laisse;
Et qu'il ait en Hyuer aussi bien qu'en Esté,
A toute heure sur luy, son regard arresté.
Aussi, le Pin qui vient & qui croist de la sorte,
A le corps droit & grand, la teste haute & forte:
Les Vents pour l'assaillir se soûleuent en vain;
D'vn pied ferme & constant il garde son terrain;
Et le plus rude assaut que luy donne l'orage,
A peine de ses bras détache le feüillage.

De mesme le Lyon, à vaincre destiné,
N'est qu'apres vn long-temps de son crin couronné.
Il faut qu'auec les ans l'Afrique l'aguerrisse;
Que ses dents, que ses os la Nature endurcisse;
Et que sous le Soleil, dont le More enflamé,
A les cheueux noircis & le cuir enfumé,
Ses yeux prennent ce feu, dont l'affreuse lumiere,
Semble vn trait dêcoché de l'arc de sa paupiere,

Sur tout il a besoin, soit pour prendre le cœur;
Soit pour sucer l'esprit de son Pere vainqueur,
D'attirer les éclairs, dont sa prunelle est pleine,
Et respirer l'ardeur de sa boüillante haleine.
Ainsi faut-il, SEIGNEVR, que de pres & souuent,
Vostre jeune Lyon, vos regards receuant;
Aueque vos regards, receuant les lumieres,
De toutes les vertus Ciuiles & Guerrieres:
Respirant vostre Esprit,& tout ce qu'vn grand cœur,
Peut auec son esprit inspirer de vigueur;
Vous acheuiez en luy, cette Image Heroïque,
Que se promet de vous l'esperance publique.
Vous ne sçauriez,SEIGNEVR,vous donner vn employ,
Plus vtile à l'Estat, plus important au Roy:
Et vous ne ferez rien, fissiez vous cent conquestes,
Qui iamais vaille vn Fils aussi grand que vous estes.
Apres ces premiers soins donnez à vostre Fils,
Et ses traits, sur vos traits, ébauchez & finis;
Vous deuez les seconds,SEIGNEVR, à vostre Gloire,
Fille qui vous est née au sein de la Victoire,
Grande dés sa naissance, & les aisles au dos,
Sur la terre volant, & volant sur les flots,
On l'oüit, on la vid, jusqu'à l'autre Hemisphere,
Epandre aueque bruit le renom de son Pere.
Quoy que forte pourtant, elle s'affoiblira;
Quoy que pleine de lustre, elle s'obscurcira;
Ses aisles tomberont; sa Voix aueque peine,
Egalera le bruit des roseaux de la Seine:
Et le Temps la fera, comme vne autre mourir;
Si vous n'auez grand soin de la faire nourrir.
Vous le pouuez,SEIGNEVR, sans apauurir le Monde,
Sans dêmolir la Terre, & sans épuiser l'onde.
La Gloire est bien infirme, & ne vit pas long-temps,
Que le Luxe insensé nourrit à ses dépens.
En vain de la Nature il presse les mammelles;
Il la tourmente en vain d'extorsions nouuelles,

Soit qu'il creuse la Terre, ou qu'il dépeuple l'Air;
Soit qu'il coupe les Monts, ou qu'il seche la Mer;
La Gloire ne vit point de la moëlle des Mines,
De la graisse des Monts, ny du lait des Collines:
Le sang des Animaux, l'esprit des Elemens,
Sont pour l'entretenir de mauuais alimens.
Encore moins veut-elle auoir pour sa Nourrice,
La fole Ambition, ou la sale Auarice.
Vous le sçauez, SEIGNEVR, auecque tout son train,
L'Ambition n'a rien que de creux & de vain:
Et sa table en dépense, en pompe si fameuse,
N'étale qu'vn amas de matiere venteuse,
Que l'enflure accompagne & le vertige suit,
Et qui non moins les sens, que la raison seduit.
L'Auarice au sein sec, & sillonné de rides,
Ne peut, au lieu de lait, de ses mammelles vuides,
Fournir qu'vn pus malin, qui bien loin de nourrir,
Feroit d'vn poison lent vostre gloire mourir.
Il est, vous l'auez veuë, vne belle Colline,
Qu'vn Ciel toûjours serain, toûjours pur illumine,
Où sont diuers Reduits, de ruisseaux ondoyans,
Et d'arbres immortels haut & bas verdoyans.
Les Muses, de tout temps & Vierges & Nourrices,
Habitent ce païs d'innocentes delices.
Là, leur soin principal, & des Graces leurs Sœurs,
Est de cueillir les fruits, & ramasser les fleurs,
Dont se font ces extraits, & ces esprits de vie,
Qui preseruent les noms, du Temps & de l'Enuie.
Vostre Gloire, SEIGNEVR, iamais ne vieillira;
Vn jour perpetuel de son front jallira;
Et les Ans luy seront jusqu'à leur fin propices,
Si vous la refinez au soin de ces Nourrices.
N'en doutez point, SEIGNEVR, leurs Bois viuét toû-
Des Graces arrosez, cultiuez des Amours: [jours,
On y cueille en tout temps des feüilles immortelles;
Ie connois les endroits, où naissent les plus belles:

Et le Sçauant Aueuglë inſtruit des doctes Sœurs,
Ne ſceut pas mieux que moy mettre en œuure leurs fleurs.
Ordonnez ſeulement; & bien-toſt la Couronne,
Qui de feux eternels, ſous la Lyre rayonne,
Iettera moins d'éclat, aux yeux de l'Vniuers,
Que celle qui pour vous, reluira dans mes Vers.



AVIS DES MVSES

A MONSEIGNEVR

LE PRINCE DE CONTY.

ENTRETIEN V.

Elles l'exhortent à la Gloire, & luy en montrent le chemin par les voyes du trauail & de l'Action.

APRES dix ans passez en cét illustre Mont,
Qui d'vn bois de Lauriers se couronne le front;
Armand à son départ prenant congé des Muses,
Les Muses de douleur à son départ confuses,
Rompirent leurs bouquets, couperent leurs cheueux;
Et de leurs luts cassez firent de tristes feux.
Les Echos d'alentour à leurs cris répondirent;
Les veines des rochers de regret se fendirent;
Des Arbres iusqu'au cœur la verdure secha;
Et de leurs bras courbez, la feüille s'arracha.
Dans ce trouble commun de leur commune perte,
La plus belle des Sœurs, comme la plus diserte,
Aux pieds d'Armand posa son laurier & ses fleurs,
Et luy tint ce discours accompagné de pleurs.
Armand grand de naissance& plus grand de merites,
Auant l'ordre fatal qui veut que tu nous quittes,
Auecque ces souspirs de douleur exprimez,
Reçois ces derniers mots que l'amour a formez.

Il te peut ſouuenir auec quelle tendreſſe,
I'ay gouuerné tes pas, i'ay conduit ta ieuneſſe,
Ta gloire & tes vertus te ſeront de mes ſoins,
D'eternels argumens, & d'illuſtres témoins.
I'ay fait en ces vertus, i'ay fait en cette gloire,
Ce que fait le Sculpteur en l'image d'yuoire.
La matiere en eſt riche, elle eſt née auec toy;
Mais la forme eſt de l'art, & cét art eſt de moy.
Ie veux que ton Eſprit euſt de brillantes aiſles;
Ie veux qu'il ſoit du rang des Eſtoilles nouuelles:
I'ay ſouſtenu ſon vol, ſon eſſor i'ay conduit,
Au deſſus des ſentiers du iour & de la nuit.
I'ay rangé ſes rayons, i'ay purgé ſa lumiere,
Des obſcures vapeurs que répand la matiere.
Auſſi dans ce beau Ciel aux Heros deſtiné,
Où nul Eſprit ne va qui ne ſoit couronné,
Il tient le plus haut lieu du plus brillant étage;
Il en répand au loin ſes rays & ſon image;
Et les feux d'alentour reſtent également,
Effacez de ſon luſtre & de ſon mouuement.
Mais c'eſt peu, que d'vn vol qui tout autre ſurpaſſe,
Ton Eſprit ait gagné ce lumineux eſpace.
Il y faut demeurer quoy qu'il puiſſe auenir;
Et dans cét aſcendant ta gloire maintenir.
On a vû s'égarer des Aſtres de leur route;
On en a vû tomber de leur brillante voûte.
Dans le Ciel, comme à terre, il eſt des pas gliſſans;
Et Circe fit iadis des charmes ſi puiſſans,
Qu'elle obligea la Lune à quitter ſa carriere;
A manquer à ſa charge, à perdre ſa lumiere.
Armand, ie ne crains point qu'vn pareil accident,
Abbate ton Eſprit de ſon haut aſcendant.
Son feu ne ſera pas de ces feux de Cometes,
Qui ſemblent pour vn temps égaler les Planetes;
Et défaits tout à coup de leur éclat trompeur,
Ne laiſſent à nos yeux qu'vne triſte vapeur.

Toûjours plus éclatant & plus prompt à bien faire,
Il étendra ses rays à plus d'vn Hemisphere:
Et traisnant apres soy par son impression,
Les Esprits moins puissans & de moindre action;
Noble & iuste Moteur des Spheres de la France,
Il reglera leur cours par son intelligence.
Quel honneur te sera-ce, Armand, dans ces emplois,
D'auoir pour Concurrens des Heros & des Roys?
De voir à ton leuer les Nations tournées,
Conter par tes rayons leurs heureuses iournées?
De voir de tes bien-faits les cœurs reconnoissans,
Monter auec leurs vœux meslez à leur encens?
De voir ton nom porté sur les voix de l'Histoire,
Et ton portrait tiré par les mains de la Gloire?
Cét honneur est diuin, mais il est écarté,
Du sombre & bas sentier que tient la volupté.
On ne va pas si haut en suiuant des Syrenes;
En marchant sur les fleurs des delices humaines.
La verdure & le frais, le myrthe & le jasmin,
Sont d'vn autre païs, sont vn autre chemin.
De la bassesse, Armand, le calme est l'heritage;
De la Gloire & des Grands la peine est le partage.
Les Vents les plus mauuais respectent les roseaux;
Et le Cygne s'ébat sans trouble sur les eaux:
Au lieu que des Sapins les glorieuses testes,
S'exposent en montant à toutes les tempestes:
Et que l'Aigle ne peut s'éleuer dans les airs,
Qu'en se faisant le but des vents & des éclairs.
Ce grand & noble Corps, ce fecond Luminaire,
De toutes les Beautez la source & l'exemplaire,
Estant toûjours illustre, est toûjours agité;
Il trauaille en hyuer, il trauaille en esté:
Et de la main de Dieu sa teste couronnée,
Ne reposa iamais vne seule iournée.
Tous les Astres qui sont comme luy glorieux,
Ne sont pas moins actifs ny moins laborieux.

Le repos est la part de ces foibles Estoiles,
Qui toûjours à couuert & toûjours sous leurs voiles,
Conseruent loin du bruit, dans vn cercle écarté,
Sans honneur & sans nom leur petite clarté.
Bien dauãtage, Armand, ces Formes bien-heureuses,
Ces Esprits directeurs des Spheres lumineuses,
Iour & nuit en trauail, iour & nuit bien-faisans,
Dispensent aux humains les saisons & les ans.
Et le Ciel où se tient la grande Ame du Monde,
Cette teste d'esprit & de iour si feconde,
Toûjours en mouuement, toûjours en action,
De son iuste Moteur suit l'agitation:
Tandis que le bas Corps de la basse Nature,
Ioüit d'vn calme lasche & d'vne paix obscure.
La peine est donc, Armand, le partage des Grands:
Et tes Peres t'en sont de celebres garans.
Leurs pas te sont marquez, leur vie est ton exemple:
Et la Gloire l'appelle apres eux à son Temple.
Ne la retarde point, desia tes grands Ayeux,
A ta course attentifs t'applaudissent des Cieux:
Et pour te couronner au bout de la Carriere,
Te faisant de leurs rays vn cercle de lumiere,
Semblent ne vouloir estre à l'auenir heureux,
Que des reflexions de ta gloire sur eux.
De la Muse à ces mots les larmes redoublerent,
Et du sein de la Terre où ses larmes coulerent,
Il se fit à l'instant vne nouuelle fleur,
Plus pure que la Rose, & plus haute en couleur,
Où du grand nom d'Armand la glorieuse empreinte,
D'vn beau mélange d'or & d'écarlate teinte,
Comme vn Astre nouueau sembla d'vn nouueau iour,
Eclairer la Montagne & le bois d'alentour,



AV MESME.

ENTRETIEN VI.

Que l'ancienne dignité des Lettres se doit rétablir par son exemple & par sa faueur.

Les Reynes des Esprits, les neuf Filles sçauantes,
Du Monde en sa ieunesse autrefois Gouuernãtes,
Ordonnoient les Citez, établissoient les Loix,
Viuoient dans les Palais domestiques des Roys:
Et d'vne égalité legitime & commune,
Faisoient tout ce que fait aujourd'huy la Fortune.
Mais cét ordre changé par vn âge ferré,
Qui succeda bien-tost au bel âge doré,
Les Vices déchaisnez l'innocence chasserent;
Les Muses auec elle au Desert se sauuerent:
La Fortune se mit en credit à son tour,
Elle eut incontinent des autels à la Cour:
Et sans peser le droit, sans oüir la Iustice,
De l'honneur & du bien se fit distributrice.
L'ignorance regna durant ce mauuais temps,
Elle fut ordinaire aux Cabinets des Grands.
La Noblesse d'alors mal instruite & grossiere,
Pareille au marbre brut qui sort de la carriere,
Ne receuoit des Arts ny forme ny couleur:
Toute sa gloire estoit vne rude valeur:
Et sans la majesté que la science donne,
Les Roys ne remplissoient qu'à demy leur Couronne.

En France ſeulement, & ſous le Ciel des Lys,
Il naſquit de tout temps des Eſprits plus polis:
Et les neuf doctes Sœurs eurent auec Aſtrée,
Aux Cabinets des Roys aſſez facile entrée.
Mais quoy? ce n'eſtoit pas pour y faire ſejour;
La Fortune à regret les voyoit à la Cour.
Tout leur office eſtoit d'y chanter à le feſte,
Ou de quelque Hymenée, ou de quelque conqueſte:
De parfumer les Grands, de leur cueillir des fleurs,
Et de peindre leurs noms en diuerſes couleurs.
Vne ſaiſon meilleure enfin eſt arriuée,
Armand fils de Henry leur gloire a releuée.
Il leur fera réprendre auec leur dignité,
La fraiſcheur qui faiſoit leur premiere beauté.
On ne les verra plus par d'indignes offrandes,
Aux pieds de la Fortune abaiſſer leurs guirlandes,
On ne les verra plus tendre aux Riches la main;
Ny vendre des bouquets, pour acheter du pain.
Non moins que de lauriers de pourpre enuironnées,
Et par les mains d'Armand de perles couronnées;
Sans craindre de rebut au Louure elles viendront;
Et leur rang ſous le Dais en gloire elles tiendront.
Le Parnaſſe jadis ſi pauure & ſi ruſtique,
Viſité par les Grands, deuiendra magnifique:
Et ſes arbres ſacrez autrefois negligez,
D'illuſtres Eſcuſſons à l'auenir chargez,
Feront par vn accord honorable à la France,
L'vnion de la Gloire auecque la Science.



CARTE DE PARIS,

A MONSEIGNEVR

LE CHANCELIER.

ENTRETIEN VII.

Il fait vne description de la grandeur & des richesses de Paris; des Eglises, des Palais, & des Promenoirs; & adjouste, selon la diuersité des choses, diuerses reflexions Historiques, Morales & Chrestiennes.

SEGVIER, à qui Themis pour le bien de la Terre
A commis sa Balance & fié son Equerre;
Suspendez vn moment les penibles emplois,
Que donne à vostre Esprit la tutelle des Loix.
Et souffrez qu'vne teste, à tant d'autres si chere,
Se décharge des soins d'vn si lourd Ministere.
Les Esprits gouuerneurs des Globes estoilez,
Qui d'vn bransle si iuste & si fort sont roulez,
Ont pour se diuertir, l'eternelle Musique,
Qui naist des mouuemens de ce Mõde harmonique.
Et vostre belle Astrée Intendante des Temps,
Qui partage les droits des Saisons & des Ans;
Se relaschant par fois, & quittant la Balance,
Dont le bien & le mal, aux Iours elle dispense;

Prend la celeste Lyre, & chante les accords,
Du haut Monde & du bas, des Esprits & des Corps.
  Vostre ame, grand SEGVIER, est vne Intelligence,
Des plus fortes qui soient dans le Ciel de la France:
Mais elle est dans vn corps; & les corps les plus hauts,
Ont comme les plus bas, leur ombre & leurs deffauts.
Le Soleil qui nous regle, & qui nous illumine,
S'éclipse assez souuent, & plus souuent decline:
Et l'Esprit lumineux dont il est assisté,
Ne le garantit point de cette infirmité.
Le vostre, quoy que grand, quoy que plein de lumiere,
Est sujet, comme vn autre, au poids de la matiere;
Et ce poids, pour durer, & seruir reglément,
Demande le repos, apres le mouuement.
  Ce besoin m'a conduit dans vne Solitude,
Où, loin de l'embarras, loin de l'inquietude,
Domestiques des Grands, Ordinaires des Cours,
Ie ioüis sans chagrin de la beauté des iours:
Et me fais, quand ie veux, vne pompeuse Scene,
De ce Monde abbregé, que va baignant la Seine.
Le Spectacle est illustre; & les pensers diuers,
Que Paris me fournit, exprimez en ces vers,
Vous seront, dans ce cours de fatigues publiques,
Ce qu'aux Esprits moteurs sõt leurs douces Musiques.
  Que ce Theatre est grãd! qu'il me remplit les yeux,
De Phantosmes luisans, sublimes, spacieux!
Et quel si vaste Esprit, peut à cette Structure,
En soy-mesme trouuer vne égale mesure?
Iadis, quand les Geans Charpentiers & Massons,
Changeoient en bastimens les forests & les monts;
Quand ils mettoient la Terre & les Fleuues en brique,
Vid-on rien de plus grand, rien de plus magnifique?
Et ces murs si vantez, ces Chasteaux sourcilleux,
Dont les Ouuriers voyoient les nüages sous eux,
Et dont l'ombre est encor si haute dans l'Histoire,
Autrefois dans le Monde eurent-ils plus de gloire?

Mais, ces Entrepreneurs, auſſi hardis que vains,
Auſſi forts qu'indiſcrets, n'eſtoient pas inhumains:
Et le ſang des Eſtats, les pleurs des Republiques,
N'entroient point au ciment, qui lioit leurs Fabriques.
Qui me garantira, que de tant de Palais,
Que ie voy là charger la Terre de leurs faix,
Pas vn ne ſoit taché de ſang ny de rapines;
Pas vn ne ſoit baſty de morts ny de ruïnes?
Il eſt vray, cette Ville eſt le Chef, eſt le Cœur,
Qui du Corps de l'Empire a touſiours fait l'honneur:
Mais vn Chef qui tout ſucce, vn Cœur qui tout attire,
N'épuiſera-t'il point tout le Corps de l'Empire?
Et quel enfin ſera le deſtin de ce Corps,
S'il n'a de fonctions, & s'il ne fait d'efforts,
Qu'afin de mettre à ſec iuſqu'à la moindre veine,
Pour remplir vne teſte, auſſi vaſte que vaine?
La Mer inſatiable, où vont toutes les eaux,
Des Fleuues, des Torrens, des Lacs & des Ruiſſeaux,
Rend au moins par filets, & redonne en fontaines,
Les tributs que ſon ſein reçoit à cuues pleines.
Et toy, Ville ſans borne, Abyſme de treſors,
Tu n'épans que diſette & famine au dehors.
Les entrailles des Monts, & les veines des Mines,
La moelle des guerets, & le ſang des Collines,
Le butin des Citez, la dépoüille des Bourgs,
Vont à toy ſans relaſche, & d'vn rapide cours.
Les écrits fabuleux qui reſtent du vieil âge,
Nous font valoir les noms d'vn Pactole & d'vn Tage,
Fleuues fameux & vains, pour peu de grains dorez,
De fauſſes viſions, de faux iours colorez.
Ceux qui coulent icy, ne roulent pas vn ſable,
Eclatant des couleurs d'vne nouuelle Fable:
A pleins bords, on y voit, l'or & l'argent meſlez,
Par cent diuers canaux diuerſement roulez:
Ces Metaux attirans auec eux y conduiſent,
Tout ce qu'ont de plus beau les Païs qu'ils épuiſent.

Débordement étrange, où les meubles de prix,
Les Marbres d'outre mer, les Perles, les Rubis,
Les ouurages de l'Art, & ceux de la Nature,
Precieux de matiere, & rares de figure,
Sur le courant de l'or & de l'argent portez
En foule, & ſans arreſt, viennent de tous coſtez!
  Quels Fleuues ſi fameux, & de ſi noble ſource,
Deſcendent vers la Mer d'vne pareille courſe?
Mais quelle Mer ſi vaſte, en ſon humide enclos,
Nourrit ou des Poiſſons, ou des Monſtres ſi gros,
Qui depeuplent les Lacs, qui les Eſtangs rauagent,
Et iuſques aux marais, iuſqu'aux bourbiers fourragẽt?
On ne voit point le Thon, pour chercher du butin,
Monter par les canaux du Danube & du Rhin.
On ne voint point l'auide & peſante Baleine,
Courir les bords de Loire & les riues de Seine:
Et Paris eſt peuplé de Riches deuorans,
Qui pour s'emplir touſiours, & ſe faire plus grands,
Le foible & le petit de loin aneantiſſent;
Et de loin les Païs & les Temps engloutiſſent.
  Que de confuſes voix, que de bruits differents,
Les vns aigres & prompts, les autres doux & lents,
Des Places, des Maiſons, des Carrefours s'entendent,
Et ſur tous les quartiers de la Ville s'étendent!
Vne Nimphe qui veille & les iours & les nuits,
Dans vne creuſe nuë ouuerte à tous ces bruits,
Sans choix les y reçoit, ſans choix les diſtribuë,
Aux Vents courriers de l'Air, qui paſſent ſous ſa nuë;
Et qui ſans diſtinguer les faux d'auec les vrais,
A cent Bureaux diuers, les portent ſans relais.
Les plus impetueux prennent les bruits de trouble,
Que leur haleine augmente, & leur courſe redouble.
D'autres prennent les bruits, qui naiſſent de la Cour,
Où la Fortune roule & de nuit & de iour.
D'autres ceux du Palais, où cent bouches ouuertes,
Tãtoſt chãtent leurs gains, tãtoſt plaignẽt leurs pertes.

Et ceux qui ſont commis ſur tous les autres Vents,
A porter les paquets du Païs des Amants,
Laiſſant tout autre bruit, ſe chargent des nouuelles,
Que font les Gazetiers du Cours & des Ruelles.
  Il monte auec ces bruits, ſi confus, ſi diuers,
Vn amas de vapeurs dont les toits ſont couuers.
Où l'Air en eſt chargé, la lumiere plus ſombre,
Auecque l'épaiſſeur prend la couleur de l'ombre:
Et ce voile, aux boüillons d'vn long creſpe pareil,
A peine eſt penetré des rayons du Soleil.
Que le Ciel eſt plus doux, & la clarté plus pure,
Où. loin des corrupteurs de la ſimple Nature,
La Terre encore vierge, & les Bois innocens,
Conſeruent la vertu qui fut au premier temps!
Là, ſans infection, ſans mélange on reſpire,
L'Air auſſi doux qu'il ſort des lévres du Zephire:
On y reçoit le iour, auſſi clair, auſſi net,
Qu'il s'épand des regars de l'Aſtre qui le fait:
Et les eaux qu'on y boit, ſont par tout auſſi belles,
Que les Nimphes les font jallir de leurs mammelles.
Ce n'eſt pas comme icy, que mille corps bruſlez,
Et mille autres boüillis, ſont par troupe immolez,
A ce Dieu des Gourmands, ſourd, aueugle, immobile,
Qui met pour vn repas, en feu toute vne Ville.
Ce n'eſt pas comme icy, que tout put d'vn encens,
Qui fait tourner la teſte, & renuerſe le Sens;
Soit qu'vn folaſtre Amant, parfumeur de paroles,
En compoſe vne offrande à de vaines Idoles;
Soit qu'vn faux Courtiſan, en charge ces Dieux vains,
Que la Fortune moule & dore de ſes mains.
Où le Luxe eſt en regne, où les molles Delices,
Entretiennent ſous luy, le commerce des Vices,
Il n'eſt rien de ſi ſain, qui n'en ſoit alteré;
Le Ciel en eſt moins pur, le iour moins éclairé;
Et le mal s'étendant par toute la Nature,
Tout air deuient broüillas, & toute terre ordure.

Vers la riue, où le Fleuue entre auec majesté,
De cent petits Ruisseaux ses Sujets, escorté;
Des Cyclopes François la Forge resonnante,
Aux regards étonnez sur le bord se presente.
Là, de bronze fondu les tonnerres se font,
Qui des Alpes tantost vont écorner le front;
Tantost vont foudroyer les Chasteaux de l'Espagne;
Et tantost du Flamand desoler la Campagne.
Que plutost ne voit-on ce bruyant attirail,
Rouler contre Bisance, & contre son Serrail?
Que ne voit-on plutost tomber sous cette foudre,
Alger, Thunes, Biserte, & le Grand Caire en poudre?
Ne sera-ce iamais, que sous vn Ciel plus doux,
Aux Chrestiens, les Chrestiens cesseront d'estre Loups?
Et qu'à s'entre-égorger leurs ames occupées,
Seront plus iustement de sang Maure trempées?
Que ces Monts somptueux en Eglises voûtez,
Sur de longues forests de colonnes portez,
Sont de la Pieté de nos premiers Monarques,
D'illustres monumens, & de pompeuses marques!
Que l'œil est satisfait, de les voir couronnez
D'autres superbes Monts, en Moles façonnez,
En Moles sourcilleux, dont les cimes énormes,
Paroissent des Païs leuez en Plate-formes!
Les Princes & les Rois de ces bien-heureux temps,
Splendides au dehors, modestes au dedans,
Par vne glorieuse & celebre alliance,
De leur zele conjoint à la magnificence,
Sanctifioient ainsi la pompe & la grandeur;
Mettoient par leur Vertu la dépense en honneur.
Et tandis que les Arts trauaillant à leurs gages,
De mille bras tendus autour de ces Ouurages,
Suspendoient ces rochers, ces carrieres mouuoient,
Et si haut, sous le Ciel, la masse en éleuoient;
Plus haut, sur d'autres Plans, & sur d'autres mesures,
Les Anges, artisans d'eternelles structures,

Leur baſtiſſoient au Ciel, des Palais ciſelez
De marteaux lumineux & de coins étoilez,
De coins & de marteaux, dont le bruit harmonique,
Formoit à tous les coups vn concert de Muſique:
Et faiſoit retentir la Cour des Immortels,
Du nom de ces Heros zelez pour les Autels.
A quoy ſe ſont reduits ces hauts & vains ſpectacles,
Dont le Monde abuſé fit iadis ſes Miracles?
Babylone n'eſt plus, ny ſes Murs ſi vantez,
Ny ſes fameux Iardins ſur le vuide plantez:
Le Mauſolée eſt mort, auſſi bien que Mauſole:
Epheſe a veu tomber ſon Temple & ſon Idole:
Et ces Monts cimentez, poſez ſur d'autres Monts,
Pour faire vne grãde ombre, & porter de grãds Noms,
Pyramides & Phare, à peine dans l'Hiſtoire,
A peine ſur la Carte ont ſauué leur memoire.
Tant de vains Baſtiſſeurs, apres les Elemens
Tranſportez, démolis, changez en Monumens;
Apres les Nations de trauaux épuiſées;
Apres vn Monde mis en Arcs, en Coliſées,
Enfin, qu'ont-ils acquis auecque tant d'orgueil,
Qu'vne immortalité de ſupplice & de deüil?
Le ſort eſt bien diuers, qu'ont eu les entrepriſes,
Des Princes fondateurs de ces nobles Egliſes:
Tant que ces grands Vaiſſeaux retentiront des Voix,
Reſonneront des vœux du fidele François;
De leurs ſaints Fondateurs les voix renouuellées,
Aux prieres, aux voix de leurs Neueux meſlées,
Des celeſtes canaux, la pluye attireront,
Sous laquelle nos Lys à iamais fleuriront:
Et ces Moles, ces Tours, ces hautaines Carrieres,
Que l'Aube renaiſſante éclaire les premieres,
Iuſqu'au moment fatal de l'effroyable Iour,
Qui des Aſtres fixez doit terminer le tour,
De leur zele feront, non moins que de leur gloire,
A la Poſterité, l'irreprochable hiſtoire.

Que Paris ést changé depuis cét heureux temps!
Que de nos Deuanciers nous sommes differens!
Et qu'il s'en trouue peu, qui sur ces beaux Modelles,
Se bastissent au Ciel des Maisons éternelles!
L'Auarice aujourd'huy preste à l'Ambition,
Pour bastir de rapine & de concussion:
Et le Luxe insolent, qui preside aux structures,
Ne garde en leurs desseins ny regles ny mesures.
On voit d'icy monter leur superbe sommet
Qui son orgueil, au Louure, auec peine soûmet.
On voit s'étendre au loin leurs spacieuses masses,
Pour lesquelles Paris manque d'air & de places.
Là, les Salons sont peints, les meubles sont dorez
Des larmes & du sang des pauures deuorez:
Là le pré de la Veuue, & le champ du Pupile,
Font, changez en Buffets, vne montre inutile:
Et les biens confisquez des Riches apauuris,
En cuisine, en débauche, en spectacles sont mis.
Combien de Regions aujourd'huy démolies,
Ont fourny de matiere à semblables folies?
Et combien de Païs ont esté desolez,
Combien de Droits rompus, de Deuoirs violez,
Afin qu'vn Roturier mieux logé que les Princes,
Eust vn Mõde en Maisons, eust en Parcs des Prouinces?
Quand au Parquet de Dieu ces Corsaires citez,
Par l'Ange Executeur luy seront presentez;
Quand il leur déployra la Carte des ruines,
Et le Plan des Deserts qu'auront fait leurs rapines;
Quel sera leur effroy, d'y voir à longs torrens,
Les larmes & le sang par la plaine courans?
D'y voir des Nations la substance fonduë,
Et par diuers conduits en des gouffres perduë?
D'y voir les champs couuerts de corps à l'air sechez,
Apres auoir esté par l'Vsure écorchez;
Et les Maisons à sac, les campagnes en friche,
Pour faire en vne nuit, de cent Pauures vn Riche.

Mais lors que leurs treſors, leurs meubles, leurs habits,
Sous le poids du Preſſoir, deuant Dieu ſeront mis;
Quels en ſerõt cõtre eux les bruits, les voix, les plaintes,
Quelles ſources de ſang en verront-ils épraintes?
Et qui les ſauuera des effroyables cris,
Qu'alors fera contre eux, vn grand Peuple d'Eſprits,
Qui pâles & défaits, pour demander juſtice,
Et preſter à l'enuy la main à leur ſupplice,
En troupes, du Preſſoir, contre eux s'éleueront,
Et leurs cris, à la voix de leur ſang meſleront?
Mais s'il eſt des Maiſons où regnent des Harpies,
Et ſemblables Oyſeaux, auſſi cruels qu'impies;
Il en eſt d'autre part, où ſont auec ſplendeur,
Le Pouuoir legitime, & la iuſte Grandeur.
Que l'éclat eſt pompeux, qui s'épand de ce Dôme,
La demeure des Roys, & le Ciel du Royaume!
Là, l'Eſprit de l'Eſtat, l'Eſprit de Majeſté,
A ſa Sphere immobile, a ſon Siege arreſté:
Et du Monde François, toutes les Auantures,
Ont là leurs reglemens, leurs formes, leurs meſures.
Les Vents qui font voguer nos Flotes ſur la Mer,
Se forment dans ce Ciel auant que naiſtre en l'Air.
Là regne la Vertu, qui de ſes influences
Diſpoſe la matiere aux Mines des Finances:
Et d'vn autre rayon prepare le métal,
Dont les Foudres ſouffrez ſe font dans l'Arſenal.
De ces Metaux regnans, le fatal alliage
Forme comme elle veut, ou le calme, ou l'orage:
Et ſelon que le poids de ces Metaux meſlez,
Donne le mouuement aux Princes ébranlez,
Leurs Eſtats agitez d'vne émeute commune,
Roulent ſous cet Empire, au gré de ſa Fortune;
Comme autour d'vn Rocher, les boüillons s'éleuans,
Par leur pante portez, ou pouſſez par les Vents,
Roulent aueque bruit, tandis que de ſa maſſe,
Le Rocher ſouſtenu ſe conſerue en ſa place.

En cela, ce Palais au Celeste est pareil,
Qu'il a comme le Ciel, sa Lune, & son Soleil;
Et cent Astres diuers d'assiette & d'influence,
Mais tous également sujets à défaillance.
Depuis que le Soleil roulant par ses Maisons,
Donne le iour au Monde, & regle les Saisons;
Vne si continuë & si longue Carriere,
N'a rien diminué de sa beauté premiere:
Et nous ne voyons pas, qu'il en soit deuenu,
Apres tant de mille ans, plus froid ny plus chenu.
Bien semble-t'il au soir, qu'il baisse & qu'il vieillisse,
Bien semble-t'il qu'il meure, & qu'il s'enseuelisse:
Mais s'il meurt tous les iours, par vn contraire sort,
Tous les iours il renaist, il suruit à sa mort:
Et remis sur son Char auec son Diadéme,
Il est toûjours vn autre, & toûjours est le mesme.
Nos Roys ont dans leur Ciel vn bien autre Destin:
Leur course a son midy, comme elle a son matin:
Mais apres leur Couchant, il ne vient point d'Aurore,
Qui leur rende leur Pourpre, & leur teste redore.
Ils meurent, sans iamais renaistre du tombeau,
Comme le iour éteint renaist du sein de l'eau:
Et l'éclat souuerain qui leur Thrône enuironne,
Le iour majestueux que répand leur Couronne,
Quand le moment fatal les a mis au cercüeil,
Ne laissent que de l'ombre à la nuit de leur deüil.
Mais il nous reste au moins, de tãt de grãds Monarques,
Malgré ces sombres nuits, de glorieuses marques:
Ie sçay que la Grandeur n'a pas assez de poids,
Pour garantir du Vent les vestiges des Roys:
Leur Suite fait du bruit, & leur Pompe embarasse,
Mais embaras & bruit ne laissent point de trace,
Et les pas d'vn Geant, non plus que ceux d'vn Nain,
Imprimez aujourd'huy, ne seront plus demain.
Il n'est que la Vertu, dont la piste eternelle,
Quelque Temps, quelque Vent qui la bate de l'aisle,
Dans

Dans le noble Sentier aux Demy-Dieux ouuert,
Répand vne lueur qui jamais ne se pert.
Celles que les Vertus de nos Roys ont tracées,
Aux yeux de leurs Neueux, en exemple laissées,
Dans le Ciel des Heros à jamais brilleront,
Et de Signes nouueaux son Globe embelliront.
Là seront des premiers ces Leopars sauuages,
Par l'Anglois établis Gardes de ses riuages,
Tant de fois par nos Roys sous leurs Dunes chassez,
Et malgré leur fierté tant de fois terrassez.
Là le Serpent Lombard à la peau tauelée,
Sera ce qu'est au Ciel la Couleuure étoilée:
Et le Fleuue Eridan, si souuent écorné,
Prés de luy paroistra de Lys enuironné.
Le Lyon des Flamans, & l'Aigle Germanique,
Auront leur place au Nort, dans ce Ciel heroïque:
Et plus bas vers le Sud, le Croissant Sarrasin,
Par ses cornes fera remarquer son déclin.
De la Rebellion, comme d'vne Meduse,
La teste s'y verra de sa peine confuse:
Et sa Sœur l'Heresie, autre Monstre fecond,
En Serpens tortueux qui naissent de son front,
Y paroistra prés d'elle, écumant de colere,
Et les deux bras liez d'vne double Vipere.
Sçauans qui presidez aux études des Grands,
Qui leur montrez le cours des Siecles & des Ans,
Ayez soin chaque jour, de mettre en leur memoire,
Quelqu'vn de ces grāds Nōs qui brillēt dās l'Histoire;
Et faites leur sçauoir, que ces Signes, pour eux,
Doiuent estre plus forts que les Signes des Cieux.
Mais il faut à ce Globe adjouster vne Carte,
Qui de deuant leurs yeux ny jour ny nuit ne parte.
Là vous leur ferez voir, les Peuples que nos Roys,
Suiuis de leurs Ayeuls, ont remis sous la Croix:
Les Païs où les Turcs, ceux où les Heretiques,
Ont mordu le terrain sous le fer de leurs piques:

Les Costes & les Ports, les Plaines & les Monts,
Qu'ils ont par leurs exploits enrichis de grãds noms.
Icy, les Mers au joug de leurs Digues rangées:
Là, les Alpes du joug des Tyrans déchargées:
Là, le Pô, là le Rhin à la Seine alliez:
Là sous elle le Tage & l'Ebre humiliez:
Et soit le long des bords que laue le Bosphore,
Soit vers ceux d'où le Iour vient cõduit par l'Aurore,
Soit vers les saints Climats d'où le triste Iourdain,
Soûpire apres la France, & la reclame en vain;
Montrez leur les endroits, où leurs Peres cüeillirent,
Les Palmes, qu'aux Lauriers dãs l'Europe ils joignirẽt;
Et ceux, que leur Valeur fit gemir sous le faix,
Des armes & des corps des Sarrasins défaits.
Qu'vn Heros à former, sur cette Carte apprene,
Où la Gloire l'appelle, où son Astre le mene.
Loin des yeux, loin du cœur d'vn Homme genereux,
Les Païs où l'Auare adresse tous ses vœux;
Le Perou, l'Abingar, le Tage, le Pactole,
Où naist des bas Esprits la jaune, & lourde Idole,
L'Etoile de la Gloire, & le cours de l'Honneur,
Iamais n'ont là conduit les desirs d'vn grand cœur.
Cõbien d'Hõmes d'Estat, cõbien d'Hõmes de Guerre,
Dans ce Louure ont seruy de spectacle à la Terre;
Et sifflez par les vns, par les autres loüez,
Apres leur montre faite, & leurs rolles joüez,
Par vn retour fatal à l'inconstance humaine,
A d'autres ont laissé leurs habits & la Scene?
La Cour est vn Theatre, où les Princes Acteurs
Donnent la Comedie aux Peuples Spectateurs.
Le Theatre subsiste; & sa face changeante,
Quelquefois est funeste, & quelquefois plaisante.
Les Ieux y sont diuers; l'Ambition, l'Amour,
La Faueur, la Disgrace y regnent tour à tour:
Et la Fortune, illustre & fameuse Fripiere
D'atours de toute mode, & de toute matiere;

Selon les qualitez, les emplois, & les noms,
Distribuë aux Acteurs, Colliers, Manteaux, Bastons:
Preste aux vns de la Pourpre, aux autres des dorures;
Les distingue d'habits, de masques, de coëffures:
Et le Ieu terminé, sans respecter le Grand,
Sans plaindre le petit, ses bien elle reprend:
Et laisse les Acteurs dépoüillez de parure,
Egaux en nudité, comme égaux en nature,
Semblables à ces bois qu'on a veus pour vn temps,
De clinquans, de festons, de couleurs éclatans,
Et que l'on voit, apres la Feste terminée,
La pasture du feu sous vne cheminée.
Cét Enclos où ce Bois, & vieil & verdoyant,
Attaché par le pied, de la teste ondoyant,
Fait de ses bras touffus de sombres Galleries,
Est le fameux Enclos des belles Tuilleries.
Là s'alloit délasser de ses soins autrefois,
Henry le plus vaillant & le meilleur des Roys:
Et là se delassant, son repos heroïque
Affermissoit encor la seureté publique.
Là, de seconds desseins sur les premiers formant,
Pour rétablir l'Estat du faiste au fondement,
Il regloit selon l'art de la Haute Police,
L'assiette & la grandeur de ce vaste Edifice.
Là, d'vn cœur satisfait de ses gestes passez,
Regardant d'vne part, les Ligueurs terrassez,
Et de l'autre, l'Espagne ébranlée & craintiue,
Mettre les armes bas, & luy tendre l'Oliue;
Gardé par sa Clemence, armé de ses Bien-faits,
Il meditoit le Plan d'vne durable Paix:
Et dans le mesme temps, pour tenir la Campagne,
Soit contre la Castille, ou contre l'Allemagne;
En cas que la Discorde entreprist quelque effort,
Soit du costé du Sud, soit du costé du Nort,
Sur la Carte qu'offroit à ses yeux la Victoire,
Son Esprit luy traçoit des routes à la Gloire.

Si, ſous les pieds des Roys, ſous les pas des Guerriers,
Fauoris de Bellone, il germoit des Lauriers;
Qu'il en ſeroit venu le long de ces Allées,
Si ſouuent autrefois par ce Heros foulées!
Que de Roſes encore y naiſtroient chaque jour,
Selon les vains ſouhaits des Galans de la Cour,
Si les Soleils qu'ils font, ſoit en Vers, ſoit en Proſe,
Pouuoient faire pouſſer vn ſeul bouton de Roſe!
Mais quoy? tant de Soleils ſi bien faits, ſi bien feints,
N'ont pas plus de vertu que des charbons éteints;
Et jamais on n'a veu d'Iris, ny de Beliſe,
Colorer vn Oeillet, meurir vne Ceriſe.
Ces Aſtres figurez, auec tous leurs faux rais,
Sont aux rides, au rhume, à la fiévre ſujets:
Ils ont leur part du hâle, & leur part de la pluye:
Vn vent les fait ſuer, vn autre les eſſuye;
Et ce feu ſi vanté qui dans leurs yeux reluit,
N'échauffe point l'Hyuer, ny n'éclaire la Nuit.
A ce feu cependant, quoy que froid, quoy que ſombre,
Volent nos Papillons à la foule & ſans nombre.
On les voit par eſſains, ſur le déclin du jour,
Accourir de la Ville, arriuer de la Cour:
Le bruit confus que font leurs aiſles tauelées,
Eſt porté par le Parc, & le long des Allées:
Et celle-là ſe croit la Reine des Beautez,
Qui tient de ſon éclat les plus Grands arreſtez;
Et qui les voit tomber à la foule ſous elle,
Comme les moucherons tombent ſous la chandelle.
Que leurs ſoins ſont à plaindre! & qu'inutilement
Leurs Eſprits, pour leurs yeux, ſe donnent ce tourmēt!
Cette Beauté trompeuſe à laquelle ils accourent,
Qu'auec empreſſement par troupes ils entourent,
N'eſt qu'vn nüage creux, au dehors coloré,
Qu'vn Ardent ſeducteur, d'vn faux jour éclairé:
Le nüage s'écoule, & l'Ardent ſe diſſipe,
L'vn & l'autre diſſous retourne à ſon Principe.

Sans qu'il demeure rien, soit de vray, soit de feint,
Du nüage fondu, ny de l'Ardent éteint.
Et pour cette vapeur changeante & volatile,
Pour ce vain Composé de peau, de sang, de bile,
On se laisse creuer les yeux par vn Follet,
Qui se rit des faux pàs, des Aueugles qu'il fait:
On tourne obstinément le dos à la lumiere,
Qui r'appelle l'Esprit à la Beauté premiere:
Et l'on se fait en feux, en chaisnes, en tourmens,
Vne mort dans la vie, vn Enfer dans le temps.
Que ces lõgs rangs d'Ormeaux formẽt sur la Riuiere,
Vne delicieuse & plaisante Carriere!
Ils sont tous de mesme âge; ils sont tous alliez,
Et leurs bras de concert l'vn dans l'autre pliez,
Sans le secours de l'Art, font à cinq grandes routes,
Contre l'ardeur du jour, de naturelles voûtes.
Là mille Chariots plus brillans, plus dorez,
Que ceux qui font le tour des Globes azurez,
Gouuernez de mesure, & passant file à file,
L'vn à l'autre se font vn Theatre mobile.
A ces Chars, les cheuaux par couples attelez,
De boucles, de cordons, de plaques étoilez,
Quoy que vains, quoy que fiers de l'or dõt ils reluisẽt,
Le sont encore plus des Astres qu'ils conduisent;
Si l'on doit hazarder sa foy sur les sermens,
Que debitent pour rien les volages Amans;
Et sur la vanité, que prennent les Coquetes,
D'égaler leurs cheueux aux rayons de Planetes.
Cent riches Faineans couchez sur le velours,
Là tantost font les fiers, & tantost font les doux;
Toûjours prests, doux ou fiers, à faire vne conqueste,
Les canons aux genoux, & la poudre à la teste.
Voila donc les Heros, voila les Conquerans,
Que la Sphere de Mars reseruoit à ce temps.
Quelles Troupes, quels Forts tiendrõt cõtre la Foudre
De semblables canons, & de semblable poudre;

Soit que sur les ramparts de Milan démolis,
Vn jour ces Preux nouueaux aillent planter nos Lys;
Soit que de leurs Ayeuls renouuellant la trace,
Ils aillent attaquer le Tiran de la Thrace?
C'est sans doute à ceux-là que l'Oracle a promis?
La chûte de l'Empire à Mahomet soûmis,
De si loin qu'on verra leurs testes farinées,
Et d'entraues de lin leurs jambes enchaisnées,
Du Serrail étonné les Tours s'ébranleront;
Les Bachas de la Porte en trouble s'ensuïront;
Et la seule terreur de ces armes nouuelles,
Fera du faiste au fond trembler les Dardanelles.
  Combien estoient jadis de ceux-là differens,
Les Brennes, les Harcours, les Bruns, les Iosserans,
Qui les Croix & les Lys jusqu'au Iourdain porterent,
Et de sang Sarrasin tant de fois l'empourprerent!
Ces vieux Braues, formez de la main des Vertus,
Moulez dans le harnois, & par le fer battus,
Estoient bien d'autre alloy, que les jeunes Brauaches,
Qui ne sont qué rubans, que plumes, que moustaches.
  Que seruent maintenant dans les nobles Maisons,
Les Lyons, les Sangliers, les Aigles en blasons;
Si de cette Heroïque & guerriere Noblesse,
Il n'est rien demeuré qu'vne lâche foiblesse?
Si le sang qui faisoit en ces bien-heureux temps,
Des esprits & des nerfs, des ongles & des dents,
Aujourd'huy qu'vn air mol toute chose consume,
N'engendre que du poil, ne fait que de la plume?
Tout s'en va maintenant en boucles de cheueux,
En mollesse d'habits, en nüance de nœuds:
Et sur deux coups d'escrime, appris dans vne Sale,
Aux Rolans, aux Renauds vn Clerc d'armes s'égale.
  Semblables Preux se font dans la Lice du Cours,
Sous les bras des Ormeaux, à l'ombre des beaux jours;
Et parmy les filets, que tendent des Chasseuses,
Plus cruelles aux cœurs, qu'aux yeux delicieuses.

Leur chaſſe journaliere eſt de ces Cœurs niais,
Qu'vne legere amorce attire dans leurs rets.
Les ſimples ſont à craindre auſſi bien que les fines:
L'vn ſe prend à la grace, & l'autre par les mines:
L'vn en veut à l'Eſprit, & l'autre en veut au Sang:
Quelques-vns vont au Bien, quelques autres au Rang:
Et par troupe on en voit ſe prendre à la pipée,
Du plaſtre & des couleurs d'vne vaine Poupée.
Ces Cœurs pris de la ſorte, & liurez aux Amours,
Oyſeaux, Cignes de plume, & de griffes Vautours,
Tantoſt ſont leur joüet, & tantoſt leur curée,
Selon que leur humeur s'y trouue preparée.
Les bizarres qu'ils ſont, ſur ces Ormes perchez,
Tant que regne le hâle, y demeurent cachez,
Et ſe font vn abry du verdoyant feüillage,
Qui contre le Soleil leur preſte ſon ombrage.
Mais quand le jour decline, & que l'heure du frais,
Appelle au Cours ouuert, ces Tendeuſes de rets;
Par troupes auſſi-toſt voltigeant autour d'elles;
Ils fõt grãd bruit des mains, ils fõt grãd vẽt des ailes,
Et jettent par bouquets, ſur elles, en paſſant,
Force Soucis qu'ils vont à l'entour ramaſſant:
Bouquets, qui ſur le ſein ſe changent en épines:
Soucis, qui juſqu'au cœur étendent leurs racines;
Et laiſſent du venin, qu'ils portent par les ſens,
La jauniſſe au dehors, & l'aigreur au dedans.
Que ces tours meſurez, que ces pompeuſes files,
De Carroſſes roulans ſous ces voûtes mobiles,
Font vn riche Tableau du Monde & de ſon Cours,
Des tours de la Fortune, & du train de nos jours!
La vie, à la pluſpart, n'eſt qu'vne promenade,
Où tout ſe fait par montre, où tout n'eſt que parade:
La Fortune y fournit aux petits comme aux Grands,
Carroſſes & cheuaux, équipages & rangs:
Les vns luiſent de pourpre, & brillent de dorures,
Tous les yeux vont apres l'éclat de leurs parures,

Et le Char du Soleil d'eſcarboucles greſlé,
A peine en ſa carriere entre mieux attelé:
D'autres mal en liurée, en ſuite, en équipage,
Paſſent comme Valets reſeruez au bagage:
Et d'autres demy-nus en charettes traiſnez,
Comme Gens à ſouffrir, à mourir deſtinez,
Aux yeux des Spectateurs font vne triſte Scene,
Du train de leur miſere, & du cours de leur peine.
La route s'ouure à tous, & ſelon que le Sort
Diſpoſe de la montre, ou l'on entre, ou l'on ſort:
Il aſſigne à chacun ſon temps & ſon eſpace:
L'vn viẽt quand l'autre part, l'vn verſe où l'autre paſſe.
Les Grands le plus ſouuent ſous leur maſſe affaiſſez,
Dans leur propre attirail reſtent embaraſſez:
Et l'excez de leurs biens, les ſuites de leurs charges,
Ne trouuant ny chemins, ny tournans aſſez larges,
Ils tombent l'vn ſur l'autre;& choquans ou choquez,
Couurent le champ d'éclats rompus ou diſloquez;
Tandis que les Petits déchargez d'équipage,
Dégagez d'embarras, ont vn libre paſſage.
Mais & Petits & Grands apres fort peu de tours,
Quand l'ombre de la Mort les rappelle du Cours,
A peine laiſſent d'eux le long de la Carriere,
La trace ſur la terre & dans l'air la pouſſiere.
A quoy ſe ſont reduits tant d'orgueilleux Mortels,
Habitans autrefois de ces fameux Hoſtels?
Que nous en reſte t'il outre la pourriture,
Qu'vn Eſcuſſon menteur mis ſur leur ſepulture?
Leurs Timbres leurs Colliers, leurs Baſtons en métal,
Apres qu'ils ont au Sort payé le droit fatal,
Ne ſeruent qu'à garder des ſouris & des mouches,
Le funebre appareil de leurs dernieres couches;
Tandis que de leurs corps dans la biere pouris,
La terre eſt engraiſſée & les vers ſont nouris.
Ainſi les Nations, ainſi les Races roulent,
Pareilles à ces flots qui l'vn ſur l'autre coulent;

Et font d'vn vieux canal, & d'vne nouuelle eau,
Vn Fleuue toûjours vieux, comme toûjours nouueau.
Mais si la loy du Sort veut que les Villes meurent,
Quelle loy peut vouloir que les Hõmes demeurent?
Vingt fois Paris est mort, il est rené vingt fois,
Depuis qu'il fut basty par les premiers Gaulois:
Vingt fois il a changé d'esprit, de corps, de face:
Il n'a de ce qu'il fut que le nom & la place:
Et cette si superbe & si vaste Cité,
N'en est plus que la Tombe & la Posterité.
Sous ces Murs sõptueux, dans ces Cours magnifiques,
Sont enterrez des Parcs, des Sales, des Portiques;
Et cent Palais anciens par le temps démolis,
Sous ces Palais nouueaux gisent enseuelis.
Mais quand le jour viẽdra, que cette Ville immense,
L'attrait des Nations, la gloire de la France,
Branslant au mouuement des Elemens croulez,
Brulant du feu des Cieux l'vn dans l'autre meslez,
De son vaste débris, fera sur la Campagne,
De ruïnes couuerte vne ardente Montagne;
Où seront, vains Amans, vos Idoles alors?
Auares, où seront vos friuoles tresors?
Le feu consumera jusqu'aux cendres des Belles:
Sous luy rentes & fonds iront en étincelles:
Et les métaux fondus rouleront à ruisseaux,
Comme apres vn orage, on voit rouler les eaux.
En vain la Seine alors, & la Marne boüillantes,
En desordre sortant de leurs riues bruslantes,
Au secours de Paris leurs eaux apporteroient,
Et sur l'embrasement leurs cruches verseroient:
Dans ce commun peril & la Marne & la Seine,
De leur propre salut elles-mesmes en peine,
D'vn cours precipité vers la Mer s'enfuyront,
Et leur canal à sec aux flâmes laisseront.
Là dessus, Hommes vains, faites les Magnifiques;
Eleuez des Forests & des Monts en Portiques;

Mettez des mines d'or & d'azur en lambris;
Vuidez l'Inde d'yuoire, & de pierres de prix;
Et changez la substance & la moelle des Villes,
Et superfluitez chargeantes & fragiles.
Apres tant de trauaux, quel sera le succés,
De cette vanité nourrie à si grands frais?
Vn feu tombé du Ciel, ou sorty des Abysmes,
Pour nettoyer la Terre, & pour punir les crimes,
Aux Citez, aux Palaïs, aux Temples se prendra;
Le vil au precieux, sans respect confondra;
Et du Luxe dissous & reduit en poussiere,
De vostre chastiment tirera la matiere.

Mais déja le Soleil s'auance vers son lit,
Plus son cours l'en approche, & plus il l'embellit:
Et pour le receuoir, les Ombres & les Heures,
Rappellẽt la fraischeur dans leurs moëtes demeures.
SEGVIER, ce jour si beau, si tranquile, & si doux,
Si nos vœux sont oüis, sera suiuy pour vous,
D'vn Siecle encor plus beau, plus serain, plus trãquile,
Et de prosperitez sans nüages fertile.
Ce souhait fait pour vous, est la commune voix
Des Muses & des Arts, des Vertus & des Loix:
Et l'Esprit Intendant commis à la Contrée,
Où dans vn jour égal regne la belle Astrée,
Ne peut rien de meilleur, pour le bien des Humains,
Que de laisser long-temps sa Balance en vos mains.
Iamais on ne la vid plus juste, ou plus legale:
Quelque tour qu'elle prenne, elle demeure égale:
Et tous les mouuemens que luy donnent vos doigts,
La mettent dans l'assiette où la veulent les Droits.

Ainsi l'infatigable & juste Intelligence,
Qui regle les Saisons, & les jours leur balance,
Equitable aux Hyuers, aussi bien qu'aux Estez,
Les maintient dans les temps qui leur sont limitez:
Et le poste, le rang, l'espace leur assigne;
Sans dechet d'vn moment, sans defaut d'vne ligne.

Telle eſt voſtre Iuſtice à maintenir les Loix,
A tracer les deuoirs, à diſpenſer les Droits.
Perſonne, deuant vous, de lumieres plus pures.
N'en diſtingua les Points, n'en marqua les meſures:
Et comme de ce Corps ſans forme & ſans clarté,
Où tout eſtoit confus, rien n'eſtoit limité,
La parole de Dieu, lumineuſe & feconde,
Fit ſortir l'harmonie & la beauté du Monde:
Ainſi, de ce Chaos de Droits embaraſſez,
D'Intereſts peruertis, de Deuoirs renuerſez,
Vous tirez la clarté, l'ordre, & la conuenance,
Qui regnent ſous les Loix dans le Ciel de la France.
Les Muſes d'autre part, ont de voſtre faueur,
Tout ce que maintenant elles ont de bon-heur.
En cét âge de fer, dont la fatale roüille
S'attache à toute choſe, & toute choſe ſoüille;
Vous leur faites à part, malgré le mauuais temps,
Vn air plus épuré, des jours plus éclatans.
Vos Etoiles leur ſont des Planetes nouuelles;
Et tant que l'influence en regnera ſur elles,
Sur leurs teſtes jamais les fleurs ne flétriront,
Les Lauriers dans leurs Bois jamais ne ſecheront:
Et le long du Parnaſſe, il s'ouurira des veines.
Qui ſe déchageront en or dans leurs Fontaines.
Que puiſſent donc, SEGVIER, juſques à nos Neueux,
Ces Etoiles auoir vn Aſcendant heureux:
Que puiſſantes toûjours, & que toûjours benignes,
Elles tiennent vn rang illuſtre entre nos Signes:
Et que voſtre grand Nom par les Muſes graué,
Sur tous les troncs du Bois par elles cultiué,
Quelque Bize qui ſouffle, & quelque temps qu'il faſſe,
Croiſſe auec leurs Lauriers, & jamais ne s'efface.



LE MINISTRE SANS REPROCHE.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE BAILLEVL Sur-Intendant des Finances, & Chancelier de la Reine Regente.

ENTRETIEN VIII.

Il fait le Portrait d'vn parfait Ministre, & represente les qualitez qu'il doit auoir pour estre sans reproche en sa naissance, en sa conduite & en sa vie.

MINISTRE sans défaut, BAILLEVL à qui la France,
A confié son sang, & commis sa substance;
Au moins pour vn moment suspens les nobles soins,
Que t'imposent pour nous ta Charge & nos besoins;
Et joüis de ta Gloire, en ces vers exprimée,
Sur le Tableau qu'a fait de toy la Renommée.
C'est apres tes Vertus, c'est apres ton Portrait,
Que j'entreprens de peindre vn Ministre parfait:
Et pour tes Successeurs, en ce nouuel Ouurage,
Ie trace vn Exemplaire en traçant ton Image.
Celuy qui dans l'Estat, sous le Prince & la Loy,
De Nocher subalterne a le penible employ;
S'il n'est né sous le Dais, & parmy les Ballustres,
Si son Berçeau ne fut de matieres Illustres,

Doit au moins cõme toy, BAILLEVL, estre d'vn Sang,
Remarquable en couleur, & releué de rang.
Mal-aisément le Vice emporte la Noblesse:
Elle a plus de vigueur, elle a moins de mollesse:
Les titres, les blasons, & les marques d'honneur,
Sont vn puissant remede aux foiblesses de cœur:
Et la corruption gaste peu de personnes
A l'ombre des Lauriers & dessous des Couronnes.
Le Peuple souffre aussi plus à l'aise le faix,
Et sent moins les liens qu'vne main noble a fais:
Et iamais il ne plaint le culte ny l'hommage,
Que la Loy veut qu'il rende au Prince en son Image,
Quand elle est rare & belle, & que l'estoffe & l'art,
Montrent qu'elle n'est pas l'ouurage du hazard;
Et que c'est par merite, & non pas par méprise,
Qu'elle occupe la Base où la faueur l'a mise.
Il se plaint au contraire, & se plaint justement,
Lors que pour habiller plus magnifiquement,
Ou pour mettre en couleur quelque Idole de boüe,
Que l'aueugle Fortune a faite sur sa roüe;
Lors que pour l'embellir, lors que pour la dorer,
Pour luy donner du nom, pour la faire adorer,
Et couurir richement l'ordure qui la soüille,
Par mille inuentions le Public on dépoüille.
Et le Public aussi qui n'est pas retenu,
Deteste hautement ce Phantosme inconnu;
Et iamais ne luy fait offrande ny couronne,
Qu'il ne mesle vne injure à chaque fleur qu'il donne.
Mais, BAILLEVL, la Noblesse & l'éclat du blason,
La pureté du sang, les Titres, la Maison,
N'ont sans la Probité qu'vne lueur sinistre,
Qui ne fait qu'éblouïr le Peuple & le Ministre.
Qu'il ait donc pour remplir & sa charge & son rang,
La pureté du cœur, comme celle du Sang:
Qu'il soit de bonnes mœurs, comme de bonne race;
Que du Vice par tout il évite la trace;

Et malgré le torrent il ſuiue comme toy,
Les routes de l'Honneur & de la bonne Foy.
Que de ſes Peres morts, il reſpecte la gloire;
Qu'il garde de noircir leurs noms & leur memoire;
Qu'il craigne de meſler de la nuit à leur iour;
Qu'eſtant Aigle de race, il ne viue en Vautour;
Et ne démente point par des tâches honteuſes,
D'vn illuſtre Ecuſſon les couleurs glorieuſes.
  Il eſt indigne auſſi d'auoir dégeneré;
D'eſtre ſous vn grand titre vn Fantoſme doré:
D'eſtre ſur vn bel arbre vne ſale chenille,
Qui met l'infection en ſa propre famille:
D'eſtre né dans la Pourpre, & d'eſtre par ſes mœurs,
Vne tigne à ronger l'honneur de ſes Majeurs.
  Mais cette Probité n'eſt pas vne pratique,
De mines, de façons, d'impoſture publique.
Elle n'enſeigne pas à meſurer vn mot;
A reformer vn poil, à faire le deuot:
Et pour de menus gains, par vn infame vſage,
Couurir vn mauuais cœur d'vn innocent viſage:
Comme font aujourd'huy nos Sophiſtes de mœurs,
Qui ſont tout compoſez de fard & de couleurs.
Auſſi n'eſt-elle pas vne Comedienne;
Son front ne promet rien que l'action ne tienne:
Son cœur eſt gouuerné par de juſtes reſſors,
Qui meuuent auec luy la montre du dehors:
Et conſtante en ſa vie, égale en ſes paroles,
Sans adorer du temps les fragiles Idoles,
Sans immoler le Droit & le Pauure aux Puiſſans,
Elle donne aux Vertus tout ce qu'elle a d'encens.
Le Miniſtre, BAILLEVL, qui l'a pour Directrice,
Suit en tout comme toy, l'Honneur & la Iuſtice.
Il eſt fidele au Prince, & plus fidele à Dieu:
Il donne à chaque Loy ſa meſure & ſon lieu:
Et faiſant l'entre-deux du Peuple & du Monarque,
Auec ſoin de chacun les intereſts il marque.

A les vnir ensemble il met tous ses efforts;
Il ne décharne point la teste pour le corps:
Et pour enfler la teste & la remplir de graisse,
Il ne fait pas aussi mettre le corps en presse.
Il ménage en commun leurs droits & leurs besoins;
Et d'vn Esprit égal leur partage ses soins.
Il sçait que c'est au corps à soustenir la teste;
Qu'à la seruir, la main doit estre toûjours preste;
Que les pieds pour son bien doiuent toûjours courir;
Et les deux bras suer afin de la nourrir.
Mais il sçait bien aussi que sur vn corps debile,
La teste quoy que saine est vn poids inutile:
Que les Perles & l'Or la couronnent en vain,
Si le sang manque au bras, & les nerfs à la main:
Et qu'il luy sert de peu qu'elle ait cent Diadémes,
Si ses membres reduits à des langueurs extrémes,
Succombent sous le faix d'vn honneur ruïneux,
Qui les charge, & ne peut se conseruer sans eux.
Le Ministre éclairé de ces hautes lumieres,
Gardant auecque soin les Prouinces entieres,
Et du Prince par là gardant l'authorité,
N'en exigera rien que par necessité:
Et ne tirera point d'vne main inhumaine,
Le sang auec le lait, la chair auec la laine.
On luy permet de tondre & non pas d'échorcher;
Il doit cueillir le fruit, & non l'arbre arracher.
L'Espargne que remplit la décharge des veines,
Qui ruissellent des monts aussi-bien que des plaines,
Tarit dés le moment que puisant à pleins seaux,
On veut jusqu'à la bouë en secher les ruisseaux.
Il faut auec ménage entretenir leur course,
Et non pas leur oster tout espoir de ressource.
Il faut & sçauoir prendre, & sçauoir s'abstenir:
Ce qu'on donne au present, on l'oste à l'auenir:
Et de l'auidité la rapine indiscrete,
Fait d'vn an d'abondance vn siecle de disete.

Tu le ſçais bien, BAILLEVL, vn Impoſt relaſché,
A ſouuent tout vn Peuple au deuoir attaché.
Deux gouttes de ſueur à propos épargnées,
Ont auecque les cœurs les Prouinces gagnées:
Et par les cœurs gagnez on a plus auancé,
Qu'on n'euſt fait par leur ſang dãs l'Eſpargne amaſſé.
Ta conduite en cela moderée & diſcrete,
S'accommode aux beſoins de l'Eſtat qu'elle traite.
Tu n'appeſantis point d'vn eſprit inhumain,
Sur ce grand Corps debile, & ton cœur & ta main.
Tu ne mets qu'à regret la lancette en tes veines,
Tes pleurs ſuiuẽt ſon ſang,&ſes maux font tes peines.
Et ſi les mauuais temps & leurs neceſſitez,
Te laiſſoient le pouuoir d'vſer de tes bontez,
On te verroit bien-toſt & reparer ſes pertes,
Et reſſerrer le cours de ſes veines ouuertes.
Auſſi ne veux-tu pas gagner ſur la ſaiſon:
Tes ſoins ſont pour l'Eſtat, & non pour ta Maiſon:
Et ces deux grands Demons, l'Argent & la Fortune,
Qu'vne foule de vœux à toute heure importune,
De leurs charmes iamais n'ont ébloüy tes Sens;
Ny vû ſur leurs Autels vn grain de ton Encens.
Ie veux qu'encor icy le Miniſtre t'imite,
Que le bien de l'Eſtat ſes intereſts limite:
Et que de la Fortune, & de l'Argent vainqueur,
De leurs pieges gluans, il éloigne ſon cœur.
Vn auare Miniſtre eſt le commun Corſaire,
Des Riches déja faits & des Riches à faire;
Il eſt le Dragon craint du Petit & du Grand;
Des plaines & des monts il eſt le mauuais vent;
Sa Maiſon eſt l'écueïl, où ſans bruit, ſans orage,
Sans fleuues débordez, les Villes font naufrage.
Il met ſans ſechereſſe & ſans ſterilité,
La famine par tout & la neceſſité:
Et l'Exterminateur, l'Ange de qui l'eſpée,
Des pechez & du ſang des Peuples eſt trempée,

Gaſte moins de Païs par les ſaccagemens,
Détruit moins de maiſons par les embraſemens,
Et de tous ſes trois Fleaux, moins de Peuple conſume,
Que l'auare ne fait d vn ſeul trait de ſa plume.
Auſſi ie le compare aux Cometes affreux,
Qui rouges des malheurs qu'ils traiſnent apres eux,
Et nourris des eſprits, & du ſang de la terre,
Annoncent aux Humains la Famine & la Guerre.
Cependant ces Flãbeaux ioints aux Aſtres des Cieux,
Les traittent de pareils, & font les glorieux:
Et pour entretenir leurs funeſtes lumieres,
Epuiſent la Campagne, épuiſent les Riuieres:
Tirent toute l'humeur des deux bas Elemens;
Enleuent de leur ſein leurs plus purs alimens;
Suçent auec ardeur juſques aux moindres veines,
Des plus fertiles monts, & des plus graſſes plaines:
Et ſignalent par tout d'vne triſte clarté,
La famine du Monde, & leur auidité.
Ainſi dans vn Eſtat vn auare Miniſtre,
Pareil à ces Flambeaux de lumiere ſiniſtre,
Fait de ſon intereſt le Droit & la Raiſon;
Epuiſe le Public pour remplir ſa maiſon;
D'vn éclat vſurpé couure l'éclat des Princes;
Du luxe de ſa table affame les Prouinces;
Et fait luire chez ſoy parmy l'or & l'azur,
La ſubſtance du Peuple, & ſon ſang le plus pur.
Mais celuy qui vainqueur de l'infame auarice,
Ne va qu'au bien public par cette noble lice;
Et de Pere commun ſçait remplir comme toy,
Les glorieux deuoirs dans cét illuſtre employ:
Celuy-là dans l'Eſtat n'eſt pas comme vn Comete,
Miniſtre infortuné de mort & de diſete.
Il eſt comme vn Soleil, pompeux diſtributeur
De fruits & de beaux jours, de calme & de bonheur.
On ne le verra point faire le magnifique,
Des miſeres du Temps, & de la faim publique.

Comme il leue à regret, ce qu'il leue il le rend;
Et par diuers canaux ſur l'Eſtat le répand.
D'hommes & de rampars il en ceint les frontieres;
Aux torrens étrangers il en fait des barrieres;
Il en fait équiper pour la garde des Ports,
Des baſtions flottans & de mobiles Forts:
Il en nourrit les Arts, ces modeſtes Nourrices,
Des Graces, des Vertus, des honneſtes Delices.
Et les Impoſts qui vont en ſes coffres par grains,
Changez par la vertu de ſes fideles mains,
Sur le Peuple & le Roy, quand la matiere eſt preſte,
Retournent en richeſſe, en victoire, en conqueſte.
  Ainſi l'Aſtre Intendant des ans & des ſaiſons,
Diſpenſe les vapeurs & les exhalaiſons,
Ces humides tributs que pour le bien du Monde,
Il leue également ſur la terre & ſur l'onde.
Il n'en abuſe pas à faire nuit & jour,
Des feſtins ſuperflus aux Aſtres de ſa Cour;
A peupler ſes Maiſons de nouuelles figures;
A couurir ſes cheuaux & ſon char de dorures.
Il en forme la foudre, il en forme l'éclair;
Il en nourrit les vents ſur les eaux & dans l'air,
Il en fait des eſprits & du lait aux riuieres;
Il en tire des fruits les fecondes matieres:
De Diademes verts il en pare les monts;
Il en dore les champs de fertiles moiſſons;
Et ſans rien reſeruer pour ſes propres vſages,
Répand le tout en grains, en vins, en paſturages.
  Le Miniſtre vainqueur des auares deſirs,
Doit auſſi ſurmonter le Luxe & les Plaiſirs.
Ie ne veux pas qu'il ſoit ny vilain ny Cynique,
Ie luy veux le cœur grand, & la main magnifique.
Mais ie ne luy veux rien d'inſolent ny de vain;
Rien qui frappe les yeux de l'orgueil de ſon train;
Et faſſe ſoupçonner la credule Commune,
Que du ſang de l'Eſtat il enfle ſa Fortune.

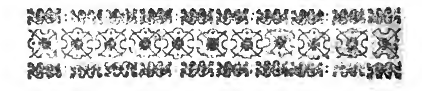
Le Peuple a l'Ame baſſe, & le cœur enuieux;
La grandeur & l'éclat bleſſent ſes mauuais yeux:
Il ne voit point de pourpre, il ne voit point de ſoye,
Qu'il n'accuſe de ſang, & ne blâme de proye.
Tous les Riches qu'il voit de pompe enuironnez,
Luy ſemblent des Dragons ſanglans & couronnez:
Il murmure de tout, de tout il ſe lamente:
Tout le bien qu'il n'a pas l'affame & le tourmente.
Il maudit aujourd'huy les caroſſes des Grans:
Il maudira demain leur ſuitte & leurs clinquans.
Et ſi la ſechereſſe apporte la famine,
Ou s'il vient vn torrent qui les bleds déracine,
Il impute aux excés des Riches débauchez,
La famine venuë, & les bleds arrachez.
Le Miniſtre auiſé, qui connoiſt le Vulgaire,
Bien loin d'aigrir ſes maux par vn Luxe contraire;
Et de faire d'vn train ſuperbe & renommé,
Vn ſomptueux ſcandale au Bourgeois affamé:
Maintiendra ſa Maiſon d'vne juſte balance,
Entre la ſale épargne & la folle dépenſe.
L'Honneur, la Modeſtie, & la Frugalité,
En chaſſeront le Luxe auec la Vanité:
Et ſans y tourmenter les Arts, ny la Nature,
Tout ſeul il en ſera l'éclat & la parure.
Ces ornemens, BAILLEVL, qui ſont du Siecle d'or,
Durent en ta Maiſon, & la parent encor.
Sans richeſſes elle eſt richement aſſortie,
De ton nom, de ta gloire, & de ta modeſtie.
Et les ſuperbes lits, les tapis étrangers,
Les vaſes d'outre-mer, les jardins d'Orangers,
Les fleuues ſuſpendus, & les Bois domeſtiques,
Apres toy n'y ſeroient que des beautez ruſtiques.
Celle qu'vn chaſte Hymen a lié auec toy,
Se fait de ton exemple vne agreable loy.
Elle s'eſt de tout temps pour l'honneur declarée;
On ne la vit iamais que de vertus parée:

Et non moins par ses mœurs que par son amitié,
Elle montre qu'elle est ta seconde moitié.
Il en est qui d'orgueil follement enyurées,
N'ont rien de qualité que les riches liurées.
L'équipage, le train, les valets reuestus,
La dépense & le jeu sont toutes leurs vertus.
Iour & nuit on les void comme vaines Idoles,
Se paistre de vapeurs sans arrest & friuoles;
Flairer icy des fleurs, humer là de l'encens;
Prendre tous les appas de l'Esprit & des Sens;
Changer deux fois le jour d'habit & de visage,
Et joüer à chaque heure vn nouueau personnage.
Mais cette Femme forte a sa grace d'ailleurs;
Son lustre est de sa vie, & non de ses couleurs.
Et telle qu'on la voit dans la pompe du Louure,
Brillante des éclairs dont ta gloire la couure;
Telle on la vit jadis en ton éloignement,
Eclairer son Desert & ton bannissement.
Elle fut en ce poinct au grand Planete égale,
Qui sur le Louure, au Cours, à la Place Royale,
Où de tant de Beautez luy-mesme est éclairé,
N'a pas plus de lumiere. & n'est pas mieux paré,
Qu'aux riues de la Mer, où ses rayons ne voyent,
Que des rochers noyez, & des flots qui les noyent.
Vne Femme qui fait de l'honneur son atour,
Et qui fut au Desert ce qu'elle est à la Cour,
Ne se verra iamais par sa vaine dépense,
Des Peuples apauuris consumer la substance.
On ne la verra point par vn superbe abus,
Se parer de l'Epargne, & joüer les tributs:
Et le sang du Soldat reduit en pierreries,
Les sueurs du Public mises en broderies,
Iamais ne chargeront ses somptueux habits,
De larcins éclatans, & de meurtres de prix.
Cette Frugalité, Baillevl, est necessaire,
A qui veut conseruer l'estime du Vulgaire:

Mais il faut qu'il adjouste à la Frugalité,
La douceur, la clemence, & la ciuilité.
Ces Portiers arrogans, & ces superbes Gardes,
Hautains de leurs couleurs & de leurs hallebardes,
Etablis pour fermer la porte aux demandeurs,
En repoussent l'Amour, les Graces & les Cœurs,
Que le Ministre donc soit d'vn accés facile;
Que son Hostel ouuert, sa parole ciuile,
Sa mine sans orgueil, son cœur sans passion,
Son accueil obligeant sans affectation,
Et tous ces hameçons où les ames s'accrochent,
Luy gagnent les esprits de tous ceux qui l'aprochent.
Qu'il oste comme toy par sa facilité,
La rigueur & l'enflure à son authorité,
N'as-tu pas au credit allié la clemence,
Ciuilisé le Fisq & la Sur-intendance?
N'as tu pas corrigé les aigreurs du deuoir;
Accordé la douceur auecque le pouuoir;
Et parmy les Tributs remettant la Iustice,
Fait du tresor public la Grace directrice?
Cette humeur debõnaire est l'hameçon des cœurs,
Et le signe certain des solides grandeurs.
Le genereux Palmier, des bras & du feüillage,
Presente aux voyageurs ses fruits & son ombrage.
Les plus petits buissons semblent se herisser:
Et pour peu qu'on les touche, ils cherchent à blesser.
On ne voit sur la Mer ny gardes, ny barrieres,
Qui defendent l'entrée aux petites riuieres;
Et d'vne face égale elle reçoit les eaux,
Du Tage au grauier d'or, & des pauures ruisseaux.
Le Ciel a des clartez sereines & fertiles;
Ses regards sont benins & ses chaleurs vtiles,
Les Hostes lumineux de ces Globes ardens,
Sont sans bile & sans fiel, sans ongles & sans dents.
Le feu superieur ne fait point de fumée,
La Sphere n'est iamais de foudres allumée:

La teste du grand Monde est tranquille & sans bruit;
C'est des pieds que nous viēt ce qui grōde &qui nuit.
Le Ministre formé sur ce parfait modele,
A l'adresse ajoustant le courage & le zele;
Dans le corps de l'Estat sans bruit gouuernera,
La Sphere qu'à ses soins le Prince assignera:
Et d'vne égalité majestueuse & forte,
Quelque Mōde qu'il meuue,&quelquefaixqu'il porte,
Fust-il aussi chargé qu'on feint que l'est Atlas,
Il n'en sera iamais l'empressé, ny le las.
La Grandeur est modeste, & se meut en silence;
La foiblesse s'agite auecque violence.
Au lieu que les ruisseaux sujets à déborder,
Ne sçauroient remuer vn caillou sans gronder;
Ces Fleuues souuerains dont les ondes fertiles,
Engraissent la campagne, & nourrissent les Villes,
Marchent sans faire bruit sous le poids des vaisseaux,
Et roulent grauement la masse de leurs eaux.
Et les Anges moteurs de ces Scenes roulantes,
De ces Spheres d'esprits, & de feux éclatantes,
Conduisent les saisons, font le jour & la nuit,
Et gouuernent les Cieux auecque moins de bruit,
Qu'vn chetif artisan n'en fait auec la roüe,
Qui donne la figure à ses vases de boüe.
Pour acheuer, BAILLEVL, le Ministre parfait,
Et sur ta vie encor prendre ce dernier trait:
Il faut que son appuy soit des graces celestes;
Toutes autres faueurs sans elles sont funestes.
Que Dieu dans son Esprit soit au dessus du Roy:
Que la Morale y soit subalterne à la Foy.
A son dam feroit-il vne folle entreprise,
Si pour hausser le Louure, il abbatoit l'Eglise;
S'il vouloit éleuer le Trône sur l'Autel;
Et sur l'Estat du Ciel mettre vn Estat mortel.
Vn Ministre Chrestien doit agir d'autre sorte,
Que n'agit en Turquie vn Bacha de la Porte.

Il doit auoir appris, que les Sceptres des Roys,
Ne sont que des éclats separez de la Croix:
Que ces Bandeaux fameux par leur pouuoir supréme,
Ne sont que des filets d'vn plus haut Diadéme:
Que de l'Ombre de Dieu leur Pourpre a sa clarté:
Que de sa Face ils ont toute leur majesté;
Et que sans employer ny foudres ny tempestes,
Sans lascher de quarreaux ny de feux sur leurs testes,
En cessant de leur luire il peut les effacer:
Il peut d'vn souffle seul leur Fortune casser:
Et la precipitant de sa superbe niche,
En mettre vne en sa place, & plus grãde & plus riche.
Que le Ministre donc, BAILLEVL, soit comme toy,
Autant fidele à Dieu, que fidele à son Roy.
Qu'au Louure, qu'à l'Eglise il serue de colonne:
Qu'appuy de la Thiare, appuy de la Couronne,
Il garde de mesler dans vne mesme main,
Le Sceptre à l'Encensoir, le Diuin à l'Humain.
Qu'il sçache enfin qu'il est en vn Païs d'orages:
Qu'aux plus belles saisons il s'y fait des nuages:
Que la gresle & la foudre y frappent chaque jour,
Ou quelque arbre fameux, ou quelque grande tour:
Qu'il voye auec esprit, tant de hautes Statuës,
Qui sont en son chemin par le vent abbatuës,
Et qui n'ont rien laissé de leur vaine grandeur,
Qu'vne celebre poudre, & qu'vn fameux malheur.
Qu'il mesure leur chutte, & lise dans leur cendre,
Ce qu'il doit éuiter, & ce qu'il peut attendre.
Mais la Vertu, BAILLEVL, te menant par la main,
L'orage déchaisné t'attaqueroit en vain.
Quoy qu'il faille passer, torrent ou precipice,
On verra pour t'aider descendre la Iustice:
Et d'vn double lien fait d'vn acier fatal,
Ta Fortune attachée apres son piedestal,
Ne branlera iamais, pour vent ny pour tonnerre,
Des coups qui font tomber les Idoles de terre.



LE PALAIS DE LA FORTVNE,

A MONSEIGNEVR LE PREMIER PRESIDENT.

ENTRETIEN IX.

Il fait la description du Palais de la Fortune, & represente les perils & les trauaux de ses Courtisans, les tromperies & les impostures de ses faueurs, sous diuerses figures de Blanques, de presens, de Loteries, de festins, de jardins, & d'autres semblables images.

MINISTRE souuerain de l'Empire des Loix,
Arbitre des Deuoirs, Dispensateur des droits,
LAMOIGNON, pour le moins tandis que l'interuale,
Qui sur nostre Orison, les Iours aux Nuits égale,
Rappellant au repos l'Année & le Soleil,
Leur laisse plus de temps à donner au Sommeil;
Permettez à vos soins, souffrez à vos pensées,
Du tumulte & du bruit des Cliens harassées,
De sortir de la foule & se rendre au loisir,
Qui leur prepare vn sage & vertueux plaisir,

Homere

Homere, Theocrite, Euripide, Virgile,
Vous attendent en troupe aſſemblez à Baſville.
Vous leur rendrez l'eſprit, quand vous les reuerrez:
Ils vous couronneront, vous les éclairerez.
Homere le premier vous offrira ſon Sage,
Qui des Biens & des Maux vous apprendra l'vſage:
Et vous diuertira de cent éuenemens,
Mieux feints, plus inſtructifs, que tous ceux des Romãs.
Euripide fera ſur ſes diuerſes Scenes,
Marcher auecque train les Paſſions humaines:
Et Virgile à vos yeux déployra le Deſtin,
D'Albe Mere de Rome, & du Peuple Latin.
Mais, ſur tous, les Bergers fauoris d'Arethuſe,
Conduits par Theocrite, inſpirez de ſa Muſe,
Feront pour vous, au ſon de leurs doux chalumeaux,
Répondre les vallons, & danſer les ormeaux.
Ay-je aſſez de merite, auray-je aſſez d'audace,
Pour me joindre à ces Grands arriuez du Parnaſſe?
Et pourray-je, comme eux, à voſtre Eſprit fournir,
Dequoy le délaſſer dequoy l'entretenir?
Ie viens tout fraiſchement d'acheuer vn voyage,
Que i'ay fait ſans trauail, comme ſans équipage,
Par des chemins couuerts, où les aiſles du Temps,
Ne pouſſerent iamais neiges, greſles, ny vents:
Et les Eſprits tout purs, conduits de leur lumiere,
Vont ſans ſuite de corps, & ſans train de matiere.
Le voyage m'a plû; ie l'ay fait ſeurement,
Et paſſant d'vn climat à l'autre, en vn moment,
I'ay veu des raretez, & trouué des merueilles,
Dans le Monde connu juſqu'icy ſans pareilles:
Quoy que l'on ait écrit, quoy que l'on ait chanté,
Du vieux Palais de Circe, autrefois ſi vanté,
La ſuite en eſt étrange, & digne de memoire;
Et ie vay, LAMOIGNON, vous en faire l'Hiſtoire.
Dans vne Iſle branlante, & de ſable mouuant,
Qui ſuit le cours des flots, & roule au gré du vent;

Il se voit vn Palais, sans regle, & sans mesure,
Mais d'vne extrauagante & bizarre structure;
Dont l'ouurage subit, sans le secours de l'Art,
S'éleua de morceaux assemblez au hazard.
On n'y consulta point le Niueau, ny l'Equerre,
Pour alligner le Plan, pour ajuster la pierre:
Et les appartemens en tumulte dressez,
Sur les pieds du Compas, n'y furent point tracez.
La bouë, en tel endroit, étalée en parade,
Y fait vne Corniche, y couronne vne Arcade:
En tel autre le chaume & le plastre meslez,
S'éleuent sur la porte, au Porphyre égalez.
Des bois demy-pourris y regnent sur la face:
D'autres bois vermoulus sur le faiste ont leur place;
Et des Marbres de prix loin des yeux, loin du jour,
Sont laissez sans honneur dans vne Basse-cour.
La plus grande merueille, & la plus étonnante,
Est, que tout l'Edifice a la face changeante;
Et sans autres ressors, que le souffle des vents,
Par des conduits secrets du sable s'éleuans,
Il reçoit tous les jours differentes figures,
Mais toutes sans dessein, sans ordre & sans mesures.
Là, regne la Fortune; elle tient là sa Cour;
Et de tous les Climats, que voit l'Astre du Iour,
Les Humains à la foule à ce Palais accourent,
Au trauers des écueils, & des Mers qui l'entourent.
Tous ont la mesme enuie, & font le mesme effort,
Pour vaincre les perils, & pour gagner le bord:
Mais la fin est diuerse, où l'enuie est commune;
Et les mesmes efforts n'ont pas mesme fortune.
Les vns, apres auoir lutté, ramé long-temps,
Contre les flots émeus, contre les mauuais Vents;
Auant qu'auoir touché, qu'auoir veu le riuage,
Dans le sein de la Mer, acheuent leur voyage.
Les autres dans des bancs, par les courans portez,
Ou contre les écueils par les vagues jettez,

Des bancs & des écueils, où leurs mẽbres pourrissent,
Du succés de leurs vœux, les Passans auertissent.
Ceux qu'vn vẽt plus heureux cõduit jusques au port,
Pour auoir meilleur temps, n'ont gueres meilleur sort.
La porte du Palais à peu de gens ouuerte,
Laisse les rebutez sur la plage deserte;
Où la nuit sans repos, le jour sans pause errans,
Et de soins, de chagrins, d'ennuis se déchirans,
Ils maudissent les bancs, les écueils, & l'orage,
Qui n'ont pû terminer leurs maux par vn naufrage:
Et pareils à des chiens, qui de longs hurlemens,
Se plaignent de leur faim, à l'air, à l'ombre, aux vents,
Ils rodent à l'entour des fatales murailles;
Et de cris, en rodant, se rompent les entrailles.
Là, ie vis des Sçauans, & des Braues connus,
Les vns estropiez, les autres demy-nus;
Les vns d'armes chargez, les autres de volumes,
Presenter au Portier leurs lauriers & l urs plumes:
Mais auec leurs lauriers, & leurs plumes exclus,
Ils frapoient l'air de cris, & de vœux superflus:
Et cependa t des Sots, & des Poltrons esclaues,
Aux yeux de ces Sçauans, a mépris de ces Braues,
Entroient à porte ouuerte, & passoient librement,
Iusques où la Fortune a son appartement.
Là mesme des Beautez par les Vertus menées,
Et de mille agrémens par les Graces ornées,
Demeuroient à la porte, & pour elles en vain,
Les Graces de la voix, les Vertus de la main,
Supplioient le Portier, qui bizarre & sauuage,
A peine pour les voir détournoit le visage;
Et laissoit le pas libre, à des Spectres coëffez,
Sous leurs habillemens, sous leur fard étouffez.
Ie vis encore là des Gens d'vne autre sorte,
Que le Portier farouche éloignoit de la porte.
Ces Gens-là, me dit-on, aimant sans estre aimez,
Estoient de leur chagrin, jour & nuit consum z.

Les plus diſcrets d'entre eux obſtinez au ſilence,
A leurs ombres à peine en faiſoient confidence:
D'autres, moins retenus, aux Vents le commettoient,
Et les Vents plus hardis, aux Echos le portoient.
En vain les vns penſoient charmer de la Guitarre,
Du Portier inhumain, l'humeur fiere & bizarre:
Et les autres en vain luy preſentoient des Vers,
De dorures, de fleurs, & de parfums couuers.
Le ſçauoir, la valeur, la naiſſance, la mine,
L'Eſprit meſme, qui vient d'vne ſource diuine,
Sont là des foibles noms, ſont des droits impuiſſans:
L'Introducteur n'agit ny d'ordre ny de ſens:
Et tandis qu'vn Heros à ſa porte ſoûpire,
Pour luy faire dépit, il accueille vn Satyre.
  Tous ceux que le Hazard, commis à cet employ,
Reçoit ſans conſulter ny merite, ny loy,
Apres cette faueur de ſi loin pourſuiuie,
N'y ſont pas en aſſiette à faire plus d'enuie.
Il faut que ie découure à la Poſterité,
De ce lieu, que l'on croit des Heureux habité,
Les diuers logemens, les differens offices,
Et de ces faux Heureux, les ſoins & les ſeruices.
Les Hommes inſpirez ont droit d'aller par tout;
Ils courent l'Vniuers, de l'vn à l'autre bout:
Et juſqu'à ce Deſert, où la Nuit eſt immenſe,
Où l'eſpace eſt ſans corps, comme ſans exiſtence,
Il n'eſt point de Climat, ſoit vray, ſoit fabuleux,
Où ne paſſe l'Eſprit, qui marche deuant eux.
Guidé de cet Eſprit, ſans craindre le naufrage,
Ie trauerſay la Mer, ie gagnay le riuage,
Et vis, ſur ſon credit, le bizarre ſejour,
Où la Fortune tient ſon inconſtante Cour.
  La porte du Palais me fut à peine ouuerte,
Que la Reyne Fortune à mes yeux découuerte,
Parut ſur vn Balcon en ſaillie auancé;
De là ſur vn grand Peuple, à l'entour amaſſé,

Elle jettoit Mereaux, Bulletins, & Boulettes,
Qu'elle tiroit ſans choix, de deux riches Caſſettes.
Mereaux diuers de coin, comme diuers de prix;
Bulletins vrais & faux, diuerſement écrits;
Boulettes de matiere & de poids differentes,
Et toutes, de meſme or également brillantes.
Mais cet or infidele, & cet éclat trompeur,
En toutes n'eſtoient pas des garans de bonheur:
Et peu de ces Mereaux, buletez de promeſſes,
Portoient des lots d'honneur, ou des lots de richeſſes.
Auſſi les yeux leuez, & les bras étendus,
Chacun ſuiuoit ces dons au hazard épandus;
Les vns couroient deuant, d'autres pouſſoiẽt derriere:
Le tumulte & la preſſe éleuoient la pouſſiere;
Leur foule leur eſtoit vn obſtacle commun,
Ce que cent pourſuiuoient, n'eſtoient pris de pas-vn.
Et la Fortune aimoit à voir dans ce deſordre,
Les vns s'égratigner, & les autres ſe mordre.
Elle rioit, de voir, de tant de Concurrens,
Les viſages diuers, les geſtes differens;
Quand les vns abuſez, plaignoient leur auanture,
Et de leurs Bulletins deteſtoient l'impoſture.
Les autres hors d'haleine, & de ſueur moüillez,
Sanglans de coups de dents, & de poudre ſoüillez,
Ne trouuoiẽt en leurs mains, qu'vne trõpeuſe argille,
Déguiſée au dehors d'vn éclat inutile.
D'autres en petit nombre, à leur gré ſatisfaits,
Des lots auantageux, écheus à leurs ſouhaits,
S'épandoient vainement aux yeux de leur Déeſſe,
En battemens de mains, en longs cris d'allegreſſe:
Et pour luy r'engager leurs ſermens & leur foy,
Abjurant tout deuoir, reniant toute loy,
Par vne apoſtaſie infame, & criminelle,
Luy voüoient de n'auoir de culte que pour elle.
Quoy? diſois-je, étonné de voir ſi peu de fruit,
Pourſuiuy de ſi loin aueque tant de bruit;

On s'expose aux écueils, on se liure aux orages,
On trauerse des Mers fameuses en naufrages,
Pour disputer icy, de l ongle & de la dent,
Des promesses en l'air, des lots jettez au vent?
Que les desirs sont faux, les conuoitises vaines,
Qui pour si peu de gain, nous dónent tant de peines!
Que leurs fols Pretendans ont l'Esprit enchanté!
Que du Droit, que du Vray, leur Sens est écarté!
Et que de pas perdus, que d'esperances vuides,
Pour quiconque se fie à de si fausses Guides!

Cependant les Heureux, qui sur leurs Bulletins,
Croyoient pouuoir pretendre à de meilleurs destins,
Auec empressement, arriuent à la Salle,
Où la Reyne du Lieu ses richesses étale.
Ie m'y rends auec eux, & demeure surpris,
D'y voir les Lots diuers d'artifice & de prix.
Les vns brilloient au loin, d'vne viue lumiere,
Qui sortoit par éclairs du fond de leur matiere.
Les autres éclatoient de rayons empruntez,
Et d'vn juste rapport l'vn à l autre ajoustez.
Les plus riches tresors, les objets les plus rares,
Des cœurs ambitieux, & des Esprits auares,
Diademes de Pourpre & de Perles meslez,
Sceptres de Diamans & de Rubis greslez,
Et cent autres Atours, tissus par la Fortune,
Soit d'étoffe de prix, soit d'étoffe commune;
Soit legers ou massifs, soit obscurs ou luisans,
Pour attirer les yeux, sont là mis sur les rangs.
Maisque leur mốtre est fausse!&qu'elle en fait acroire
Soit aux Esprits piquez du desir de la Gloire;
Soit à ceux, qui vaincus de plus grossiers desirs,
A des biens plus pesans, terminent leurs plaisirs!

Parmy ces Lots d'argent, de gloire, de puissance,
Ie n'en vis point d'Esprit, de Vertu, de Science:
Point qui donnast du Sens, ou qui promist du cœur:
Pas-vn qui fust Noblesse, Eloquence, ou Valeur:

Et là ie reconnus l'erreur de la Commune,
Qui cherche les vrais Biens, où regne la Fortune.
Elle peut éclaircir, elle peut colorer,
Elle peut mesme encore enrichir & dorer;
Mais auec sa richesse, aueque sa dorure,
La bouë entre ses mains. ne perd point sa nature.
Vn brutal, vn vilain, comblez de ses bien-faits,
Ne changent point d'esprit ny de corps sous le Dais.
Vn Nain est Nain par tout, quelque rãg qu'õ luy dõne:
Et de quelques brillans qu'éclate vne Couronne,
Vn Negre, par le hale & le temps bazané,
Ne deuient pas plus beau, pour estre couronné.
Au dessus de ces Lots, il se voit des Peintures,
Fameuses d'artifices, & riches de bordures,
Où sont de la Fortune en grand representez,
Les bizarres amours, & les déloyautez.
Là, sans considerer, ny vertu, ny noblesse,
Cette capricieuse & phantasque Maistresse,
Se liure à des Valets, s'abandonne à des Nains,
Qu'elle mesme couronne & pare de ses mains.
Les Graces, les Vertus, les Muses irritées,
A semblables amours ne sont point inuitées:
Et les parts monstrueux, ou les auortemens,
Sont le fruit naturel de ces embrassemens.
Dans les autres Tableaux, on voit les Tragedies,
De ses déloyautez, & de ses perfidies:
Ses Amans, au gibet à ses yeux attachez:
Ses Mignons, en morceaux, par les Peuples hachez:
Ses presens mis au feu, ses Couronnes foulées,
Et par l'Executeur ses faueurs violées.
Là sur les Bulletins, les Lots furent liurez;
Et tous ces faux Heureux de leur sort enyurez,
De la mine, & des mains, les tours accompagnerent,
Que leurs esprits fumeux à leurs testes donnerent.
Mais tous ces Biens trõpeurs, aussi faux qu'incertains,
Estant soucis aux cœurs, estant chardons aux mains,

Pas-vn d'eux n'en receut, qui de son Auarice,
Ou de sa Vanité, ne portast le supplice.
I'en vis, qui bien à peine eurent le dos chargé,
De l'Or, que leurs billets leur auoient ajugé,
Qu'vne soudaine bile aussi-tost répanduë,
Et le long de leurs corps, comme cire étenduë,
Leurs esprits altera, leurs humeurs corrompit,
Le jaune dans les yeux, & dans l'ame leur mit.
Leurs regards,leurs pẽsers,leurs desirs s'en teignirent;
Iusques dãs leur cerueau,leurs songes s'en peignirent:
Et sur l'illusion de leurs yeux colorez,
Tous les objets pour eux, estant d'or, ou dorez,
L'ardeur que leur causoit cette fausse teinture,
Portoit leur vaine soif, sur toute la Nature.
Ie vis bien dauantage ; il vint à chacun d'eux,
Des ongles plus crochus, plus sanglans, plus hideux,
Que ceux de ces Griffons,qui dans le sein des Mines,
Se nourrissent de morts, s'engraissent de rapines.
Vn autre, au mesme instant qu'il se vid couronné,
Du Lot riche & pompeux à son front assiné;
Le sentit herissé de pointes épineuses,
Brillantes au dehors, au dedans douloureuses,
Qui naissant tout à coup, luy percerent la peau,
Mirent leurs aiguillons jusques dans son cerueau;
Et par là, le repos & le sens en chasserent,
Et l'esprit de vertige & de trouble y pousserent.
Son front ainsi sanglant, & d'vlceres ouuert,
Fut d'vn essain nombreux en vn moment couuert,
D'vn essain ramassé de mousches differentes,
Toutes également auides & mordantes:
Quelques-vnes estoient de couleur de Soucy,
Les autres paroissoient d'vn teint plus obscurcy;
Et les jaunes faisoient, non moins que les obscures,
A qui l'agiteroit, de plus aspres piqueures.
Là, ie compris le sens des plaintes de ces Roys,
Qui du joug de leur charge ont décrié le poids:

Ie

Ie compris, que le tour qui leur reſte enuironne,
Part moinsqu'il ne peſe,&moins qu'il n'aiguillonne:
I'appris que les rayons qui ceignent la Grandeur,
Sont des cloux à l'eſprit, ſont des ronces au cœur:
Et qu'il n'eſt point de Ruche en mouſches ſi feconde,
Que le ſont en chagrins les Couronnes du Monde.
Vn autre, pour ſon Lot, eut vn marbre carré,
De Saphirs, de Rubis, d'Opales entouré,
Où la Nature heureuſe à peindre d'auenture,
Auoit d'vn grand Palais ébauché la ſtructure:
Et la main de l'Ouurier, au bonheur du hazard,
Ajouſtant la methode & les regles de l'Art,
Auoit fait vn Tableau, de ſi riche maniere,
Que l'Art n'y laiſſoit point de prix à la matiere.
Là, du fameux Sejan l'hiſtoire ſe voyoit;
Rome, l'auguſte Rome, à ſes pieds ſe ployoit:
Senateurs & Conſuls, auparauant ſi braues,
Deuenus ſes flateurs, deuenus ſes Eſclaues,
De l'épaule, à l'enuy, vers le Ciel le hauſſoient,
Tandis qu'à deux genoux les Peuples l'encenſoient.
Tibere le premier preſidoit à la feſte,
Et luy-meſme s'oſtant le Bandeau de la teſte,
Sembloit auecque luy, le vouloir partager,
Et du faix de l'Eſtat ſur luy ſe décharger.
Le Tibre, l'Ocean, la Ville dominante,
Et du Monde Romain, la Fortune Intendante,
D'vn geſte de reſpect, venoient luy preſenter,
Le timon general, qu'il ſembloit accepter:
Et cent bras occupez à tailler ſon Idole,
Déja luy deſtinoient ſa place au Capitole.
Riche & belle apparence, à qui ne s'arreſtoit,
Qu'à ce que le deuant du Tableau preſentoit!
Mais apparence triſte, & de mauuaiſe augure,
A qui, par le lointain, regardoit la peinture!
Là, tout à coup Sejan ſe voyoit renuerſé,
Et de l'énorme poids de ſa maſſe froiſſé.

La Fortune en passant l'entraisnoit de sa Roüe;
Et laissoit, de son corps, les pieces dans la boüe.
La populace émeuë, à sa chûte accouroit;
Et ses membres épars, de fureur déchiroit.
Les vns la corde au col, promenoient ses Statuës,
Des Temples, des Palais, des Places abbatuës;
Les autres, dans le feu, les jettoient par morceaux:
Mille Sejans de bronze en couloient à ruisseaux;
Et cet Emulateur de la Grandeur diuine,
A la fin deuenoit vn meuble de Cuisine.
Deux semblables Tableaux hardiment dessinez,
Furent sur leurs billets, à deux autres donnez:
Dans l'vn, sur le deuant, se voyoit Belissaire,
Rouge du sang des Gots, qu'il venoit de défaire.
Auec leurs Escadrons à ses pieds terrassez,
Leurs Etendars estoient l'vn sur l'autre entassez:
Icy, le sang couloit; là, montoient les fumées,
Qu'on eust dit, qui restoient de l'ardeur des Armées.
Le Vainqueur paroissoit assis sur vn Escu,
Osté dans le combat, au General vaincu:
Deux Aigles l'accrochoient du bec & de la serre,
Et prenant leur essor, l'éleuoient de la terre,
Tandis que la Victoire au dessus voltigeoit,
Et d'vn feüillage vert le Guerrier ombrageoit.
Mais, que dans ce Tableau, le braue Belissaire,
Estoit sur le derriere à luy-mesme contraire!
Là, pauure & mendiant, sans retraite & sans pain,
A l'aumosne il tendoit cette terrible main,
Sous laquelle il tomba tant de superbes testes;
Par laquelle il se fit tant d'illustres conquestes:
Cette main, qui le vol des Aigles gouuernoit;
Qui leur donnoit l'essor, & qui les retenoit;
Qui tant de fois jadis, les auoit engraissées,
Du sang des Roys défaits, & des Villes forcées.
Les Peuples étonnez de le voir abbatu,
Accusoient la Fortune, & blâmoient la Vertu:

L'vne tournant le dos, d'vne mine insolente,
Paroissoit se railler, de ce trait de changeante:
Et l'autre, d'vn visage aussi triste que fier,
Sembloit leuer les mains, pour s'en justifier.
Le troisiéme Tableau montroit en basse-taille,
Sur vne lame d'or, vn reste de bataille.
Là, sur vn tas sanglant de differens harnois,
Sur les corps de cent Chefs, joints à ceux de cēt Rois,
Bajazet couronné des mains de la Victoire,
Eclatoit d'vne affreuse & formidable gloire.
Les Trônes abbatus, & les Sceptres cassez,
Se voyoient à ses pieds, l'vn sur l'autre entassez.
La Grece assujettie, & de chaisnes chargée,
La Thrace gemissante, & sous le joug rangée,
Luy montroient en pleurant dans des Pots ciselez,
Les cendres qui restoient de leurs Païs brulez:
Et de peur de se voir au mesme sort reduite,
L'Egypte, deuant luy, sembloit prendre la fuite.
Le lointain du Tableau, bien diuers du deuant,
Faisoit voir par l'effort d'vn soudain coup de Vent,
Ce Conquerant décheu du faiste de la Gloire,
Où l auoit par degrez éleué la Victoire.
Là, pris, chargé de fers, mis en cage, & traisné
Apres son Ennemy, comme vn Dogue enchaisné,
Il sembloit le front bas, le sang sur le visage,
Et la teste cassée aux barreaux de sa Cage,
Dépiter Tamberlan, la Fortune, & le Sort,
D'empescher qu'il sortist de leurs mains, par la mort.
De la Sale, où ie vis tenir la Loterie,
Ie passay de plein pied, dans vne Galerie,
Où d'vn riche Festin l'appareil étalé,
En apparence, au moins, pouuoit estre égalé,
A la pompe de ceux que les Princes du Monde,
Composent du butin de la terre & de l'onde.
Mais tout cet appareil si beau, si precieux,
Estoit moins pour le goust, qu'il n'estoit pour les yeux:

Et reserué deux Plats de Nulles parfumées,
Qui paissoient le cerueau d'agreables fumées;
Deux de Cresme foüetée, & quatre de Soucis
Colorez de faux or. de faux miel adoucis;
Tout le reste n'estant qu'ingenieuses feintes,
Soit de fruits contrefaits, soit de viandes peintes,
Ie recônnus assez qu'en vn Festin si vain,
Tout abusoit l'Esprit, rien n'appaisoit la faim.
Mais rien ne me surprit, comme fit vn Seruice,
De Massepains formez d'vn exquis artifice.
Quelques-vns paroissoient en Palais éleuez,
Tous les Secrets de l'Art s'y voyoient obseruez:
Pilastres, Chapiteaux, Colonnes, & Corniches,
S'y montroient en petit aussi justes, que riches.
Quelques autres estoient en Trônes façonnez;
En Sceptres, en Colliers, d'autres estoient tournez:
Et d'autres arrondis en Couronnes Royales,
Brilloient de Diamans, de Rubis, & d'Opales.
Mais tout cela n'estant qu'vn Sucre delié,
Et de minces glaçons subtilement lié,
Pour peu qu'on y touchast, Corniches & Colonnes,
Palais & Tribunaux, Thiares & Couronnes,
S'en allant par éclats au moindre mouuement,
Se déroboient aux yeux comme à l'attouchement.
Les Vins que l'on sert là, fumeux, soulfrez, caustiques,
Ne font, plus on en boit, que des Foux Hydropiques.
De ces Foux alterez, les vns enflez & vains,
Comme si l'Arc-en-Ciel estoit entre leurs mains,
S'érigent en Seigneurs de la Terre, & de l'Onde,
Et traittent de Vassaux tout le reste du Monde.
Les autres enyurez, perdant le souuenir,
Du fumier, d'où n'aguere on les a veus venir,
Sur les vapeurs du vin qui trouble leur memoire,
Et qui leur fait trouuer des Ayeux dans l'Histoire,
Y prennent à credit des titres & des noms;
Se forgent sur le vieil, de nouueaux Escussons:

Et pour accompagner leurs vaines Armoiries,
Mettent des Prez, des Bois, des Ponts en Seigneuries.
De là, ie fus conduit dans vn Salon voûté,
Et de force rocaille au hazard encrouſté:
Du bas juſques au faiſte, vne Roüe exhauſſée,
Sur vn double piuot s'y voyoit balancée:
Ie ne ſçay quoy de beau, de lumineux, de grand;
Paroiſſoit au deſſus, comme en vn Cercle ardent.
Ie vis tout le dehors de cette Roüe enorme,
Armé de cloux diuers de métal, & de forme.
I'en vis de plomb, d'acier, de fer, de ce metal
Dont l'éclat aux Eſprits, comme aux yeux eſt fatal.
Mais or, acier, & fer, piquoient d'égale force,
Tous les vains Pretendans, qui ſeduits par l'amorce,
De ce ie ne ſçay quoy, qui ſous la Voûte luit,
Faiſoient, pour y monter, grande preſſe, & grãd bruit.
Ils pouſſoient à la foule, autour de la Machine;
Leur folle ambition s'expliquoit par leur mine:
Les bras hauts & bandez, le corps droit & tendu,
Et ſur les pieds leuez à demy ſuſpendu,
Chacun d'eux employoit la force & la ſoupleſſe,
Pour grimper ſur la Roüe, & monter de viſteſſe,
Tandis que ſon repos leur ſouffroit d'eſperer,
D'en atteindre la cime, & de s'en emparer.
Les vns faute d'adreſſe, ou de perſeuerance,
Auſſi-toſt laſchant priſe, & perdant l'eſperance,
Abandonnoient la place à ceux qui les ſuiuoient,
Et le long de la Roüe en grimpant s'éleuoient.
Ie leur voyois à tous les jambes vlcerées,
Les bras enſanglantez, & les mains déchirées.
Par tout ie leur voyois les piqueures des cloux;
Et les plus precieux n'eſtoient pas les plus doux.
Mais tous, ſoit dans les yeux, ſoit dans l'air du viſage,
Tantoſt mõtroient leur crainte, & tãtoſt leur courage,
Selon qu'entre leurs bras la Machine tournoit,
Ou que ſa fermeté leurs efforts ſouſtenoit.

Plus auec ces efforts, ils s'approchoient du faiſte,
Et plus l'exhauſſement leur ébranloit la teſte:
Et ſemblables à ceux, qui du vin étourdis,
Ont l'eſprit en deſordre, & les ſens interdits,
Ils ſuiuoient au dehors, par de bizarres geſtes,
De leurs cerueaux mal ſains les vapeurs indigeſtes.
Quand tout à coup la Roüe aueque bruit tourna,
Et les plus éleuez à terre ramena.
Le tour fut ſi ſubit, & de telle viſteſſe,
Qu'il ſurmonta leur force, & trompa leur adreſſe.
Ceux qui laſcherent priſe, au loin furent jettez;
Les autres plus tenans, de la Roüe emportez,
De leur ſang, & la Roüe, & le paué tremperent;
Et leurs corps écraſez en exemple laiſſerent,
A tous les Pretendans, qui malades comme eux,
Des Simptomes que donne vn cœur ambitieux,
Expoſent leur ſalut, au branle d'vne Roüe,
Que le Hazard gouuerne, & dont le Sort ſe joüe.
De là, portant les yeux, par vn Balcon ouuert,
Au dehors baluſtré d'vn Iaſpe noir & vert;
Ie découure vn Iardin ſans ordre & ſans figure,
Où le Hazard fait plus, que ne fait la Nature.
Des Arbres qu'on y voit ou venus, ou plantez,
Si les vns ſont tardifs, les autres ſont haſtez:
Les vns chargez de fruit, & parez de feüillage,
Etendent à l'entour vn agreable ombrage:
Du faiſte juſqu'au pied les autres écorchez,
En vain leuent au Ciel, leurs bras nus & ſechez.
Mais & les mieux en fruit, & les mieux en verdure,
N'ont ny durable bien, ny durable parure:
Et pour les dépoüiller, il ne leur faut ſouuent, [vent.
Quelque éleuez qu'ils ſoient, qu'vn coup de mauuais
I'en vis, qui grands jadis, alors couchez à terre,
De leurs troncs noirs encore, & brûlez du Tonnerre,
Apprenoient aux Paſſans, qu'il regne dans les Cieux,
Vn Eſprit, qui par tout, bat les Ambitieux.

Et comme i'admirois, qu'vne flâme legere,
Qui ne fait qu'ouurir l'air d'vne aisle passagere,
Eust assez de vertu, pour détruire des Corps
Fournis de bras si longs, munis de pieds si forts;
Vn soudain tourbillon descendu d'vn nuage,
Sur vn Pin, qui sembloit vouloir brauer l'orage,
L'enleue en ma presence; & poussant auec bruit,
L'écorce & les rameaux, les feüilles & le fruit,
Luy fait en l'abbatant, malgré sa lourde masse,
Perdre jusqu'à son ombre, & jusques à sa place.
Là, rien ne me donna plus grand étonnement,
Que certains Champignons, qui faits en vn moment,
Nez dans l'obscurité, formez de pourriture,
Et venus d'vne source aussi basse qu'impure,
Montant à la hauteur des Arbres les plus forts,
En Voûte par dedans, en Dôme par dehors,
A des Moles pareils, de leur enflure vaine,
Epuisent l'air au loin, & dessechent la plaine.
Mais ces fruits mõstrueux, bientost détruits des vents,
Foulez des Animaux, ne durent pas long-temps:
Vne nuit les éleue, vne nuit les dissipe,
Et les fait retourner à leur sale principe.
Apres on me montra l'Attelier où se font
Les Dieux, que la Fortune, ou taille, ou moule, ou fond.
Là, sans ordre ie vis de cette grande Ouuriere,
Les ouurages diuers de forme & de matiere,
Les vns déja parfaits, les autres ébauchez,
Les vns hauts sur la base, & les autres couchez.
I'y remarquay peu d'or, & beaucoup de dorure;
Peu de iuste merite, & beaucoup d'imposture.
Des Colosses de plastre, au dehors éclatans,
Mais sans cerueau, sans cœur, & sans nerfs au dedans,
Quoy que de basse étoffe, & de façon grossiere,
D'vn air hagard pourtant, & d'vne mine altiere,
Semblent là s'apprester de la teste & des mains,
A receuoir le culte, & l'encens des Humains.

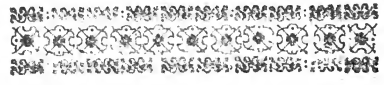
D'autres taillez de bois, d'autres moulez d'argile,
Et d'autres de matiere ou plus riche, ou plus vile,
Mais tous dorez ou peints, tous vuides ou bourrez,
Soit de linges pourris, soit de draps déchirez,
Attendent là le temps d'estre mis en parade,
L'vn au bout d'vn Salon, l'autre sur vne Estrade;
Celuy-cy sur l'Autel, celuy-là sous le Dais;
Et chacun de tenir son rang dans le Palais.
En tout cet Attelier, ie ne vis point d'Ouurages,
Capables de souffrir le Temps, & ses outrages.
Les plus fermes n'estoient que plastre coloré,
Que terre ciselée, ou que bois figuré.
Marbre, Iaspe, Porphyre, & semblables matieres,
Que le Soleil durcit dans le sein des Carrieres,
Rebelles à l'Ouurier, dures aux instrumens,
Veulent vn long trauail, demandent vn long-temps:
Et la Fortune pronte, étourdie, & volage,
Peut à peine deux fois toucher vn mesme ouurage.
Il faut que son sujet, dés la premiere main,
S'ajuste à son caprice, & suiue son dessein.
Aussi, tout ce qui part de cette prontitude,
Est sans solidité, comme il est sans étude:
Et tout ce qu'elle ébauche en courant, & d'vn trait,
Le Temps courant comme elle, à ses yeux le défait.
Mais bien loin de porter, pour sauuer ses Ouurages,
La main deuant le Temps, & deuant les orages;
Ne la voyons-nous pas elle-mesme souuent,
Sans attendre l'effort ny du Temps, ny du Vent.
Quelquefois par dégoust, quelquefois par caprice,
D'autrefois par dépit, ou par pure malice,
Abbatre ses Geans, ses Colosses moulez,
Auecque Piedestaux, & Cubes éboulez?
Et sans considerer ny couleur, ny dorure,
Sans auoir de respect, pour titre, ou pour figure,
Rompre, casser, briser, & reduire en plastras,
Des Dieux de sa façon, testes, jambes, & bras?

Ie vis, non loin de là, de ſemblables rauages,
De ſes plus renommez, de ſes plus beaux Ouurages.
De grands Corps autrefois des Peuples adorez,
D'offrandes & d'encens autrefois honorez,
S'y voyoient en morceaux étendus ſur la terre,
Comme l'on voit, apres la chûte du tonnerre,
Des Cheſnes abbatus, & des Pins renuerſez;
Les troncs & les rameaux, en éclats diſperſez.
Ie paſſay, pour ſortir, à trauers ces ruines,
De Coloſſes, d'Autels, de faux Dieux, de Machines;
Et par tout où j'allois, mes pieds à chaque pas,
Heurtoient de quelque Idole, ou la teſte, ou le bras.
Enfin ſortant de là, par vne fauſſe yſſuë,
Qui des plus éclairez à peine eſt apperceuë;
I'entray dans vn Deſert. où d'vne & d'autre part,
Des Rochers eſcarpez effroyoient le regard.
C'eſt à cette tragique & pitoyable Scene,
Qu'aboutiſſent les Ieux de la Fortune humaine.
Là, de ſes vains Amans, ſi cheris autrefois,
Les vns eſtoient cloüez à de funeſtes bois:
Les autres pourriſſoient ſur des roches affreuſes,
De leur ſang, de leurs os, de leur cendre boüeuſes;
Et d'autres ſe voyoient d'enhaut precipitez,
Et moulus des cailloux, qu'on leur auoit jettez.
I'en vis, qui depuis peu chaſſez par la Fortune,
Errant de jour au hale, & de nuit à la Lune,
Déchirez, demy-nus, affamez, languiſſans,
Le deſeſpoir au cœur, le trouble dans le ſens,
Cherchoient ſur les Torrens, & ſur les precipices,
Le chemin qui conduit à la fin des ſupplices:
Et faiſoient retentir de pitoyables tons,
Le ventre des rochers, & le ſein des Vallons.
Ie plaignis leur malheur, je regrettay la peine,
Qui ſuit les Pretendans de la Grandeur Humaine:
Et reuins confirmé dans le juſte mépris,
De tout ce que le Monde a mis à ſi haut prix.

Mais, Sage LAMOIGNON, ſans tableau, ſans figure,
Vous en auez toûjours reconnu l'impoſture.
Ce qu'en tout autre fait l'étude auec le temps,
L'Eſprit l'a fait en vous, aueque le bon Sens.
Et ſans la dureté de ces fieres Maximes,
Dont l'Ecole Stoïque arme ſes Maganimes;
Sans les preſeruatifs de ces Dogmes hautains,
Dont ſes Sages ſe font plus farouches que ſains;
Vous auez tenu bon, contre l'erreur commune,
Qui ſouſmet & Petits & Grands à la Fortune.
L'Encenſoir à la main, on ne vous vid jamais,
Incliné deuant elle attendre ſes bienfaits.
Ce que vous en auez, eſt moins de ſa largeſſe,
Qu'il n'eſt de la Vertu, qui de force ou d'adreſſe,
Sur cent droits alleguez, l'a portée à donner,
Toute injuſte qu'elle eſt, dequoy vous couronner.
Auſſi voſtre Grandeur que le merite a faite,
Ne peut eſtre au reproche, au murmure ſujette;
Comme ſont ces Grandeurs, que moule le Hazard,
Où le Droit, le Deuoir, le Choix n'ont point de part.
Elle eſt entiere & juſte, ordonnée & legale,
D'vne matiere pure, & de meſure égale,
Et faite ſur vn Plan des Sages approuué;
Et ſelon leurs ſouhaits, par le Prince éleué.
Tout le Public en joye accompagna l'Ouurage,
D'vn battement de mains, & d'vn commun ſuffrage.
Et la Fortune aueugle, au bruit de tant de voix,
Dont les Peuples rauis felicitoient les Loix,
Apprit auec regret, que ſans auoir pris d'elle,
Ny de Materiaux, ny meſme de Modele,
La Vertu toute ſeule, euſt apres ſes Patrons,
Deſſiné ce Chef d'œuure, & l'euſt fait de ſon fonds.
Que c'eſt vne loüange à peu de Grands commune,
D'eſtre Grand, ſans deuoir ſa taille à la Fortune!
De n'eſtre pas l'Ouurage, & l'effort du Hazard;
Mais l'effet de l'Eſprit, du Merite, & de l'Art!

De n'eſtre pas vn Nain, ſur vne haute Baſe,
Qui d'vne part accable, & qui de l'autre écraſe!
Vn Nain qui ne ſe void, que par le fond d'autruy,
Et n'a rien d'éleué, que ce qui n'eſt pas luy:
Mais d'eſtre haut ſans Baſe. éleué ſans Colonne,
Et de ſoy-meſme auoir Mortier, Pourpre & Courõne,
Iouïſſez-en long-temps, Illuſtre LAMOIGNON,
Faites regner au loin, vos Vertus, voſtre Nom;
Et qu'apres vous encor, leur Image immortelle,
Soit des grands Magiſtrats la Regle & le Modele.





DE LA VIE CHAMPESTRE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ESTRE'E, Mareſchal de France.

ENTRETIEN X.

Il repreſente le repos & les plaiſirs dont on joüit à la Campagne : Il en décrit les beautez & les richeſſes, les occupations & les diuertiſſemens : Il adjouſte aux deſcriptions, de nouuelles Fables ſur l'origine des Fruits & des Plantes ; & accompagne le tout de reflexions morales.

HEVREVX trois fois celuy, ſage & braue D'ESTREE,
Qui rangé ſous les Loix de l'innocente Aſtrée,
Loin des troubles du Monde, & du tracas des Cours,
A ſa mode & ſans bruit, chez ſoy roule ſes jours!
Purgé des vains abus de la folle Commune,
Il ne preſente point d'encens à la Fortune;
Soit à celle qui tient le vague frein des eaux,
Et de ſon ſoufle fait le deſtin des vaiſſeaux:
Soit à celle qui regne où la Mort & la Guerre,
Fauchent à bras ſanglans les Peuples de la Terre:

Soit à celle qui taille & moule de ses mains,
Les Dieux d'or & d'argent adorez des Humains.
Aussi ne craint il point, que le cours de sa Rouë,
Le renuersant à terre, & le chargeant de bouë,
Il prepare à sa honte, aux Petits, comme aux Grands,
Vn bizarre sujet de rire à ses dépans.
Ses desseins renfermez dans les justes limites,
Qu'aux desirs naturels le deuoir a prescrites,
Ne sont point emportez par les illusions,
Que suiuent au hazard les folles Passions:
Folles qui sans auoir de Phare ny de Guide,
Courant apres le plein, se perdent dans le vuide.
Ces Fleuues, où l'on void parmy l'argent des flots,
Le grauier jaunissant de l'éclat des lingots;
Et ces Monts si vantez, où l'auide Auarice,
Cherche son Paradis, & trouue son supplice,
Ne sont pas de sa Carte, & sont encore moins
De ses pretentions, qui ne vont qu'aux besoins.
Aussi iamais son Cœur en semblables voyages,
Ne rencontra d'écueils, ny ne souffrit d'orages;
Et iamais son espoir, non plus que son Esprit,
Cinglant vers le Perou, de naufrage ne fit.
Il croit, dans la Maison que luy laissa son Pere,
Posseder en petit, l'vn & l'autre Hemisphere.
Sans se commettre aux Vents, sans errer sur leur foy,
Il trouue les tresors des deux Indes chez soy.
Tout ce qu'on void de beau, de grãd, de magnifique,
Qui du Char du Soleil, tombe sur l'Amerique;
Rubis & Diamans, Opales & Saphirs,
Inutiles appas des friuoles desirs,
N'ont rien de comparable aux viues pierreries,
Qui parent ses jardins, & couurent ses prairies.
Là le riche Oranger tout d'vn temps luy produit,
Des Perles en ses Fleurs, & de l'Or en son Fruit;
Mais de l'Or embaumé, des Perles parfumées,
Et d'vn esprit ambré, jusqu'au cœur animées.

Là mesme, la Grenade au front peint & doré,
Et d'vn cercle Royal superbement paré,
Naist du feu de sa fleur, qui dans sa teste passe,
Et comme par boutons en Rubis s'y ramasse,
En humides Rubis, dont l'aimable fraischeur
Desaltere la bouche, & réjoüit le cœur.
Tantost il aime à voir la pourpre de la Rose,
Sous le jour renaissant, pompeusement éclose,
Disputer de la force, & de l'éclat du teint,
Auecque le rayon du Soleil qui la peint.
Et tantost son plaisir est de voir la nuance,
Que cent diuerses Fleurs font de leur alliance,
Sur le viuant émail d'vne Planche à fond vert,
Où chacune à l'enuy se produit & se perd.
Etendu quelquefois à l'ombre d'vne treille,
Où le silence dort, où le Zephire veille,
Il aime à comparer le murmure des eaux,
Au concert inégal d'vne troupe d'Oyseaux.
Pres de là cependant, quelque innocent Tityre,
Par la voix des roseaux que son haleine inspire,
D'Amarille se plaint, qui rit en l'écoutant,
Et laisse à decider leurs querelles au Vent:
Le Vent plus humain qu'elle, à sa plainte s'arreste;
Son troupeau pour l'oüir semble leuer la teste:
Et le tronc des Peupliers, quand sa voix se tairoit,
Confident de sa peine, en chifre en parleroit.
Reposant d'autrefois au bord d'vne Riuiere,
Qui se fait de son lit vne longue carriere,
Et sert comme d'vn Bain, où le Soleil de jour,
Où la Lune de nuit, se baignent tour à tour,
Il aime à voir nager, les coulantes images,
Des arbres, des troupeaux, des oyseaux, des nuages.
Il se plaist à conter du regard en resvant,
Les cercles & les plis, qui se font sous le vent:
Et voyant comme l'eau roule sans retenuë,
Vers l'immense Bassin d'où sa source est venuë;

Que, ny l'abry des Bois, ny le vert de ses bords,
Ny des guerets voisins les jaunissans tresors,
Ny mesme les Palais qui couronnent sa riue,
Ne peuuent vn moment la retenir captiue;
Qu'elle coule toûjours, & va sans s'arrester,
Tant que son poids la peut par sa pante porter.
Ainsi, dit-il, nos jours, ainsi nos ans s'écoulent;
Et la Mort est le terme, où leurs cercles nous roulent.
Tous les temps, tous les lieux, menent à cette fin:
Comme on y va le soir, on y va le matin:
Les Monts les plus hautains, les plus basses vallées,
Vers ce giste fatal, ont d'égales allées.
On passe sous le chaume, on passe sous le Dais:
On meurt à l'Hospital, on meurt dans le Palais.
Il n'est point de Grandeur, de Beauté, de Richesse,
Qui puisse de nos jours arrester la vitesse:
Et quoy que les chemins en soient fort differents,
Les Petits n'y vont pas plus viste que les Grands.
Mais les eaux arriuant à la fin de la course,
Où leur poids naturel les porte dés leur source,
Insensibles au trouble, insensibles au vent,
N'en sçauroient receuoir de mauuais traitement.
Elles ne souffrent rien, ny pour estre aualées
Des monstrueux troupeaux des Campagnes salées;
Ny pour aller se rompre aux cornes des Rochers,
Que l'Element trompeur cache aux yeux des Nochers.
Il n'en est pas ainsi du cours de nostre vie:
Bonne ou mauuaise, elle est à son terme suiuie,
Ou de biens ou de maux, comme il est arresté,
Par l'arrest décisif de nostre Eternité,
Mortelle pour les vns, pour les autres vitale,
Et pour tous, sans mesure, & d'étenduë égale.
Il n'est point d'Estat neutre, entre ces deux Estats;
Il faut tenir le haut, ou se resoudre au bas:
Il faut regner au Ciel, ou bruler dans l'Abisme,
Des feux que la Iustice a preparez au crime.

Et puis, voyant nager sur la face des eaux,
Les images du Ciel, des arbres, des oyseaux,
Il est ainsi, dit-il, des plaisirs de ce Monde,
Ce ne sont que portraits representez sur l'onde:
Tout en est inconstant, tout en est imposteur;
Tout n'est que faux-semblant, & que trompeuse fleur:
Le fond en est liquide, & l'image changeante,
Elle coule & se perd dés qu'elle se presente:
Sans que le vent la trouble, & qu'il souffle dessus,
Elle passe auec l'onde, & ne retourne plus.
Et les Hommes trompez de ces ombres mobiles,
De ces charmes tissus d'images volatiles,
Délaissant le vray Bien, le vray Beau, le vray Grand,
Abandonnent leurs cœurs & leurs esprits au vent:
Et comme Papillons errans à l'auenture,
Courent à la couleur, se paissent de figure.
Le Tuorbe à la main, sous vn Chesne par fois,
Il défie à chanter, tous les Chantres des Bois.
Les jeunes Rossignols à l'enuy luy répondent:
D'vn ton plus enroüé, leurs Maistres les secondent:
Les Echos d'alentour accourent au concert;
L'vne vient jusqu'à luy, l'autre en chemin se perd;
Les plus fortes au loin reportent l'harmonie,
Déja déconcertée, & demy desvnie:
Elle entre dans les troncs que les ans ont vsez,
Dans le sein des rochers que le Temps a creusez:
Elle inspire aux Tillots vn sentiment de feste:
Ils semblent en danser des bras & de la teste.
Et s'il est, comme on dit, des Nimphes dans les Bois,
De leurs Salons toufus, s'amassant à sa voix,
Sans se montrer à luy, les vnes l'enuironnent,
D'inuisibles festons les autres le couronnent:
D'autres suiuent ses airs, d'vn doux & bas accent,
Que leurs bouches à peine osent commettre au vent:
Il les sent bien pourtant, soit à leur fraische haleine,
Où le muguet se mesle auec la marjolaine;

Soit

Soit au feu de leurs yeux, qui brillent au trauers
De leurs voiles feüillus, & de leurs masques verts;
Soit à leur mouuement, ou mesmes à leur rire,
Dont l'éclat est pareil à celuy du Zephire,
Quand le mignard s'ébat à secoüer les pleurs,
Que l'Aube à son réueil a versez sur les fleurs.
Mais lors que de ses Bois à ses Estangs il passe,
Que ses yeux satisfaits en mesurent l'espace,
Alors il aime à voir, d'vne part, les Poissons
Asseurez du Pescheur, & de ses hameçons,
Accourir à son ombre, & pour luy faire feste,
A l'enuy, hors de l'eau, vers luy leuer la teste;
Et montrer à l'enuy l'or, l'azur, & l'argent,
Dont leurs dos écaillez éclatent en nageant.
Il se plaist d'autre part, à voir dans les jonchées,
Loin des traits du Chasseur, les Sarcelles nichées,
Sans bruit faire la ronde autour des longs roseaux
Qui pour leur seureté naissent du sein des eaux.
Il se plaist à les voir, pour leurs petits craintiues,
Trembler à tous les bruits qui leurviennent des riues,
Et demander de l'œil à l'air, au jour, aux vents,
Par où, sur eux pourroient descendre les Milans.
Les joncs & les roseaux, semblent pour les deffendre,
Cõme vn Corps de Piquiers, le bois haut les attendre:
Et l'eau qui semble aller s'en informer au bord,
Reuient à menus plis en faire son rapport.
Là mesme, il aime à voir les Cignes qui s'ébatent:
Les neiges de leur plume au loin sur l'onde éclatent:
Les plus frais des Zephirs, les plus doux des Amours,
Leur sautent sur le dos, & gouuernent leur cours.
Les Zephirs de la main & du soufle les guident;
Les Amours mieux instruits de leurs bãdeaux les bridẽt.
A ce plaisant manege, on void les blancs Oyseaux
Faire cent tours diuers dans la lice des eaux:
Tantost dresser le cou, tantost ouurir les aisles,
Comme s'ils preparoiẽt quelques chãsons nouuelles.

Mais leur goſier les trompe, & leur confuſe voix,
N'a plus ces doux accens, qu'elle auoit autrefois.
Quand ſur les bors fleuris du tortueux Meandre,
Les troupeaux aſſemblez venoient pour les entendre;
Les Peupliers d'alentour danſoienr à leurs chanſons;
Et leur douce harmonie enchantoit les Poiſſons.
Encore ſemblent-ils d'vne gorge enroüée,
Regreter leur muſique autrefois tant loüée,
Et ſe plaindre, en voyant leur image dans l'eau,
De n'auoir maintenant de Cignes que la peau.
D'autrefois, quand le frais à la chaſſe l'appelle,
Sur les premiers rayons de l'Aurore nouuelle;
Il marche au ſon du Cor, ſuiuy de trente Chiens,
Qui d'vne viue ardeur ſecoüant leurs liens,
Du regard, des naſeaux, de la voix, de l'haleine,
Ont auant le ſignal couru toute la plaine.
L'effroy s'étend au loin porté ſur tant de voix;
L'Echo les multiplie en tous les Forts du Bois;
Et non moins les Sangliers, que les Biches, s'étõnent,
Du tumulte & du bruit, dont leurs giſtes reſonnent.
Cette guerre pourtant ſans cruauté ſe fait,
Le ſang qui s'y répand ne laiſſe aucun regret,
Les meurtres innocens n'y font point de Veufvage,
Sans colere on y peut éprouuer ſon courage;
Et ſoit Sangliers ou Cerfs, des Morts, auec honneur
Le butin ſe partage au ſignal du Veneur.
Mais auſſi-toſt qu'il voit que l'Autonne s'appreſte;
Que déja le raiſin luy couronne la teſte;
Que du ſoin des moiſſons le Soleil déchargé,
Pour colorer les fruits, a de rayons changé;
Son plaiſir eſt de voir la viue mouſcheture,
Que la jaune Renette ajouſte à ſa dorûre:
De voir la Bergamote aux bras de l'Eſpalier,
Qui ſemblent pour l'offrir vouloir ſe delier;
De voir ſur le Meurier, comme vn feu vegetable,
La Meure qui toûjours changeante & variable,

Paroiſt ſelon les traits du rayon qui la peint,
Tantoſt charbon ardent, tantoſt charbon éteint.
De là, ſe promenant, pres d'vn Mur de verdure,
Dont cent fruits differens releuent la peinture,
Il taſte de la main, & marque du regard,
Ce qui doit toſt meurir, ce qui doit meurir tard:
Et comme auec amour il cultiue la plante,
Qui répond à ſes ſoins, & comble ſon attente;
Auſſi, ſeuere au bois qui manque à ſon deuoir,
Et d'vne fauſſe montre a trompé ſon eſpoir,
Il le fait auec honte arracher de ſa place,
Et la remplir d'vn plant, de plus heureuſe race.
Plus bas, où ces Iardins s'étendent en valons,
Il viſite auec ſoin les couches des Melons.
Il en void de petits ſous des voûtes de verre,
Repoſer mollement ſur le ſein de la Terre:
Il en voit de plus grands, qui n'ont le corps couuert,
Que de l'abry rampant de leur feüillage vert.
D'vn rayon nourricier le Soleil les cultiue;
Et pour en corriger la chaleur exceſſiue,
Le plus frais des Zephirs, & le mieux parfumé,
A l'heure que le jour eſt le plus allumé.
Voltigeant autour d'eux, de ſon aiſle les touche;
Et leur laiſſe l'odeur qui luy reſte à la bouche,
Soit des baiſers de Flore, ou de ceux qu'il a pris,
Des levres de la Roſe, & de celles du Lys.
Mais ſon plus grand plaiſir, eſt, lors que ſes penſées,
Rappellant les recits des Hiſtoires paſſées,
Il voit du ſouuenir, les diuers changemens,
Arriuez autrefois aux malheureux Amans:
Et que ſans l'éloigner, ſon eſprit le promene,
Delà la Fable Grecque, & delà la Romaine.
Ce Grenadier, dit-il, fut vn Prince jadis,
Auſſi braue qu'aucun du temps des Amadis.
Il fut de ce Païs, dont la Reyne Iſabelle,
Chaſſa long-temps aprés, le Moriſque infidelle.

Mais quand il y naquit, le Monde jeune encor
Estoit aux plus beaux ans du premier Age d'or.
Espoux en vain chery de la Sage Almenée,
Que la Mort luy rauit auant leur Hymenée,
Il crut, outré d'amour, & transporté de deüil,
Deuoir tout essayer, pour la suiure au cercüeil.
Et, dés qu'il vid le feu se prendre à la matiere,
Qui de ce chaste corps fut la couche derniere,
Sautant sur le bucher, sur la flame passant,
Et les charbons, de force, en sa bouche poussant,
Il acheua d'aimer, de viure, de se plaindre;
Et le bucher à peine acheua de s'éteindre,
Qu'vne Plante en sortit, dont le fruit au dedans,
Remply de grains pareils à des charbons ardens,
Fut appellé Grenade ; & toute la Prouince,
En prit aussi le nom, en memoire du Prince.
Ce Meurier fut vn More, ajouste-t'il apres,
Habile sur tout autre à bien lancer les traits,
Qui de la genereuse & vaillante Olgatide,
Auec elle chassant, par malheur homicide,
Eperdu de sa faute, emporté de douleur,
Se mit le mesme dard jusqu'à la hampe au cœur;
Et mourant sur le sein d'Olgatide mourante,
De son corps, il se fit vne nouuelle Plante,
Dont le bizarre fruit, plus sauoureux que beau,
Retint du braue More & le sang & la peau.
L'Orange & le Citron nez sur le bord du Tage,
Et par l'Hymen vnis en la fleur de leur âge,
Perirent dans le Fleuue, où l'éclat des sablons.
Ayant tiré trop pres, la Nimphe aux cheueux blons,
Surprise de la vague, & loin du port jettée,
Elle fut du courant, vers la Mer emportée.
En vain Citron courut, en vain il fit effort,
Pour la suiure à la nage, & l'oster à la Mort:
Auec elle il mourut; & les flots étoufferent,
Ses soûpirs qui vers elle en mourant se tournerent.

Du Fleuue au ſable d'or le Dieu s'en offenſa;
Il en gronda ſes flots; & de ſa main pouſſa,
Les corps des deux Eſpoux vers la riue voiſine,
Où ſur eux agiſſant d'vne vertu diuine.
Deux Arbres il en fit, dont le fruit fut doré,
Du plus riche grauier de ſa ſource tiré.
Et pour comble d'honneur, deux Amours arriuerent,
Qui la fleur & le fruit de leurs pleurs embaumerent.
Ainſi, ſe promenant, il reuoit de l'eſprit
Les Fables qu'autresfois en jeuneſſe il apprit.
Le verdoyant Laurier luy remet en memoire,
De la chaſte Dafné la fuite & la victoire.
Il penſe voir Clitie, en cette haute fleur,
Qui retient du Soleil la forme & la couleur;
Et qui de cent rayons, comme luy couronnée,
A la teſte à toute heure, à ſes regards tournée.
Mirtille ſous le Mirte en memoire luy vient;
De ſon mauuais deſtin la fable l'entretient.
Il croit le voir encor dans la Mer agitée,
Battu des Vents émeus, & de l'onde irritée,
Sur la coſte de Chipre, enfin des flots pouſſé,
Mourir couuert d'écume, & tout le corps froiſſé.
Il croit voir la Déeſſe à qui l'Iſle eſt ſoûmiſe,
Du malheur de Mirtille affligée & ſurpriſe,
Auec empreſſement crier à ſes Amours,
De quitter leurs ébats, d'aller à ſon ſecours.
Mais au lieu du Berger, apres beaucoup de peine,
Apres cent charmes faits du geſte & de l'haleine,
Il ne vient en leurs bras qu'vn Buiſſon parfumé,
Qui fut Mirte du nom de Mirtille nommé.
La Déeſſe l'agrée; & ſans delay commande,
Que chacun de la troupe en cueille vne guirlande.
Les Graces, les Amours, les Plaiſirs, & les Ieux,
En coupent des ſions, s'en ceignent les cheueux
Les Pigeons limonniers qui traiſnent la Déeſſe,
De ſon char détachez y volent de viteſſe:

Et sur cette nouuelle, on y voit vn essain
D'autres Amours courir le Moineau sur la main;
L'vn y met son carquois, l'autre son arc y place,
Vn autre y pend les cœurs qu'il a pris à la chasse:
Et de ce Mirte sont tous les Mirtes venus,
Que le Monde a depuis consacrez à Vénus.
Apres ces jeux d'esprit, sur les Fables passées,
Reprenant tout à coup de plus hautes pensées;
Dans la diuersité des Arbres & des fruits,
Auec tant d'abondance à la foule produits,
Il admire de Dieu, les soins & les tendresses,
Qui vont jusqu'aux plaisirs, jusqu'aux delicatesses:
Et preparent à l'Homme, auec luxe & sans frais,
Des festins à son goust, à ses yeux toûjours prests.
Et l'Homme cependant, ingrat à ce bon Pere,
Conte pour rien sa grace, & pour moins sa colere:
Et sans leuer l'esprit, sans tourner ses regars,
Vers la main, d'où le bien luy pleut de toutes parts,
Il n'en vse pas mieux, que l'Animal immonde,
Qui se gorgeant de gland, contre le Chesne gronde.
Qui pourroit expliquer le plaisir qu'il ressent,
Quand sur le sep feüillu le raisin meurissant,
Il voit, tant que ses yeux étendent leur portée,
Sur le flanc des costaux vne forest plantée,
Qui sous le frais abry de son ombrage vert,
Tient la rouge moisson de Septembre à couuert!
Mais quād le Vendangeur, au signal que luy donne,
La Balance aux plats d'or, qui partage l'Autonne,
Rangé par Escadrons, & le fer à la main,
Sur la vigne descend, que la pique arme en vain;
Qu'il aime à voir la troupe, au pillage échaufée,
Tantost les bras chargez, luy dresser vn Trofée
Du butin plantureux par grapes arraché,
Et d'vn tissu d'oziers, en festons attaché;
Tantost traisner chez luy sur les cuues branlantes,
Des costaux fourragez les dépoüilles sanglantes,

Cependant le Preſſoir, à tour de bras roulé,
Ecraſant le raiſin déja demy foulé,
Semble preſter ſon branle & ſon bruit à la joye,
Que donne aux Vendangeurs vne ſi douce proye.
Leurs Filles à ce bruit répondent en danſant,
D'vne action ruſtique & d'vn air innocent:
Leur Bal n'eſt pas de ceux, où regne l'artifice;
Ou l'Enuie a les yeux toûjours en exercice;
Et de parfums mortels les flambeaux infectez,
Empoiſonnent la veuë & l'eſprit des Beautez.
Si leur teſte n'eſt pas de dorures parée,
Auſſi n'eſt-elle pas d'épines déchirée;
Et les ſoucis, les ſoins, les chagrins, les dépits,
Vermine naturelle aux precieux habits,
Dans la ſimplicité de leur habit champeſtre,
N'ont rien qui les nourriſſe, ou qui les faſſe naiſtre.

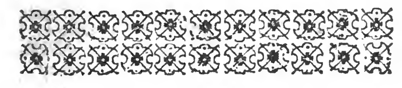
Que ce repos de vie, & ce calme des jours,
D'Estree, eſt preferable au tumulte des Cours!
Et qu'vn Hõme eſt heureux, que ſon Aſtre, ou l'orage,
Que ſon choix, ou le vent, conduit à ce riuage!
Gagnez-le s'il ſe peut, maintenant que pour vous,
La Mer eſt bonne encore, & l'air tranquille & doux.
Vos courſes juſqu'icy, toûjours fauoriſées,
Ont eu le Ciel propice, & les Saiſons aiſées.
Voſtre Nom ſur le Tibre, eſt encore en honneur;
Voſtre Sens y regna, non moins que voſtre cœur:
Et ces Sages peſtris de phlegme & d'artifices.
Politiques formez du ſein de leurs Nourrices,
Voſtre double Aſcendant le gagnant ſur le leur,
Vous ont veu Capitaine, autant qu'Ambaſſadeur,
Découurir leurs deſſeins démonter leurs machines;
Détourner les effets de leurs ſecretes Mines;
Appuyer l'intereſt, & l'honneur de nos Rois;
De la France dans Rome authoriſer les droits;
Et ſans toucher à ceux que l'Euangile donne,
A la double Clef d'or, à la triple Couronne,

Separant le Diuin, d'auecque le Romain,
Seruir nos Alliez, du Sens & de la main.
Les Alpes vous ont veu General de nos Troupes,
Assujetir l'orgueil de leurs superbes croupes:
Et leur front de tout temps, au foudre accoustumé,
Ne vit point sans suer, de vostre bras armé,
Partir auec éclat l'effroyable tonnerre,
Qui frapa l'Espagnol, & mit ses Forts à terre.
De là d'vn pas hardy, jusques au Rhin passant,
Ligues, Places, Cantons, deuant vous renuersant,
Vous donnastes la chasse aux Aigles Allemandes,
Au bruit de vostre Nom porté deuant vos Bandes;
Et vainqueur des Rochers, des Fleuues, des Saisons,
Vous fistes reuenir la Paix chez les Grisons.
Par vn rare bonheur, trois Regnes, deux Regences,
Temps en chutes fameux, fameux en décadences,
Vous ont veu sans branler, au milieu du fracas,
Des Colosses détruits, & renuersez à bas,
Conseruer vostre rang, & ne changer de place,
Qu'afin de la laisser plus haute à vostre Race.
Soyez donc satisfait, & vous rangez au Port:
Ne donnez plus sur vous de prise au mauuais Sort:
Quelque doux que vous soit, l'Astre qui vous éclaire,
Il peut changer d'assiette, & vous estre contraire.
Il n'est rien qui toûjours garde le mesme train:
Ce qui luit aujourd'huy, s'éclipsera demain:
On verra dans le fond, ce qu'on voit sur le faiste:
On aura sous les pieds, ce qu'on a sur la teste.
Si les Astres, que Dieu, de son doigt a formez,
Qu'il a de la splendeur de sa face allumez,
Ont leur haut & leurs bas, leurs rayõs & leurs ombres;
Ont tãtost des jours clairs, & tãtost des jours sombres;
Que sera-ce de ceux que la Fortune fait,
Qui n'ont qu'vn faux dehors, & qu'vn bizarre trait?
Se peuuent-ils promettre vn cours sans décadance,
Vn Ascendant sans chute, vn jour sans défaillance?
Doiuent

Doiuent-ils s'asseurer d'auoir toûjours le haut,
De rouler sans declin, de luire sans defaut?
Si l'acier se détruit, si le bronze est fragile,
Que deuiendra la bouë, & que fera l'argile?
LesVents sont incertains,&leTemps est trompeur,
L'orage ne se fait que d'vn peu de vapeur;
Et ce peu de vapeur, est la seule machine,
Dont Trônes & Palais la Fortune ruïne.
Nulle Grandeur encor n'a point eu d'Ascendant,
Qui l'ait pû garantir d'vn pareil accident.
Les Pins accoustumez à vaincre la tempeste,
Abbatus à la fin luy soûmettent la teste:
Ils ont beau se roidir du pied, du corps, des bras;
Quand leur destin le veut, ils sont portez à bas.
Les Vaisseaux qui cent fois ont surmonté l'orage,
Non moins que les Esquifs,ont leur tẽps de naufrage,
Et souuent on les void, par vn étrange sort,
Perir entre la Rade & la chaisne du Port.
LaFortune auroit beau joindre le bronze au plastre
Pour appuyer les Dieux posez sur son Theatre;
Beau remparer de fer ces Colosses hautains,
Qu'elle expose à l'encẽs,cõme aux yeuxdes Humains:
Il n'est bronze ny fer qui l'ouurage soustienne;
Il faut qu'enfin le tout à son neant reuienne.
Tout le Theatre vn jour luy-mesme perira;
Et tombant sur ses Dieux, il les écrasera,
Au premier coup de Vent, qu'vne Estoile contraire,
Appellera du Nord afin de les deffaire.
Combien en sçauons-nous, qui jadis à la Cour,
De charges releuez, exposez au grand jour,
Etourdis des clameurs d'vne suite idolatre,
Apres auoir paru sur le haut du Theatre,
Abbatus par l'orage, ont à peine laissé,
L'ombre & le souuenir de leur bon-heur passé?
A peine en a-t'on veu retourner la poussiere,
A la confusion de leur masse premiere.

Et puis, ne faut-il pas, apres vn si long cours,
Ménager quelque tẽps, mettre à part quelques jours,
Pour éclaircir son conte & pour se faire quitte,
Auant qu'au grand Parquet, l'Heure noire nous cite?
A ce Parquet, D'ESTREE, il nous faut tous conter;
Il n'est Pape, ny Roy, qui s'en puisse exempter:
Et l'Estat éternel qui le conte doit suiure,
Merite bien, tandis que nous auons à viure,
Que nostre premier soin, soit de nous décharger,
De tout ce qui nous peut à la Mort engager.
Rendez-vous donc, D'ESTREE, où l'heure vous cõuie,
Mettez en seureté la fin de nostre vie.
Quoy que vostre Couchant ait encor des rayons,
Aussi beaux, aussi purs, qu'aucuns que nous voyons;
Le plus serain Couchant, peut auoir son orage;
Le rayon le plus pur est sujet au nuage:
Et souuent le Soleil, apres vn heureux cours,
Sans broüillas acheué, sur la route des jours,
Arriuant à son Lit, trouue vne mauuaise heure,
Qui trouble son repos, qui noircit sa demeure;
Et contre ce malheur se voyant sans garant,
Il se couure la teste, & se couche en pleurant.





LE THEATRE DV SAGE.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.

ENTRETIEN XI.

Il fait vne representation des principales pieces du Monde, de l'harmonie & de l'ordre des Saisons, de l'vnion & de la concorde des Elemens ; & faisant remarquer en chaque partie de la Nature la grandeur & la bonté, la sagesse & la puissance de Dieu, il prepare l'Esprit à sa connoissance, par la connoissance des choses visibles.

DE MESMES, en ce temps, que regnent les Spectacles,
Dont les petits Esprits se font de grands miracles;
Que l'vn fait du Theatre, & l'autre fait du Bal,
De sa Felicité l'article capital;
Que d'autres sur la foy d'vn Fou qui les conuie,
A luy voir sur la corde au peril de sa vie,
Mettre à l'essay sa teste & sa dexterité,
Se font vn passe-temps de sa temerité.

Souffrez que deuant vous, ie découure vne Scene
En ornemens pompeuse, en structure hautaine;
Vne Scene agreable à l'Esprit, comme aux Sens,
Belle pour tous les yeux, comme pour tous les temps:
Mais Scene ingenieuse, où par tout, la sagesse,
Par tout l'intelligence est jointe à la richesse.
Là vous ne verrez pas vn Oedipe inhumain,
D'vn cousteau parricide ensanglanter sa main:
Vn Oreste emporté d'vn zele illegitime,
Chastier sur sa Mere vn crime par vn crime.
Vous ne verrez point là, l'Amante de Iason,
Apres l'honneur perdu, perdre encor la raison:
Et jusqu'à la fureur, dépirée & jalouse,
Se dépoüillant du cœur, & de Mere & d'Epouse,
Faire de trois Enfans égorgez en vn jour,
Vne offrande barbare à son tragique Amour.
Les autres vains sujets du Theatre profane,
Cleopatre, Panthée, Artemise, Ariane,
Et pareils argumens ornez de fictions,
Pour donner du credit aux folles passions,
Ne se produisent point sur cette Scene auguste,
Où rien ne se fait voir, que de grand & de juste.
Là, vostre haut Esprit, vos yeux intelligens,
Vostre droite raison compagne du bon Sens;
Là, d'erreur & d'abus vos oreilles purgées,
Et de l'illusion des faux bruits dégagées,
Trouueront vn Spectacle, vn concert, des plaisirs,
Tels que les peut donner le Sage à ses desirs.
Le Môde est vnTheatre ouuert aux yeux desSages:
La Scene en est diuerse & de diuers étages:
Les vns plus lumineux, plus hauts, plus étendus,
Se font voir sur le faiste en voûte suspendus:
Et les autres plus lourds, plus chargez de matiere,
Moins ornez de façon, moins dorez de lumiere,
De leur masse affermis, à tout le Bastiment,
Dans le lieu le plus bas, seruent de fondement.

Eleuez vos regards à ces Voûtes mouuantes,
De Flambeaux eternels jour & nuit rayonnantes:
Que la montre en eſt noble ! & qu'il y fait beau voir,
Le Globe du Soleil, comme vn roulant Miroir,
Qui riche de ſon fonds, brillant de ſa lumiere,
Qui s'épanche toûjours, & toûjours eſt entiere,
Allume en tournoyant, ſoit ces Signes dorez
Cachez de jour aux yeux, & de nuit éclairez,
Soit ces Flambeaux errans, dont les courſes fatales,
Tracent de l'Auenir le Sort & les Annales!
Voyez-vous l'étenduë, oyez-vous les accords,
De ces Païs tournans, de ces immenſes Corps?
L'étenduë en paroiſt hors de toute meſure,
Hors de tous les compas de noſtre Architecture:
Et les accords n'en ſont entendus que des yeux,
Inſtruits par la Sageſſe au bel ordre des Cieux.
Mais quel immenſe Eſprit, quelle Idée infinie,
Entre dans ces grands Corps, en regle l'harmonie?
Et ſans manquer d'vn point, ſans relaſcher d'vn ton,
De leur diuerſité forme leur vnion?
Quelle ſi vaſte main, tant de Globes embraſſe,
Sans ployer ſous leur faix, ny s'emplir de leur maſſe?
Que tu me fais pitié, vanité des Humains!
Que i'ay compaſſion des œuures de tes mains,
Lors que ie les compare à ces luiſantes Voûtes,
Où les Aſtres, les Temps, les Eſprits ont leurs routes!
Si la Terre, ſi longue, & ſi large à nos yeux,
N'eſt qu'vn Point r'enfermé dãs les Cercles des Cieux;
Que ſeront à l'égard de ces Cercles immenſes,
Les caduques ſujets de tes folles dépenſes?
Que ſeront tes Palais, que ſeront tes Hoſtels,
Auec de ſi grands yeux regardez des Mortels,
Que des Nids façonnez, que des Cages dorées,
Et ſur de petits plans, auec art figurées?
Choſe étrange pourtant ! les Eſtats démolis,
Ne ſuffiſent qu'à peine à faire vn de ſes Nids:

Et ces Cages qui sont si basses, si petites,
Se bastissent du sang des Nations détruites.
Il y faut épuiser la Nature & les Ans;
Il y faut consumer des Peuples d'Artisans;
Et ces vastes Païs, d'azur, & de lumiere,
Tirez du sein du vuide, & formez sans matiere,
Arrondis sans compas, suspendus sans piuot,
Ont à peine cousté la dépense d'vn mot.
Cepẽdant ces grãds Corps, faits sans autre machine,
Fondez sans autre appuy, qu'vne haleine diuine,
Ne cedent point au Temps, ne s'alterent iamais,
Ioüissent dans leur rang d'vne eternelle paix:
Et les plus hauts efforts de la Grandeur Humaine,
Moles, Palais, Hostels faits auec tant de peine,
De Monts sur d'autres Monts en terrasses placez,
En Dômes arrondis, en colonnes dressez;
Sans que la Foudre y jette vne seule étincelle,
Sans que le moindre Vent les batte de son aisle,
S'éboulent sous le Temps, qui sans faire de bruit,
Chaque jour en passant, quelque piece en détruit.
Encore ne peut-on rendre les Hommes sages;
Leurs Esprits amoureux de leurs menus ouurages,
Enchantez d'vn Salon, d'vn Cabinet épris,
Et d'autres petits trous estimez de grand prix,
Font cession des droits que leur offre la Grace,
A ce Palais si riche, & de si vaste espace,
Où le grand jour, qui regne en tous les logemens,
Se fait de feux plus beaux que ceux des Diamans:
Où depuis le plus haut, jusqu'au plus bas étage,
Les Astres figurez sont mis en parquetage:
Où le Temps destructeur, ny les Ans de son train,
Ne porteront iamais ny la dent, ny la main.
Considerons encor ce pompeux Luminaire,
Qui Desers & Citez sans difference éclaire.
Il n'a point d'autre jour pour luire chez les Rois,
Que chez les Bucherons hutez parmy les Bois.

Voyez comme il nourrit d'vne mesme lumiere,
Le Cedre & le Buisson, la Vigne & la Bruyere:
Et d'vn mesme rayon, il fait le blanc du Lys,
La pourpre de la Rose, & l'azur de l'Iris.
Son feu regne par tout ; & rien dans la Nature,
N'est si couuert de nuit, si serré de froidure,
Qui ne s'épanoüisse, & qui n'ouure son cœur,
A la fecondité que porte sa chaleur.
L'Eplan vif & leger, sous l'ondoyante plaine,
Ne l'éuite non plus que la lourde Baleine:
Dans ses veines le fer, non moins que l'or la sent;
Et le plomb s'en échauffe aussi bien que l'argent.
Il ne dédaigne rien, il entre en toute chose;
Il se preste au Pauot, comme il fait à la Rose:
Et depuis le Phœnix, qui se brûle à ses feux,
Iusques au Mouscheron, tout en est amoureux.
La Terre toute seule à ses bienfaits ingrate,
Et jalouse de l'or dont sa couronne éclate,
Se plaist à l'obscurcir de differens amas,
Soit de noires vapeurs, soit de sombres frimas.
Luy, toûjours en bonté, comme en beauté le méme,
Secoüant de son front & de son Diadéme,
Le voile humide & noir, dont on veut l'étouffer,
Ne laisse pas de luire au Monde, & l'échauffer.
Il fait encore plus ; & malgré le nuage,
Tournant tous ses regars sur celle qui l'outrage,
Insensible à l'offense, & sensible à l'amour,
Il luy donne la vie en luy donnant le jour.
Que ce grand Oëil du Ciel, ce Cœur de la Nature,
Est de l'Oëil Createur vne riche peinture:
Dieu, comme le Soleil, emplit de ses bontez,
Les lieux deserts, non moins que les lieux habitez:
Il ne distingue point les rangs, ny les fortunes:
Aux petits cóme aux grands ses graces sont cómunes:
Il void de mesmes yeux, porte de mesmes doits,
Nourrit de mesmes soins, les Sujets & les Roys:

Et depuis le roseau qui sur les ondes ploye,
Iusqu'au Cedre hautain qui sur les Monts ondoye,
Depuis ce Feu regnant, qui sur nos testes luit,
Iusqu'à ces petits vers, qui s'allument de nuit,
Il n'est rien que sa main n'éleue & ne cultiue;
Rien qui sous ses regards, & dans son sein ne viue.
Celuy qui s'est soûmis au culte de la Croix,
Celuy qui du Talmud suit les bizarres loix,
Le Maure, le Payen, le Turc, & le Marane,
Le pur & le soüillé, le saint, & le profane,
Sujets à sa conduite, & nourris de ses soins,
Par tout le trouuent prest à remplir leurs besoins.
Il conserue son calme, au milieu des Mosquées,
De l'encens qui se brule aux Demons offusquées:
Sans dépit, il soûtient de sa main, les Autels
Des Serpens & des Chats adorez des Mortels:
Aux courses du Pirate il preste ses Etoiles;
Il luy preste les vents qui remplissent ses voiles:
Et sa Mer, comme luy, sert sans distinction
Le Deuot de la Mecque, & celuy de Sion.
Merueilleuse Bonté, diuine Patience,
Qui ne t'alteres point de tout ce qui t'offence;
Qui nourris en ton sein, qui portes en tes bras,
Et tes Enfans soûmis, & tes Enfans ingrats:
Et pour sauuer vne Ame, au salut destinée,
Souffres de cent Pecheurs la troupe mutinée;
Qu'à iamais dans le Ciel les Bienheureux Esprits,
Brillans de tes clartez, de ton amour épris,
De l'ardeur de leurs cœurs, & du vent de leurs aisles,
Te fassent vn concert de flames éternelles.
Que sur la Terre encor, ceux qui suiuent ta Loy,
Fassent des Encensoirs de leurs cœurs deuant toy,
De viuans Encensoirs, qui de ton feu s'allument,
Et tout le Monde au loin de ta gloire parfument.
Mais comme le Soleil, Source des plus beaux feux,
Ne paroist, quoy qu'il fasse, en rien plus merueilleux,

Qu'en ce qu'il fait au Ciel, où ses rayons fournissent,
La lumiere & la force aux Globes qu'ils remplissent;
De mesmes, il n'est rien en quoy Dieu fasse voir,
Plus de grandeur meslée auec plus de pouuoir,
Plus de gloire alliée auecque plus de grace,
Qu'il fait en ce supréme & magnifique espace,
Où tous les Bien-heureux qui composent sa Cour,
De ses reflexions ont la vie & le jour.
  Là, selon que sur eux, plus ou moins il rayonne,
Il étend ou restreint, le tour de leur Couronne:
Il emplit plus ou moins, leurs yeux de sa clarté:
Et l'image qu'en eux exprime sa Beauté,
Est ou forte ou legere, est ou grande ou petite,
Selon le champ qu'elle a du fond de leur merite.
  Ainsi, de ses rayons par le Ciel épandus,
Receus diuersement, diuersement rendus,
Le Soleil illumine Estoiles & Planetes;
Et leurs Spheres sous luy, sont obscures ou nettes;
Selon que leur matiere apporte à sa clarté,
Ou plus de politesse, ou plus de pureté.
  La Nuit sur ce Theatre a son sang & sa montre:
Iamais auec le Iour elle ne s'y rencontre;
Elle aime à se montrer en silence & sans bruit:
Vne Troupe étoilée en pompe la conduit:
Les vnes vont deuant, les autres vont derriere:
Toutes ont sur le front cinq pointes de lumiere:
Toutes ont dans les mains des bouquets de pauots,
Dont l'influence inspire aux hommes le repos.
  La Lune au teint d'argent, regne sur cette bande;
Douze rais tortillez luy font vne guirlande;
Sa face à jours diuers, jusques à quatre fois,
Change d'air & de front dans le décours d'vn mois.
Quelquefois tenebreuse, & de crespe voilée,
Elle semble vne Veufue en deüil & desolée.
Son Frere d'autrefois, à ses yeux se montrant,
D'vn regard amoureux la lumiere luy rend:

Il renaiſt ſur ſon front vne lueur cornuë,
Qui les ombres diſſipe & menace la nuë:
Sa face pleine apres, forme vn cercle pareil,
A celuy qu'en naiſſant nous forme le Soleil.
 Cependant rõde & pleine, elle a des taches ſombres,
Soit que ces taches ſoient des rides ou des ombres.
Souuent elle decline ; & ſa clarté ſouuent,
S'obſcurcit des vapeurs que luy pouſſe le vent:
Elle va quelquefois juſqu'à la défaillance,
Sans receuoir ſecours de ſon Intelligence:
Et ſans que le Soleil, ſon Frere & ſon Amant,
Luy donne en ſon Eclipſe aucun ſoulagement.
Le Soleil, quoy qu'il regne, & qu'il ait la lumiere,
Du pur écoulement de la Source premiere;
Quoy qu'il ſoit étably l'Intendant des Saiſons,
A ſes defauts luy-meſme, & ſes declinaiſons.
 Choſe étrange pourtant, que rien dans la Nature,
Ne ſoit exempt de tache, & libre de ſoüillure!
Les Corps les plus parfaits, & les plus acheuez;
Les Eſprits les plus grands, & les plus éleuez,
Les plus fortes Vertus, les Ames les plus hautes,
Ont leurs obſcuritez, leurs chutes, & leurs fautes.
L'vn a le vuide au front, l'autre l'a dans le cœur:
L'vn manque de conduite, & l'autre de valeur:
Chaque fruit a ſon ver, chaque jour a ſa nuë;
Chaque homme a ſa foibleſſe ou ſecrete ou connuë.
Il n'eſt rien d'accomply, rien de plein parmy nous:
Le rude eſt joint au fort, le fade eſt joint au doux:
Celuy-là qui s'eſtime vn Soleil en lumiere,
Eſt taché des deffaux, qui ſuiuent la matiere:
Celle-là qui ſe penſe vn Aſtre en pureté,
A l'humeur mal-faiſante, & le ſouffle infecté:
Cet autre dont l'eſprit croit éleuer ſes aiſles,
Au deſſus du bas Monde & des choſes mortelles,
A les dents d'vn Dragon, & les yeux d'vn Serpent;
Rien ne ſe peut ſauuer du venin qu'il épand:

S'il n'eſt pernicieux, du moins eſt-il auare;
S'il n'eſt aigre & mordant, il eſt au moins bizare.
Il n'eſt pas juſqu'au Ciel, où les Eſprits volans,
Quoy qu'éclairez de Dieu, quoy que pour Dieu brûlâs,
Ne ſouffrent des deffaux, qui comme vne fumée,
Meſlée auec le feu d'vne lampe allumée,
Retardent leur chaleur, tachent leur pureté,
Et font comme vn broüillas qui ternit leur clarté.
Auſſi, toûjours confus, & plus rouges de honte,
Que du feu, qui du cœur à la face leur monte,
Ils ſemblent ſe cacher des voiles que leur font,
Leurs aiſles, qui du pied les couurent juſqu'au front.
Encore apres cela, l'Homme s'en fait accroire;
Il affecte la montre, il ſe pique de gloire:
Vne ſimple étincelle, vne foible lueur,
Qui luy ſort de l'Eſprit, luy fait groſſir le cœur:
Et ſouuent, cependant, cette lueur qu'on loüe,
N'eſt qu'vn éclat trompeur, qui dore de la boüe:
Cette étincelle n'eſt qu'vn feu de ver luiſant,
Formé de pourriture, & de phlegme peſant.
Et tandis que le Ciel void tomber ſes Colonnes,
Que les Anges confus mettent bas leurs Couronnes,
Vne bale de cendre aux Aſtres veut voler,
Vn Mouſcheron ſe veut aux Anges égaler.
Que diray-je du Temps, & de ſes harmonies?
Du Cercle, où les Saiſons, comme Sœurs bien vnies,
Toutes de meſme taille, & de meſme grandeur,
Font ce Branle eternel, ſi juſte en ſa rondeur,
Qui ſur le meſme rang, par ordre les ramene,
Et tour à tour les fait Maiſtreſſes de la Scene?
L'vne jeune & parée, a des fleurs ſur le ſein,
D'autres fleurs ſur le front, & d'autres à la main:
Vne troupe de Iours beaux & frais l'accompagne;
De leurs aiſles les vns éuentent la campagne:
Les autres de leur ſoufle allument en paſſant,
Les flames de la Roze, & de l'Oeillet naiſſant.

L'autre halée & chaude, est toûjours couronnée,
D'vne tresse d'épics en guirlande tournée;
Tous les Iours de son train rouges, secs & brulans,
Ont le visage en feu, comme l'ont tous ses Vents.
La troisiéme moins brune,& de chaud moins halée,
Porte au front la Grenade, à l'Orange meslée:
D'vne Corne elle épand toute sorte de fruit,
L'Abondance l'escorte, & le Plaisir la suit:
Et des grenas de vigne attachez autour d'elle,
La font paroistre aux yeux aussi riche que belle.
La derniere a le Corps de froidure gelé;
Son habit de frimas & de neige est collé;
De longs glaçons pointus luy couronnent la teste;
La Bise l'accompagne auecque la tempeste;
Et les Iours de sa suite obscurs, chenus, & courts,
Sont & les plus fâcheux & les plus laids des Iours.
Chose étrange! ces Sœurs en tout si differentes,
Aux reglemens du Temps, sans delay déferentes,
Promptes à leurs deuoirs, contentes de leurs droits,
Se bornent dans les tours assignez à leurs mois.
Toutes également exactes & loyales,
A garder de leurs rangs les justes interuales,
Soit qu'il faille rentrer, ou qu'il faille sortir,
Ne se laissent iamais de leur cours diuertir.
A paroistre à son tour chacune est ponctuelle;
Chacune apres son tour à ceder est fidelle:
Et comme il n'en est point, qui se fasse presser,
A l'heure qu'il luy faut le Theatre laisser;
Il n'en est point qui tarde, & qui se fasse attendre,
Du moment qu'il luy faut sur la Scene se rendre.
Que ce concert est beau! que les Iours & les Mois,
Sont à l'honneur de Dieu d'harmonieuses voix!
Que ce train ponctuel, que cette exacte suite,
Depuis vn si long-temps, si justement conduite,
Nous montre bien qu'il est vn Esprit Createur,
Qui soit comme Intendant, soit comme Directeur,

Gouuerne ces accords, ces cadences mesure,
Et maintient l'Harmonie en toute la Nature!
En vain allegue-t'on vn aueugle Hazard:
L'aueuglement icy ne peut auoir de part.
Vn Phantosme sans yeux, sans esprit, sans oreilles,
Ne peut estre l'Autheur de semblables merueilles.
Si le Hazard ne peut trouuer le mouuement,
Qu'à la main du Ioüeur demande l'Instrument:
S'il ne peut rencontrer le nombre & la cadence,
Que veut du Baladin, la regle de la Danse;
Comment trouueroit-il sur la Scene des Temps,
Ces branles si reglez, ces accords si constans,
Qui se font par le cours des Mois & des Années,
D'vn train toûjours égal, toûjours juste tournées.
Sous la Sphere où la Lune a son appartement,
La place est assignée au plus noble Element.
De là comme vne tiede & ployable ceinture,
Des froideurs de la Lune, il deffend la Nature;
Et corrige en passant, d'vn chaud doux & benin,
Ce que son influence apporte de venin.
Là, nourry de soy-mesme, & viuant sans matiere,
Il conserue sa flame aussi pure qu'entiere.
Aussi, sans s'éleuer, sans descendre iamais,
Dans sa Sphere il joüit d'vne éternelle paix.
Les Vents jusques à luy ne portent point leur bouche;
Les Hyuers n'ont frimas ny neige qui le touche;
Et tandis que sous luy, l'air en ruisseaux se fond,
Que les foudres tombans Tours & Palais défont,
Que la cime des Bois & des Montagnes fume,
Sous la chute des feux que la Tempeste allume;
Cependant sans fumée, aussi bien que sans bruit,
Et de jour en repos, comme en repos de nuit,
Il maintient son ardeur dans vne consistance,
Qui n'a rien du bas Monde, & de son inconstance.
Ce feu Superieur, qui brûle sans fumer,
Est vn rare Modele, à qui veut bien aimer.

Mais aimer purement, & d'vne noble flame,
Qui se tienne toûjours à la cime de l'Ame;
Sans iamais s'abaisser aux sales alimens
Que la graisse & le corps donnent à leurs Amans.
Aussi, l'Amour pudique est vne descendance,
Est vn écoulement de la premiere Essence:
C'est vn Feu de ce Feu, qui de soy mesme épris,
Entre dans tous les corps & dans tous les Esprits;
Et de l'effusion de sa viue lumiere,
Donne le teint, le trait, la forme à la Matiere.
Ce feu dõc qui nous viẽt du Centre des beaux feux,
Veut estre toûjours pur, & toûjours lumineux:
Il ne peut rien souffrir, qui soüille ny qui fume,
Dans vn cœur, où le Beau de sa lueur s'allume.
Il cherche le secret, il aime à se cacher:
Il fuit auecque soin tout ce qui peut tacher:
Il va toûjours par haut; & sans iamais descendre,
Comme il est tout esprit, il ne fait point de cendre.
Ny dans les mauuais Iours, ny sous les mauuais Vents,
Il ne se change point au changement des Temps:
Et quoy que le Malheur de nuages le bate,
Quoy que sur luy l'Enuie en orages éclate,
Il laisse sans s'éteindre, & mesme sans baisser,
Le nuage se fondre, & l'orage passer.
L'Air au dessous du Feu, tient la place seconde;
C'est le commun tresor de ce qui vit au Monde;
La part en est égale au Petit comme au Grand;
On le prend au Desert, à la Cour on le prend;
Le Forçat en joüit sous la rame qu'il traisne;
L'Esclaue n'en perd rien sous le poids de sa chaisne;
Et jusqu'en ces cachots, où iamais il ne luit,
Où le Iour n'est receu qu'à l'abry de la Nuit;
L'Air entre sans le Iour, quelque noir qu'il y fasse;
Et seul, malgré la Nuit, il y remplit sa place.
Ce Corps de tous les Lieux, ce Lieu de tous les Corps,
Qui se trouue au dedans, qui se trouue au dehors;

Est au Sage vn Portrait, quoy qu'il soit inuisible,
De cet Esprit immense, ineffable, insensible,
Qui sans sortir de rien, à tout exterieur,
Sans se restraindre en rien, à tout interieur;
Est le centre & le lieu, l'espace & la mesure,
Des Corps grands & petits qu'embrasse la Nature.
Cõme il emplit les grãds sans croistre & sans grossir,
Il emplit les petits aussi sans s'accourcir;
Et le mesme par tout, a la mesme étenduë,
Dans vne goute d'eau sur l'herbe répanduë,
Qu'en ce vaste Element, où Baleines & Thons,
Flotent comme dans l'air, volent les Mouscherons.
L'Air est le Magazin, où se fait l'équipage,
De l'Archange guerrier, qui preside à l'orage.
Là, se forgent sans fer ces Bombes de vapeur,
Dont les Moles, les Tours, les Montagnes ont peur.
Là, sont les Coutelas à lames flamboyantes;
Et les lances de feux & d'éclairs ondoyantes;
Là, sont ces Chariots, qui de force traisnez,
Par les Vents limonniers à leur joug enchaisnez,
Du bruit de leurs harnois, & de leur attelage,
Font le Monde trembler, du haut au bas étage.
Là, se forgent encor ces foudres acerez,
De six flames ardens, de six pointes ferrez,
Qui mettent tout en feu, quand au son du Tonnerre,
Décochez du nuage, ils tombent sur la Terre.
Armement merueilleux! & qui nous fait bien voir,
Qu'aupres de Dieu, les Rois ont fort peu de pouuoir!
Pour s'armer, il leur faut épuiser en machines,
La Terre auec ses Bois, les Monts auec leurs Mines;
Reduire par Cantons le pauure Genre humain,
Tantost à la chemise, & tantost à la faim;
Traisner des Legions d'or & de fer couuertes,
Par les restes affreux des Prouinces desertes:
Et tout cet appareil à si grands frais dressé,
Auecque tant de peine, & de bruit amassé,

Si Dieu dans leur Party, sur le tout ne se range,
Ne sçauroit leur suffire à raser vne grange.
Les Armemens de Dieu qui s'éleuent sans frais,
Qui se forment sans corps, ont bien d'autres effets.
Il fait fondre les Monts du souffle de sa bouche;
Il met à sec les Mers où sa seule ombre touche;
Et du ton de sa voix, les foudres allumez
Les Tonnerres émeus, & les Vents animez,
Renuersent les Citez auec les Citadelles;
Et détruisent les Camps des Nations rebelles.
Bien dauantage encor, d'vn regard de ses yeux,
Mais de ces yeux qui font la guerre aux glorieux,
Des plus fermes Estats il abbat les Colonnes;
Et fait aller en cendre & Sceptres & Couronnes.
Cependant, chose étrange! on tremble sous les Rois,
Le ventre contre terre, on se range à leur voix,
Et l'on n'obeït point à celuy qui sans foudre,
Peut mettre auec les Rois les Royaumes en poudre.
L'Air n'est pas seulement la matiere & le lieu,
De l'Armement qui sert aux coleres de Dieu:
Il est encore fait pour seruir de Ceinture,
A l'étroite vnion de toute la Nature:
Pour seruir de Canal aux longs écoulemens,
Qui descendent du Ciel, sur les bas Elemens:
Et prester vn passage, aux rayons de lumiere,
Qui font viure les Corps, & peignent la Matiere.
C'est là, que sont pendus ces Arosoirs flotans,
Qui dispensez par l'Ange étably sur les Temps,
Desalterent la Terre & les Plantes nourrissent,
De l'eau, qu'à leurs besoins, de mesure ils fournissent.
Puissance merueilleuse! admirable pouuoir,
Qui d'vn crespe roulant se fait vn reseruoir;
Où l'eau par sa vertu, sans appuy suspenduë,
Et comme par vn crible auec poids épanduë,
Produit icy des fleurs, là des feüilles produit;
Icy nourrit la souche, & là nourrit le fruit;

Se

Se meſle à la racine, & ſe meſle à l'écorce;
Fait là de la verdure, & là fait de la force:
De meſme que le lait, dont l'Enfant ſe nourrit,
Donne aux yeux ce qui brille, au teint ce qui fleurit,
Donne la force aux nerfs, à la chair la molleſſe,
La conſiſtance aux os, à la peau la tendreſſe;
Et le meſme par tout, forme en ce petit corps,
Les reſſors au dedans, & la montre au dehors.
 Sous l'Etage de l'Air, eſt l'Etage de l'Onde,
Ample & riche ornement de la Scene du Monde,
Où du grand Artiſan la grandeur ſe fait voir,
Comme dans vn mobile & liquide Miroir,
Qui tantoſt en repos, & tantoſt en tourmente,
Sa Clemence & ſon Ire aux Humains repreſente.
 Qu'il eſt plaiſant à voir, quand ſes flots applanis,
Et comme vn marbre égal au niueau reünis,
Paroiſſent vne glace ondoyante & fidelle,
Qui ſe change en Rubis, ſous l'Aurore nouuelle!
Le Soleil vient apres, qui fait de ſes rayons,
Sur ce mobile champ mille rares crayons.
Pour ne point apporter de trouble à ſon ouurage,
Et receuoir à plein les traits de ſon Image,
L'Element s'applatit; & preſte à ſes pinceaux,
Sans rides & ſans plis la ſurface des eaux.
Là, de ſoy-meſme il fait vne ardente figure,
Qui montre deux Soleils aux yeux de la Nature.
Les Pilotes ſurpris de leur égalité,
Ont peine à diſtinguer le vray, de l'imité:
Et l'on diroit à voir les arbres du riuage,
S'incliner à tous deux, & battre leur feüillage,
Que l'amour naturel, qu'ils ont pour le Soleil,
Les porte encore à faire honneur à ſon pareil.
 Les Poiſſons d'autre-part, accourent à la foule,
A ce nouueau Soleil, qui s'allumant s'écoule:
Les miroirs naturels dont ils ſont émaillez,
Brillent à la lueur de leurs dos écaillez;

Et les plis qui ſur eux en cercles s'arrondiſſent,
La nuance & l'éclat au loin en reflechiſſent.
Mais que cet Element eſt de ſoy bien diuers,
Quand les Vents orageux, Miniſtres des Hyuers,
De leur grotte laſchez ſur la Plaine ondoyante,
Y portent auec eux le trouble & la tourmente!
Alors on voit les flots, de leurs aiſles foüetez,
Mugiſſans de dépit, de fureur agitez,
Iuſqu'à la Region où la foudre s'allume,
Pouſſer auecque bruit vn deluge d'écume.
Le Ciel s'en obſcurcit; le Soleil effrayé,
De peur d'en eſtre éteint, ou d'en eſtre nayé,
Ramaſſe ſes rayons, reſſerre ſa lumiere,
Et couuert d'vn nuage, acheue ſa carriere.
Auſſi-toſt retombant auec vn bruit pareil,
Apres auoir en vain effrayé le Soleil,
Ils ſemblent ſe deuoir abbatre dans l'Abyſme,
Où iamais rien n'alla, que la peine & le crime.
Toſt apres on les void, comme Moles roulans,
L'vn à l'autre enchaiſnez, & pouſſez par les Vents,
Menacer & Falaiſe & Dune de naufrage,
Et tourner vers les bords leur colere & l'orage.
A les oüir mugir, à les voir écumer,
Qui ne croiroit qu'ils vont Châps & Monts abyſmer?
Qui ne craindroit de voir la fabrique du Monde,
Retourner au Chaos de la Terre & de l'Onde?
Cependant ces fougueux vers le bord arriuant,
Quoyqu'enflez de courroux, quoyque pouſſez du Vent,
Vaincus par la Vertu d'vn ſecret caractere,
Adouciſſent leur fougue, & perdent leur colere.
Vne ligne que Dieu ſur le ſable traça,
Vn mot d'authorité que ſa bouche y laiſſa,
Sont les Digues sãs corps, ſont les râparts ſans maſſe,
Qui repriment leur courſe, & brident leur audace.
Ils ont beau ſe groſſir, ils ont beau s'éleuer,
Il leur faut là ſe rompre, il leur faut là creuer.

La parole de Dieu leur impose silence;
La trace de ses doits retient leur violence;
Et soit effet de crainte, ou suite de dépit,
Apres de longs efforts reculant vers leur lit,
Ils ne laissent du leur, à la riue écumeuse,
Que du grauier bourbeux, & de l'algue baueuse.

Que cette obeïssance & ce respect des flots,
Qui suspendent leur cours, bridez auec deux mots,
Deuroient faire de honte à tant d'Esprits rebelles,
Que ny les Loix de Dieu, ny les Loix naturelles,
Ny peine, ny loyer, ny douceur, ny pouuoir,
Ne peuuent r'amener aux termes du deuoir!
Vn Element fougueux, indocile, indontable;
Se range sous vn frein, fait de trois grains de sable;
Et l'Homme à qui Dieu mesme a de ses propres doits
Imprimé son Image, est rebelle à ses Loix.
Loin de suiure l'Instint de cette noble empreinte,
Ec'atante d'esprit, & de lumiere teinte,
Qui voudroit qu'il allast du moins par interest,
A ce Beau Primitif, dont il est le Portrait:
Il perd le Corps & l'Ame à suiure des nuages,
Formez d'vn air trompeur, & de fausses Images:
Et pour cette imposture, il se fait deserteur,
De son Bien, de sa Fin, & de son Createur:
Il rompt tous les liens de loyers & de peines,
Qui doiuent gouuerner les Volontez humaines:
Et l'espoir ny la peur de la vie auenir,
Dans la sujetion ne le peuuent tenir.

La Mer toûjours égale, toûjours & sans mesure,
Donne & reçoit les eaux de toute la Nature.
Par les chemins couuerts d'vn Monde sousterrain,
Sources, Fleuues, Estangs, descendent de son sein;
Et dans son mesme sein, Estangs, Fleuues, Fontaines,
Par des chemins ouuerts r'entrent à cuues pleines.
Mais comme en se vuidant, elle ne baisse point,
Elle s'emplit aussi sans s'éleuer d'vn point.

Elle a le mesme fond, & la mesme étenduë,
Soit quand l'humide Hyuer de sa Cruche épanduë,
A torrens a versé, sur les champs inondez,
De ses Tresors neigeux les amas débordez;
Soit quand la Canicule alterée & fievreuse,
De secheresse ardente, & de soif furieuse,
A succé jusqu'au sable, & sources & ruisseaux,
Et de toute la Terre a consumé les eaux.
Elle est par tout la mesme, & soit sous la Ceinture,
Où le hale éternel a noircy la Nature:
Soit sous celle, où l'Hyuer luy fait de ses glaçons,
D'éternelles pâleurs, & d'éternels frissons,
La Mer également haute, large & profonde,
Conserue sans déchet l'immensité de l'Onde:
Et toute immense aussi qu'elle est, & qu'on la void,
Elle ne croist non plus qu'vn Point, ny ne décroist.
Ainsi cet Ocean Eternel, inuisible,
Qui de sa gloire remplit le Monde intelligible,
Et par diuers ruisseaux en ce Monde descend,
De soy toûjours est plein, & de soy toûjours grand.
Les Cieux, les Elemens, les Esprits, la Matiere,
Sortent de son Essence, & la laissent entiere:
Elle s'épand par tout sans se diminuer;
Elle peut sans déchoir ses dons perpetuer:
Et tant de Nations celestes & brillantes,
Tant de Peuples d'Esprits, & de Flames roulantes,
Tant de Corps de matiere & de formes diuers,
Dont l'assemblage fait le Corps de l'Vniuers,
Sortirent de son sein, lors que nâquit le Monde,
Cóme encor tous les jours, on void du sein de l'Onde,
Sortir sans interest, non moins que sans effort,
L'écume & le grauier qu'elle rejette au bord.
Comme il ne décroist point, aussi ne peut-il craistre,
Auec le Monde né, mille Mondes à naistre,
Fussent-ils comme encens à son honneur brûlez,
Fussent-ils en offrande à sa gloire immolez,

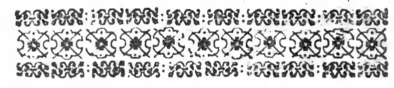
Ne luy donneroient pas vn rayon dauantage;
Ne le feroient en rien plus heureux ny plus ſage:
Et mille Chœurs nouueaux de Miniſtres volans,
Comme Lampes d'Amour, autour de luy brûlans,
Ne pourroient, quoy qu'épris d'vne ardeur eternelle,
Ajouſter à ſa gloire vne ſeule étincelle.
  Mais qui pourroit conter les Peuples écaillez,
Les vns ſans ornement, les autres émaillez,
Ceux-cy petits de corps, ceux-là de corps énormes,
Et tous diuers d'inſtincts, d'eſpeces, & de formes,
Qui dans le vaſte ſein de l'humide Element,
Ont le repos, le cours, le giſte, & l'aliment?
  Là ſous les flots chenus de la plaine coulante,
La Baleine ſe meut comme vne Iſle roulante:
Ses nageoires qui ſont pareilles à des vans,
Mettent l'onde en écume à l'entour de ſes flancs:
Et du terrible écueil de ſon affreuſe teſte,
D'vn ſoufle égal à ceux qui portent la tempeſte,
Deux fleuues élancez vont noyer les Oyſeaux,
Et font paſſer la Mer ſur les Mats des Vaiſſeaux.
  Là, des autres troupeaux ſans voix & ſans haleine,
Les vns pres des rochers au chant de la Sirene;
Les autres pres des bancs, paiſſent l'algue & les joncs,
Aux concerts que leur font les trompes des Tritons.
Tous, ſans diſtinction de forme ny de maſſe,
Grands & petits ont là leurs paſquis & leur place.
Quoy que pleins de la Mer, ils ne l'épuiſent point,
Quoy qu'infinis en nombre, ils y ſont cõme vn point:
Et tant de Corps diuers, n'y font pas plus de foule,
Que l'écume qui paſſe, ou le grauier qui coule.
  Tous les Eſtres ainſi ſont dans l'Immenſité,
Que leur ouure le ſein de la Diuinité:
Ils en ſont tous remplis, & iamais ne l'empliſſent;
Ils ne l'vſent iamais, & toûjours s'en nourriſſent;
Et de tous les coſtez, ils ne trouuent que Dieu
Qui ſert à tous, de fin, de centre & de milieu.

Qu'vne Ame eſt bien-heureuſe auec cette penſée!
Qu'il luy doit eſtre doux, de ſe trouuer placée,
Dans vne Mer de Biens, de Gloire, & de plaiſirs,
Dont vne ſeule goute aſſouuit ſes deſirs!
Il n'eſt point là d'écueil, il n'eſt point là d'orage,
Qui puiſſe l'obliger à craindre le naufrage.
Le port s'y prend par tout, & le fond nulle part;
On s'y peut abyſmer, ſans courir de hazard;
Plus on s'y precipite, & plus le precipice,
Y rend la chûte heureuſe, & la perte propice.
La Terre eſt miſe au centre; & fait le fondement,
Dans le corps de ce vaſte & riche Baſtiment.
Mais quoy que la moins noble elle n'ait en partage,
Que les ameublemens qui ſont du bas étage;
Elle a dequoy pourtant, & ſe faire admirer,
Et faire du Structeur la puiſſance adorer.
Qui ne l'admireroit, cette Maſſe immobile,
Qui ſans gond, ſans piuot, ſans ſuport & ſans pile,
De pouſſiere formée, & ſuſpenduë en l'air,
Des Vents toûjours battuë, & des flots de la Mer,
Ferme à l'aſſaut des Vents, ferme à l'aſſaut de l'onde,
Subſiſte de ſon poids dans le vuide du Monde?
Mais qui n'admireroit le Structeur tout-puiſſant,
Qui ſans materiaux, ſans outils bâtiſſant,
A ſi bien alligné le plan de cette maſſe;
L'a ſi bien, ſur vn point affermie en ſa place;
A pris auec tant d'art, de ſes dimenſions,
L'exacte ſymmetrie & les proportions;
Et l'a dans l'air aſſiſe en ſi juſte diſtance,
Du Cercle qui la ceint de ſa circonference;
Qu'également par tout à ſes points répondant,
Et d'vn égal aſpect le Ciel la regardant,
Elle en reçoit auſſi, d'vne influence égale,
Qui jamais ne s'épuiſe, & vient ſans interuale,
L'eſprit qui dans ſon ſein, par ſes veines s'épand,
Et quoy que Vierge, Mere & Nourrice la rend.

Mais Nourrice en tout temps, comme en tout temps [enceinte,
Elle est de tous costez de sa Famille ceinte;
Famille de Geans, de Nains, de Corps diuers,
Les vns nus de naissance, & les autres couuers;
Les vns sans mouuement, & les autres mobiles;
Les vns forts & puissans, & les autres debiles.
Elle les porte tous, sans ployer sous le poids,
De tant de Nations d'Animaux, & de Bois,
De tant d'Arbres Geans reuestus de verdure,
Qui de son large sein tirent leur nourriture;
Qui la succent toûjours, & mesme apres cent ans,
Quoy que chenus de mousse, & ridez par le temps,
Ne se trouuent pas moins collez à sa mammelle,
Que ceux dont la naissance est encore nouuelle.
Mais lors qu'apres l'Hyuer, le Belier étoilé,
Ramene le Soleil jeune & renouuellé;
Qu'il est doux de la voir reprendre auec l'Année,
De verdure pompeuse, & de fleurs couronnée,
La premiere jeunesse, & les premiers atours,
Que luy vid autrefois le Premier né des Iours,
Quand à la voix de Dieu, feconde deuenuë,
De seche qu'elle estoit, de confuse, & de nuë,
Elle sembla vouloir disputer d'agrément,
Et contester de gloire auec le Firmament!
Sa Famille feüilluë alors renaist comme elle;
Chaque arbre alors reprend vne vertu nouuelle;
De chenus qu'ils estoient, on les void rajeunir:
On les void à la grace, à la fleur reuenir:
Et leurs bras qui sembloient engourdis de froidure,
Recouurant la vigueur auecque la verdure,
Sous l'aisle des Zephirs, sous celle des Oyseaux,
Qui joignent leurs concerts au murmure des eaux,
Paroissent ressentir leur nouuelle jeunesse,
Et par leur mouuement font voir leur allegresse.
Que pour nous la Nature a bien fait d'autres Loix!
Les Arbres tous les ans reuiuent vne fois;

Leur jeunesse reuient fleurie & couronnée,
Auecque la Saison qui rajeunit l'Année,
Et l'Homme que les Ans vne fois ont changé,
Sur qui l'hyuer de l'âge vne fois a neigé,
Courbé de pesanteur, & chenu de vieillesse,
Iamais ne refleurit, iamais ne se redresse.
Il n'est point de Printẽps pour luy, qu'apres le Temps,
Qu'en ces lieux éleuez sur la route des Ans,
Où l'âge est sans declin, & la vie immortelle,
Sans se renouueller se void toûjours nouuelle.
Heureux trois fois celuy, qui passera du Cours,
Où le Pere des Temps a limité ses jours,
A ce Iour permanent, à ce Temps immobile,
Où la vie est durable, asseurée & tranquile!
Qui joüira sans fin de cette Eternité,
Où les Fleurs sans Printemps, où les Fruits sans Esté,
Se forment des rayons d'vne viue lumiere,
De toute ombre épurée, & de toute matiere.
De Mesmes, aspirons, si nous auons du sens,
A ce Iour détaché de la chaisne des Ans,
Qui subsiste tout seul, sans principe & sans terme,
Sans Aube qui le mene, & sans Nuit qui l'enferme.
Tous les Iours d'icy bas, courts, changeans, orageux,
N'engendrent que soucis, & qu'épines sous eux:
Tous sont sujets aux Vents qu'excite la Fortune,
Qui peu souuent propice, & souuent importune,
Se plaist à la tempeste, à la pluye, aux broüillas;
Bat sans distinction, le haut comme le bas;
N'épargne point le Cedre, épargne moins la Palme;
Et fait vn an d'hyuer, pour vne heure de calme.
Vostre Nom si fameux, des Muses si vanté,
Aux bords de la Vistule, & sur l'Elbe chanté,
A-t'il rompu le Vent, & deffait le nuage,
Quand sur luy quelquefois ils ont poussé l'orage?
Vos deux Freres, si grands, si sages, si parfaits,
L'vn Directeur des Loix, & l'autre de la Paix,
N'ont-ils

N'ont-ils pas eu leur part au Temps qui fait la pluye,
De mesme qu'ils l'ont euë à celuy qui l'essuye?
On sçait que la Vertu, le Sçauoir, le Renom,
Sont vn fonds de tout temps fixe en vostre Maison:
Et que vous naissez tous, naturels Politiques,
Magistrats naturels, au bien des Republiques.
On sçait que vostre Sens & vostre Probité,
Qui des plus enuieux le cœur ont merité,
Vous auroient fait regner où regne la Iustice,
Quand vous n'en tiendriez pas le Trône par office.
Et que ne dit-on point, du poids qu'à vostre voix,
A deffendre le bien, à soûtenir les droits,
Du Pupille accablé, de la Veufve opprimée,
De l'Innocence infirme, & d'appuy desarmée?
Que ne dit-on encor de cette fermeté,
Qui donne de la force à vostre probité,
Qui iamais ne ploya, sous ces Vents fauorables,
Sous qui le Cedre mesme & le Pin sont ployables;
Et contre le deuoir iamais ne fléchiroit,
Quand du fameux Perou, tout l'or la chargeroit?
Que ne dirois-je aussi, de la belle maniere,
Dont vous ciuilisez Themis, toûjours si fiere?
De cet air obligeant, de ce doux entretien,
Qui l'Hõneste Hõme, en vous, joint à l'Hõme de bien;
Et par vne charmante, & nouuelle figure,
Vnit la bonne grace à la Magistrature?
Mais tout cela, De Mesme, est borné du present,
Qui ne sera que poudre, au premier coup de Vent;
Et ne nous laissera de la Grandeur humaine,
Au deça du cercueil, qu'vne ombre creuse & vaine.
Changeons donc de visée;& tournons tous nos soins,
A ce Bien eternel, où tous les Biens sont joints;
Où tous les Biens, qui sont sous le Temps, volatiles,
Sont de la fermeté de leur Centre, immobiles:
Là, toûjours, en desir, & iamais en dégoust,
En joüissant de Dieu, nous joüirons de tout.



DE LA PAIX DV SAGE.

A MONSIEVR DE MONTMOR, Conseiller du Roy en ses Conseils, & Maistre des Requestes de son Hostel.

ENTRETIEN XII.

Il represente le repos & la felicité du Sage, purgé d'auarice & d'ambition; Les inconstances & les vicissitudes de la Fortune; La bizarrerie & l'extrauagance de ses amours: & montre que ses presens & ses caresses contribuënt moins à la douceur de la vie, que l'étude de la Sagesse.

HABERT, à qui le Ciel dés l'enfance premiere,
Fit part de cette pure & diuine lumiere,
Qui sans la jonction de l'étude & des ans,
Fait les Sages & les Sçauans;
Que vous estes heureux d'auoir loin de l'Enuie,
Trouué le repos de la vie;
Et mis vostre Esprit à couuert,
Soit de l'Ambition qui tant de Monde perd;

Soit de l'infame & barbare Auarice,
Qui de soy-méme, est le premier supplice!
Vous auez trouué le secret,
De viure sans reproche, & mourir sans regret:
Et l'assiete haute & solide,
Où vostre Ame n'a rien de bas ny de timide,
Est celle où se doit conseruer,
Le Sage qui voudra, comme vous, s'éleuer,
A cette Region de bonace éternelle,
D'où la Paix void le trouble & le hazard sous elle.
Tout est, par tout ailleurs, variable & mouuant:
Icy regne la vague, & là regne le vent:
L'vn voguant à souhait, dans la Mer fait naufrage:
L'autre est dans l'air, abbatu de l'orage:
Il ne se void que chute & reuolution,
Au Païs de l'Ambition:
Tel qui paroit vn roc, se casse comme vn verre;
Tel qui monte au matin, sur le soir tombe à terre.
Combien en a-t'on veu, combien en voyons-nous,
Qui n'estant pas fondez en vertu, comme vous,
Et portant à faux sur le vuide,
D'vne apparence peu solide,
Precipitez en s'éleuant,
Ont seruy de joüet au vent;
Et sont retombez dans l'orniere,
Où fut leur Fortune premiere?
Combien de Colosses dorez,
Des Peuples & des Grands en commun adorez,
Apres auoir de l'imposture,
De leur vaine dorure,
Abusé quelque temps,
Les Peuples & les Grands;
De leur baze abatus, par vn éclat de foudre;
Ont à peine laissé ce qu'il faloit de poudre,
Pour en couurir, de leurs Titres passez,
Les caracteres effacez?

La Fortune bizarre & fantaſque Potiere,
Met en œuure toute matiere;
Dans ſes moules, & ſous ſes mains,
L'argile prend vn tour reſpecté des humains:
Et les couleurs qu'elle luy donne,
Les traits diuers dont elle la façonne,
La font auec honneur au Palais receuoir;
Chacun ſe preſſe pour la voir;
On l'approche de la Couronne;
La Cour en troupe l'enuironne;
Et de tous coſtez les Flateurs,
La chargent de parfums, & la couurent de fleurs.
Mais le jeu n'eſt pas de durée;
L'argile peinte & figurée,
Auſſi-toſt que l'enuie à la Fortune en vient,
Perdant l'appuy qui la ſoutient,
De ſa hauteur tout à coup renuerſée,
Et ſur la terre en cent pieces caſſée,
Deuient bouë aux pieds des paſſans,
Qui luy reprochent leur encens.
D'autres ont dit que la Fortune,
Eſtoit vne Princeſſe à mille Amans commune:
Toute vieille qu'elle eſt, elle fait tous les jours,
Noueaux deſſeins & nouuelles amours.
Aujourd'huy gracieuſe, & demain mépriſante,
Mais chaque jour libertine & changeante,
Elle aime à l'auanture, & ſe donne ſans choix,
Aux Valets comme aux Roys:
Pour des Nains mõſtrueux, pour des Negres eſclaues
Elle a quitté des Sages & des Braues:
Et ſon caprice a mis des Filoux, en des lieux,
Preparez pour des demy-Dieux.
Vous le ſçauez, Habert, vous à qui les Hiſtoires,
Ont déployé leurs plus ſecrets Memoires;
Vous qui n'ignorez rien de tout ce que le Temps,
A renfermé dans le treſor des Ans.

Vous auez veu les traits de sa folie,
Dans la Ville autrefois Reyne de l'Italie:
Et dans cet autre, où le grand Constantin,
Transporta des Romains l'Empire & le Destin.
Des Valets nez au joug, destinez à la chaisne,
Ont esté caressez de cette folle Reyne:
Et Bizance l'a veuë, auec emportement,
Se faire d'vn Eunuque, vn ridicule Amant.
Mais vous sçauez aussi, par où son inconstance,
Termina cette extrauagance;
Et quelle fut la pitoyable fin,
De son Eutrope & son Ruffin.
Rome ne la vid pas plus sage,
Et ne la vit pas moins volage:
Le Peuple Dominant se dépita cent fois,
Et cent fois murmura de ces bizarres choix:
Le Senat mesme Intendant de l'Empire,
Eut beau faire & beau dire;
Elle ne changea point de mœurs,
Elle aima jusqu'aux Escrimeurs;
Et sans honte se fit, en public, idolatre,
D'Esclaues tirez du Theatre.
Pensez-vous qu'elle ait parmy nous,
Ou fait de meilleurs choix, ou pris de meilleurs goûts?
Combien de fois sur les bords de la Seine,
De ses folles amours a-t'elle fait la vaine?
Combien de fois a-t'elle au Peuple abandonné,
Celuy qui de ses mains fraischement couronné,
Venoit de paroistre auec elle,
Dans vn Char de façon nouuelle,
Eclatant de plus d'or, & faisant plus de bruit,
Que celuy des Heros que la Gloire conduit?
Mais quãd cette chãgeante & fantasque Maistresse,
Auroit de la constance, auroit de la sagesse;
Croyez-vous qu'elle pût auecques ses faueurs
Contenter les Esprits, & retenir les cœurs?

A-t'on la nuit moins douce, & moins tranquile,
Dans vn lit d'vne étoffe vile,
Et sous vn plancher peint de gris,
Que sous ces precieux lambris,
Où l'Art est en dispute auecque la Nature,
Et la Matiere auecque la Figure?
Dequoy sert-il, pour reposer en paix,
D'estre dans vne Alcoue éleuée à grands frais?
D'auoir en Cabinets, d'auoir en Parquetages,
L'Inde venuë en France, à trauers cent naufrages?
Qui ne sçait point que les Soucis
Sont la vermine des grands Lits?
Que, ny quenoüilles d'or, ny draps de toile fine,
Ny couuertures de la Chine,
Ny tout ce que le Luxe a de rare & de cher,
Ne sçauroit les en dénicher?
On les void ces fâcheux reptiles,
Sur le Satin ramper à longues files:
Toute la nuit le Riche les entend,
D'vne sourde & maligne dent,
Sans respecter ny façons ny matieres,
Ronger rideaux & cantonnieres;
Et le Sommeil voltigeant à l'entour,
Y peut à peine entrer auec le jour.
Tous les autres presens que fait auec largesse,
Cette bizarre & volage Maistresse;
Tout ce que l'on desire, & tout ce que l'on suit,
Ne peut, mesme en son sein, faire vne bonne nuit.
Combien dans l'Ecarlate ont le visage bléme?
Combien ont le vertige auec le Diadéme?
Et si l'auguste tour qui ceint le front des Rois,
Où luit l'Authorité, d'où descendent les Loix,
De la teste des Rois n'oste pas les racines,
De mille piquantes épines;
Croira-t'on qu'vne Mithre, vn Mortier, vn Cordon,
Pieces de moindre prix, & de bien moindre nom,

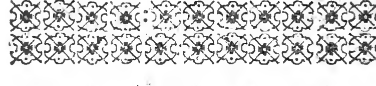
Receus des mains de cette Extrauagante,
Arreste les desirs d'vne Ame mécontente,
Et pour la r'afermir, luy donne plus de poids,
Que le Sceptre n'en donne aux Rois?
En vain sur l'Or, & sur les Pierreries,
On se repaist de riches réueries:
On brille en vain de Soye & de Clinquans,
Les soins & les chagrins n'en sont pas moinspiquans.
Les Lingots du Perou, les Perles du Mexique,
Ne peuuent rien contre la Sciatique:
Et le parchemin d'vn Breuet,
De Duc & Pair, sous le cheuet,
De quelque ambition qu'vne teste soit pleine,
Ne guerit point de la Migraine.
Ruelles, Cabinets, Portiques & Salons,
Ne sont qu'espaces vains embellis de grands noms,
Où de tout temps la Vertu mal venuë,
Où la Paix à peine connuë,
N'ont pû iamais ny de jour ny de nuit,
S'accommoder au trouble, & supporter le bruit.
Dans le vuide pompeux de ces riches demeures,
On voit voler à toutes heures,
Certains Oyseaux de nuit, domestiques des Grands,
Et des Palais naturels Habitans,
Les Cœurs voluptueux, gastez de pourriture,
Les Orgueilleux bouffis d'enflure,
Les Auares d'or alterez,
De ces Oyseaux sans repos deuorez,
Sont les Images veritables,
Du Promethée introduit dans les Fables.
Officiers & Valets, les armes à la main,
Pour les garder veillent en vain;
L'importune& maligne engeance,
Sous leurs armes passant, trompant leur vigilance,
Se va percher, en dépit d'eux,
Sur le costé des Maistres malheureux.

Il n'eſt veſtemens, ny parures,
Qui preſeruent de leurs piqueures:
Le ſang vient des cœurs déchirez;
Il vient des Eſprits vlcerez;
Les Cordons & les Croix s'en moüillent;
L'Ermine & la Pourpre s'en ſoüillent;
Et les Manteaux meſmes des Rois,
S'en trouuent tachez quelquefois.
Sans cela, tous les Biens qui paſſent,
Soit que le Sort les oſte, ou que les Ans les caſſent;
Soit que l'vſage en ſoit changeant & peu certain;
Soit qu'ils aillent de main en main,
D'vn flux égal au flux de ces Fleuues ſi viſtes,
Qui font tant de chemin, & ne font point de giſtes;
Ces Biens toûjours coulans, toûjours preſts à couler,
Qu'à la moindre ſecouſſe on void choir ou branler,
Ne ſont pas Biens, à qui le Sage
Se doiue fier dauantage,
Que l'on ſe fie aux feüilles que le Vent,
Sur la plaine va pourſuiuant.
Vous n'eſtes pas, Habert, de ceux que la Fortune,
Vaine Idole de la Commune,
Tient de ſes liens enlaſſez,
Et dans ſa Roüe embaraſſez:
Fatale & dangereuſe Roüe,
Dont l'aueugle Hazard ſe joüe;
Et qui de tant de monde entraiſne auecque ſoy,
Le repos & l'honneur, l'innocence, & la foy.
Tandis que ceux qui roulent apres elle,
Follement abuſez de ſa courſe infidelle,
Moitié ſalis, & moitié déchirez,
Sont à trauers la boüe, & les ronces tirez;
Vous regnez dans la Paix, que la Philoſophie,
Donne à ceux qu'elle deïfie.
Tantoſt vous conuerſez auec l'Antiquité,
Qui par la barbarie & la ferocité,

Des mauuais temps, autrefois abolie,
Dans la Grece & dans l'Italie,
Sous vn Ciel plus benin, & dans vn air plus doux,
A trouué Rome & l'Attique chez vous.
Tantost vous presidez aux doctes Conferences,
Qui se font par vos soins, sur les droits des Sciences;
Et deuant vous Aristote & Zenon,
Assistez des Docteurs Partisans de leur nom,
Debattent en repos, & d'vn ton pacifique,
La Cause du Lycée, & celle du Portique.
Vous terminez par vos décisions,
Leurs differens & leurs pretentions:
Et vos auis sont mis en titres d'Axiomes,
Entre les Loix des deux Royaumes,
Au dessus de tous les Decrets,
Des vieux Latins & des vieux Grecs.
Quelquefois reuoyant les Cartes
Du Monde Epicurien, découuert par Des Cartes,
Vous suiuez de l'Esprit les mouuemens diuers,
De ces corps en plein jour de tenebres couuerts,
De ces essains errans d'Atomes fantastiques,
Qui dans ces Païs Chimeriques,
Voltigeant au hazard, font tous les changemens
Des Saisons & des Elemens.
Voyageant d'autrefois par vostre Galerie,
Sur vn Monde en tapisserie;
Sans vaisseau vous allez de l'vne à l'autre Mer,
Sans aisles vous passez les Regions de l'Air.
Vous trouuez au Midy, ces obscures Minieres,
Qui sont de tous nos soins les brillantes matieres.
Vous découurez au Nort, des Mõts toûjours couuerts
De la blanche toison, qu'y laissent les Hyuers.
Et de là costoyant le riuage, où l'Ibere,
Se va perdre en la Mer, qui borne l'Hemisfere,
Vous remontez vers le Leuant,
Sans le secours des flots, & sans l'aide du Vent.

Par tout où vous passez, vous accordez les Princes,
Vous reglez leurs Conseils, vous marquez leurs Pro-
Et tout cela se fait par le pouuoir, [uinces;
De vostre Esprit, & de vostre Sçauoir.
Quand il vous plaist, ces fameux Secretaires,
Qui des Siecles passez ont écrit les Affaires;
Soit ceux que la Grece a portez,
Soit ceux que l'Italie autrefois a vantez,
Vous découurent des Politiques,
Gouuerneurs des Estats, Moteurs des Republiques,
Les Machines & les ressors,
Les adresses & les efforts.
Vous voyez là de ces Testes capables,
Les projets en orgueil,comme en masse, effroyables.
Les Solons, les Cesars, & pareils Artisans,
Etalent deuant vous leurs desseins & leurs plans.
Là les Catons, & les Fabrices,
Gens ennemis du Luxe, & Censeurs des Delices,
Mais humains pourtant & courtois,
Et Tuteurs modestes des Loix,
Apprennent à vostre Ame, aussi droite qu'entiere,
Cette obligeante & ciuile maniere,
Dont vous sçauez les Deuoirs balancer,
Regler les Interests, & les Droits dispenser;
Et dont vous maniriez les Affaires publiques,
Suiuant le train des plus grands Politiques,
Si vous n'auiez toûjours preferé le repos,
Aux injures des Vents, au tumulte des flots,
Dont, par fois la Fortune, & par fois la Nature,
Selon que des Saisons le veut la conjoncture,
Iette au trauers des bancs, pousse dans les rochers,
Les grands Vaisseaux & leurs Nochers.
Virgile quelquefois, & quelquefois Horace,
Pour vous entretenir descendent du Parnasse:
Chacun d'eux vous fait part,
Des secrets de son Art:

Et chacun d'eux, en vous quittant, vous donne,
Quelques feüilles de sa Couronne.
D'autrefois vous prestez vos yeux,
Vous étendez vos soins, aux Simples curieux,
Dont, chez vous, le Soleil éleue les semences,
De ses plus pures influences.
Ceux qu'il nourrit vers le riche Berceau,
Que le Iour naissant a sur l'eau,
N'ont pas la teinture si viue;
Quoy que dés le matin, l'Aurore les cultiue,
De la pointe des mesmes feux,
Dont elle peint, en traits si lumineux,
Les Rubis, la Perle, & l'Opale,
Que des riues du Gange elle apporte à Cefale.
Et tout ce qui nous vient, de ces bords rougissans,
Où l'Arabe cueille l'Encens,
Ne vaut pas la seule Amaranthe,
Qui de pourpre & d'ór éclatante,
Semble tirer son lustre & sa beauté,
De l'innocente & pudique clarté,
De cette Ieune Nompareille,
Qui de vostre Maison maintenant la merueille,
En vertu, comme en grace vn jour,
Doit faire l'honneur de la Cour.
Que ces emplois, HABERT, sõt bien plus honorables,
Sont bien plus innocens, que tous ceux des Cõtables!
Que vous estes heureux, à beaucoup moins de frais,
Que les Donneurs d'Auis, & les Faiseurs de Prests!
Vostre bonheur au moins est pur & legitime;
On ne peut vous en faire vn crime:
Et l'on ne met point vos Contans,
Entre les miseres du Temps.



GAZETTE DV PARNASSE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE S[T] AIGNAN.

ENTRETIEN XIII.

En cette Gazette du Parnaſſe, qui eſt vn Païs où toutes choſes ont de l'eſprit & de la voix; vne Sirene raconte vne nouuelle Metamorphoſe : Vn Perroquet fraiſchement venu des Indes, fait recit des preparatifs qui s'y font pour le Commerce des François; & la Sirene conclud par le bruit que la reputation du Roy fait en toute l'Aſie.

HONNEVR de la Cour de ce temps,
Modele des Braues galans,
Amy de Mars & de Mineruе,
Saint Aignan, que Dieu vous conſerue:
Et que voſtre Aſtre allant toûjours,
De meſme train, de meſme cours,
Sans qu'orage le diuertiſſe,
Sans que nuage l'obſcurciſſe,
Monte d'vn heureux aſcendant,
Par deſſus l'Enuie & le Vent,

Et tienne le haut dans l'eſtime
Du Prince le plus magnanime,
Le mieux fait, le plus fortuné
Qui depuis Pharamond ſoit né.
Souffrez tandis qu'on vous habille,
Que d'vne auanture gentille,
Qu'au Parnaſſe hier on m'apprit,
I'amuſe vn moment voſtre Eſprit.
Car Rubans, Collets, & Manchettes,
Vains filets des vaines Coquettes,
Liens plus vains des vains Amans,
Ne ſont pas vos amuſemens;
Et quelque Galant qu'on vous croye,
Vous n'eſtimez de petite oye,
Que l'aſſortiment qui ſe fait,
De l'épée & du piſtolet.
La coſte droite du Parnaſſe,
Prend ſa pente vers vne place,
Ceinte d'vn rang de Lauriers vers,
De Roſes ſans pointes couuers,
Et d'vn cercle que la Fontaine,
Luy fait en roulant vers la plaine,
Là naiſſent ſur le bord des eaux,
Certains melodieux Oyſeaux,
Diuers d'eſpece & de plumage;
Mais qui parlent tous vn langage,
Harmonique, rond, meſuré,
Et diuinement inſpiré:
Et les voix qu'à la Renommée,
Preſte cette troupe emplumée,
Quand elle arriue à ce Reduit,
Sont celles qui font tout le bruit,
Dont ſes Trompettes retentiſſent,
Et ſes Gazettes ſe r'empliſſent.
Mais toutes ces voix ne ſont pas,
D'aſſauts, de ſieges, de combas.

Il en eſt de Paix & de feſte,
Comme de Guerre & de conqueſte;
Et le Recit que ie vous fais,
Eſt vn de ces Recits de Paix,
Qu'vne harmonieuſe Syrene
Chantoit au bord de la Fontaine,
Où vont boire tous les Eſprits
De l'amour des Muſes épris.
Les Graces toûjours obligeantes,
Toûjours belles & bienfaiſantes,
D'vn ſoin commun auoient nourry
Vne Beſte à poil de Soury,
Vne ſinguliere Levrette,
Mignonne, careſſante, adrete;
Qui ſçauoit faire mille tours,
Qui les accompagnoit toûjours,
Soit qu'aueque l'Amour leur Frere
Elles joüaſſent chez leur Mere.
Soit qu'auec Flore & le Printemps,
Le Fauory des jeunes Ans,
La fleur d'orange ſur la teſte,
Elles fuſſent à quelque Feſte.
Auſſi les trois charmantes Sœurs,
Ne nouriſſoient que de douceurs,
La Levrete aimable & gentille
Qu'elles appellerent Ionquille.
Elles luy donnoient maſſepains,
Et biſcuits peſtris de leurs mains;
Et de friandiſes pareilles,
Luy jettoient de pleines Corbeilles.
Tous les matins pour l'embellir,
Elles auoient ſoin de cueillir,
Tout ce qui fleurit ſous l'haleine,
Dont Zephire embaume la plaine,
Et toûjours ſa gorge éclatoit,
D'vn cercle d'or qu'elle portoit,

Où pendoient trois fines Opales,
Naturelles Orientales,
Sur lesquelles d'vn petit trait,
L'Amour son Portrait auoit fait:
Et l'auoit dans le mesme espace,
Ioint à celuy de chaque Grace,
Les estimant contre la Mort,
Pour Ionquille vn charme assez fort;
Mais la mort inuincible aux charmes,
Comme elle est insensible aux larmes,
Sans considerer de si prés,
Ny les pierres ny les portraits,
Soit peu discrete, ou trop seuere,
Elle qui pardonne à Cerbere,
Sur la Levrete mit la dent,
Et ie vay raconter comment.
Là-haut sur la voûte azurée,
Dans la grande Sale dorée,
Qui brille d'vn jour eternel,
Se fit vn festin solemnel.
Les Graces aueque Ionquille,
Plus propre qu'vne jeune Fille,
Se trouuerent à ce Festin,
Qui dura du soir au matin:
La Levrete pour l'amour d'elles,
Receut cent caresses nouuelles,
Et cent morceaux délicieux,
Soit des Déesses, soit des Dieux.
Le jeune Eschanson de la troupe,
Luy donna du lait dans sa coupe;
Toutes les Muses à l'enuy,
De chaque plat qui fut seruy,
Le plus délicat enleuerent,
Et la Mignonne en regalerent.
Sur la fin auant que sortir,
Chacun voulant s'en diuertir,

Luy renouuella ſes careſſes,
Qu'elle paya de ſes ſoupleſſes.
Les Graces luy firent des nœus,
D'vne treſſe de leurs cheueux.
La Nuit, de ſix boutons d'Etoiles,
Détachez des bords de ſes voiles,
Luy fit vn précieux collier,
Que Vénus luy voulut lier,
D'vn galant fait de Nompareille,
Qu'elle auoit alors ſur l'oreille.
L'Aurore meſme alloit donner,
Ses perles pour la couronner,
Quand la Canicule offencée,
De la voir ainſi careſſée,
D'enuie & de rage grondant,
Luy vint porter vn coup de dent.
A cette atteinte peſtilente,
Ionquille mourant ſe lamente;
Les Graces aueque douleur,
Pleurent leur perte & ſon malheur.
La troupe en eſt toute affligée;
Et la Canicule vengée,
De crainte de punition
Va ſe cacher ſous le Lyon.
Pour faire honneur à la Levrete,
Que chacun plaint, chacun regrete;
Ses yeux en Etoiles changez,
Aupres de Vénus ſont rangez.
De ſon cuir que teignit l'Aurore,
Et qui fut parfumé de Flore,
Vn corps de juppe fut formé,
D'or & de perles recamé,
Que les Graces ſe reſeruerent,
Et dont Therese elles parerent,
Le jour que ſolennellement,
A Lovis ſon Royal Amant,

Elle fut en pompe menée,
Par la Paix & par l'Hymenée.
Ainſi la Syrene conclut,
Et dans l'inſtant qu'elle ſe tut,
Vn Oyſeau de figure étrange,
Arriué de delà le Gange,
Long-temps où repoſer chercha,
Et ſur vn Laurier ſe percha.
Sur la nuance de ſa plume,
Vne viue pourpre s'allume;
Le bleu ſe meſle auec le vert;
Le jaune dans le blanc ſe pert,
Et les frais Rubis de la Roſe,
Au ſouffle du Zephir écloſe,
Quoy que brillans, quoy que dorez,
Ne peuuent eſtre comparez,
A ceux que porte au bout des aiſles,
Cet Oyſeau des Terres nouuelles.
A peine ſe fut-il perché,
Et du bec au Laurier touché,
Que perdant ſon accent ſauuage,
Et parlant vn nouueau langage,
Il nous étonna du recit,
Qu'en termes rimez il nous fit,
Des raretez des Terres neuues,
De la richeſſe de leurs Fleuues;
Et du bruit que dans ces Païs,
Fait déja le Grand Roy des Lys.
Il nous apprit que vers la riue,
Où l'Indien de couleur d'oliue,
Voit le Char qui porte le Iour,
Commencer ſon oblique tour,
Déja les plus riches Prouinces,
Recherchoient aueque leurs Princes,
Sur le merite, ſur la foy,
Sur les forces d'vn ſi grand Roy,

O

Depuis le Chinois, jusqu'au Perse,
Son support & nostre commerce,
Que les riuages de leurs Mers,
De Tresors en barres couuers,
Tendoient les bras à nos Pilotes,
Ouuroient leurs Havres à nos Flotes.
Que plus que iamais diligent,
L'Astre qui fait l'or & l'argent,
Dés que l'Aurore le r'appelle,
Employoit d'vne ardeur nouuelle,
En faueur du Roy des François,
Le plus noble de tous les Roys,
Les plus precieuses matieres,
Qu'il nourrisse dans les Minieres.
Que les Estoiles aujourd'huy,
A l'enuy trauailloient pour luy,
En Forests odoriferantes,
En pierres fines & luisantes:
Qu'on voyoit sur toutes ces Mers,
Les Nereïdes aux yeux pers,
Tantost sur les vagues portées,
Et par les Daufins escortées,
Solliciter le Dieu des eaux.
De leur amener nos Vaisseaux:
Et tantost sous vne falaise,
Chanter les beautez de THERESE,
Et faire aueque des boutons
Que leur ont peschez les Tritons,
Diuerses façons de parure,
Pour sa robbe & pour sa coëffure.
A ce recit que fit l'Oyseau,
La Syrene assise sur l'eau,
Ajousta que vers le Scamandre,
Vn grand bruit s'estoit fait entendre,
De la tombe où git en repos,
L'ombre d'Achille auec ses os:

Qu'vn bruit pareil, où Babilonne,
De ses Murs l'Eufrate couronne,
Auec pareil étonnement,
Estoit sorty du Monument,
Où se conserue d'Alexandre,
La memoire aueque la cendre;
L'vn & l'autre, de son cercueil,
Où vit encore son orgueil.
Répondant auec jalousie,
Au bruit que répand par l'Asie,
Et par les Mers des enuirons,
La Messagere à cent clairons,
Qui de ses cent bouches à peine,
Peut fournir ce qu'il faut d'haleine,
Afin d'égaler de ses voix,
Les Vertus du Roy des François.
Qu'à son nom sans autre menace,
Les barbares Lunes de Thrace,
Auoient fait voir en leur pasleur,
Leur étonnement & leur peur;
Qu'on auoit veu sous les auspices,
Au Rhin, au Danube propices,
Le Turc vers le Rhab auancé,
Iusqu'au Bosphore repoussé;
Et dans vne terreur panique,
L'Aigle de l'Estat Germanique,
Ne reclamer pour se sauuer,
Et son Aire se conseruer,
Contre les Chasseurs de Bisance,
Que l'arc des Chasseurs de la France.
La Syrene ainsi le chanta,
Ainsi l'Echo le repeta;
Les Cignes voisins qui l'oüirent,
A d'autres Cignes le redirent;
Vn souffle coulant sur les eaux,
En fit prendre l'air aux roseaux;

Et Pegaſe à cette nouuelle,
Hanniſſant & battant de l'aiſle,
Sembla regreter que ſon dos,
N'euſt à porter noſtre Heros,
Dans les Lices que la Victoire
Doit vn jour ouurir à ſa gloire.



PLAISANCE, OV LES DIVERTISSEMENS DE L'AVTOMNE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTAVSIER.

ENTRETIEN XIV.

Il fait vne Description Poëtique de la Maison de Plaisance, qui est à Madame de Villesauin, & de la Campagne d'alentour; & rend conte des Diuertissemens innocens que l'on y prend durant l'Automne.

APPVYE' d'vn Balcon, qui couronne vne Allée,
De Iasmin d'Espagne étoilée,
La plume de Cigne à la main,
Ie vous écris à Saint Germain,
Saintemore aussi noble, aussi sçauant que sage,
Braue de sens, non moins que de courage;
Pour vous faire part des plaisirs,
Qui satisfont icy mes innocens desirs:

Et vous apprendre à quoy ie passe des iournées,
Plus pures que n'en ont les Isles Fortunées,
Auec tout l'or & tous les diamans,
Qu'elles ont du credit des Faiseurs de Romans.
La celebre Maison, qu'on appelle Plaisance,
Est sur vne facile & modeste éminence,
Pres de la plaine où fut le Chasteau de Beauté,
Du temps des Valois si vanté,
Les Graces apres sa ruïne,
Considerant l'éminence voisine,
Delibererent d'y bastir,
Auec dessein de iamais n'en sortir.
Sur l'auis de leurs yeux, l'entreprise arrestée,
Est sans remise executée.
Cent Amours Artisans venus de toutes parts,
Auec les cordes de leurs arcs,
Prennent de toute la structure,
L'allignement & la mesure.
D'autres, du son que font leurs arcs bandez,
Et comme violons à leurs voix accordez,
Attirent apres eux arbres, pierres & brique,
Necessaires à la fabrique,
Sans attendre vn plus grand effort,
Que cet harmonieux accord,
Tous les materiaux d'eux-mesme se polissent,
Prennent leurs rangs d'eux-mesme, & d'eux-mesme [s'vnissent,
Et forment tout le Bastiment,
Soit par instinct, ou par enchantement.
Qui sçait ce que l'Amour a d'attraits & de force;
Ce que l'harmonie a d'amorce;
Qui sçait qu'vne Cité, du faiste aux fondemens,
Se bastit autrefois au son des instrumens:
Et que ce fut l'Amour qui sans roue & sans grue,
Tira d'vne carriere aux Humains inconnue,
Tous ces grands Corps si beaux & si diuers,
Dont l'assemblage a formé l'Vniuers;

Ne ſera pas de foy ſi dure,
Sur le fait de cette ſtructure.
Apres le logis éleué,
Et de toute piece acheué,
Les Amours ardens à l'ouurage,
Tournent leurs ſoins au jardinage.
Sans aller chercher d'autre bois,
Ils aſſemblent tous leurs Carquois:
Chacun d'eux en tire les fléches,
Dont ſe font dans les Cœurs de ſi puiſſantes bréches:
Et leur oſtant leurs fers dorez,
Et leurs aiſſerons colorez,
Ils les plantent ainſi, ſans plume, & déferrées,
Sur des lignes qu'ils ont au niueau meſurées.
Les fléches des Amours, ſoient-ils grands ou petits,
Se font de plus d'vn bois, & ſont de plus d'vn prix:
Il en eſt de Roſier, qui leurs épines laiſſent,
Dans les Cœurs de ceux qu'elles bleſſent.
Il en eſt de bois de Laurier,
Par leſquelles on eſt ou Poëte, ou Guerrier.
D'autres qui ſont du bois où d'vn feu d'écarlate
La Royale Grenade éclate,
Ont pour leur but, par vn plus heureux choix,
Les Cœurs des Reynes & des Roys.
D'autres ſont de Ciprés, dont l'atteinte cruelle,
Porte la mort & le deüil auec elle:
Celles qui ſont de Palme impriment dans le Cœur,
Les piquans aiguillons qui portent à l'Honneur:
Et celles de cet Arbre, où l'Orange ſe dore,
Des jaunes rayons de l'Aurore,
Pouſſent l'Eſprit aux auares deſirs,
Comme celles de Myrthe attirent aux plaiſirs.
Toutes ces fléches differentes,
En vn moment deuinrent plantes,
Sous la main, ſous les yeux, au ſouffle des Amours,
Qui dónent, cóme on ſçait, la vigueur aux beaux jours;

Et qui d'vne haleine feconde,
Font naiſtre & ſubſiſter tout ce qui vit au Monde.
Ainſi le Iardin fut planté;
Et ſans Soleil de Printemps, ny d'Eſté,
La terre en vne matinée,
Se vit richement couronnée,
De Roſes, de Iaſmin, de Myrthe, d'Orangers,
Et de tout ce qui fait l'ornement des Vergers.
Lap lace du Iardin la plus fauoriſée,
Et des Graces depuis toûjours la plus priſée;
Fut vn Reduit du reſte ſeparé,
Et d'vn Myrthe épais ramparé,
Où furent miſes les ſemences,
Des innocentes Bienveillances.
Il vint là de menus Soucis,
Plus blancs & plus beaux que les Lys:
Pres des Soucis il y vint des Penſées
Pures, de bonne odeur, en floquons ramaſſées:
Il y germa des Soins ſemblables à ces fleurs,
Où la Nature a fait vn jeu de ſes couleurs:
Comme elles, en vn jour, ils naiſſent & flétriſſent;
Et comme elles auſſi iamais ils ne tariſſent.
Il y vint de plus par bouquets,
Certaine eſpece de Bien-faits,
Dont la touffe longue & pendante,
Comme pennaches d'Amaranthe,
Semble à la main ſe preſenter,
Et les deſirs des paſſans inuiter.
A ce lieu ſi plaiſant les Graces s'arreſterent,
Et le nom de Plaiſance en commun luy donnerent;
Auſſi toûjours depuis elles l'ont habité,
Sans auoir de regret au Chaſteau de Beauté.
C'eſt en ce lieu que ie paſſe l'Autonne,
Regalé tous les jours, des ſoins d'vne Perſonne,
Qui met le point de ſa felicité,
A faire bien auec facilité.

Les Graces & la Complaisance,
L'éleuerent dés son enfance:
Elle en apprit le secret d'obliger:
L'art de gagner les Cœurs, & de les engager:
Elle en apprit comment les volontez se plient;
De quelle attache elles se lient;
Auec quelles douceurs, & de quelles façons,
Se preparent ces hameçons,
Qui donnent aux bien-faits du goust & de la force,
Et qui sont des Esprits la plus charmante amorce.
Aussi, depuis ces jeunes ans,
Bienfaisante par tout, carressante en tout temps,
Elle s'est fait vne habitude,
De seruir, d'obliger de mesme promptitude,
Que l'Air nous sert de son humidité,
Et le Soleil de sa clarté.
Vne source qui toûjours pleine,
Descend à gros boüillons sur le sein de la plaine,
Ne preste pas le secours de ses eaux,
A l'indigence des Ruisseaux,
Auec vne si pronte & si facile aisance,
Que preste à ses Amis la Dame de Plaisance,
L'obligeant secours de ses soins,
Necessaires à leurs besoins.
La Grace qui toute autre Grace
De bien loin en elle surpasse,
Est la sincere Foy, dont coule l'onction,
De la pure Deuotion.
Iusques au fond son Ame est teinte
De l'esprit de cette Huile sainte:
Le feu de son cœur s'en nourrit;
Son âge mesme en refleurit:
Par ses Bienfaits & par ses bons Exemples.
Elle en vse à l'honneur des Autels & des Temples:
Et pour le bien des malheureux Humains,
La Charité le fait distiler de ses mains.

Dans vn sejour si beau, chez vne telle Hostesse,
En vn temps que le Ciel de ses dons fait largesse,
Vous pouuez bien juger, vous qui jugez si bien,
Si les plaisirs peuuent manquer de rien;
Et si les heures sont heureuses,
Qui sont de ses plaisirs riches & precieuses.
Dés le matin, si-tost que le Soleil,
Se laisse voir à son réveil;
Auec respect ie me presente,
Deuant sa clarté renaissante;
Et par ses rayons remontant,
Comme par vn chemin de flambeaux éclatant,
Ie m'éleue à la Mer des clartez eternelles,
Dont les Astres ne sont que foibles étincelles.
Qu'il est pompeux à voir, cet Astre Roy du jour,
Quand il se leue au milieu de sa Cour,
Qui par ordre & de rang, haut & bas l'enuironne,
Et de ses largesses rayonne!
Le Peuple ne void rien de toutes ces beautez:
Ses yeux au dehors arrestez,
N'ont point appris à percer la Matiere,
De leur obscure & pesante lumiere.
Ce n'est qu'aux Fauoris du Dieu Patron des Vers,
Que tous ces tresors sont ouuers:
Et pour eux, d'vne claire & precieuse glace,
Qui vient aux Rochers du Parnasse,
Certaines Lunetes ce sont,
Par où d'vn regard net & pront,
Ils découurent du Beau la veritable face,
Sous l'enuelope de la Masse.
Muny dés le matin de ces yeux de crystal,
Et tourné vers l'aspect du Ciel oriental,
Ie voy ces portes azurées,
D'or & de pourpre figurées,
Rouler sur leurs gonds de vermeil,
Et s'ouurir au train du Soleil.

L'Aurore, comme sa Fourriere,
Deuant luy marche la premiere;
Au lieu de craye, elle porte à la main,
Vn Rubis éclatant d'vn feu pur & serain:
Les restes de la nuit deuant elle s'enfuyent;
L'air s'éclaircit, les nuages s'essuyent:
Et les Bois qui sembloient dans leur ombre perdus,
Se releuent les bras tendus;
Comme faisant effort, pour aller à la suite,
De l'Astre qui les ressuscite.
Le Soleil monte cependant,
Sur vn grand Char d'écarboucles ardent;
Les Heures d'or & de perles chargées,
De part & d'autre à ses costez rangées,
De leurs bras donnent mouuement,
Au Char qui roule également;
Et qui laisse sur son orniere,
De longues traces de lumiere.
De ces traces, le long de l'air,
Il descend sur la Terre, il descend sur la Mer,
De lumineuses étincelles,
Qui portent la chaleur & la vie auec elles.
En vn moment i'en voy l'œillet se colorer,
Le jasmin se blanchir, l'orange se dorer.
I'en voy les roses allumées,
Et d'vn esprit de pudeur animées,
Menacer qu'elles brûleront,
Les mains qui les violeront.
Les Amours innocens vont des pieds & des aisles,
A ces premieres étincelles:
Ils en r'allument leurs flambeaux;
Ils s'en font d'autres feux noueaux;
Ils en preparent la semence,
Des Amitiez de pure bien-veillance:
Et par là naissent dans les cœurs,
Imbus de leurs viues chaleurs,

Le respect, le culte, l'estime,
Le tendre instinct, le desir legitime,
Et tous les autres mouuemens,
Qui font les honnestes Amans.
Des mesmes grains de celeste lumiere,
L'or & l'argent viennent dans la Miniere:
La perle dans l'onde se fait;
Le rubis sur la roche naist;
Et tout ce qui se voit de beau dans la Nature,
En prend l'esprit & la teinture.
De là, tournant vers le prochain canal,
Ma veuë & mes yeux de crystal,
Ie voy sur l'eau d'azur & d'argent émaillée,
La Nymphe de Marne éueillée,
Qui pour estre veuë & pour voir,
Se leue sur son lit auecque son miroir;
Et sa tresse humide prese te,
A la chaleur qui suit la clarté renaissante.
La blonde Troupe de son train,
Le peigne de joncs à la main,
Et l'éponge d'ambre trempée,
A la coëffer est occupée.
Le poisson d'argent étoilé,
Et sur l'argent, de pourpre tauelé,
De tous costez accourt à la dorure,
De sa flotante cheuelure,
Dont chaque poil est chargé d'hameçons,
Plus dangereux aux Amours qu'aux Poissons,
De part & d'autre du riuage,
Il se voit des lits de feüillage;
Où les Zephirs qui sans faire de bruit,
Auoient dormy toute la nuit,
Se réueillent à la lumiere,
Que leur reflèchit la Riuiere.
A peine ont-ils secoué le sommeil,
Que se leuant le visage vermeil,

La bouche enflée, & les aisles couuertes,
De plumes jaunes, rouges, vertes,
Et de toutes autres couleurs,
Qui se forment du jour nué sur les vapeurs;
Ils se répandent par la plaine,
Autant que peut les porter leur haleine;
Et vont entre les bras des arbres éueiller,
Les Nymphes qui voudroient encore sommeiller.
Comme elles couchent habillées,
Sur des matelats de feüillées,
Sans autre tour de lit, & sans autres rideaux,
Que le vert touffu des rameaux;
En vn moment ie les voy prestes,
Ie voy degouter de leurs testes,
Le vif argent, qui de l'air écoulé,
A l'or de leurs cheueux le matin s'est meslé.
Les vnes, aussi-tost, le long de la prairie,
De beaux restes encore agreable & fleurie,
Se dépeschent de moissonner,
Auant le chaud du jour, de quoy se couronner.
Les autres vont danser au frais que leur presente,
Du Saule amy des eaux, l'ombre verte & branlante;
Le Vent qui passe au trauers des roseaux,
Pour répondre à leurs voix, s'en fait des chalumeaux;
Et pour accompagner la danse,
L'arbre se meut des bras à la cadence.
Apres la danse & les chansons,
Les autres vont dresser des pieges aux poissons,
Qui suiuent comme vn rhé, le tissu des lumieres
Qui par lignes descend de leurs viues paupieres:
Les autres que le cor, & les confuses voix,
Des Veneurs & des chiens appellent vers les Bois,
Vont sur la route de Saint Maure;
Apres vn beau Chasseur, que la Lune & l'Aurore,
Encore en ce temps rauiroient,
Et sur leurs Chars enleueroient;

Comme on dit qu'elles enleuerent,
Deux autres beaux Chasseurs, qui d'amour les blesse-
Sans le juste respect qu'elles ont toutes deux, [rent;
Pour la Nymphe du sang des Dieux,
Qu'vne Etoile plus fortunée,
A son Hymen a destinée.
On remarque en sa mine vne noble fierté,
Qui sert comme de pointe & d'arme à la beauté:
On luy voit sur tout le visage,
Vne teinture de courage;
Et tel est-il déja, que son Pere parut,
Lors que jeune Chasseur, les Lyons il courut,
Qui sortis furieux des Campagnes Belgiques,
Et soûtenus des Aigles Germaniques,
Sur les champs de Rocroy, de leur chûte sanglans,
Ou perdirent la vie, ou laisserent les dents.
Qu'il aime peu cette innocente chasse,
Où la valeur n'a point de place!
Que les Ours de Russie, & les Loups Transsyluains,
Seroient bien à son gré plus dignes de ses mains,
Que cette troupe fugitiue,
Que la Marne luy voit poursuiure sur sa riue!
Et qu'il feroit au loin, dans les champs Polonois,
Bruire son arc & son carquois,
Si la Vistule, vn jour, vouloit que son suffrage,
L'appellast à chasser le long de son riuage!
Ie passe ainsi le jour, tant qu'il est encor frais,
Tantost dans vn Parterre entouré de Ciprés:
Tantost le long d'vne terrasse,
Des prez de cent toises de face;
Où viennent du costau voisin,
Vert de feüille, & noir de raisin,
Les ris & les chansons des troupes innocentes,
Qui du sang de la vigne ont les mains rougissantes.
Ces pures & simples chansons,
Ne se chantent pas sur les tons,

De cette Musique hardie,
Qui s'entend à la Comedie,
Où le Chantre en l'air suspendu,
Sur la foy d'vn ressort quelquefois mal tendu,
Prepare auec éclat, & dans vne machine,
Vn spectacle de sa ruïne.
Il n'est rien là que d'innocent;
L'Ambre n'est pas ce qu'on y sent;
Aussi les Soins qui vont aux belles Assemblées,
Toûjours de défiance & de chagrin troublées,
La noire Ialousie, & les secrets Soupçons,
Qui meslent de l'aigreur aux plus douces chansons,
N'interrompent point la musique,
De ce Chœur sans art & rustique:
Et telle bouche, auec l'odeur des choux,
A quelque chose de plus doux,
Que telle autre qui sent les pastilles d'Espagne,
Et qu'vn air coquet accompagne.
Mais lors que le Soleil de plus haut regardant,
D'vn trait plus droit & plus ardent,
Chasse dans les lieux les plus sombres,
La fraischeur pasle, & les humides ombres:
Alors dans quelque Salon vert,
De Tillots & d'Ormes couuert;
Où sous la voûte d'vne treille,
Ie lis, ie resve, ie sommeille;
Iusqu'à ce que le chaud tombant auec le jour,
Laisse regner la fraischeur à son tour.
Les Nymphes alors déuoilées,
Sortent sans peur d'estre hâlées:
Et les Amours de Plaisance habitans,
En liberté passent leurs temps,
A force jeux, dont l'innocence,
Est de leur âge & de Plaisance.
Les vns par couplets attelez,
Comme petits cheuaux aislez,

Tirent vne roulante chaiſe,
Où l'vn de la troupe à ſon aiſe,
En paſſant jonche le chemin,
De fleurs d'orange & jaſmin.
L'herbe languiſſante & couchée,
Se releue ſous la jonchée;
Et le Zephire qui la ſent,
En tire l'eſprit en paſſant.
Les autres par eſſains vont à la paliſſade,
Qui luit du feu de la grenade:
On les voit les bras étendus,
Ou de leurs aiſles ſuſpendus,
Ecraſer de leurs dents, qui paroiſſent d'opale,
Le doux rubis qui naiſt dans la Pomme royale.
D'autres ſur le canal, pour tromper les poiſſons,
Leur preſentent des fleurs miſes en hameçons:
D'autres paſſant ſur la fontaine,
Digne lauoir d'vne Sirene
Auec leur ſouffle & leurs flambeaux,
Font naiſtre le feu de ſes eaux.
On y voit ondoyer vne flame pareille,
A celle qui ſe fait des eſprits de la treille.
Le baſſin de porphire en luit;
La Nymphe de frayeur s'enfuit;
Le rouge en vient aux cyprés qui l'entourent;
Pour l'éteindre, les vents y courent;
Et les Pigeons habitans de la tour,
N'y boiuent point apres, ſans y boire l'amour.
Semblables paſſe-temps les autres diuertiſſent;
Les ombres cependant juſqu'au noir ſe bruniſſent;
Les innocens joüeurs mettent fin à leurs jeux;
Et ie me retire auec eux.
A Saint Germain, vſez-vous mieux des heures,
Sous l'or & dans l'éclat de vos riches demeures?
Quel employ font auecque vous,
De ces jours ſi beaux & ſi doux,

Polibe, Tacite, Virgile,
Vos Courtisans aux champs aussi bien qu'à la Ville?
Quitteriez-vous leurs sages entretiens,
Pour les cris des Veneurs,& pour les voix des chiens?
Maintenant que la Paix qui regne sur la terre,
Vers le Bosphore a relegué la Guerre:
Vostre valeur au moins a pour s'entretenir,
Vn honorable souuenir:
Et sans sortir de son histoire,
Elle a chez elle vn ample fonds de gloire.
Hors de là, que pourriez-vous mieux,
Que d'aller à la guerre, auec les demy-Dieux?
Soit le long de ces bords, où l'écumeux Scamandre,
Cherche l'ombre de Troye, & pleure sur sa cendre:
Soit sur ces autres bords, où le Tibre regnant,
De l'Empire Latin le berceau va baignant?
Et n'est-ce pas pour vous, vn fait plus heroïque,
D'estre pres d'Alexandre, au combat du Granique,
Et là, vaincre en esprit Medes, Perses, Indiens,
Que de mettre aux abois vn Cerf auec des chiens?
Mais que me direz-vous de ces Graces sçauantes,
Qui d'Artenice autrefois les Suiuantes,
Le sont de Iulie à son tour,
Et pres d'elle chez vous font l'honneur de la Cour?
Que ie les croy noblement occupées,
Non pas à des joüets, non pas à des poupées;
Mais à former de l'esprit & des mains,
Le futur Heritier du plus grand des Humains.
Que n'esperons-nous point de cette nourriture,
Qui doit donner à l'or l'éclat & la figure,
Et par les traits d'vn art exquis,
Representer le Pere dans le Fils?
Quoy que la vaine Grece die,
Son Achille eut besoin d'auoir vne Iulie:
Elle eust tout autrement façonné son Esprit,
Que son Maistre double ne fit.

Au lieu qu'il eut vn air vain, brutal, & colere;
Il en euſt pris la ſcience de plaire;
L'art d'allier la Grace auecque la Valeur;
Et d'adoucir l'Eſprit, ſans affoiblir le Cœur.
Mais ma plume déja ſous mes doigts deuiẽt ſombre:
Le jourqui m'éclairoit n'eſt plusqu'vne grãde ombre:
Et le ſignal de ceux qui peſchent au flambeau,
M'appelle à me ranger auec eux pres de l'eau.



ADVIS CHRESTIEN, A MONSIEVR LE MARQVIS DE LEVVILLE.

ENTRETIEN XV.

Il l'auertit du declin de son âge, & de la necessité de la Mort; & l'exhorte par les illusions, & les vicissitudes des choses du Monde, de donner à son Salut les derniers soins, & les derniers iours de sa vie.

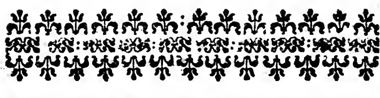
MARQVIS, nous approchons du bout de la Carriere,
Le Temps vole, & nous porte à nostre heure derniere;
Et le peu qui nous reste & de vie & de jour,
En moy, malpropre aux Vers, cōme en vous à l'AMOUR,
Doit r'appeller nos soins à cet Vn necessaire,
Qui ne peut qu'vne fois se faillir ou se faire.
Dequoy vous seruiront à ce triste moment,
Les Titres de discret & de fidele Amant?
Dequoy tant de Poulets, qui diuers en ramage,
Dans vostre Cabinet, comme dans vne Cage,
Ne vous nourrissent plus, que du vain souuenir,
D'vn Temps qui desormais ne vous peut reuenir?
Chifres mysterieux, Deuises figurées,
Bagues, nœux, bracelets, & pareilles denrées,
N'ont ny cours ny credit, au Bureau destiné,
A payer le tribut à la Mort assiné.

Nos Couronnes non plus,ne ſont pas marchãdiſes,
Qui doiuent en acquit, par le Sort eſtre priſes:
Et les rudes Fermiers à cet Impoſt commis,
Des Muſes auſſi peu que des Vertus amis,
N'ont point encore fait cette grace aux Poëtes,
D'accepter en paymẽt leurs Lauriers pour leurs teſtes:
Les Rois meſme, Marquis, & les Heros vainqueurs,
Ne r'acheteront point leur vie auec les leurs.
Comme Homere mourut, auſſi mourut Achile:
Sous le ciſeau meurtrier tout eſt foible & fragile,
Et la fatale main, ſous laquelle nos jours,
Sur les cercles du Temps ont leur trame & leur cours;
N'a non plus de reſpect pour l'or que pour l'étoupe,
Et ſans diſtinction l'vn comme l'autre coupe.
Auiſons donc, Marquis, puis que rien icy bas,
Ne ſe peut affranchir de la loy du trépas;
Quelle route pourra, d'vne courſe mortelle,
Nous conduire au repos d'vne vie eternelle.
Sur le ſoir pour le moins, tendons à cette fin,
Où deuoient tous nos pas tendre dés le matin.
Ne nous amuſons plus à ces fauſſes figures,
A ces fantômes creux, qui diuers de poſtures,
D'apparences diuers, à nos yeux ſe font voir,
Pour nous en faire accroire, & pour nous déceuoir.
Vous auez d'vne part l'extrauagante Idole,
De tout fantaſque Eſprit, de toute teſte fole;
La bizarre Fortune, à qui de tous coſtez,
Sacrifices, parfums, bouquets, ſont preſentez.
La trompeuſe,en paſſant, reçoit ce qu'on luy donne;
A l'vn montrant vn Sceptre, à l'autre vne Couronne:
Offrant à celuy-cy du bien & de l'honneur;
Et flatant celuy-là de quelque autre bonheur.
Auec emportement tous vont apres ſa Roüe,
D'où jaillit au hazard, l'or aueque la boüe;
Et qui par fois pouſſant les plus haſtez à bas,
A l'vn caſſe la teſte, à l'autre rompt les bras;

Et les laiſſe en paſſant, le long de ſon orniere,
Ou de fange couuers, ou chargez de pouſſiere.
D'autre-part, vous auez le Luxe ambitieux,
Baſteleur à tromper les cœurs comme les yeux,
Qui de ſon faux Theatre en diuerſes manieres,
Tantoſt par les façons, tantoſt par les matieres,
Arreſte les Paſſans; & retient leurs eſprits,
Du pompeux appareil de la Scene ſurpris.
Les Demons Intendans des friuoles Delices,
Folaſtres Inuenteurs de pareils artifices,
Abuſent de leur part, en mille autres façons,
Des Troupeaux de Niais pris à leurs hameçons,
Qui ſous l'appas ſuccré d'vne douce impoſture,
Ne laiſſent à leur gouſt, que de la pourriture.
Défaites-vous, Marquis, de ces illuſions,
Ménagez mieux le Temps, & les occaſions;
Le Temps court, & iamais ſur ſes pas ne retourne;
L'Occaſion le ſuit, & iamais ne ſejourne:
Et d'vn petit moment ménagé bien ou mal,
De noſtre Eternité ſe fait le nœud fatal.
Voyez comme à leur fin toutes choſes ſe rendent;
Sans arreſt vers la Mer les Riuieres deſcendent.
Le feu fut il nourry du plus fin Calambour,
Monte à ſon Element ſans chercher de détour:
Et les Marbres qui ſont éleuez en Colonnes,
En Corniches taillez, ciſelez en Couronnes,
Dãs quelque hõneur qu'ils ſoiẽt, ſur les Palais des Rois,
Vers leur centre commun, pouſſent de tout leur poids.
Allons ainſi, Marquis, à noſtre commun centre,
Au Principe eternel, d'où tout vient, où tout r'entre:
Nous pourrons là cueillir toûjours à pleines mains,
Les Biens que nous n'auons icy bas que par grains;
Qui naiſſent en Avril, qui meurent en Autonne;
Et que le Temps rauit au moment qu'il les donne.
Là rien ne peut vieillir, rien ne peut s'effacer;
La fleur y donne place à ſon fruit ſans paſſer:

Le jour n'y trouue point de nuit qui le noirciſſe;
Ny le Printemps d'Hyuer, qui ſes graces terniſſe;
Et le Beau toûjours pur, comme toûjours égal,
N'y connoiſt point les traits du declin ny du mal.
Il n'en eſt pas de meſme en ce lieu d'inconſtance,
Où le Bon ny le Beau n'ont point de conſiſtance;
Où iamais nous n'auons deux jours qui ſoiẽt pareils;
Où le broüillas éteint les plus brillans Soleils;
Et nos plus belles fleurs ſont dés leurs matinées,
Ou détruites du vent, ou par le froid fanées.
Vous n'eſtes plus celuy que la Meuſe autrefois,
Vit l'épée à la main, ſur les champs Hollandois,
En deſordre pouſſer les troupes bazanées,
Que l'Eſpagne enuoya du ſein des Pyrenées.
Vous n'eſtes plus celuy que vous vit ſur ſes bords,
Le Tar épouuanté de la foule des Morts,
Quand LOVIS chaſtia d'vne Arme foudroyante,
La Rebelle Cité, Mere de Bradamante.
En ce temps là, le Dieu des belliqueux exploits,
Vous touchant à la main, vous emporta les doits;
Et Bellonne ſa Sœur, fiere & rude Maiſtreſſe,
S'approchant bruſquement, pour vous faire careſſe,
Vous laiſſa ſur la jouë vn gage de faueur,
Dont l'empreinte vous fait encore de l'honneur;
Mais ce tẽps-là, Marquis, n'eſt plus que dãs l'Hiſtoire,
Et ne peut reuenir, que ſur noſtre memoire.
Olimpe, comme vous, n'eſt plus ce qu'elle eſtoit,
Lors que dans tous les yeux l'éclair elle portoit;
Et que prenant par tout, droit & titre de Reyne,
Elle mettoit Heros & Sages à la chaiſne.
Déja ſes yeux ternis reſſemblent au Soleil,
Quand la Nuit le prepare à ſe rendre au Sommeil:
Sa taille ſi bien priſe, & ſi bien meſurée,
S'eſt, ie ne ſçay comment, perduë ou retirée:
Et les rides qui ſont les foſſes des Amours,
Sur ſon teint jauniſſant ſe creuſent tous les jours.

Amaranthe eſt encor jeune, fiere, hautaine,
Nulle Ame n'eſt fermée, à l'Amour qui la meine:
Et par tout où ce Guide, au flambeau la conduit,
De cœurs pris & liez vne chaiſne la ſuit.
Mais attendez vn peu que ſon heure décline,
Vers le dernier tournant qui nos courſes termine;
Vous luy verrez tomber cette éclatante fleur,
Dont l'Avril de ſon âge entretient la fraiſcheur;
Vous verrez s'éclipſer les flateuſes lumieres,
Qui d'aiguillons de feu couronnent ſes paupieres;
Et toſt apres la cire en larmes coulera,
De l'amoureux flambeau qui dans ſes yeux mourra.
J'ay changé comme vous; & cette riche ſource,
D'où mes Vers deſcendoient d'vne ſi promte courſe,
Et traiſnoient en roulant, d'vn bruit harmonieux,
Perles, Or, Diamans, & Rubis auec eux;
Maintenant demy ſeche, & demy limonneuſe,
Ne me fournit qu'vne eau peſante & pareſſeuſe,
Qui coule goute à goute, & ne traiſne en coulant,
Que peu de joncs chargez d'vn ſable froid & lent.
Ma Couronne commence à perdre ſa verdure;
La fëüille n'en eſt plus ſi fraiſche ny ſi pure;
Ma Lyre d'étenduë & ſourde ſous mes doits,
N'eſt plus comme deuant, d'accord auec ma voix:
Et le feu qui ſembloit de mon eſprit s'épandre,
Amorty par les ans, eſt reduit à la cendre.
Tout vieillit donc, Marquis, tout finit icy bas;
Le jour a ſon déclin, la vie a ſon trépas:
Et ſans nous amuſer au flux de cette vie.
Apres de faux plaiſirs, de vrais regrets ſuiuie;
Nous en deuons ſi bien, les reſtes diſpenſer,
Qu'ils nous portent à celle où rien ne doit paſſer.



IEV POETIQVE,

A MONSIEVR

DES YVETEAVX,

Conſeiller d'Eſtat.

ENTRETIEN XVI.

Il fait la Deſcription du lieu où il paſſe l'Automne, & luy rend conte des diuertiſſemens qu'il y prend.

IE Paſſy d'où ie vous écris,
Au pied d'vn Eſpalier de Poires d'ambre gris,
N'eſt qu'à deux pas du lit, où la Royale Seine
Aux yeux de Paris ſe promeine.
Auſſi voit on d'icy, ſur la lice des eaux,
Paſſer à tout moment des files de vaiſſeaux;
On entend l'Echo du riuage,
Qui ſe plaiſt à répondre au bruit de l'attelage;
Et du matin, de cent voix réueiller
Les vents, qui ſous les Bois couchez pour ſommeiller,
Se leuent en colere, & font fremir la plaine,
Par tout où paſſe leur haleine.
A gauche d'autre part, ſous les arbres du Cours,
On voit à la fraiſcheur voltiger les Amours:
On les entend faire du bruit de l'aiſle,
Quand ſur le ſoir quelque Eſtoile nouuelle,

Vient

Vient r'allumer la pointe de leurs dars,
Du feu qu'épandent ses regards.
D'autrefois on les voit étaler leur plumage,
Montez comme Cocqs de bagage,
Sur le faiste vouté des Carrosses dorez,
Qui vers Auteüil auec pompe tirez,
De plus d'éclairs font briller leur orniere,
Qu'il n'en tombe du Char, qui porte la lumiere.
On les voit là, sur l'herbe descendus,
Aller comme à cheual, sur leurs arcs détendus;
Leurs fleches leur seruent de gaules,
Ils voltigent au tour des Saules:
Les Zephirs volant apres eux,
Sautent à l'or de leurs cheueux:
Et de la Riuiere prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine,
A petit bruit, nageant entre deux eaux,
Suiuent l'éclat de leurs flambeaux.
De là, parfois d'vne rapide course,
Tirant vers la fameuse source,
Où l'on voit en toute saison,
Tant de corps langoureux chercher leur guerison,
Ils vont d'vne brûlante haleine,
Mettre le feu dans la fontaine;
Et quiconque y vient apres eux,
Surpris de ces humides feux,
En les beuuant, boit vne maladie,
A quoy nulle eau ne remedie.
A main droite l'on voit le superbe Meudon,
Hautain de sa richesse, autant que de son nom;
Qui de la pesanteur de sa lourde terrasse
Epouuante le Fleuue, & la plaine menace.
Ces Architectes si hardis,
Qui la premiere Tour entreprirent jadis,
Formerent-ils iamais leurs Plans sur des pensées,
Plus vastes & plus exhaussées,

Q

Q' e ceux, qui pour bastir ce Mole sourcilieux,
Laisserent vents & nuages sous eux.
Sous le pied verdoyant, qu'auance la Colline,
Vers le Pont, sous lequel l'onde en passant s'incline;
Cent logis somptueux, richement trauaillez,
Et couronnez de toits d'ardoises écaillez,
Semblent monter en l'air, pour étaler au Fleuue,
De leur ambition quelque hautaine preuue:
Mais tout hautains, tout somptueux qu'ils sont,
Ils soûmettent l'orgueil de leur superbe front,
A celuy de l'auguste & magnanime Frere,
Du plus grand Roy, qui soit, de l'Hidaspe à l'Ibere.
Là toûjours la Terre fleurit;
A toute heure le Iour y rit;
La Nuit mesme, quand elle y passe,
Affecte d'auoir de la grace:
Et l'Hyuer si mutin, si turbulent ailleurs,
Respecte là les moindres fleurs.
Et tout cela se fait, pour l'amour de Philippe,
Dont l'esprit obligeant, tout nuage dissipe;
Et qui depuis qu'il fut par les Graces nourry,
Pres d'elles demeuré, leur constant Fauory;
S'est fait par leur adresse, adroit en l'Art de plaire;
A sous elles appris tous les airs de bien faire:
Et trouué le secret, si rare & si charmant,
De joindre au doux l'auguste, & l'agreable au grand.
Plus bas on void dans vne plaine verte,
Vne fois tous les ans de jauelles couuerte,
Les eaux d'Issi, qui semblent s'éleuer,
Pour rafraischir le jour, & les vents abreuer.
Non loin de là, se découure la Barre,
Où par vn sentiment aussi juste que rare,
On voit gemir Ormes, Charmes, Tillots;
On voit pleurer les Nymphes à grands flots;
Et les fleurs se liurer à la melancolie,
Depuis que la sage Iulie,

Et le Braue ſçauant, que luy ſoûmit l'Amour,
Ont abandonné ce ſejour.
Mais à tout prendre, il n'eſt rien qui me plaiſe,
Comme la ſolitude, où ie reſve à mon aiſe,
Tantoſt au murmure des eaux;
Tantoſt à l'ombre des Ormeaux,
Qui de leurs bras feüillus font vne Gallerie,
Où ſans Tableaux & ſans Tapiſſerie,
En traits formez d'eſprit, & d'eſprit colorez,
Ie voy de tous les Temps, les exploits figurez.
Le Baſtiment n'eſt pas de ces hauts Edifices,
De rapines meublez, fondez en injuſtices;
Où le luxe inſolent met des Païs en Parcs,
Des Fleuues en Canaux, & des Monts en Rampars.
On n'y voit point le ſang des Races deuorées,
En Eſtrades d'yuoire, en Alcoves dorées;
On n'y void point l'eſpoir des Peuples ruinez,
En meubles ſuperflus, du Leuant amenez:
On n'y void rien des autres artifices,
Qui ſeruent de matiere aux bizarres Delices:
Mais on y void la mediocrité,
Priſe au compas de l'exacte Equité,
La bonne Foy, la conſcience pure
De toute honte & de toute ſoüillure:
Richeſſe rare en ce temps peruerty,
Où le ſale gain d'vn Party
Donne plus de credit, que la Vertu n'en donne,
A quelque Preux qu'elle couronne.
Les Graces ſont icy modeſtes & ſans fard;
Elles n'y prennent rien de l'Art:
Et par tout où marche Chriſtine,
Qui les égale en taille, & les égale en mine,
Elles vont deuant elle, & ſement ſon chemin,
De force Tubereuſe, & de force Iaſmin.
Le Soleil meſme eſt complaiſant pour elle;
Et par les mains de l'Aurore nouuelle,

Dés que le jour commence à se dorer,
Il fait ses fruits & ses fleurs colorer.
Ce matin ie l'ay veuë, en son habit de feste,
La guirlande au tour de la teste,
Les yeux brillans, le front serain,
De longs pinceaux de laque & de pourpre à la main,
Donner couleur à la Grenade,
Qui met en feu toute vne palissade.
En mesme temps & des mesmes pinceaux,
Coulant le long des arbrisseaux,
Qui font à la muraille vne riche parure,
De fruits diuers, & d'égale verdure,
Elle teignoit en rouge le Brignon,
Qui de Pomone fut autrefois le mignon:
Elle donnoit vn éclat au Panie,
Dont la Rose eust eu de l'enuie:
Et puis couchant vn vernis délicat,
Sur la claire peau du Muscat,
Elle peignoit d'vne mignarde touche,
L'Amadote & la Moüillebouche.
A chaque trait qu'elle faisoit,
Vn Zephir l'ouurage baisoit,
Et d'vne haleine parfumée,
De l'esprit des fleurs animée,
Il adioustoit à la couleur,
L'agrément de la bonne odeur.
Tandis que du prochain Bocage,
Les Oyseaux éueillez, sembloient de leur ramage,
A voix haute inuiter Christine à receuoir,
L'Aurore qui la vouloit voir,
Apres auoir mis pour luy plaire,
Sans que Cefale ait osé l'en distraire,
Tout ce qu'elle portoit de plus viues couleurs,
A peindre ses fruits & ses fleurs.
Ie pourrois, Vauquelin, le reste vous déduire,
Mais vostre tour est de m'instruire;

Et mon desir, est de sçauoir comment,
Cet Autonne se passe au riuage Normand.
  Vostre agreable Chasseresse,
Qu'à si grand tort vous taxez de vieillesse,
Quoy qu'elle n'ait de l'arriere-saison,
Que le bon sens & la fine raison,
Va-t'elle toûjours sur le sable,
D'vn arc à traits plombez aux Ramiers redoutable,
Le long des bords, d'écume blanchissans,
Faire des meurtres innocens?
Ne s'est-il point rendu d'arrest sur la querelle,
Des Nymphes de la Mer, & d'elle?
Ces jalouses Dames des eaux,
N'aiment pas qu'à leur veuë, & parmy leurs roseaux,
A leurs Tritons, les Dames de la terre,
Du feu de leurs regards, aillent faire la guerre.
Qu'elle laisse Thetis, & son moëte Element,
A l'Aquilon, son frenetique Amant;
Et qu'elle quitte les conquestes,
Qui sont à faire au Païs des tempestes,
Aux Ministres fougueux des neigeuses Saisons,
Qu'Eole tient dans ses prisons.
  Mandez-moy, si le Fleuue d'Orne
Parle encore aussi haut, leue aussi haut la corne,
Qu'il faisoit autrefois, quand vos nobles Ayeux,
Poëtes inspirez des Cieux,
Tenoient rang vis à vis d'Horace,
Au lieu le plus beau de Parnasse.
  Mais vn jet d'eau, qui semble en s'éleuant,
Faire effort contre l'air, & se plaindre du Vent,
De son bruit à finir m'inuite;
Et veut que sans delay, pour le voir, ie vous quite.

Fin du premier Liure.



ENTRETIENS POËTIQVES.

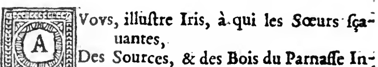
LIVRE SECOND.

MIROIR FIDELLE,

A MADAME LA COMTESSE DE LA SVZE.

ENTRETIEN I.

Il prend occasion de la mort de Madame la Duchesse de Lesdiguieres, & d'autres Personnes illustres, de luy representer la necessité de la Mort, & l'inconstance des choses humaines : & de l'auertir de penser à son Salut.



AVovs, illuſtre Iris, à qui les Sœurs ſça-
uantes,
Des Sources, & des Bois du Parnaſſe In-
tendantes,
Ont inſpiré ces airs, ſi charmans & ſi doux,
Qui ſur la Seine ont fait tant de Cignes jaloux;

Cleon touché des maux de ce temps lamentable,
Ecrit sur vn Cercueil, qui luy tient lieu de Table,
Entre deux Flambeaux noirs, de larmes degoutans,
Ce charitable Auis sur les maux de ce Temps.

Prenez le deüil, Iris, renfermez vostre Lyre :
Ie l'auoüe, on ne peut l'oüir qu'on ne l'admire:
Et les doits du Thebain, qui fit danser les Bois,
Ne sceurent pas mieux l'art de charmer que vos doits.
Mais en vne Saison, où regne l'infortune,
La plus douce Musique est la plus importune:
Et le Concert que font les Cloches dans nos Tours,
Rend les Cignes muets, & chasse les Amours.
On n'entend plus par tout que ces Bronzes funebres,
A toute heure annoncer d'eternelles tenebres:
On ne voit plus par tout, que funebres flambeaux,
Conduire les Viuans & les Morts aux Tombeaux.

Il n'est point aujourd'huy de maison qui ne pleure;
Aussi n'en est-il point, Iris, où l'on ne meure.
Le deüil est general; & sa triste couleur,
Des corps les plus parez, a fait tomber la fleur.
Les Palais de tristesse & de tenebres sombres,
Ne semblent habitez que de Familles d'Ombres:
Et dans les mesmes lieux, où d'vn riche appareil,
Mille Chars plus dorez, que celuy du Soleil,
Auec pompe traisnoient des Estoiles viuantes,
Des feux de leur Esprit & de leurs yeux brillantes,
On ne voit que l'horreur, on n'entend que le bruit,
De mille Chars plus noirs, que celuy de la Nuit.

Aussi la Parque, Iris, sans ménager personne,
Et le meur, & le vert également moissonne:
Et sans distinction de naissance & de rangs,
Elle abbat de sa Faux les Petits & les Grands.
Pitoyable moisson, où tombent en jauelles,
Les mortelles Grandeurs, & les Beautez mortelles!
Où Sceptres, Etendars, Diadémes, Cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,

En gerbes ramassez, mis dans la Sepulture,
Sans iamais regermer, s'en vont en pourriture!
La recolte se fait par tout & chaque iour;
La Mort regne au Village, elle regne à la Cour:
Et ces Lits balustrez, & couronnez d'aigretes,
Où les Soucys rongeans font de nuit leurs retraites;
Ces Lambris cizelez, où les Soins font leurs nids,
Où volent les Chagrins, comme Chauuesouris,
Non plus que les Hameaux, n'ont ny Portier ny Garde,
Qui le droit & le coup de la Parque retarde.
Quel spectacle! de voir sur de funestes Chars,
Les Femmes, les Maris, les Ieunes, les Vieillars,
Les Artisans, les Roys, les Charlatans, les Sages,
Toute sorte d'estats, de sexes, de visages;
Et la Mort au dessus, la faux noire à la main,
Qui traisne en herbe, en graine, en fleur, le Genre hu-
Quel Theatre! de voir dans la Caue fatale, [main.
Où sans ordre, & sans choix, cette moisson s'étale,
Les restes des Viuans à monceaux entassez,
Et comme paille seche, au hazart amassez,
Contemplez-les, Iris, & voyez quelle place,
Vous donnera la Mort, dans cette obscure masse,
Soit au rang des Beautez, soit au rang des Esprits,
Qui parmy les Humains, furent de quelque prix.
Mais y pourriez-vous bien connoistre à quelque mar-
Ce qui iadis fut Laure, & ce qui fut Petrarque? [que,
Et quand vostre Amarille auec vous y sera,
Quel œil assez perçant vous y distinguera?
Qui pourra déméler ses os & vostre crane,
Soit du crane d'Agnez, soit des os de Diane?
D'Agnes qui triompha du Vainqueur des Anglois,
De Diane qu'aima le second des Valois.
Est-il croyable, Iris, que cette pourriture,
Ait autrefois esté la fleur de la Nature?
Que les troubles du Monde, & les embrasemens,
Soient nez de cette cendre, & de ces ossemens?

Et

Et que ce froid amas de boue & de poussiere,
Concurrant du Soleil, riual de sa lumiere,
Soit par ses jours serains, soit par ses mauuais jours,
Ait fait & le Printemps, & l'Hyuer dans les Cours?
Mais pourquoy déterrer de vieux nõs de l'Histoire?
Il en est trop, Iris, de plus fraische memoire:
Encore maintenant on meurt comme autrefois;
La Nature n'a rien relasché de ses droits:
Et la Parque, en ce temps, est la seule Partie,
Contre qui la Grandeur n'a point de garantie.
Le Cedre le plus haut, & le plus fort de bras,
Non moins que le Roseau, sous elle tombe à bas;
Et sa gloire est de voir, que tout ce qu'elle croule,
Soit Cabanne ou Palais, égalément s'éboule.
Du sein de la Grandeur, aux yeux de la Vertu,
Le glorieux Pompone en vient d'estre abbatu:
Et pour l'en garentir, les Muses desolées,
L'Innocence, la Foy, la Paix écheuelées,
Le Siecle, le Public, la Iustice, & les Loix,
En vain ont alegué son merite & leurs Droits.
Qu'y ferions-nous, Iris? la Mort est vne Huissiere,
Inflexible au merite, au droit, à la priere.
La Pourpre, & le Mortier des Princes de Thémis,
Luy sont, comme les fers des Coupables soûmis:
Et l'empire absolu de sa verge fatale
Qui range tout le monde, & tout le monde égale,
Appelle sans répit au Parquet eternel,
Et Peuple & Magistrat, & Iuge & Criminel.
Le rang de Mareschal, le Duché de Cardone,
N'ont pas fait Hodancourt plus heureux que Pōpone.
L'Ibere, le Lombard, le Flamand, le Germain,
Sçauent ce que valloient & son cœur & sa main.
Le Pô Fleuue regnant, que le Peuplier couronne,
De ses exploits encore & de son nom resonne:
Encore tous les jours, dans le Salon marin,
Ses Nimphes vont chanter ce qu'il fit à Thurin.

Des Alpes, comme vn foudre, il vint aux Pyrenées.
Les Tours de la Castille en furent étonnées:
Vingt fois le long de l'Ebre, & le long de ces bords,
Ou Tarragone étend ses ramparts & ses ports,
Il força la Fortune & le Demon d'Espagne,
A ployer leur orgueil, à quitter la Campagne:
Vingt fois leurs Escadrons deuant luy fugitifs,
Luy laisserent leurs Chefs, & leurs Drapeaux captifs.
Mais le Heros Guerrier, non plus que le Paisible,
N'a pû parer au coup de la Faux inuisible:
Elle a sans feu, sans fer, sans poudre executé,
Ce qu'en vain, cent Cantons, cent fois auoient tenté.
Peut-estre croirez-vous, que cette Impitoyable,
Si dure à la Grandeur, soit aux Graces ployable.
Vous le croiriez en vain, l'Esprit & la Beauté,
La Grace, la Vertu, n'ont point d'immunité:
Et tous les jours la Rose & l'Anemone meurent,
Au lieu que le chardon & la ronce demeurent.
Victoire, vous viuriez; & vos yeux, de leur jour,
Eclaireroient encor tous les yeux de la Cour:
Vostre mort auancée, & plainte de la France,
Ne feroit pas pleurer le Rhosne & la Durance:
Et vostre sage Mere auant vous n'auroit pas,
Sans dispense suby la rigueur du trépas;
Si l'Esprit, la Vertu, la Beauté, la Fortune,
Estoient des droits receus contre la Loy commune.
Deja jusqu'à dix fois la Lune renaissant,
De feux renouuellez a remply son Croissant,
Depuis que d'vne sourde & muette tristesse,
Nous regrettons la mort d'vne aimable Duchesse.
Le Ciel auoit en elle assemblé les tresors,
Qui font les beaux Esprits, & forment les beaux corps:
Elle fut douce & forte, habile & bienfaisante:
Elle fut d'vn cœur haut, d'vne Ame intelligente:
Et long-temps sur l'Iser, sur la Seine long temps,
Receut de tous costez des fleurs & de l'encens.

Teut cela maintenant, n'eſt plus dans vne biere,
Qu'vne cendre ſans feu, qu'vne ombre ſans lumiere,
Son corps jadis ſi beau. par vn éttange ſort,
Se fletrit, ſe ſecha, ſix mois auant ſa mort,
De leurs larmes en vain les Graces l'arroſerent;
En vain de leurs bandeaux les Amours l'eſſuyerent;
Ny larmes, ny bandeaux, n'adoucirent ſon mal;
Tout ſecours luy fut vain contre le coup fatal:
Et la Parque, à ſon heure, arriuant pour la prendre,
N'en trouua ſous le Dais, que le nom & la cendre.
Voyez que c'eſt, Iris, de cette tendre fleur,
Où ſe cache l'Amour, quand il veut prendre vn cœur.
Elle naiſt au Printemps, au leuer de l'Aurore;
La Ieuneſſe la pare, & la Grace la dore;
Mille cœurs emplumez, auſſi legers que vains,
Charmez de ſon éclat, y volent par eſſains.
Les moins precipitez, de reſpect ou de crainte,
Battent l'aiſle de loin, & font oüir leur plainte:
Les autres plus hardis, voltigeant à l'entour,
S'empeſtrent follement dans les rets de l'Amour.
Ce petit jeu ſe paſſe auec la matinée;
Si-toſt que la Fleur ſeche, elle eſt abandonnée;
Tous ces vains Papillons, qui du teint amorcez,
Au tour d'elle s'eſtoient en foule ramaſſez,
Cherchent fortune ailleurs; & vont où les appelle
L'attrait d'vne jeuneſſe ou plus fraiſche, ou plus belle.
Bien dauantage, Iris, ſoit juſtice ou deſtin,
La plus-part de ces Fleurs ne durent qu'vn matin.
Vne importune pluye, vn vent froid qui les touche,
Les fait tomber deuant que le Soleil ſe couche.
La mort qui n'entend point à calculer les ans,
Couppe les cheueux blons, auſſi bien que les blancs;
Nous voyons tous les jours tomber ſemblables teſtes,
Sous ſes cruelles mains à couper toûjours preſtes.
Et comme quand vn Orme abbatu par le fer,
De ſon poids & du coup, tombe du haut de l'air,

Mille Oyseaux differens de plume & de ramage,
Qui logeoient à l'abry de son jeune feüillage,
S'enuolent à sa chute, & plaignent auec bruit,
Leur démenagement, & leur Palais détruit.
De mesme voyons-nous, qu'à la mort d'vne Belle,
Cent volages Amours, qui nichoient au tour d'elle,
S'écartent en desordre, & vont ailleurs chercher,
Sans plus longue remise, où paistre, & se percher;
Tout prests d'en faire autant, dés que la faux mortelle
Fera tomber sous eux, cette Beauté nouuelle.
Vous le sçauez, Iris, aussi-tost qu'à la Coûr,
Quelque Grace naissante étale vn nouueau jour,
Vn amour Oyseleur, de son sifflet appelle,
Mille vains Pretendans à voler apres elle.
D'or, de pourpre, d'azur, les vns sont éclatans,
Les autres font valoir la douceur de leurs chants;
Et d'autres Babillars, Perroquets de Ruelles,
Sansonnets de Reduits, luy content des nouuelles,
Presque tous contrefont cet Oyseau sans pareil,
Qui d'vn feu lent & pur se consume au Soleil;
Et tandis que ceux-là vainement se consument,
Plus vainement encor les autres la parfument.
Mais quand elle est à terme, & que l'arrest du sort,
L'appelle à rendre compte, & l'assigne à la Mort;
Voit-on que ces Galans entre eux prennent querelle,
Sur l'honneur de répondre & de payer pour elle?
Et ne les voit-on pas ailleurs le mesme jour,
Pipez d'autres appas, sifflez d'vn autre Amour,
Aller auecque pompe étaler leur plumage,
Et faire vn vain debit d'vn ennuyeux ramage;
Tandis qu'à ce beau corps autrefois adoré,
Et sous la tombe alors par les vers deuoré,
A peine arriue-t'il vne seule étincelle,
D'vne amour qu'ils juroient deuoir estre eternelle?
Dequoy luy sert alors, d'auoir flatté ses sens,
De tant de vaines fleurs, de tant de faux encens?

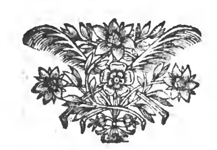
Et dequoy d'auoit fait l'imaginaire Idole,
Aux mines, aux façons de leur culte friuole?
Peut-estre que ses os de ces fleurs embaumez,
Ne seront ny du temps, ny des vers consumez;
Et cet encens fera que dans la Sepulture,
Sa chair rende de l'ambre au lieu de pourriture.
Ne vous y trompez pas, les Dieux des Cabinets,
De Stances couronnez, parfumez de Sonnets,
Malades, sur la terre auecque nous languissent;
Et morts, auecque nous sous la terre pourrissent.
Chose étrange, & qui doit apprendre à la Beauté,
A ne se pas donner de la Diuinité!
Encor apres sa mort la Rose est parfumée;
La poudre du Iasmin est encor estimée,
La Fleur de l'Oranger est douce en expirant,
Sa cendre mesme plaist par l'odeur qu'elle rend;
Et ce qu'on doit conter au nombre des merueilles,
Il est des corps pourris dont il sort des Abeilles.
Vos semblables, Iris, ont bien vn autre sort;
Elles sont en horreur dés le jour de leur mort:
Et la fleur de leurs Corps changez en pourriture,
Ne laisse rien de soy que l'ombre à la Nature.
Prenez-y garde, Iris, cet exemple est pour vous:
Ne vous promettez pas d'auoir le sort plus doux,
Tost ou tard vous suiurez; & la rigueur des Parques,
Qui ne respecte pas les Palmes des Monarques,
N'aura point de respect pour ces Lauriers si vers,
Qu'a mis sur vostre front le Demon des beaux Vers.
Sapho jadis en fut comme vous couronnée,
Comme vous Cornelie en eut la teste ornée,
La Grecque & la Romaine illustres comme vous,
Acquirent des Amans, & firent des Ialoux:
Mais leurs voix qui le chant des Cignes égalerent,
Leurs Lyres que les flots & les vents respecterent,
Iamais ne pûrent faire vn assez doux accort,
Pour toucher de pitié l'oreille de la Mort.

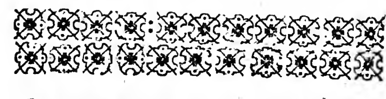
La Sireine qui fait l'eternelle harmonie,
De la Sphere ſujete à Venus Vranie,
Vous inſpire elle-meſme, & vous dicte ces Vers,
Qui ſont l'ame des voix, qui ſont l'eſprit des airs,
Vn Amour concertant ſous vous les fait redire,
A ſon Arc qu'il accorde aux tons de voſtre Lyre,
Il les fait repeter aux Cignes qu'il inſtruit,
A chanter en volant par le frais de la Nuit.
Mais, Iris, ny l'Amour, ny l'aimable Sirene,
Qui d'eſprits lumineux anime voſtre veine;
Ny les Cignes chanteurs, ne feront point d'effort,
Pour chaſſer loin de vous les Oyſeaux de la Mort.
Cette Aigle, voſtre Garde & voſtre Domeſtique,
De vos Peres Heros, la compagne heroïque,
En vain vous cachera ſous les nombreux Lauriers,
Qui luy ſont demeurez de leurs geſtes guerriers :
En vain par deſſus vous elle étendra les aiſles;
Ces funeſtes Oyſeaux vous rauiront ſous elles.
Voſtre grand Admiral, ſi puiſſant ſur les eaux,
Pour les fuir, n'eut point d'aſſez legers vaiſſeaux;
Quoy que les Aquilons miniſtres de ſes voiles,
Egalaſſent leur courſe à celle des Eſtoiles.
Ce que l'Eſprit, la Gloire, & les Vers ne pourront;
La Grace & la Beauté, peut-eſtre le feront.
Les cloches dont le bruit plaint la mort d'Aretine,
Qui de taille & de port nous fut vne Heroïne,
Font entendre aſſez haut, que iamais la Beauté,
De la commune Loy n'aura d'immunité.
La Cour qu'elle aſſeruit, les Grands qui l'adorerent,
Les Captifs qui leurs fers apres elle traiſnerent,
Ont-ils payé pour elle? ont-ils gagné du Sort,
Vn moment de répit pour differer ſa mort?
Elle n'eſt plus, Iris, & le titre de Belle,
Qui ne la rendit pas meilleure ou moins mortelle,
Ne la fera iamais reuiure vne autre fois,
Pour mettre vne autre Cour ſous le joug de ſes loix.

Tous les ſoirs, le Soleil éteint par les tenebres,
Et comme enſeuely ſous de grands draps funebres,
Renaiſt tous les matins, auſſi jeune, auſſi beau,
Qu'il ſe fit voir aux yeux du Monde encor nouueau:
La Lune a tous les mois vne pareille grace,
Sa jeuneſſe reuient, ſa vieilleſſe ſe paſſe:
Tous les ans le Zephir reſſuſcite les Fleurs:
Et l'Aube, tous les jours rend la vie aux couleurs.
Il n'eſt pourtāt, il n'eſt qu'vn Printēps pour les Belles;
Leurs jours sōt d'vn momēt, leurs nuits sōt éternelles:
Et celuy qui les montre, & les cache à ſon choix,
Ne leur ouure iamais la Scene qu'vne fois.
Le Soleil qui diſſout les neiges ſurannées,
Du front de l'Apennin, du front des Pyrenées,
Auec tous ſes rayons, aueque tous ſes feux,
Iamais ne diſſoudra celle de vos cheueux,
Quand la triſte blancheur de la froide vieilleſſe,
S'épandra malgré vous le long de voſtre treſſe:
Et vos jours, à leur tour vne fois écoulez,
D'aucun Aſtre iamais ne ſeront rappellez.
Depuis que le Ciel roule, & que les feux qu'il porte,
Ont paſſé ſur la Terre, où Cleopatre eſt morte,
Iamais il n'a manqué tous les ans vne fois,
De redonner la vie, & la jeuneſſe aux Bois:
Il a remis l'eſprit dans le ſein des Campagnes:
Il a fait reuerdir la teſte des Montagnes:
Et iamais il n'a pû parmy tant de grands Morts,
Rétablir vne Belle, & r'animer ſon corps.
Allez au Cours, Iris, allez aux Tuilleries,
Voyez leurs promenoirs, voyez leurs Galeries;
Et cherchez dans ces lieux, ſi vous y trouuerez,
Les Beautez dont jadis ils furent éclairez.
Des Fleurs de la Fortune, & du Temps couronnées,
Elles ont là regné durant quelques journées,
Pareilles en leur pompe, à ces Flambeaux trompeurs,
Qui ſortis de la Terre, & nourris de vapeurs,

Paroissent des Soleils dans la nuë enflamée,
Et s'écoulent en pluye, ou s'en vont en fumée.
Leur mort desabusa les cœurs & les Esprits,
Qui de leur faux éclat par les yeux s'estoient pris.
Tout ce train fastueux de bruit & de lumiere,
Les quitta sur la fin d'vne courte carriere:
Et rien n'en demeura, pour honorer leur deüil,
Que la fumée en l'air, & la cendre au cercueil:
Tandis que de leurs corps leurs Ames déchargées,
Conduites deuant Dieu, pour en estre jugées,
Pour escorte n'auoient que le Bien & le Mal,
Dont toute Ame est suiuie au dernier Tribunal.
Escorte heureuse aux Bons, aux Meschans redoutable,
Et non moins aux Meschans, qu'aux Bons inéuitable.
Le Bien libre, éclatant, & déja couronné,
Par vn Guide celeste auec l'Ame est mené.
Le Mal suit, cõme vne Ombre informe & mõstrueuse,
Traisné par vn Demon d'vne figure affreuse:
D'autres vont à l'entour, plus terribles alors,
Qu'ils n'estoient autrefois agreables au Corps.
Iris, il est ainsi, l'Amour, le Ieu, la Pompe,
Sont Demons déguisez d'vn masque qui nous trõpe:
La mine en est flateuse, & les traits en sont doux:
Mais le dedans est plein de fiel & de courroux.
Et quand l'Acte dernier conclut la Comedie,
De cette mensongere & fabuleuse vie,
Ces Demons Basteleurs alors se reuestans,
Du Bourreau qu'ils auoient dépoüillé pour vn temps,
Seruent à leurs Suiuans de Ministres de peine:
Allument leurs buchers du feu de leur haleine:
Et leur font là payer d'vn eternel tourment,
L'vsage amer & court des plaisirs d'vn moment.
Disposez-vous, Iris, à ce dernier voyage;
Pensez-y quelquefois, dressez vostre équipage.
Ie ne vous parle point de cheuaux, de mulets,
De Pages, d'Escuyers, de juppes, de collets,

De Meubles enuoyez des Terres inconnuës,
De ſuperfluitez par cent perils venuës.
Tout ce riche embaras dont ſe chargent les Grands,
Pour ſignaler leurs noms, pour diſtinguer leurs rangs,
N'ira pas auec vous juſqu'à la ſepulture:
Chacun eſt là remis au droit de la Nature:
Et de ce Droit commun l'indiſpenſable Loy,
Qui ne diſtingue point l'Eſclaue, ny le Roy,
Au delà du Tombeau, ne laiſſe aucune marque,
De baſſeſſe au Sujet, de grandeur au Monarque.
Aretine eſt allée au diuin Tribunal,
Sans Couronne, ſans Dais, & ſans manteau Ducal:
Les Ames à la mort montant là toutes nuës,
N'y ſont qu'à la couleur de leurs œuures connuës:
Et les ſeules Vertus, qui vous y meneront,
Feront là voſtre gloire, & vous couronneront.





CONSOLATION A EVDOXE.

ENTRETIEN II.

Il la console de sa mauuaise fortune ; & par diuers exemples tirez de la Nature, de la Fable, & de l'Histoire, il luy montre que de tout temps, la Beauté, la Vertu, & la Grandeur mesme, ont esté maltraittées de la Calomnie & de la Fortune.

A L'ombre des Peupliers, qui le long de la Seine,
Font de leurs bras feüillus vne mobile Scene,
Eudoxe, en qui le Ciel assembla les tresors,
Qui font valoir l'esprit, & qui parent le corps;
Se plaignoit à Cleon de la fatale enuie,
Qui s'estoit attachée à la fleur de sa vie:
Et maudissoit le Sort, qui de ses plus beaux jours,
De pluye & de broüillas auoit troublé le cours.
Vn deüil noble & modeste estoit sur son visage,
Ce qu'est sur le Soleil vn lumineux nuage:
Les plaintes en sa bouche auoient de l'agrément;
La grace à sa douleur donnoit de l'ornement;
Et de ses yeux trempez les larmes épanduës,
Pareilles à ces grains de lumieres fonduës,
Que l'Aurore au matin répand en se leuant,
Emouuoient à pitié les peupliers & le vent.

Les peupliers la plaignoient du bruit de leur feüillage;
Et le vent de regret en battoit le riuage.
Cleon qui connoiſſoit ſon cœur & ſa vertu,
Afin de releuer ſon eſprit abbatu,
Iuſtifioit le Ciel, excuſoit la Fortune:
Alleguoit des humains la miſere commune:
Luy faiſoit obſeruer, que la Vertu iamais
N'eut auec le Malheur vne durable paix:
Et luy repreſentoit des Grandes de l'Hiſtoire,
L'image encor ſouffrante, & la triſte memoire.
Eudoxe, diſoit-il, vous accuſez à tort,
Les Aſtres & le Ciel de voſtre mauuais ſort.
Le Ciel ne peut mal faire à ſon plus rare ouurage:
Nul Aſtre ne peut nuire à ſa plus belle image:
La bonté ne fait point la guerre à la bonté:
Vn lys ne fut iamais par des lys mal-traité:
Et iamais on ne vit tomber le feu des roſes,
Pour conſumer les fleurs autour d'elles écloſes.
Les Aſtres comme vous, ſont doux & bien-faiſans:
Leurs yeux comme vos yeux, ſont chaſtes & luiſans:
Et s'il n'eſt des clartez à des clartez contraires;
Si les Beautez ne ſont des Beautez aduerſaires,
Ces celeſtes Beautez, ces lumineuſes Sœurs,
Ne ſe peuuent, Eudoxe, accuſer de vos pleurs.
Leur fortune en ce point à la voſtre eſt égale;
L'aduerſité leur eſt adherente & fatale.
Combien tous les matins, & combien tous les ſoirs,
De broüillas tenebreux, & de nuages noirs,
Effacent leur éclat, obſcurciſſent leur gloire,
Les font meſme pleurer ſur leurs Trônes d'yuoire?
Vne fois tous les mois la Lune perd ſon teint,
Son viſage decline, & ſon luſtre s'éteint:
Et ſoit fievre ou langueur, le mal qui la poſſede,
Depuis vn ſi long temps n'a point eu de remede.
Cet autre Corps ſi beau, qui voit tout, qui fait tout;
Qui pare l'Vniuers de l'vn à l'autre bout;

Ce Pere des beautez, ce Pere des lumieres;
Ce riche Createur des plus riches matieres;
Le Soleil n'est pas né pour estre plus heureux:
Souuent dés le matin malade & langoureux,
Il tombe en défaillance étouffé d'vn nuage;
Et perd de ses rayons la vigueur & l'vsage.
La dignité, le rang, l'Ange qui le conduit,
Ne luy sçauroient sauuer vne mauuaise nuit.
Il a, tout beau qu'il est, fort peu de belles heures;
Le bon temps n'entre pas en toutes ses demeures.
Et quelque or qui reluise en ses douze maisons,
Qu'il change au changement des mois & des saisons;
Malade en la pluspart, au milieu des dorures,
Il souffre des chaleurs, il souffre des froidures:
Et de ses yeux battus d'importunes vapeurs,
Souuent il ne nous vient que de l'ombre & des pleurs.
Mais quoy? c'est le destin des choses les plus belles!
Il semble qu'il ne soit de tourmens que pour elles.
Cet autre bas Soleil, precieux aux humains;
Ce metal qui fait tout sans esprit & sans mains;
Cet Or que des rayons si puissans enuironnent;
Qui couronne les Rois, & que les Rois couronnent,
Déchiré par les mains de ses propres Amans,
Souffre des criminels les plus rudes tourmens.
A peine est-il bien né, qu'il est mis sur l'enclume;
Que le marteau le bat; que le feu le consume;
Et que couru de tous, il est jusques au cœur,
Iaune de son supplice, & glacé de sa peur.
Ces precieux boutons de lumiere endurcie,
Où la beauté du Ciel est peinte & racourcie;
La noble & chaste Perle, & le beau Diamant,
Ont aussi bien que l'Or à souffrir le tourment.
La Perle sous les flots supporte l'amertume,
De tout vn Element de tempeste & d'écume.
Et comme si c'estoit vn feu pris dans les Cieux,
Qui rend le Diamant superbe & precieux;

Cet illuſtre Inn. ;ent lié par la Nature,
Sur le dos d'vn rocher ſterile & ſans verdure,
Eſt reduit au deſtin de ce fameux Voleur,
Qui déroba ce feu ſi fertile en malheur,
Dont la noire fumée attira ſur la terre,
Les fievres & la mort, les crimes & la guerre.
Tout ce que nous voyons de beau dans l'Vniuers,
Eſt ainſi tourmenté de ſupplices diuers.
La Reyne des Iardins, cette fleur ſi pompeuſe,
Eſt comme vous, Eudoxe, illuſtre & malheureuſe.
Elle a le front auguſte, & l'eſprit parfumé;
D'vne pourpre ſans fard ſon teint eſt allumé;
Et les rayons dorez dont elle eſt couronnée,
Font bien voir qu'à regner elle eſtoit deſtinée.
Ses parfums cependant, ſa pourpre & ſa beauté,
Luy ſont de foibles droits contre l'aduerſité.
Elle eſt plus que la Ruë expoſée aux rapines,
Aux injures du vent, aux pointes des épines:
Et ſon trône ſe voit piqué de tous coſtez,
Des traits que la Fortune a contre elle jettez,
Te: eſt l'injuſte ſort de cette fleur ſi belle,
Qui fait l'honneur des fleurs en la ſaiſon nouuelle;
Dont les feux ſont ſi purs & de ſi bonne odeur;
Et qui joint comme vous la grace à la pudeur.
Sa grace à l'impoſture eſt pourtant expoſée;
Elle eſt d'afféterie & de luxe accuſée:
De ſes feux innocens l'honneur eſt ſoupçonné:
Les traits dont on luy voit le corps enuironné,
Ces inflexibles traits du Sort qui la trauerſe,
Sont crus eſtre les traits de l'Amour qui la perce.
Le Soucy jauniſſant eſt il moins malheureux?
Ne prent-on pas ſon teint pour vn teint d'amoureux?
Quoy que d'vn noble inſtinct & d'vn feu ſãs matiere,
Son eſprit lumineux n'aime que la lumiere.
Ces beaux & nobles Corps, ces Corps ſi bienfaiſans,
Les Aſtres ne ſont pas libres des médiſans.

Dit-on pas que Cefale est aimé de l'Aurore,
Que c'est pour ce mignon que sa teste elle dore,
Et que tous les matins en r'allumant le jour,
Elle joint à son feu le feu de son amour?
La fable est aussi vaine, & n'est pas moins publique,
Qui nous feint que la Lune aime vn melancolique:
Et qu'elle paroist vuide, ou pleine de clarté,
Qu'elle s'éuanoüit, ou reprend sa beauté,
Selon que la douleur du trait qui la tourmente.
Luy fait venir la fievre, ou plus forte, ou plus lente.
Il n'est Astre de marque en tout le Firmament,
Qui n'ait receu de nous vn pareil traittement.
On leur donne des noms & des faces de bestes:
De plumes & de poil on profane leurs testes.
Les vns ont décrié la vertu de leurs rais:
Les autres en ont fait de monstrueux portraits:
Et tous les jours encor mille vapeurs obscures,
Eteignent leur lumiere, & changent leurs figures.
La médisance donc, la peine & le malheur,
Sont le sort general des choses de valeur.
Vn semblable destin, si vous m'en daignez croire,
Vous est, parfaite Eudoxe, vn beau sujet de gloire.
Et quoy que vous souffriez, encore vaut-il mieux,
Souffrir comme le font les Astres dans les Cieux,
La Palme sous le vent, la Perle dans l'écume,
La Rose sur l'épine, & l'argent sur l'enclume;
Que d'estre en la Nature vn membre rebuté,
Vne piece sans art, vn corps sans dignité.
L'Histoire est vn theatre où des Beautez souffrantes,
A chaque page on voit les Ombres gemissantes.
Là le fer à la gorge, & le regret au cœur,
Lucrece de son sang laue son des-honneur.
Là d'vn dépit meslé de luxe & de colere,
Cleopatre à sa mort incite vne vipere.
Là pour executer par vn nouueau tourment,
De son cruel Mary le cruel testament,

Monime meurt aux yeux des Graces & des Muſes,
Meurt aux yeux des Vertus de ſon malheur confuſes;
Et pour brauer la Mort, de ſon royal bandeau,
Se fait pour s'étrangler vn ſuperbe cordeau.
Là meſme Mariamne auſſi chaſte que belle,
Par vn Mary jaloux traittée en criminelle,
Sans reſpect de ſon nom, ſans reſpect de ſon rang,
Subit la cruauté d'vn Tribunal de ſang:
Et ce modeſte orgueil, cette grace hautaine,
Ces yeux des autres yeux le plaiſir & la peine,
Ce viſage où l'Amour regnoit ſous la Vertu,
Ce Chef-d'œuure ſans pair ſous le fer abbatu,
Eſt par l'injuſte arreſt d'vn Eſpoux tyrannique,
De la main d'vn Bourreau la victime tragique.
D'autres dans les rigueurs d'vne obſcure priſon,
Ont paſſé les beaux jours de leur belle ſaiſon.
Il coula de leurs yeux des fontaines de larmes:
Il en tomba des feux accompagnez de charmes:
Et leurs fers cependant ne furent point fondus,
Ny des feux, ny des pleurs de leurs yeux épandus.
La voix me manqueroit, Eudoxe, & la memoire,
Plûtoſt que ie n'aurois recueilly de l'Hiſtoire,
Tous les traits qu'autrefois la Fortune a iettez.
Soit contre les Vertus, ſoit contre les Beautez.
Le nombre en eſt trop grand; & dãs toutes les pages,
Il coule ſang ou pleurs de leurs paſles Images.
Voſtre merite, Eudoxe, eſtant égal au leur,
Pourriez vous refuſer d'entrer en leur malheur;
Et d'en ſouffrir au moins la part que vous deſtine,
Celuy qui ſous la fleur a fait naiſtre l'épine?
Il vous a fait des biens & grands & precieux,
Des biẽs qu'il ne fait voir que par grains ſous les Cieux:
Auec profuſion il vous en a comblée:
Autour de vous ſa grace eſt toute raſſemblée:
Et voulant faire en vous vn chef-d'œuure de prix,
Parfait au gré des yeux comme au gré des eſprits;

Pour vous faire, il choisit des ames les plus belles,
Et des corps les plus beaux les plus nobles modelles.
Au contraire, vos maux & legers & petits,
Sont de ceux qui nous sont en commun départis;
Qui d'vne pante égale & d'vne égale course,
Depuis que le Serpent infecta nostre Source,
Débordent sans respect de degrez ny de rangs,
Sur les testes du Peuple, & sur celles des Grands.
Nul estat ne s'en sauue; & contre ce deluge,
Sur les plus hautes tours il n'est point de refuge.
Ces Colosses fameux que la Fortune a faits,
Que la Fortune a peints & dorez à grands frais,
Bien qu'ils soient éleuez sur de hautes colonnes;
Bien qu'ils soiẽt à couuert sous de grãdes couronnes;
Comme les plus petits, haut & bas inondez,
Et battus de torrens autour d'eux débordez,
De leur vaine grandeur n'ont point d'autre auantage,
Que d'estre de plus haut exposez à l'orage;
De tomber auec bruit, & laisser en tombant,
Vne plus riche poudre à la mercy du vent.
Le Vulgaire abusé croit les hautes Fortunes,
Libres du commun joug, franches des loix cõmunes.
Il ne sçait estimer que l'éclat & le son;
Et ne distingue point le grand d'auec le bon.
Il donne son encens & ses vœux à la pompe;
Et cette pompe n'est qu'vn Spectre qui le trompe;
Qu'vn phantôme fardé, qui cache ses tourmens,
Sous la fausse lueur de ses faux ornemens.
Eudoxe, il est ainsi, cette fatale Roüe,
Où du sort des humains la Fortune se joüe,
Herissée au dessus, herissée au dessous,
Ne manque en nul endroit de crochets ny de cloux.
Les vns sont precieux & brillent de lumiere;
Les autres sont obscurs, & de vile matiere;
Mais obscurs & brillans piquent également:
Et quoy que le jeu porte, or, fer, ou diamant,
Diamant,

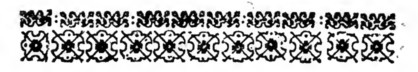
Diamant, or, & fer, en ce jeu d'auanture,
Font à quiconque y touche vne égale blessure.
Il est des malheureux, dans les plus grands Palais,
Il en est sur le Trône, il en est sous le Dais:
Il est des Patiens à qui dans les Ballustres,
Il vient des maux de prix, & des gesnes illustres.
De leurs propres liens on les voit amoureux:
On voit leurs échaffaux éclater autour d'eux;
Et personne ne voit leurs ames déchirées,
Saigner de tous costez sous leurs chaisnes dorées.
Elles saignent, Eudoxe, & de leur cœur fendu,
On verroit leur esprit goute à goute épandu:
On verroit de leur sang leurs Couronnes moüillées;
On en verroit leur Pourpre & leurs perles soüillées;
S'il estoit des conduits entre l'ame & le corps,
Par où le sang coulast de l'esprit au dehors.
Mais sans qu'il soit besoin d'enuoyer ma memoire,
En chercher bien auant des preuues dans l'Histoire:
Et sans vous effrayer de phantómes venus,
Ou d'étranges païs, ou de temps inconnus.
Le Louure est à nos yeux de la grandeur humaine,
Et des peines des Grands vne pompeuse Scene.
La Grace & la Vertu, la Gloire & la Beauté,
N'ont pû là se munir contre l'Aduersité.
Sa longue & dure main qui n'épargne personne,
Sur le Trône souuent, souuent sous la Couronne,
A piqué de nos Lys les glorieuses fleurs;
Elle en a fait couler le sang auec les pleurs.
Loüise cette Reyne & si belle & si sage,
Qui fit de tant de cœurs le secret esclauage;
Se crût estre elle-mesme esclaue dés le jour,
Que l'Hymen la voulut couronner sans l'Amour.
Son Esprit fut gesné dans la Couche Royale;
La Couronne luy fut vne chaisne fatale;
Le Louure vne prison, le Trône vn échaffaut,
Erigé pour montrer son tourment de plus haut.

Elle y mourut auſſi d'vn long regret ſechée:
Comme vne belle fleur de ſa tige arrachée,
Qui miſe dans vn pot d'agate ou de vermeil,
Regrette ſon terroir, regrette le Soleil:
Et quelque éclat qu'elle ait dans ſa priſon dorée,
Seche enfin de l'ennuy d'en eſtre ſeparée.
Cette autre belle Fleur de l'Arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de braues Rois;
Marguerite pour qui tant de lauriers fleurirent;
Pour qui tant de bouquets chez les Muſes ſe firent;
Vit bouquets & lauriers ſur ſa teſte ſecher:
Vit par vn coup fatal les Lys s'en détacher:
Et le Cercle Royal dont l'auoit couronnée,
En tumulte & ſans ordre vn trop prompt Hymenée,
Rompu du meſme coup, deuant ſes pieds tombant,
La laiſſa comme vn tronc dégradé par le vent.
Eſpouſe ſans Eſpoux, & Reyne ſans Royaume,
Vaine ombre du paſſé, grand & noble phantôme;
Elle traina depuis les reſtes de ſon ſort;
Et vit juſqu'à ſon Nom mourir auant ſa mort.
Mais quelle aduerſité ſe peut trouuer égale,
Au malheur qu'a ſouffert ſa fameuſe Riuale?
Ce fut vn composé de grace & de vertu,
Auſſi rare, auſſi grand que ſiecle aucun ait eu.
L'Arne nous l'enuoya plus feconde & plus belle,
Que l'Aſtre qui preſide à la ſaiſon nouuelle.
Sa clarté fit fleurir la tige de nos Lys,
Qu'vne Eſtoile maligne auoit preſque abolis:
Et de leurs rejettons qui ſous ſa main germerent,
Le Tage, la Tamiſe, & le Pô ſe parerent.
Le Sort des Nations ſe forma de ſes loix:
Son Sang & ſes Portraits regnerent ſur les Rois:
Et pour ſe faire encor au cœur de cet Empire,
Vn regne ſomptueux de marbre & de porphyre,
Et laiſſer de ſa gloire & de ſa dignité,
Vne ſuperbe montre à la Poſterité,

Elle applanit des monts, épuisa des carrieres;
Sur des canaux voûtez suspendit des riuieres;
Fit rouler dans Paris ces liquides tresors,
Que la Seine étonnée admire de ses bors;
Et d'vn Loüure second aux frais de la Nature,
Et par les mains des Arts éleua la structure.
Maisquoy? les plus grãds biẽs sont icy les plus cours:
Son Estoile déchut, & prit vn autre cours:
Et par son changement, changea de la Princesse,
La bonace en tempeste, & la joye en tristesse,
Depuis, nous l'auons veuë en son éloignement,
De cent funestes bruits plus funeste argument,
Et celebre joüet du Sort & de l'orage,
Errer de mer en mer, de riuage en riuage:
Estre à toute l'Europe vn spectacle de deüil,
Sans pouuoir rencontrer le calme qu'au cercueil;
Ny laisser apres soy, de sa premiere gloire,
Qu'vn grand titre à remplir vne tragique Histoire.
Eudoxe, il se voit donc des malheureux par tout:
Le Monde en est peuplé de l'vn à l'autre bout.
Le cedre & le roseau, la fougere, & la palme,
Ont en commun l'orage, ont en commun le calme:
Les Barques sur la mer, & les plus grands vaisseaux,
Souffrent également & des vents & des eaux:
Et des Palais hautains les orgueilleuses testes,
Sont comme les hameaux sujettes aux tempestes.
Ce n'est pas vn hazard, c'est vne juste loy,
Egale pour l'Esclaue, égale pour le Roy.
Nous deuons nous soûmettre à cette loy commune,
Sans charger de nos maux ce Spectre de Fortune,
Qui n'estqu'vn nõ sãs corps,&qu'vn phãtôme errant,
Que la Fable a formé de fumée & de vent.
La Vertu, sage Eudoxe, est comme vne Statuë,
Dont l'étoffe veut estre éprouuée & battuë.
Plus on la fait souffrir, & plus on l'embellit:
Le feu la purifie, & le fer la polit;

Elle reçoit ſon prix de la main qui l'agite;
Et c'eſt de ſon tourment que ſe fait ſon merite.
Ainſi parla Cleon, l'Echo luy répondit:
Et de l'eſprit d'Eudoxe vn rayon s'épandit;
Qui ſembla de ſon deüil diſſiper le nuage,
Et rendre auec le jour la joye à ſon viſage.





DE LA COVR,

A MADAME LA DVCHESSE DE SCHOMBERG.

ENTRETIEN III.

La Cour representée dans cette Poësie, n'est pas vne Cour particuliere : elle est de toutes les Nations & de tous les Siecles. Il y a eu de Saints Papes, de Saints Empereurs, & de Saints Rois; Mais il n'y eut iamais de Cour Sainte, qu'en souhait & en idée. Et afin que le Lecteur ne s'attribuë point le droit de descendre du general au specifique, & de faire les applications particulieres; il sçaura que ce qui est dit icy en François, des déguisemens & des artifices, des chutes & des malheurs, de l'ambition & de l'auarice, de l'indeuotion & des autres vices des Gens de Cour, Lucien l'a dit en Grec, Pierre de Blois en Latin, Gueuarre en Espagnol, & le Guarini en Italien.

VOus voila donc au port, genereuse Duchesse,
Desvents cõme des flots vostre Estoile maistresse,
A fait tomber les vents, a fait taire les flots,
Et malgré leur fureur vous a mise en repos.
Ils ont beau murmurer, beau faire à la Fortune
Contre vostre retraite vne plainte commune:

Il est doux au Pilote arriué dans le port,
D'oüir des flots émeus le tumulte & l'effort;
Et de voir à ses pieds fermes sur le riuage,
Creuer en écumant les Enfans de l'orage.
 Ainsi, sage Duchesse, il vous doit estre doux,
Apres tant de complots des vagues contre vous,
De vous voir des perils de la Cour retirée:
Et d'vn calme certain desormais asseurée,
Sur le pas des Vertus fournir en paix le cours,
Que le Maistre des Temps a prescrit à vos jours.
 Cette grace n'est pas vne commune grace,
Soit petite Chaloupe, ou grand Vaisseau qui passe,
Le Golfe dangereux de ce faux Element;
Grands & petits y font naufrage également:
Et les masts les plus hauts, les plus superbes hunes,
N'ont pas vn autre Nort, n'ont pas d'autres Fortunes,
Que les moindres Esquifs, qui sans voiles flotans,
Sont le commun joüet des vagues & des vents.
Quoy que vous en sçachiez, Duchesse bonne & sage,
Encore pouuez-vous en sçauoir dauantage.
Et pour vous exciter à rendre sur le bord,
Vos offrandes à Dieu, qui vous a mise au port,
Ie veux en peu de traits, mais de traits sans figure,
Vous faire de la Cour, la fidele Peinture.
 La Cour est vn Climat, où iamais il ne luit;
Où l'Erreur entretient vne eternelle nuit:
Et tout ce qu'on y voit de trompeuse lumiere,
Reflechy du dehors d'vne creuse matiere,
Impose aux yeux, nō moins qu'il impose aux Esprits,
De son lustre abusez, aussi-tost que surpris.
Aussi, rien n'y paroist en sa propre figure;
On n'y reconnoit point les traits de la Nature.
Tout s'y meut par ressort, tout s'y fait auec art;
Iusqu'aux yeux, jusqu'aux voix, tout est gasté de fard;
Et par vn scandaleux, quoy que public visage,
Pour cent masques à peine on y voit vn visage.

Les Vieillards ont les leurs comme les jeunes Gens:
Et les petits s'en font, comme s'en font les Grands.
Les traits en sont changeans, les mines differentes;
Les couleurs de faux jours faussement apparentes;
Et selon les desseins, les temps & les sujets,
Ils sont noirs ou serains, ils sont tristes ou gais.
Les feintes amitiez, & les fausses tendresses,
La loüange ajoutée aux malignes caresses,
Les petits soins rendus auec empressement,
L'indigne flaterie, & le trompeur serment,
Et semblables couleurs, à force plastre vnies,
Et d'vn lustre apparent, par la Ruse vernies,
Sont les materiaux dont à la Cour se font,
Ces masques de l'Esprit, de la bouche, & du front.
Dans les affreux Desers, où la brûlante Afrique,
Nourrit de ses Lyons la Race famelique,
Où l'esprit des Dragons corrompt l'air & le jour;
Vit-on plus en peril, qu'on ne vit à la Cour?
Au moins dans ces Desers, le Lyon sanguinaire,
Ne sçait point de l'Agneau la douceur contrefaire:
Le Tigre tauelé n'imite point la voix,
Du Cerf au front branchu, qui brame dans nos Bois:
Et iamais on n'y vit la Panthere inhumaine,
Prendre de la Brebis la figure & la laine.
Mais, Duchesse, à la Cour le Lyon fait l'Agneau,
Le Tigre prend du Cerf & la voix & la peau:
Le Vautour déguisé d'ongle, de bec, & d'aisle,
Fait tantost le Pigeon, tantost la Tourterelle:
Et le Griffon sanglant du butin qu'il a pris,
S'essuye & contrefait l'Oyseau de Paradis.
Dans ce déguisement, quelle Sagesse humaine,
Si Dieu ne la conduit, ne se trouuera vaine?
Qui se pourra sauuer des ongles & des dents,
De ces Agneaux Lyons & Tigres au dedans;
De ces Griffons parez de plumes empruntées,
Déguisez de façons & de mœurs imitées?

Aussi comme en vn Bois assiegé de Voleurs,
On n'entend à la Cour, que bruits & que clameurs,
Soit de gens dépoüillez, soit de gens qui dépoüillent,
Et sans pitié, du sang des dépoüillez se soüillent.
On n'y voit que butin funeste & déchiré,
Enuié par les vns, par les autres pleuré:
Que débris qu'en tombant les innocens fournissent,
Aux plans ambitieux des meschans qui bastissent.
Là, par vn art étrange, autrepart inconnu,
Que l'vsage a toûjours dans la Cour maintenu,
Du débris demeuré des Maisons renuersées,
Il s'en fait chaque jour, d'autres plus exhaussées:
Et celles qui se font de semblables débris,
Sans ordre rassemblé, sans liaison repris,
Détruites à leur tour, seruent à la structure,
D'autres, à qui se garde vne mesme auanture.
Aussi, noble Duchesse, il n'est rien dans la Cour,
Qui se puisse asseurer d'y subsister vn jour.
Il y regne des vents dont le seul exercice,
Est de faire tomber haut & bas édifice:
D'abattre également & Cedres & Buissons:
D'arracher soit en fleur, soit en fruit, les moissons:
Et mesler sans respect d'étoffe riche ou vile,
Les Colosses dorez aux figures d'argile.
La Fortune qui met au hazard & sans choix,
En œuure tout plastras, toute terre, & tout bois;
Et qui se plaist à faire auec vn tour de Roüe,
Vne Idole d'honneur, d'vne masse de boüe;
Moula-t'elle iamais de Colosse plus vain,
Plus éleué de baze, & de corps plus hautain,
Que ce fameux Toscan, dont l'effroyable masse,
A peine dans la Cour à d'autres laissoit place?
Celuy de Babilonne autrefois si vanté,
Estoit moins haut de taille, estoit moins bien planté:
Il sembloit que l'on eust épuisé la Nature,
Afin d'auoir dequoy fournir à sa parure;

Sa baze paroissoit de hauteur & de poids,
Se deuoir égaler au Trône de nos Rois:
Et la Cour à ses pieds tous les jours en offrandes,
Entassoit à monceaux l'encens & les guirlandes.
Ce Colosse si fier, si haut, si spacieux,
Qui sembloit de son front vouloir toucher les Cieux;
Frapé d'vn coup de vent, & déchu de sa place,
D'vn funeste joüet, repût la populace.
Sa teste démolie, & ses bras ruinez,
De funestes cordeaux par les places traisnez,
Et pourris à la fin, reprirent dans l'orniere,
Leur premiere bassesse, & leur forme premiere.
Mais à quoy bon citer ces pieces de hazard,
Que la Fortune fait sans conseil & sans art?
Les Oints mesme de Dieu, quand de dessus leur teste,
Dieu retirant sa main, les liure à la tempeste,
Sujets comme tout autre, aux attaques du vent,
Tiennent moins contre luy que le sable mouuant.
La France de ses bords a veu la Tragedie,
Qui d'vn tissu sanglant par les Demons ourdie,
S'est faite du meilleur & du plus doux des Rois,
Par le fer inhumain d'vn parricide Anglois.
De son front tout d'vn coup, trois Courōnes tōberent,
Et son coû sans deffence à la hache laisserent.
Au Palais de Vital, ses Ayeux assemblez,
D'vn acte si cruel dans le marbre troublez,
Semblerent détourner les yeux & le visage,
Et vouloir s'éleuer pour venger cet outrage.
La Tamise en eût peur, & ses flots murmurans,
D'vn flux precipité sous leurs riues courans,
En desordre à la Mer la nouuelle en porterent;
Et leur rapport finy, de regret se noyerent:
Et longtemps auec bruit, tous les Havres du Nort,
Fremirent de l'horreur de cette étrange mort.
D'vn Roy si malheureux, l'Ayeule malheureuse,
Quoy qu'elle fust sçauante, aimable, genereuse,

T

N'eut pas le vent plusdoux, ny le tẽps moins mauuais;
Et iamais son destin ne luy donna de paix.
Du Tróne des François soudainement déchuë,
Quelque faueur du Ciel qu'y montant elle eut euë,
Il luy falut r'entrer, quittant la Cour des Lys,
Dans l'Hyuer eternel de son triste Païs;
Plus triste à son égard, pour la longue tourmente,
Que prepara contre elle vne Ligue insolente,
Que pour la longue neige, & pour les longs frimas,
Qui d'vn Ciel engourdy tombent sur ces climats.
La souuent fugitiue, & souuent prisonniere,
Mais forte dans la fuite, & dans les chaisnes fiere,
Elle eut à suporter toutes les cruautez,
Où la firent passer ses Sujets reuoltez.
Enfin abandonnée au gré de sa Riuale,
De cette Elizabet à tant d'Ames fatale,
On la vit sous la main d'vn infame Bourreau,
Laisser tout ce qu'alors le Monde auoit de beau.
En vain pour la sauuer les Graces conspirerent;
Leurs voiles sur sa gorge en vain elles jetterent;
Les yeux de l'Inhumain n'en furent point touchez:
Leurs voiles & son cou d'vn mesme acier tranchez,
Dans le sang qui jallit leurs couleurs confondirent;
Et les Graces sur elle en pleurs s'éuanoüirent.
Mais il s'est assez veu d'exemples en nos jours,
Du peu de fermeté qui regne dans les Cours:
Et sans aller plus loin, cette belle Asterie,
La merueille de l'Arn, l'honneur de l'Etrurie,
Mere de tant de Roys, Reyne de tant de Cœurs,
Qui porta ses vertus plus haut que ses grandeurs;
Quoy qu'au dessus du vent, elle parut montée,
Fut-elle pour cela du vent plus respectée?
Quoy que le Diadéme éleué sur son front,
Fut de ceux qui broüillas & nuages deffont,
Fut-elle pour cela moins sujete aux nuages?
Son front en fut-il moins attaqué des orages?

Quelque rang qu'elle tinſt, contrainte aſſez ſouuent,
De ſortir de ſa place, & la ceder au vent;
Nous l'auons veuë errer, ainſi qu'erre vn Planete,
Qui n'ayant point d'arreſt, & manquant de retraite,
Confus de ſon éclipſe, & vers la nuit panchant,
Sans couronne & ſans luſtre arriue à ſon couchant;
De meſme auons-nous veu ſur la terre & ſur l'onde,
Cette grande Princeſſe errante & vagabonde,
Sans demeure aſſeurée & ſans port arreſté,
Suiure de ſon deſtin l'Aſcendant démonté;
Perdre de ſa grandeur, chaque jour quelque marque;
Et ne laiſſer enfin pour dépoüille à la Parque,
De tant de dignitez, & de tant de treſors,
Qu'vn grand nõ ſans ſujet,&qu'vne ombre sãs corps.
Apres les mauuais temps qu'a veus voſtre Maiſtreſſe,
Ne vous étonnez pas, vertueuſe Ducheſſe,
Que ſans auoir égard à la fleur de vos ans,
Sans reſpect des Amours declarez vos ſuiuans,
Et ſans conſiderer ces Graces ſi pudiques,
Déja de voſtre train, déja vos domeſtiques,
Vn vent funeſte aux fleurs, & des Graces jaloux,
Se ſoit ſi rudement éleué contre vous.
De quelque noble feu que la Roſe s'allume,
De quelque doux eſprit que l'Oeillet ſe parfume,
Et la Roſe & l'Oeillet, ſoit au front du Printemps,
Soit ſur le ſein de Flore, ont à craindre les vents.
Et les Graces iamais, ny les Amours leurs freres,
N'ont pû charmer ces vents, ou jaloux, ou coleres.
En cela pour le moins vous euſtes le bonheur,
De faire dans le trouble éclater voſtre cœur;
Et par vne merueille à la Cour bien nouuelle,
On y vit vne fleur auſſi tendre que belle,
Plus forte que les vents qui font ployer les Pins,
Et de la teſte au pied, font trembler les Sapins.
Au bruit que l'on en fit, les Nimphes de la Seine,
La coëffure en deſordre, & toutes hors d'haleine,

Monterent ſur leur riue, & de leurs longs ſoûpirs,
Secondez de leurs flots, imitez des zephirs,
Pleurerent les Vertus auec vous rejettées;
Regreterent en vous les Graces maltraitées;
Et juſqu'au grand Salon, en coquille voûté,
De perles, de corail, & de nacre encrouſté,
Où le vieil Ocean Surintendant de l'Onde,
Regale chaque jour tous les Fleuues du Monde,
Elles furent crier, contre le mauuais vent,
Qui ſans les reſpecter ſur leurs bords s'éleuant,
Leur auoit arraché d'vne jalouſe haleine
La plus aimable Fleur, qui regnaſt ſur leur plaine.
D'autre-part à ce bruit, la Loire au lit d'argent,
Dépeſcha vers la Seine, vn Zephir diligent,
Pour vous ſeruir d'eſcorte, & de là vous conduire,
Vers l'heureuſe contrée, où s'étend ſon Empire.
Ses Filles pour vous voir, monterent ſur leurs bords,
Le jonc vert aux cheueux, la gaze ſur le corps,
Et telle qu'on les voit, quand auec Galatée
Au Cercle chez Thetis, leur Mere eſt inuitée.
Leurs yeux furent ſur vous attachez tout le jour,
Tantoſt auec reſpect, tantoſt auec amour:
Et par tout où vos pas, quelque trace laiſſerent,
Toute ſorte de fleurs par bouquets s'éleuerent.
La Cour vaine & trompeuſe, a toûjours ajoûté,
L'infame ſeruitude, à l'infidelité:
Et là ſans reſpecter les teſtes couronnées,
Toutes teſtes ſont d'or ou de fer enchaiſnées.
Ces priſonniers errans, ces malheureux Forçats,
Qui les chaiſnes aux pieds, & les rames aux bras,
Sont toûjours en priſon & toûjours en voyage,
Sous les coups du Comite, & ſous ceux de l'orage,
Ont vn joug plus leger, & des fers moins peſans,
Que ceux que la Fortune attache aux Courtiſans.
La Cour eſt, ie l'auouë, vne Galere peinte,
De rubans, de feſtons, de clinquans elle eſt ceinte;

La chiourme en est riche, & les bans precieux;
Les Forçats, de leurs rangs s'y tiennent glorieux;
Leurs rames sont d'yuoire & de bouquets parées;
Leurs chaisnes font grand bruit, & sont toutes dorées:
Mais tant d'atours si beaux, si pompeux, si luisans,
Soulagent-ils en rien le joug des Courtisans?
Et pour estre à nos yeux si parez & si braues,
En sont-ils moins captifs, en sont-ils moins esclaues?
Les chaisnes des Forçats n'attachẽt que leurs pieds:
L'esprit, le sens, le cœur à la Cour sont liez:
Il n'est pas jusqu'au soufle, & jusques au langage,
Quoy que si libre ailleurs, quoy qu'ailleurs si volage,
Qui n'ait là ses liens tissus de nœuds diuers,
Soit d'interests connus, soit d'interests couuers:
Personne là ne vit, ne se meut, ne respire,
Qu'aueque dépendance, & sous vn rude empire.
On n'y reconnoit point la liberté du choix,
Tout s'y remuë au gré, tout s'y fait par les loix,
De certains glorieux & superbes Comites,
Qui sans distinction de rangs ny de merites,
Osent mettre le pied sur les fronts couronnez,
Et traisner apres eux les Princes enchaisnez.
Le premier est l'Amour, qui bien qu'en apparence,
Il soit toûjours enfant de taille & d'innocence;
A l'inhumanité des plus cruels Bourreaux;
Inuente tous les jours des supplices nouueaux:
Fait aller les Forçats, qu'il a mis à la rame,
Tantost auec le fer, tantost auec la flame:
Les bat de son flambeau, les pique de ses dars,
Et les lie à leurs bancs des cordes de ses Arcs.
L'Ambition succede à l'Amour tyrannique:
Elle est de tous les Grands la torture publique;
Leurs rames, leurs liens, & leurs chaisnes se font,
De tout ce qui leur pare, ou les mains, ou le front,
Et non moins que leur frõt, leurs mains sont vlcerées,
Des secrets aiguillons de leurs charges dorées.

Comme l'Ambition, l'Auarice a ses bancs,
Et ses Forçats diuers d'offices & de rangs,
Qui toûjours alterez & toûjours fameliques,
Ne peuuent se remplir des Fontaines publiques.
Outre la rame aux mains, & les charges au dos,
Qui de jour & de nuit leur ostent le repos,
L'inhumaine Auarice à piquer toûjours preste,
Leur met des aiguillons au cœur & dans la teste;
Et de ces aiguillons, qui teignent de leur sang,
Leurs chaisnes, leurs fardeaux, leurs rames & leur banc,
Les malheureux qu'ils sont, les piqueures cherissent,
Et de faux lenitifs la peine en adoucissent.
Le metal leur en plaist ; & sa seule lueur,
Essuye assez leur sang, seche assez leur sueur:
Et les console assez, soit des aspres morsures,
Que le ver de leur Ame ajoûte à leurs blessures;
Soit de mille rebuts, qu'il leur faut endurer,
Pour mouler leur Fortune, & la faire dorer.

Mais sans que l'Auarice en tourmens inuentiue,
Et sans tréue, sans paix, à leur nuire attentiue,
Mette en œuure sur eux ses secrets inhumains,
Les cruels, pour leur peine, ont assez de leurs mains.
L'vn de l'autre Brigan, l'vn de l'autre Corsaire,
Quelque petit butin qui se presente à faire,
On les voit l'vn sur l'autre, à la proye échauffez,
Egorgez égorgeans, étouffans étouffez,
S'arracher tour à tour d'vne main violente,
Auec l'habit rompu, la chair viue & tremblante.

Encore maintenant, comme du temps passé,
La Cour se peut nommer vn Monde renuersé.
La Nature par tout si justement rangée,
Ne s'y reconnoit point, tant on l'y voit changée.
Là, comme si le jour roturier deuenu,
A peine meritoit d'estre des Grands connu,
Ses plus riches rayons sont laissez aux souspantes;
Les Alcoues n'en ont que des lueurs mourantes:

Et le Soleil chassé de l'Estrade & du Dais,
Va faire ses presens au quartier des Valets.
Chose étrange & bizarre, obligeante Duchesse,
Ces vains adorateurs de la vaine Richesse,
Qui par tout veulent voir luire l'or à leurs yeux,
L'or qui n'est que le marc de la clarté des Cieux,
Ne sçauroient suporter ce Globe de lumiere,
Qui de tous les metaux est la Source premiere.
Diray-je qu'on fait tout de trauers à la Cour?
Qu'on s'y leue de nuit, qu'on s'y couche de jour?
Que les Hommes menteurs jusque dans leur vesture,
Ne sont du haut en bas qu'abus & qu'imposture?
Vne juppe aujourd'huy jusqu'au genoüil leur pend;
Vne aisle de moulin sur leur soulier s'étend;
Sous des cheueux d'emprunt leur visage se cache;
Leur marcher est rompu d'vne double rondache:
Et i'attens que demain, si la mode y consent,
Leurs mains prendront la botte, & quitteront le gand;
Leurs testes se verront de leurs chausses coëffées;
Leurs jambes de leur poil se verront étoffées;
Et leurs talons bien-tost laissant les éperons,
Comme ceux de Mercure auront des aislerons.
Tous ces maux que ie côte, & tous ceux que ie laisse,
Se trouueront legers, vertueuse Duchesse,
Si nous les comparons auec l'Impieté,
Dont l'air fut à la Cour de tout temps infecté.
La Foy, les Sacremens, la Loy, les Euangiles,
Ne sont au Courtisan que fables inutiles.
Le Palais est son Temple, & les Dais sont ses Cieux;
Il porte là son culte, il trouue là ses Dieux;
Mais des Dieux comme luy sujets à pourriture,
Quoy qu'au dehors brillans & couuers de dorure.
Aussi pourueu qu'il ait son Paradis chez eux,
Sans pretendre plus haut, il se tient bienheureux.
Et tout ce qu'on luy dit du celeste Royaume,
Ne passe en son esprit que pour vn vain phantôme,

Qui le touche auſſi peu que tout ce qu'il entend,
Du Royaume d'Alcine, ou du Palais d'Atlant;
Et de tous ces Païs, que les faiſeurs de ſonges
Ont baſtis à credit ſur le fonds des menſonges.
De tout temps on l'a dit, il fut vray de tout temps,
La Pieté n'eſt pas de la ſuite des Grands,
Et la premiere fois que pour eſtre connuë,
Elle prit d'vn beau feu la forme dans la nuë,
Ce fut dans le Deſert, & non pas dans la Cour,
Que ce feu merueilleux ſe découurit au jour.
Encor ne fut-ce pas au faiſte d'vne Palme,
Que ſe prit de ce feu la flame pure & calme;
Ce ne fut pas au bras, ny d'vn Pin ſourcilleux,
Ny d'vn Cedre de corps & de teſte orgueilleux;
Ce fut à la blancheur d'vne épine rampante
Que ſans vent s'alluma ſon ardeur innocente.
La Pieté naiſt donc, non pas dans vn Hoſtel,
Où l'Homme ſe croit eſtre au deſſus du Mortel,
Non pas dans vn Palais, où la foule importune,
D'vn tas d'ambitieux adore la Fortune,
Mais dans vn lieu ſecret, & du monde écarté,
Où la pure Innocence, & l'humble Pauureté,
Auſteres dans la vie, & dans l'habit modeſtes,
Preparent la matiere à ſes ardeurs celeſtes.
Il eſt vray que le Ciel fait grace quelquefois:
Il a des feux d'élite, & des Ames de choix:
Il ſçait nourrir le Lys au milieu des épines;
Il ſçait produire l'Or dans le limon des mines;
Et jadis ſon Eſprit, à tout faire puiſſant,
Tira d'vne Fournaiſe vn air rafraiſchiſſant;
Et fit pour trois Enfans, du feu de Babilonne,
Vne Pourpre innocente, vne illuſtre Couronne.
Le meſme Eſprit peut bien ſuſpendre l'action,
De l'air qui dans la Cour a mis l'infection;
Et munir contre luy, quelques Ames de marque,
Comme l'eſt aujourd'huy noſtre jeune Monarque:

Comme le ſont encor deux Aſtres que la Cour,
A receus du climat où va mourir le Iour;
Deux Reynes qui toûjours ſeruiront de Modelles
Aux pieuſes non moins qu'aux ſages & qu'aux Belles:
Et qu'on mettra toûjours au rang de ces grands Feux,
Qui ſont en tout Païs ſerains & lumineux.
Le priuilege eſt rare, & de peu de perſonnes,
Qui n'ont point ſous le Ciel d'aſſez dignes Courõnes,
Semblables à ce Fleuue en Grece ſi vanté,
Qui jaloux de ſon onde & de ſa pureté,
Paſſe à trauers la Mer, ſans prendre d'amertume,
Et ſans charger ſes flots de grauier ny d'écume.
Mais ce Fleuue eſt vnique, il n'a point de pareil,
Depuis l'Inde où commence à naiſtre le Soleil,
Iuſqu'à cet Eſpagnol, dont la vague dorée,
Par honneur l'accompagne en ſa couche azurée.
Et le nombre eſt petit, de ceux qui comme vous,
Fauoriſez du Ciel, d'vn eſprit fort & doux,
Peuuent viure à la Cour, ſans ſe tacher des vices,
Enfans de la Grandeur, & Suiuans des Delices.



CARTE DE LA COVR.

ENTRETIEN IV.

Cette Carte est nouuelle & singuliere : Mais la Cour representée en cette Carte n'est ny singuliere, ny nouuelle. Ceux qui ont quelque connoissance des Cours estrangeres, ou qui ont veu les anciennes dans l'Histoire, pourront témoigner qu'on n'a voulu faire icy le Plan d'aucune Cour en particulier. L'ancien Vers Latin qui chasse de la Cour ceux qui veulent estre Deuots, les chasse aussi bien des Cours Chrestiennes que des Infideles : aussi bien des Ecclesiastiques que des Seculieres. Et puis que la Volupté, le Luxe, l'Ambition, & les autres Vices des Courtisans sont les vices de toutes les Cours ; on ne sçauroit dire que la peinture de leurs Logis qui se voit icy, soit vne censure particuliere d'aucune Cour ; Si bien que c'est vne instruction generale, pour tous ceux qui ont à viure à la Cour, où il est aussi necessaire, & plus difficile de bien viure, que par tout ailleurs.

TELERIE, en ce temps que vos jeune s années,
Au gré de la Fortune & des Graces tournées,
Vous font autour d'vn Cercle de clarté,
Vn tissu de felicité:

Et que de vostre sage Père,
L'Estoile auec éclat luit sur nostre Hémisphere:
Souffrez qu'au lieu de l'encens & des fleurs,
Dont vous parfume vn peuple de Flateurs,
D'vne adresse soigneuse, & d'vne main fidelle,
Ie vous trace en ces Vers vne Carte nouuelle,
Sur laquelle reglant tous vos pas à la Cour,
Vous puissiez tenir sans détour,
Les droits sentiers qui menent à la vie,
Que le Ciel, au dessus du Temps & de l'Enuie,
Reserue à ceux, que les prosperitez,
Du train de la Vertu n'auront point écartez.
La Cour est vn Païs de plaisirs & de peines;
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines:
Là, les vrais maux & les faux biens,
Sont vnis de secrets liens:
On ne peut là cueillir, que sur des precipices,
La trompeuse moisson des friuoles delices:
On ne peut là monter qu'en descendant:
On n'y peut gagner qu'en perdant.
Pour y joüir de la fumée,
Que donne à ses Suiuans la vaine Renommée;
Pour y faire vn moment de lueur & de bruit,
Il faut suer le jour, il faut trembler la nuit:
Pour attirer sur soy les yeux de la Fortune,
Amante, aux sots, comme aux sages commune;
Il faut ramper deuant elle à genoux;
Il faut baiser ses pieds, & ployer sous ses coups.
Sous l'émail le plus gay des plaines les plus vertes,
Des herbes malignes couuertes,
De leurs contagieux poisons,
Corrompent les presens des plus belles Saisons:
Et souuent où l'on croit cueillir vne Anemone;
Où l'on croit prendre vn fruit dãs le sein de Pomone;
On met la main sur des serpens,
Qui sous les fleurs en cachette rampans,

Sans delay font payer, auecque leur morsure,
D'vn supplice réel, vn plaisir en figure.
Dans vn Païs si dangereux,
Qui sera le Sage ou l'Heureux,
Qui n'en connoissant point la Carte,
Dés la frontiere ne s'écarte;
Si quelque Guide adroit & des routes instruit,
De bonne foy ne le conduit?
Ayez donc, Telerie, agreable l'adresse,
Que ie donne à vostre jeunesse;
Et suiuez constamment de l'œil & de l'esprit,
Les sentiers qui vous sont marquez dans cet écrit.
La Nature & la Foy veulent que dés l'entrée
De cette perilleuse & plaisante Contrée,
Sur leur rapport, vous teniez assuré,
Que ce Païs si beau, si pompeux, si paré,
A vous, comme à tout autre, est vn lieu de passage;
Où vous auez à faire, ou court, ou long voyage,
Selon le temps qui vous est limité,
Par le Maistre des Temps, & de l'Eternité.
Cherchez aueque soin, voyez parmy les traces,
De tant de glorieuses Races;
S'il est là demeuré quelqu'vn de ces Grands Rois,
Qui pousserent si loin le bruit de leurs exploits.
S'il est là demeuré quelqu'vne de ces Reynes,
Qui mirēt tāt de cœurs, tāt d'esprits sous leurs chaînes;
Qui virent tant d'Amours, comme Insectes volans,
Courir à la lueur de leurs regards brûlans.
Mais sans aller chercher plus auant dans l'Histoire,
Celles dont nostre temps a perdu la memoire:
Sans nommer la d'Estampe, & la Valentinois,
Qui le Pere & le Fils soûmirent à leurs loix:
La charmante Vernëuil, & la belle d'Estrée,
Reynes du plus grand Roy qu'ait veu cette Contrée,
Ne sont plus que dans des Portraits,
Dont la poudre & les ans ont corrompu les traits.

Les vieux Ormes des Tuilleries,
Iadis les Confidens de leurs Galanteries,
Ont veu soixante fois leur teste refleurir;
Autant de fois ont veu leur feüillage mourir,
Depuis que la noire Tourriere,
Qui prepare à chacun sa demeure derniere,
D'vne couleur mortelle à toute autre couleur,
Sous le marbre fatal leur a marqué la leur.
Voyez donc, sage Telerie,
Comme il vous faut conduire en vne Hostellerie.
Où, selon que le veut le Sort du Genre humain,
Vous entrez aujourd'huy, pour en sortir demain.
Que vostre premier soin, de quoy que l'on vous flate;
De quelque or qu'à vos yeux le logement éclate,
Soit de vous tenir libre; & de vous auertir,
Que tost ou tard, il vous faudra partir:
Que dans vne immuable & celeste Contrée,
Où la Nuit, & la Mort n'eurent iamais d'entrée,
Vne Cour vous attend, où de pompeux Hostels,
Destinez à loger des Princes immortels,
Luisent d'eternelles matieres,
Dont il ne vient dans nos minieres,
Que cette crasse lourde, & ce marc precieux,
Dont les Auares font leurs Dieux.
La route qui conduit à cette Cour celeste,
N'a rien de perilleux, moins encor de funeste:
Vous n'aurez ny torrens, ny mers à trauerser,
Ny precipices à passer:
Et quand il vous faudroit aller par ces Montagnes,
Qui de Fleuues de soulfre inondent les campagnes,
Par ce Vesuue, & par ce Mont-Gibel,
Qui sont les souspiraux du Bucher eternel;
Les plaisirs sont si grands, & la gloire est si pure,
Qu'on a dans ces Palais de diuine structure,
Qu'il n'est point de peril, point de peine à souffrir,
A quoy, pour aller là, vous ne dûssiez courir.

La seule loy pourtant qui vous est imposée,
Est de marcher toûjours en Personne auisée;
Loin des chemins fangeux, où se pourroit gaster,
L'habit qu'il vous faut là, sans soüillure porter.
Il n'y va que des Tourterelles,
Des Ames pures & fidelles;
Que des Ermines, des Esprits,
Dont la blancheur s'égale à la blancheur des Lys.
Les Esprits de Vautour, qui de chair se nourrissent,
Et dans leurs ordures pourrissent,
Dans de sales cachots confinez à l'écart,
A ce lieu de bonheur iamais n'auront de part.
Vous aurez en tout âge vne Ame toûjours pure,
De toute mortelle soüillure;
Si vous pouuez vous obliger au soin,
De porter vos pas toûjours loin,
De certaines Maisons fatales,
Qui paroissent d'abord augustes & Royales;
Et ne sont en effet, que Gistes malheureux,
Non moins aux vrais plaisirs, qu'aux Vertus dãgereux.
L'Artifice à l'entrée aueque l'Imposture,
Loge dans vn Chasteau d'étrange architecture.
Là, de la cime au fondement,
Tout porte à faux, tout se dément.
En vain la face en est éclatante & pompeuse,
Son éclat ébloüit, & sa pompe est trompeuse:
Par tout le feint s'y void pour le vray supposé:
Pierres, marbres, metaux, tout est là déguisé:
Et tout ce qui se fait ailleurs par la Nature,
Est là l'effet de la Peinture.
Les Hostes de ce Logement,
Raffinez en déguisement,
Autant de fois y changent de visage,
Qu'ils y changent de personnage:
Et les Grands comme les Petits,
Toûjours masquez & toûjours trauestis,

Dans le plus ſerieux des plus hautes affaires,
Comediens jurez, perpetuels Fauſſaires,
Depuis le front juſques au cœur,
Ne ſont que plaſtre & que couleur.
Auſſi publiquement on y fait marchandiſe,
De maſques plus menteurs, qu'il n'en viẽt de Veniſe:
On y tient de pleins Cabinets,
De fauſſe bienveillance, & de plus faux bienfaits:
Et comme tout s'y dit, tout s'y voit en figure,
La voix meſme a là ſa teinture;
Et juſques au moindre regard,
Rien ne s'y fait qu'aueque fard.
Les Profeſſeurs en Alchimie
Tiennent là leur Academie:
La Nation des Baſteleurs,
La Communauté des Mouleurs,
Les Vendeurs de Pommade,& les Faiſeurs de plaſtre,
Les Tailleurs d'habits de Theatre,
Et tous les Corps des Charlatans,
Habiterent là de tout temps.
Pour vous faire fuir ce lieu de tromperie,
Il vous ſuffira Telerie,
D'apprendre que la bonne-Foy,
Du veritable Honneur fait le plus pur alloy:
Que le plus doux concert, la plus juſte harmonie,
Eſt celle de la langue auec l'Eſprit vnie:
Que de la ſoueraine & diuine Beauté,
Le premier trait nous vient auec la Verité:
Que le Menſonge eſt vne tache,
Que nulle pommade ne cache:
Et que la Piperie eſt de l'art des Valets,
Et des Ioüeurs de Gobelets.
La folle Vanité, d'enflure toûjours pleine,
Toûjours vuide de ſens, loge apres dans la plaine.
Le Vent regne en toute ſaiſon,
Haut & bas dans cette Maiſon:

Mille Giroüettes dorées,
A tourner toûjours preparées,
D'vn bruit aigre & confus, qui suit leur mouuement,
Font retentir le bastiment.
Il ne s'y voit ny base, ny colonne,
Qui ne soit creuse, & ne resonne:
Tous les Marbres, pour peu qu'on y porte la main,
Se font oüir, comme ailleurs fait l'airain.
Il n'est pas jusqu'aux troncs, il n'est pas jusqu'aux ro-
Qui n'y soient ou tambours ou cloches: [ches,
Le plus bas souffle y deuient haute voix:
L'herbe est langue aux Iardins, la feüille l'est aux Bois:
Et les Salons, les Chambres, les Portiques,
En parole, non moins qu'en couleur, magnifiques,
Par l'importun babil de leurs diuers Echos,
En chassent bien loin le repos.
Tandis que tant de bruits, les testes étourdissent,
De fumée à longs traits les cerueaux se remplissent;
Elles se font auecque de l'encens,
Tantost plus fort, tantost plus doux aux sens:
On ne voit là que Cassoletes,
Pleines d'esprits d'œillets, d'extraits de violetes:
On n'y voit que sachets farcis,
De gomme d'Arabie, & de poudres de prix:
Matieres à nourrir les fumeuses migraines,
Des testes vuides & mal saines.
Il s'y voit des Iardins, qui semblent des Tableaux,
Tant le vert en est gay, tant les fruits en sont beaux:
Mais tout ce fruit, toute cette verdure,
N'est que tromperie & qu'enflure:
La montre du vert déceuant,
Se change sous le premier vent:
Et le fruit imposteur, aussi-tost qu'on y touche,
Deuient cendre en la main, & soulfre dans la bouche.
On entend là force Grillons,
On y voit force Papillons:

Les

Les vns rauis de leur musique vaine,
A se chanter se mettent hors d'haleine:
Et les autres, pareils à de volantes fleurs,
Du lustre & de l'éclat étourdis amateurs,
Tournent sans choix, leur esprit & leur aisle,
Par tout où leur paroist quelque lueur nouuelle.
L'auanture du Grec autrefois si vanté,
Qui deuint amoureux de sa propre beauté,
Plus d'vne fois le jour est là renouuellée,
Par quelque teste éceruelée,
Qui sans riual, & sans sujet s'aimant,
De soy-mesme se fait la joye & le tourment.
Par fois sur les bassins, par fois sur les riuages,
Où le cristal coulant sert de fond aux images,
Ces bizarres Amans d'eux mesmes affollez,
De l'esprit & des yeux à leurs ombres collez,
Vn vain tribut de vœux, sans succés leur adressent;
Du geste, de la voix, du regard les caressent.
Le Zephir enjoüé de leurs plaintes se rit,
Et pour s'en diuertir, à l'Echo les redit.
Là cependant les vns, de feux secrets languissent;
Les autres de soucy jaunissent;
Et tous, sans mouuement, sur les ruisseaux panchez,
Paroissent, tant ils sont à se plaire attachez,
Des Ombres, qui sur le riuage,
A d'autres Ombres font hommage.
La Vanité Dame de cet Hostel,
D'vne Estrade superbe éleuée en autel,
Tous les matins reçoit de cent guirlandes,
Et d'autant de bouquets les legeres offrandes.
Tour à tour cent Flateurs l'encensoir à la main,
De mensonges musquez, de fables douces plein,
Luy presentent les sacrifices,
De leurs vœux, & de leurs seruices;
Tandis qu'à peine son orgueil,
Luy permet de payer leur culte d'vn clin d'œil.

Autour d'elle, au lieu de peintures,
Des Miroirs enrichis de brillantes bordures,
Luy sont d'autres muets Flateurs,
Qui sans voix, à son gré menteurs,
La changent à ses yeux, sans rien changer en elle;
De vieille, la font jeune; & de vilaine, belle.
Ie passe ses habillemens;
Ie ne dis rien de ses ajustemens;
Ie ne parle point des Boutiques,
Où des peuples entiers d'Artisans domestiques,
Trauaillent sans repos les nuits comme les jours,
A luy preparer des atours.
La Mode bizarre & changeante,
De tout ce grand peuple Intendante,
Des caprices de son cerueau,
A toute heure fournit quelque dessein nouueau.
Par fois la robe, & d'autre fois la jupe,
Toute la nuit sa resverie occupe:
Aujourd'huy la couleur, & demain la façon,
Luy fera le sujet d'vne longue leçon.
Cependant pour agir, selon qu'elle consulte,
Tout est en feu, tout en tumulte;
Et le trauail suiuy de l'embarras,
Fait cent testes gemir, & suer deux cent bras.
Pres de la Vanité le Luxe a sa demeure:
De l'vne à l'autre on va, sans détour, à toute heure:
Vn petit Bois qui n'a que de l'ombre pour fruit,
Par vne sombre allée à couuert y conduit.
Tous les tresors de l'Art, tous ceux de la Nature,
Sont en Materiaux, sont en Architecture,
Dans cet orgueilleux bastiment,
Où tout luit jusqu'au fondement.
Des Mōtagnes de Marbre ont fourny leurs entrailles,
A la structure des murailles:
Et des Minieres d'or, des troupeaux d'Elefans,
Aux lambris ont fourny leurs veines & leurs dents,

Les richeſſes du Nil, & celles de l'Hydaſpe,
Y luiſent en paué de Porphire & de Iaſpe:
Et le butin de l'Inde où commencent les Iours,
La dépoüille de celle où ſe borne leur cours,
Dans les Salons, dans les Chambres éclate,
En Buffets de Vermeil, en Cabinets d'Agate.
L'appareil de l'Ameublement,
Cette pompe en rien ne dément:
La richeſſe & l'art s'y confondent,
Et les façons aux étofes répondent.
Diray-ie qu'en cette Maiſon,
Tout ſe trouue hors de ſaiſon?
Et ſoit deſordre ou priuilege,
L'Hyuer y void des fleurs, & l'Eſté de la neige?
Diray-je que pour y fournir,
A des repas qu'vne heure doit finir,
On fait venir des mets d'vn autre Pole;
On épuiſe les Mers, la Campagne on deſole;
On deffait par la flâme, on détruit par le fer,
Les Nations des Bois, & les Peupl's de l'Air?
Diray-je qu'on y void des Deſers domeſtiques,
Des Païs en Iardins, des Foreſts en Portiques;
Et des Carrieres en Rondeaux,
Pour receuoir des Fleuues en jets d'Eaux?
Choſe étrange à conter, & plus étrange à croire!
Qu'vn corps de quatre pieds oſe affecter la gloire,
De remuer les fondemens,
Et l'aſſiete des Elemens;
D'offuſquer l'Air des entrepriſes foles,
De ſes immenſes Tours, de ſes ſuperbes Moles,
Pour donner à ſa vanité,
Vn eſpace moins limité!
Que pour eſtre tout ſeul au large dans le Monde,
Ses logis, à l'étroit mettent la terre & l'onde;
Et que ſa fin au bout de tant de frais,
Soit de pourrir entre deux ais!

Autant que vous pouuez desirer d'estre heureuse,
Vous deuez, Telerie, autant estre soigneuse,
D'éuiter en toutes saisons,
L'vne & l'autre de ces Maisons.
Pourriez-vous bien auoir la pitoyable enuie,
De mettre tout le fruit d'vne si belle vie,
A vous charger de rubans & de nœus?
A consulter sur des coins de cheueux?
A vous tenir jour & nnit occupée,
De soins que se pourroit donner vne Poupée?
Si quelques soins pouuoient estre du choix,
Des testes de plastre & de bois.
Penseriez-vous qu'vne aulne de guipure,
D'vn raisonnable Esprit fust la digne parure?
Et que trois onces de filet,
Auec art tortillé sur le tour d'vn collet,
Vous dûssent conduire à la gloire,
Des Heroïnes de l'Histoire?
D'autres Estoiles, d'autres feux,
Que des mousches, & que des nœus,
Doiuent faire le Diadéme,
D'vn front purifié par les eaux du Baptesme.
N'est-il pas, d'autre part, aussi cruel que vain,
D'épuiser de trauail vn tiers du Genre Humain,
De consumer les Siecles & les Races,
En Tours, en Dômes, en Terraces;
Et mesler dans vn bastiment,
Le sang des Peuples au ciment,
Pour faire vne ombre precieuse,
A quelque teste ambitieuse,
Qui n'estoit qu'ordure deuant,
Que la Faueur l'eust mise au vent;
Et que la Fortune abusée,
De ses couleurs l'eust déguisée?
Mais est-il de la Loy, qui veut que le Chrestien,
A son Frere indigent fasse part de son bien,

De s'engraiſſer d'Oyſeaux venus d'vn Ciel étrange;
De Poiſſons habitans de l'Oronte ou du Gange;
De Monſtres renommez par les morts des Chaſſeurs,
Et les naufrages des Peſcheurs;
De diſſoudre en ragouſts, de reduire en gelée,
La Perle auec l'Ambre meſlée;
Et de laiſſer encore à des Laquais,
De quoy faire d'autres banquets:
Tandis qu'on void mourir les Communes entieres,
Le long des grands chemins deuenus cimetieres:
Que les Meres ſur leurs enfans,
Expirent l'herbe entre les dents:
Que les arbres meſmes gemiſſent,
Sous leſquels, de beſoin, les Familles periſſent?
Eſt-il de cette ſainte, & charitable Loy,
De porter en bijoux le reuenu d'vn Roy,
Tandis que la Campagne en friche,
Ne preſte rien au pauure, & ne rend rien au riche?
Mais à quoy bon chercher hors de voſtre Maiſon,
Du conſeil, & de la raiſon?
Depuis que la Faueur par la Vertu conduite,
De voſtre ſage Pere a ſuiuy le merite;
La Modeſtie & la Frugalité,
Ne l'ont point encore quitté.
La meſure qu'il tient en ſa forme de vie,
N'arreſte point les yeux, n'attire point l'enuie:
Rien que de ſimple dans ſon train;
Dans ſa Famille rien de vain;
Et ce qu'vn Emporté chercheroit dans la montre,
Son Eſprit retenu dans l'ordre le rencontre.
Auſſi ne void on pas en dorures chez luy,
Le ſang & la ſueur d'autruy.
On n'y void point le butin des Prouinces,
En meubles enuiez des Princes:
Moins encore y void-on le ſale gain des Preſts,
En Bagatelles de grands frais.

Tout ſon éclat, & toute ſa dépenſe,
Sont d'eſprit, & d'intelligence:
Et le bon Sens joint au bon Sentiment,
Eſt ſa ſuite par tout, & ſon ameublement.
Que c'eſt vne Vertu bien haute & peu commune,
D'eſtre ſi continent aupres de la Fortune,
Qui tente plus, qui donne plus d'amour,
Que toutes les Beautez qu'on adore à la Cour!
Rome nous vante en vain ſon illuſtre Fabrice,
Pour vn Sage purgé de Luxe & d'Auarice.
Il fut ſobre en vn temps, que les Seigneurs Romains
Beſchoient la terre de leurs mains;
Et que tout leur regal, apres vne Bataille,
Eſtoit d'vne citroüille, & d'vne gouſſe d'aille.
Mais d'eſtre temperant, où l'or coule à ruiſſeaux,
Et ſe peut puiſer à pleins ſeaux;
De ne ſe laiſſer point entraiſner par la foule,
Qui ſe precipite où l'or coule;
Et de ſe garantir de la corruption,
Qui vient du Luxe & de l'Ambition,
Où des gens inconnus, qu'vn ſoudain coup de roüe,
A leuez de l'orniere & tirez de la boüe,
Ont comme le Soleil, à changer de Maiſons,
Autant de fois que de Saiſons;
Où des Valets ſortis de la Cour des Cuiſines,
Plus riches que les Rois chez qui naiſſent les Mines,
En treſors ſuperflus, en meubles ſomptueux,
Ont le Mexique & le Perou chez eux:
C'eſt porter plus loin la Sageſſe,
Qu'elle ne fut iamais à Rome & dans la Grece:
C'eſt donner des Patrons à la Poſterité,
Qu'on n'a pas de l'Antiquité.
Le celebre Palais de la Galanterie,
Qui ſuit l'Hoſtel du Luxe, eſt celuy, Telerie,
Qu'il faut fuir aueque plus de ſoin;
Et qu'il eſt dangereux de voir meſme de loin.

L'air en eſt infecté, l'ombre en eſt peſtilente:
Les vents y ſont ſoulfrez, & la terre puante:
Et la plus ſeraine clarté,
Pour peu qu'elle en approche, y perd ſa pureté.
Aux feneſtres pourtant, & ſur le frontiſpice,
De ce dangereux Edifice,
On ne void que feſtons, & que chapeaux de fleurs,
Que bouquets de toutes couleurs:
Et dans vn Eſcuſſon qui regne ſur la porte,
Et qu'auec vn Satyre vne Sirene porte,
Deux flambeaux paſſez en ſautoir,
De la Reyne du lieu la puiſſance font voir.
Tout le Palais n'eſt que boüe époiſſie,
Et par le temps, comme Marbre durcie:
Mais aueque tant d'art le tout eſt compoſé,
Et de tant de couleurs, de tant d'or déguiſé;
Qu'il n'eſt point ailleurs de ſtructure,
Ou plus rare en Architecture;
Ou plus riche en ces ornemens,
Qui ſont l'ame & l'eſprit des plus beaux Baſtimens.
Dans les voûtes & ſur les friſes,
Il ne ſe void qu'amoureuſes Deuiſes,
Que Chiffres & cœurs enlacez,
Et de traits brûlans trauerſez.
L'aiguille n'a tracé dans les Tapiſſeries,
Ny le pinceau le long des Galeries,
Que les diuers euenemens,
Que la Grece menteuſe attribuë aux Amans.
Ce qui ſe lit dans les Metamorphoſes
Du changement de la couleur des Roſes:
La Fable des premiers Roſeaux,
Qui ſous les bras de Pan naquirent pres des eaux:
Celles des Fleurs, celles des Plantes,
Qui furent autrefois des fameuſes Amantes;
Y ſont à ceux qui font là leur ſejour,
Des argumens & des leçons d'amour.

La montre des Iardins répond à l'imposture,
De la trompeuse Architecture.
Tout ce qu'elle promet de beau,
N'a de beauté qu'vne apparente peau.
Le goust soulfré que retiennent encore,
Les fruits qu'on void sur le Lac de Gomorrhe,
Est naturel à tout le fruit,
Qui dans ces Iardins se produit,
D'vn terroir sec & meslé de bitume,
Qui toûjours brûle, ou toûjours fume.
Comme si c'estoit peu de la mauuaise odeur;
Rien n'y vient qui ne soit venimeux jusqu'au cœur:
Et du faiste jusqu'aux racines,
Les arbres les plus beaux y sont armez d'épines.
On n'y void pas, comme par tout ailleurs,
L'Innocence alliée aux Fleurs:
Elles y sont toutes empoisonnées,
Et d'aiguillons toutes enuironnées;
Mais d'aiguillons qui piquent en brûlant;
Et qui portent au cœur vn feu secret & lent,
Qui de veine en veine serpente,
Et fait de tout le sang, vne flame coulante.
Le centre du Parterre est vn large Rondeau,
Qui par diuers conduits, au loin répand son eau.
Elle n'est, ny tribut des prochaines collines,
Ny reuenu des montagnes voisines:
Elle est des pleurs, de ces Foux malheureux,
Que le monde appelle Amoureux.
La Fontaine en tout temps se void enuironnée,
De cette Nation à pleurer destinée:
Et l'eau qui de leurs yeux à longs filets descend,
A petit bruit dans le Rondeau se rend.
Certains Enfans aislez, qui se plaisent aux larmes,
Laissant au bord leurs flambeaux & leurs armes,
S'ébatent là quelquefois à nager,
Et d'autre fois à se plonger.

L'eau

L'eau qui leur sert de bain, leur sert encore à boire:
Ils aiment d'en puiser dans leur carquois d'yuoire:
Mais jusqu'à s'enyurer, en vain ils en boiroient;
Iamais pourtant ils ne s'en soûleroient.
Deux carreaux de Soucys, deux autres de Pensées,
Brulantes quelquefois, & d'autrefois glacées,
De bordures de houx alentour herissez,
Et jusques au Bassin poussez,
Sont arrosez des eaux de la Fontaine,
A rais de bord de larmes toûjours pleine.
Ces Soucys ne sont pas de ces Soucys dorez,
Des cheueux de Clitie encore colorez,
Dont auec tant de soin, chez nous Flore se pare,
Quand pour la visiter le Soleil se prepare.
Ceux-là mis sur la teste, ou portez sur le sein,
Y laissent le venin dont leur esprit est plein:
Il n'est point de cerueau si fort qui ne se rende,
Aux vertiges que cause vne telle guirlande:
Il n'est point de cœur si bien fait,
Qui ne soit entamé d'vn semblable bouquet.
A ces Soucys piquans si l'on joint les Pensées,
Tristes, noires, embarrassées,
Que les Amours Iardiniers de ce Clos,
Soit de jour, soit de nuit, cultiuent sans repos:
Si l'on joint la Melancolie,
D'où par boutons se produit la Folie:
Si l'on joint les chagrins, les ennuis, les regrets,
Qui viennent là, sans soin, comme sans frais:
Vous jugerez assez, s'il est de la prudence,
Pour ne point alleguer icy la conscience,
De s'exposer aux peines dont l'Amour,
Tourmente sans pitié ceux qui suiuent sa Cour.
Cependant au mépris de la prudence humaine,
Cette Cour fut toûjours, & sera toûjours pleine.
On n'y distingue point les âges ny les rangs:
On y void les vieillars meslez aux jeunes gens;

Et jusques dans les Galeries,
Iusqu'à la Basse-cour, jusques aux Escuries,
Le logis est toûjours si plein de suruenans,
Que souuent on y void les Riches & les Grands,
Faute de mieux, coucher sous les Soupantes,
Et dans les Cabinets reseruez aux Suiuantes.
Mais cette Fontaine de pleurs,
Ces Carreaux d'épineuses fleurs,
Et ces fruits infectez de bitume & de soulfre,
Ne font pas tout le mal qu'en ce Palais on souffre.
De deux ruisseaux que le bassin répand,
L'vn à vingt pas de là par sa pante se rend,
Sur le cercle denté d'vne machine ronde,
Qui se meut haut & bas, à la chute de l'onde.
On void là les Amans entraisnez quelquefois,
Car les Amans sont gens de peu de poids,
Par le courant de l'eau, tomber sur cette Rouë,
Qui les porte en tournant dans vn fossé de bouë,
D'où releuez aussi legerement,
Et replongez d'vn mesme mouuement,
Plongez, & releuez, ne vont par leur torture,
Que de l'ordure au vent, & du vent à l'ordure.
L'autre Ruisseau qui coule aueque moins de bruit,
Est dans vne Forge conduit,
Où des Amours de mine affreuse,
De peau noire & brûlée, & de teste crasseuse,
Trauaillent à forger des fers,
D'étoffe & de façon diuers.
Entre leurs marteaux & l'enclume,
L'air d'alentour d'étincelles s'allume,
Tandis qu'à longs traits les Soûpirs,
Vents tout autres que les Zephirs,
Donnent vie & force à la braise,
Dont se nourrit le feu de la fournaise.
Des fers que font ces Amours forgerons,
Les vns sont courts, les autres longs.

La matiere en est differente;
Il en est de legere, il en est de pesante;
Les vns sous la lime polis,
Sont de dorures embellis;
Et les autres chargez de crasse,
N'ont que la rudesse & la masse.
Mais les obscurs & les luisans,
Les legers comme les pesans,
Et les polis aussi bien que les rudes,
Font du tourment, & sont des seruitudes.
Qui que ce soit, qui s'en charge vne fois,
Ne le fait point sans gemir sous leurs poids;
Et sans que son ame serrée,
Et de leur étrainte vlcerée,
Verse son sang par les conduits du cœur,
Entre la honte & la douleur.
Non loin de là, des Loges détachées,
Et dans vn coin à l'écart retranchées,
Sont des Foux de cette maison,
Ou la demeure, ou la prison.
Là sont les vains Amans de l'Aube & de la Lune;
Ces Galans à grande fortune;
Ces Cephales bourrus, ces creux Endymions,
Qui jusques dans le Ciel portent leurs passions.
On les void là, quand les Estoiles,
A la Nuit ont laissé leurs voiles,
Les bras tendus & les yeux arrestez,
Sur ces lumineuses Beautez,
Leur conter leur amour, les traitter de Maistresses;
Leur adresser cent badines caresses;
Et leur faire porter leurs poulets par les Vents,
Leurs Courriers & leurs Confidents.
D'autres encore plus fantasques,
Iour & nuit à genoux deuant de sales masques,
Les noircissent d'encens, les couronnent de fleurs,
Qu'ils sechent de baisers, & qu'ils moüillẽt de pleurs.

D'autres ceruelles aussi creuses,
De leurs Singes sont amoureuses;
Et pour justifier leur choix,
Habillent ces Singes en Roys.
D'autres y sont passionnées,
Pour des cruches enfarinées,
Qui nettes de cheueux, comme vuides de sens,
Ne sont que perruque & rubans.
Hercule en ce lieu là, souffleté par Omfale,
Tantost d'vn éuentail, tantost d'vne sandale,
Chargé d'vne quenoüille d'or,
Et coiffé d'vn Appretador,
Fait rouler le fuseau qu'il a pris en la place,
De sa lourde & sanglante Masse.
Là les Renauds & les Rolans,
Plus effeminez que Galans,
La tresse sur la cheuelure,
Et le miroir à la ceinture,
De goutes de baume arrosez,
Et jusqu'à la voix déguisez,
Se sont rangez sous leurs Amantes,
Aux ministeres des Seruantes.
On void là mesme Salomon,
Et d'autres Sages de grand nom,
Se voüer à des Dieux de plastre,
D'vn culte impie, & d'vn geste idolastre,
Que leur Amour a figurez,
Et leurs Maistresses ont parez.
L'Appartement qui suit est de la Ialousie,
Voisine de la Frenesie:
Il prend ses jours de tout costé,
Soit du Soleil d'Hyuer, soit du Soleil d'Esté:
Et de telle fabrique en est l'architecture,
Qu'il a pour chaque vent vne large ouuerture.
Mais les faux jours y font plus d'effet que les vrais;
Et les vents de trauerse, y vont plus que les draits.

Pres de chaque feneſtre, & de chaque vedette,
Vn pied tournant ſouſtient vne lunette,
A laquelle vn Soupçon commis à voir de loin,
Attaché de l'œil & du ſoin,
Auſſi toſt que quelqu'vn s'approche,
En donne auis d'vn coup de cloche.

D'autre part le logis de tant d'art eſt conſtruit,
Qu'afin de receuoir & de rendre le bruit;
Des niches au dehors en coquilles dreſſées,
Et de longs tuyaux trauerſées,
Iuſques au cabinet, par de ſecrets détours,
Portent les moindres voix, & les ſons les plus ſours.

Les portes & les auenuës,
Par des Eſpions ſont tenuës,
Qui ſoupçonnent juſqu'aux roſeaux;
Iuſqu'au murmure des ruiſſeaux;
Qui foüillent auec deffiance,
Iuſqu'aux Ombres, juſqu'au Silence:
Et pourſuiuent juſques aux voix,
Des Echos qui ſortent des Bois.

La paſle & ſeche Ialouſie,
Toûjours de froid, toûjours de peur ſaiſie,
Ingenieuſe à ſon tourment,
Tantoſt preſte l'oreille au vent;
Tantoſt la teſte à la feneſtre,
D'auſſi loin qu'elle void pareſtre,
Soit obſcure ou noire vapeur,
Soit corps réel, ou corps trompeur,
Elle l'altere & le fait croiſtre au double,
Par le ſurcroit qu'elle y met de ſon trouble:
Et d'vn peu de pouſſiere, ou de broüillas roulant,
Son fantaſque cerueau fait vn Dragon volant.

Les ordinaires exercices,
Dont la cruelle fait en tout temps ſes delices;
Sont de filer de funeſtes cordeaux;
D'appreſter des poiſons, d'aiguiſer des couſteaux.

Afin de la porter aux tragiques vſages,
De ces ſanguinaires ouurages,
Il ne luy faut qu'vn regard ſans deſſein,
Qu'vn billet innocent, qu'vn mouuement de main:
Et pour vn Madrigal, pour vne ſerenade,
Pour vn projet de promenade,
Sans diſtinguer, âge, ſexe, ny rang,
On la verra courir au ſang;
Et maſſacrer d'vne main de Megere,
Le Pere ſur le Fils, la Fille ſur la Mere.
Chez elle auſſi l'on ne void qu'oſſemens;
Des Amantes & des Amans,
Executez par les Furies
Commiſes à ſes Barbaries;
On n'entend là, dans le calme des nuits,
Que les ſifflemens & les bruits,
De leurs Ombres infortunées,
Et de tout autres fers que deuant enchaiſnées.
Le Deſeſpoir loge à l'extremité,
Dans vn Bois des Corbeaux, & des Loups frequenté,
Sous lequel vne affreuſe & puante voirie,
Termine le Palais de la Galanterie.
On y void des corps nus & ſechez par les ans,
Aux arbres attachez, branler au gré des vents;
Et par leur mouuement, dans l'air encore épandre,
De leurs amours éteints, la triſte & froide cendre.
On y void les tombeaux de cent infortunez,
Détruits auant que d'eſtre, & morts ſans eſtre nez.
Pres d'eux on void les os de leurs barbares Meres,
Qui pour cacher leurs adulteres,
Ont bû le parricide, ou receu dans leurs flancs,
Le cruel aiguillon fatal à leurs Enfans;
Et par vn contrecoup d'erreur ou de juſtice,
Dans l'eſſay de leur crime ont trouué leur ſupplice.
Là meſmes il s'éleue vn Rocher eſcarpé,
Sec & nu par la teſte, & par le flanc coupé,

Pareil en toute chose, au blanc Rocher de Grece,
D'où tantost le dépit, & tantost la tristesse,
Iadis precipitoient les malheureux Amans,
Qui ne pouuoient ailleurs guerir de leurs tourmens.
On ne void alentour, que restes de coëffures,
Qu'habillemens rompus, que bouts de cheuelures,
Que tristes lambeaux demeurez,
Des malades desesperez,
Qui de cet affreux precipice,
Sans retenuë allant de vice en vice,
Sont tombez dans l'extremité,
De l'Infamie, & de la Pauureté.

Ie laisse le tableau de ces sales Estuues,
Où dans de moëtes fours, & dans de chaudes cuues,
On ne void que des corps en sueur distilez,
Vermoulus d'vne part, & de l'autre pelez:
Que des spectres rongez d'vlceres,
A qui le fer & les cauteres,
N'ont laissé que des os de froines couuers,
Pour le cercueil & pour les vers.

Cette Peinture, Telerie,
Est celle du Palais de la Galanterie:
Et si mes vœux sont exaucez,
Si vous suiuez les pas que l'on vous a tracez,
Si vous prenez l'adresse & la conduite,
Des Vertus qui toûjours vous ont si bien instruit,
Iamais vous ne verrez cet infame Palais,
Que dans l'ébauchement qu'icy ie vous en fais.

Outre que vous auez des patrons domestiques,
Illustres entre les Pudiques:
On ne manque pas à la Cour,
D'autres patrons exposez au grand jour.
Telle Artenice fut; telle encore est Iulie,
De tous les ornemens des Vertus embellie:
Telles d'autres encor, dont le Nom respecté,
D'aucun sinistre bruit iamais ne fut gasté:

Telles sur toutes sont, deux diuines Merueilles,
Deux Reynes qui n'ont point, ny n'aurôt de pareilles.
On vous alleguera vous-mesme quelque jour,
Et vous pourrez seruir d'exemple à vostre tour.
Sur le faiste d'vne Montagne,
Qui semble de son poids accabler la campagne,
Dans vn superbe & vaste bastiment,
La folle Ambition a pris son logement.
La cime sourcilleuse en va jusqu'à ces nuës,
Des Demons seulement & des Aigles connuës,
Qui portent les fourneaux où se prepare en l'air,
La mine pour la foudre, & le feu pour l'éclair.
A la hauteur de la structure,
De tout costé répond l'Architecture.
On y void au dehors, aussi bien qu'au dedans,
Des pieces qu'on diroit faites par des Geans.
Les Terrasses y sont des Montagnes entieres;
Les Pilastres, les Murs, les Voûtes des Carrieres.
Tout y suit les projets, tout y tient de l'Esprit,
Du fastueux Nembrot, qui jadis l'entreprit,
Sur les desseins qui luy resterent,
Quand les Peuples se diuiserent;
Et les Entrepreneurs de la fameuse Tour,
Qui deuoit jusqu'au Ciel aller prendre le jour;
Confus du chastiment qui changea leur langage,
Abandonnerent leur ouurage.
Il ne loge là que des Gens,
Qui de pretention & d'estime sont grands;
Qui ne resvent que des Royaumes;
Que des conquestes en fantômes:
Et chaque jour ont autour du cerueau,
Quelque Diademe nouueau.
Leurs exercices ordinaires,
Sont de dresser des Plans imaginaires;
De bastir des Chasteaux en l'air;
De mettre des vaisseaux en esprit sur la Mer;

De ſe preparer des Theatres,
Pour s'expoſer aux yeux des Peuples idolatres.
Il en eſt d'aſſez foux, d'aſſez preſomptueux,
De ſe former vn Ciel & des Temples chez eux.
Là ces Diuinitez fantaſques,
Sous de riches habits, & ſous d'illuſtres maſques,
Aiment à tromper les Mortels,
Qui portent leur encens aux pieds de leurs Autels.
Mais la Grauelle & la Colique,
Sans prendre part à cette erreur publique,
Sous l'ornement trompeur, & ſous le maſque vain,
Sçauent bien diſtinguer ce qu'elles ont d'humain:
Et par vne réelle & ſecrete torture,
Les payer de leur impoſture,
Ne fait-il pas beau voir ces Dieux de l'Vniuers,
Les mains & les pieds de trauers,
Au milieu d'vne Baluſtrade,
Cloüez par la douleur ſur vn Lit de parade,
Accompagner de cris & de contorſions,
Les offrandes des Nations:
Et meſler l'odeur des emplaſtres,
A l'encens de leurs Idolaſtres?
La Fortune peut tout, & regne abſolument,
Dans ce ſuperbe logement.
Qui que l'on ſoit, quoy que l'on ſçache,
On n'eſt là bien venu qu'aueque ſon attache:
Et ſans iamais agir par aduis, ny de choix,
Elle y donne au hazard les rangs, & les emplois.
Le plus commun pour elle, & le plus ordinaire,
Eſt d'abattre & baſtir, eſt de faire & deffaire:
Et ie ne trouue pas facile à deuiner,
Ce qu'elle ſçait le mieux, baſtir ou ruiner.
Quelquefois d'vn amas d'argile,
Ou de bouë encore plus vile,
Elle ſe plaiſt à former vn Palais,
Qu'elle embellit, qu'elle meuble à grands frais:

Et du ſoir au matin, lors que l'humeur luy change,
Elle reduit le tout à ſa premiere fange.
Pour faire d'autrefois montre de ſon pouuoir,
Sans conſulter ny raiſon, ny deuoir,
Elle charge vn Faquin tiré des Eſcuries,
De titres & de Seigneuries:
Dans les Conſeils & dans les Camps,
Elle le met à la teſte des Grands:
Et deux momens apres, ſoit honte ou repentance,
D'eſtre venuë à cette extrauagance,
Elle deffait ce bizarre Heros,
Et luy remet la fourche ſur le dos.
Vn de ſes jeux eſt de mouler des Boſſes,
Et remplir les Paruis & les Cours de Coloſſes.
Elle en fait de plaſtras pilé,
Auec la bouë & le chaume meſlé;
Et quoy qu'ils ſoient d'obſcure & de baſſe matiere,
Quoy que la forme en ſoit irreguliere,
Les déguiſemens qu'elle y met,
Les baſes d'argent qu'elle y fait,
Et les menſonges des peintures,
Auec art ajouſtez à l'éclat des dorures,
Arreſtent les regards, rempliſſent les eſprits,
De leur vaine montre ſurpris.
Mais tantoſt vn coup de tonnerre,
Tantoſt vn tremblement de terre,
Ou l'inſulte de quelque Vent,
De leurs baſes les enleuant,
Les rejette dans la pouſſiere,
De leur origine premiere:
Et là par fois de nouueau ramaſſez,
Et dans d'autres moules paſſez,
De Dieux qu'ils paroiſſoient de hauteur & de mine,
Ils deuiennent enfin des meubles de cuiſine.
Semblables accidens abbatent tous les jours,
Des plus grandes Maiſons les Dômes & les Tours.

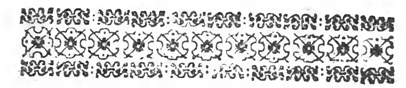
La Terre quelquefois entr'ouurant ses entrailles,
Auec les fondemens deuore les murailles:
Et d'autrefois des Cieux, de colere fendus,
Le tourbillon, l'éclair, le foudre descendus,
Détruisent jusqu'à l'ombre, & jusques à la place,
Des Moles éleuez auec le plus d'audace.
Mais sans qu'il tombe rien des Cieux,
Sur ces Logis audacieux;
L'Emulation, & l'Enuie,
Dont par tout & toûjours la Grandeur est suiuie,
Y font autant que les Vents détachez,
Et que les feux sur leurs faistes laschez.
Ces tonnerres d'airain, ces bruyantes machines,
Qui versent tant de sang, qui font tant de ruines,
Ne vont que par la force, & de l'impression,
Que leur donnent l'Enuie & l'Emulation.
Et la Guerre qui tout consume,
De leurs mains prend le feu, dont elle les allume.
Les attaches du sang sont là sans fermeté;
On n'y respecte point le droit de Parenté;
Et les Amitiez méconnuës,
Pour phantômes y sont tenuës.
Dans la concurrence des rangs,
Les Enfans, de l'épaule y poussent leurs Parens;
Et les Parens, pour conseruer leur place,
Du talon y poussent leur Race.
La Discorde qui regne entr'eux,
Leur brûle les flancs de ses feux:
Et pour tout lien ne leur laisse,
Que les viperes de sa tresse.
Déchirez jour & nuit de ces liens mordans,
Et le cœur vlceré du venin de leurs dents,
Ils dorment aussi peu, qu'on fait dans la Galere,
Aux cris & sous les coups d'vn Comite colere.
Le Balustre, le Dais, l'Alcoue sont des lieux,
Où les plus éleuez ne dorment gueres mieux.

C'eſt là que le ſoucy, le ſoin, & la triſteſſe,
Et cent autres Oyſeaux d'auſſi mauuaiſe eſpece,
Les vns dans le duuet nichez,
Les autres ſur le Lit perchez,
D'autres cachez dans les moulures,
De leur bruit & de leurs piqueures,
Chaſſent loin le Sommeil & la tranquilité,
Les Nourriciers de la ſanté.
Tous ces chagrins mordãs à la Grãdeur accourent,
Et pour la déchirer de toutes parts l'entourent;
Comme font les Oyſeaux, quãd de tout vn grand Bois,
Accourant à la triſte voix,
Dont la Chouëtte les appelle;
L'vn la picque du bec, l'autre la bat de l'aiſle:
Et ceux-là meſme qui ſont pris,
Ne pouuant l'approcher, l'agaſſent de leurs cris.
Combien d'ailleurs ſe foure-t'il d'épines,
Dans les étoffes les plus fines?
Combien s'engendre-t'il de vers,
Dans les draps éclatans dont les Grands ſont couuers?
Ces reptiles malins, ne reſpectent perſonne;
Ils cherchent à ronger juſques ſous la Couronne:
Ils percent l'or comme le bois;
Et le Baume ſacré n'en defend point les Roys.
Sur ce Plan, jugez, Telerie,
S'il eſt juſte que ie vous prie,
Qu'autant que vous aimez l'innocence & la Paix,
Vous vous gardiez d'entrer iamais,
Dans cette Region venteuſe,
Par le trouble & le crime également fameuſe.
Conſiderez à quelle ambition
Vous doit appeller l'Onction,
Du Sang diuin meſlé parmy le Creſme,
Que vous receuſtes au Bapteſme.
Les Trônes qui ſont mis par tant de vains Mortels,
En parallelle des Autels;

Les Sceptres qui ſont crus, ſur la terre & ſur l'onde,
Les timons gouuerneurs du grãd Vaiſſeau du Monde;
Les Empires du Gange à l'Ibere étendus;
Tous les Treſors en vn Treſor fondus;
Tout cela n'eſt qu'vne étincelle,
N'eſt qu'vn rayon de la Gloire eternelle.
Vous eſtes appellée à cette Eternité,
Où chaque Ame a ſa Cour, comme ſa Royauté:
Où les moindres lueurs dont les Saints ſe courõnent,
Effacent le Soleil & les Aſtres étonnent.
Tournez donc là vos ſoins, portez là voſtre cœur.
Ne perdez pas pour l'ombre d'vne fleur,
Pour l'impoſture d'vn atome,
La joüiſſance d'vn Royaume.
Sur tout, pour vous garder ſans attache à la Cour,
Ayez toûjours les yeux ſur voſtre dernier jour:
Souuenez-vous que dans ce court eſpace,
Où l'Image du Monde paſſe,
L'herbe qu'vne heure fait fleurir,
Vne autre heure la fait mourir.
Le nuage doré qu'vn vent propice éleue,
Vn autre vent l'obſcurcit & le creue:
Et le Vaiſſeau contre vn roc échoüé,
Apres auoir ſur les vagues joüé,
Deuient luy meſme de l'orage,
Le joüet apres ſon naufrage.
Songez encor, que tout ce qu'ont de fleur,
Le Bien, la Gloire, la Grandeur,
Eſt la fleur d'vne matinée,
Que le meſme Soleil void écloſe & fanée.
Que l'Abeille qui fait le rayon du plaiſir,
Apres auoir chatoüillé le deſir,
Deuient au ſein d'vne Ame molle,
Vn Vautour deuorant, qui iamais ne s'enuole,
Tant qu'il y reſte, ou regret à tirer,
Ou Conſcience à déchirer.

Que le plaiſir luy-meſme enfin n'eſt qu'vne goutte,
Qui ſeche ſur la langue, au moment qu'on le gouſte;
Et qui par vne fauſſe & trompeuſe douceur,
Porte l'abſinthe & la mort dans le cœur.
  Ainſi par la Raiſon & la Foy gouuernée,
Et dans les droits ſentiers de la Vertu menée,
Suiuant toûjours le Plan que ie viens de tracer,
Vous pourrez ſans peril & ſeurement paſſer,
De l'ombre & des couleurs d'vne Cour temporelle,
Aux ſolides Grandeurs d'vne Cour Eternelle.





SECRET DE LONGVE VIE,

A MADAME LA MARQVISE DE LEVVILLE.

ENTRETIEN V.

Il luy represente le vray Secret de conseruer la santé de son esprit & de son corps; & l'auertit des choses qu'elle doit éuiter, & des remede dont elle doit vser, pour auoir vne vie longu & tranquille.

MARQVISE aussi sage qu'illustre,
Digne du Dais & du Balustre.
Si iamais la sincerité,
La bonne foy, la probité,
L'honneur, la vertu, la franchise,
Ont merité qu'vne Marquise
Eust droit de Balustre & de Dais,
Et de Fauteüil dans le Palais.
Professeur d'vne Medecine
Aussi delicate que fine,
Qui fait par de rares secrets
Des merueilles à peu de frais.

De la part des Graces Regentes,
Et de nostre Escole Intendentes,
Ie viens auiourd'huy deputé
Directeur de vostre santé,
Vous instruire d'vne methode,
Aisée, agreable, commode,
Par laquelle malgré le temps
Auant-coureur des mauuais Ans,
Vous pourrez auoir vne vie
En tout âge digne d'enuie.
Le Secret pour vous bien porter,
Sans desormais vous tourmenter,
A prendre Sené, ny Rubarbe,
De vos Docteurs à longue barbe,
C'est de bien purger vostre cœur,
De toute teinture d'aigreur;
De tout chagrin qui rend la bile,
Ou plus aduste, ou plus mobile:
Et de tout soin vie l ou nouueau,
Qui peut échauffer le cerueau.
Il n'est point de climat au Monde,
Où la terre ne soit feconde,
En moissons de mauuais Soucis,
Qui mal ménagez, & mal pris,
Quelque sucre que l'on y mette,
Ont vne amertume secrete,
Qui se répandant par les Sens,
Corrompt la fleur des ieunes Ans,
Et fait venir auant l'Automne,
Le blanc dont l'Hyuer se couronne.
Cette triste & funeste fleur,
N'est pas d'vne seule couleur;
Elle est pasle, iaune, ou changeante,
Comme l'est la main qui la plante;
Et selon que ses iours diuers,
Sont ou plus clairs, ou plus couuers.

Dans

Dans l'ame auec elle ſe gliſſe,
Ou l'infame & iaune Auarice;
Ou le paſle & fievreux Amour,
Qui bruſle de nuit & de iour;
Ou cette obſcure freneſie,
Que nous appellons Ialouſie.
Donc auec ſoin vous les fuyrez,
Fuſſent-ils pour vous plus dorez,
Que le premier que vit la plaine,
S'éclore du Corps de Climene.
Laiſſez les veilles aux Eſprits,
Du genre des Chauuéſouris:
Laiſſez les aux noires Furies,
Meres des noires réveries,
Qui ne dorment pas vn moment,
Au continuel ſifflement,
Que font ſur leur front ſans coëffure,
Les Serpens de leur cheuelure.
On peut ſe diuertir au ieu,
Pourueu qu'on n'en prenne que peu;
Et que l'on ſe garde d'en faire,
Vne nourriture ordinaire.
Prime & Piquet perpetuels,
Poiure & ragouſts continuels,
Conſumant d'vne ardeur égale,
L'Eſprit de l'humeur radicale;
Et d'vn égal déreglement,
Détruiſant le temperament,
Les fiévres tierces & les quartes.
Viennent apres l'abus des Cartes,
Comme apres l'excez des ragouſts,
Les maux des pieds, ceux des genoux,
Les Grauelles, les Sciatiques,
Et pareils Bourreaux domeſtiques,
Par la Nature ſont laſchez
Pour chaſtier les Débauchez.

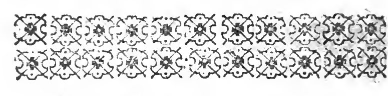
Eſt-il rien de moins ſalutaire,
Que d'eſtre toûjours ſedentaire,
Et dans vn fauteüil de veloux,
Eſtre expoſée aux meſmes cloux,
Que les Malheureux dont ſe ioue,
La Fortune auecque ſa Roue?
Quels eſprits peut porter au cœur,
Vn air groſſi de la vapeur
De douze chandelles bruſlantes,
De douze joüeuſes ardentes,
Et d'autant de joüeurs fiefez,
Qui de conuoitiſe échauffez,
Meſlent en commun les fumées,
De leurs Paſſions allumées?
Pour guerir les obſtructions,
Que cauſent ces infections,
Vous prendrez toutes les ſemaines,
Six dragmes du Bois de Vincennes,
Sur autant de feüilles de Cours,
Teintes aux rayons des beaux iours;
Pourueu qu'il s'en trouue de pures,
Des contagieuſes morſures,
De certains Inſectes volans,
Armez d'aiguillons & de dents,
Qu'en vulgaire Amours on apelle;
Eſpece maligne & cruelle,
Dont la piqueure & le poiſon,
Sont à craindre en toute Saiſon.
Deux liures d'air pris ſur la Plaine,
Voiſine du Lit de la Seine.
Ou pris ſur la cime du Mont,
Où Boulogne éleue le front;
Et mis en Conſerue liquide,
Auec peu de ce frais humide,
Qui tombe au coucher du Soleil,
Vous feront vn plus doux Sommeil,

Que tous les Extraits chimeriques,
Des Chercheurs d'Essences chimiques.
Tournez l'esprit, jettez les yeux,
Ou sur la Terre, ou vers les Cieux;
Toutes ces Beautez vegetables,
Vos Riuales & vos Semblables,
Les Fauorites du Printemps,
Et les Filles des jeunes Ans:
Toutes ces Beautez éclatantes,
Du Monde celeste habitantes,
Qui sont Illustres comme vous,
Et comme vous ont l'esprit doux,
Toûjours fraisches, toûjours seraines,
Et sans remedes toûjours saines,
Ne doiuent leur temperament,
Qu'au grand air, & qu'au mouuement.
L'Oranger qui meurt dans la Serre,
Se porte bien en pleine terre:
Et le Myrthe frais en plein vent,
Sous le couuert est languissant.
Les Tubereuses r'enfermées,
Moins belles & moins parfumées,
Par leur tristesse & leur pasleur,
Semblent exprimer leur douleur.
Les Nimphes des eaux croupissantes,
Toûjours sales, toûjours pesantes,
Infectent le tour de leurs lits,
Des vapeurs de leurs corps pourris.
Mais celles qui dans vne eau viue,
S'égayant le long de leur riue,
Prennent librement les détours,
Que l'assiete donne à leur cours;
En toute saison toûjours belles,
En tout âge toûjours nouuelles,
Se font suiure par les Zephirs,
Qui semblent de leurs chauds soûpirs,

Et du battement de leurs aisles,
Montrer l'amour qu'ils ont pour elles.
L'Astre Pere de la Santé,
Comme Pere de la Beauté,
Le Soleil, par qui toutes choses
Du sein de la Nature écloses,
Ont la vie & le sentiment,
Ont l'enbonpoint & l'agrément,
Quelques riches, quelques pompeuses,
Que soient ses Maisons lumineuses,
Iamais ny l'Hyuer, ny l'Esté,
Dans vn siege d'or arresté,
N'y languit aueque les Heures,
Les Concierges de ces Demeures:
Il se maintient, marchant toûjours,
De mesme train, de mesme cours,
Le long de ces vastes Allées,
De feux celestes étoilées,
Où le dispensateur des Temps,
A marqué les Mois & les Ans,
Comme luy, sa belle Germaine,
Qui toute la nuit se promene,
Dans vn Char émaillé d'argent,
Au dessus des routes du Vent,
Se remet par la promenade,
Quand de quelque éclipse malade,
Elle perd le jour & le teint,
De son pasle front qui s'éteint.
Ainsi, Marquise, si vous faites
Ce que font ces brillans Planetes,
Comme vous, depuis si longtemps,
Si bienfaits & si bienfaisans:
Si comme les Fleurs dont l'Aurore,
Peuple le Royaume de Flore,
Vous sçauez vous nourrir d'vn air,
Epuré, lumineux & clair,

Voſtre ſanté toûjours entiere,
Vos yeux toûjours pleins de lumiere,
Voſtre viſage toûjours frais,
Vos deſirs toûjours ſatisfaits,
Voſtre douceur toûjours égale,
Voſtre bonté toûjours loyale,
Voſtre cœur toûjours obligeant,
Voſtre Eſprit toûjours engageant,
Vous feront vne deſtinée,
Auſſi longue, auſſi fortunée,
Que voſtre merite le veut,
Et que voſtre Etoile le peut.





L'HYVER,

A MESDEMOISELLES DE RICHELIEV.

ENTRETIEN VI.

Il fait vne description de l'Hyuer, & des changemens qu'il a faits dans le petit Luxembourg : Il parle en passant par occasion de la grandeur du Cardinal de Richelieu ; & montre que les grandes Ames sont au dessus de la vanité, dont les Ames du commun sont touchées.

NYMPHES d'vn Nom le plus grand que la Gloire
Depuis long-temps ait commis à l'Histoire,
De quelle Region de la Terre ou de l'Air,
Vous peut estre venu cet insolent Hyuer,
Qui sans se r'adoucir deuant vostre Duchesse,
De ces lieux enchantez, agreable Maistresse,
Sans respecter l'Astre du grand Armand,
Qui du Ciel des Heros luit sur ce bastiment,
Regne chez vous, aussi chargé de neige,
Que s'il estoit dans la Nouerge;
Ou dans quelqu'vn de ces tristes climas,
Où le Ciel noir & froid, ne fait que des frimas?
  Depuis qu'il est entré, l'outrageuse froidure,
A dépoüillé vos Arbres de verdure;

Le rire de leur feüille en larmes s'est changé:
Leur corps de glaçons s'est chargé:
Ieunes & vieux ont la teste chenuë,
Les bras roides, l'écorce nuë:
Et les vertes Diuinitez,
A qui sont des Iardins commises les beautez;
Auparauant toûjours si bien parées,
Dans leurs troncs maintenant à l'abry reserrées,
Semblent dans ces logis de bois,
Auoir perdu jusqu'à la voix.
La Palissade où Fillerie,
Nymphe autrefois si belle & si cherie,
Laissa de ses cheueux les filets ondoyans,
Changez en sions verdoyans;
Contre la Loy, contre son priuilege,
Quoy que jeune, est blanche de neige:
Et ce qui luy reste de vert,
Dans ses propres détours cherche envain du couuert;
Grands & petits Ciprés, tondus en Piramides;
Sont ou courbez de glace, ou de broüillas humides:
Le Soleil engourdy ne peut les essuyer;
Bien moins encor les peut-il appuyer;
Ses rayons émoussez & ternis de froidure,
Sont moins que rayons en peinture:
Tout ce qui receuoit l'esprit de leur chaleur,
Tout ce qu'ils mettoient en couleur,
Priué de leur fecond & lumineux commerce,
Ou cede au vent qui le renuerse;
Ou sur la tige languissant,
Semble gemir de la rigueur qu'il sent.
Au lieu que de son nom l'Amarante hautaine,
Et de ses pendeloques vaine,
Sa Pourpre auparauant au Soleil étaloit,
Et sa Couronne à la sienne égaloit;
Maintenant deffaite & mourante,
Et seulement Squelete d'Amarante,

Semble se plaindre, & demander raison
Des injures de la Saison.
Les esprits de cent fleurs auec elles gemissent,
Prés de leurs corps qui se fletrissent;
Les vns à la terre attachez,
Les autres dans le buy cachez:
Et tous attendent là, que la Saison nouuelle,
A de nouueaux Corps les r'appelle.
Mais, où n'a point porté son insolent effort,
Ce frenetique Enfant du Nort?
Il a gelé jusques aux veines,
Iusques au cœur de vos Fontaines:
Et dans leurs conduits n'a laissé,
Qu'vn corps pesant, immobile, & glacé.
Ces perles viues & roulantes,
Qui quelquefois, comme traits jaillissantes,
Iusques au Ciel sembloient vouloir aller,
Aueque l'or du jour leur vif argent mesler:
Et d'autrefois mollement épanduës,
Et dans leurs lits en repos étenduës,
Sembloient prendre plaisir à former vn Miroir,
Le matin au Soleil, à la Lune le soir;
D'inuisibles liens maintenant enchaisnées,
Et chez elles sans mur, sans porte emprisonnées,
Ont aussi peu de mouuement,
Qu'en a le plus lourd Element.
La Nymphe qui preside à toute la Fontaine,
Qui d'vne riche & large Porcelaine,
Fournit à vos bassins tous ces ruisseaux d'argent,
A la rigueur du froid, elle-mesme se rend.
Maintenant dans sa grotte elle s'est retirée,
Où de mousseline fourrée,
Sous vn habit tissu de menus joncs,
Et chamarré d'écailles de Poissons,
Son fond liquide à couuert elle serre,
Sous les tiedes vapeurs que luy preste la terre.

L'interieur

L'interieur de la Maiſon,
N'a pas moins à ſouffrir de cette aſpre Saiſon.
Le Iaſpe, le Criſtal, & le Porphyre en pleurent;
L'Or, l'Azur, & la Laque en meurent:
Vne froide ſueur en coule ſur le ſein,
Et des Hommes de marbre,& des Hommes d'airain:
Ces durs Enfans de la Sculpture,
Sont deuenus tendres à la froidure;
Leur poil en paroiſt heriſſé,
Et leur front de rides pliſſé.
Dans les Tableaux, les couleurs défleuriſſent,
Et les figures s'engourdiſſent:
Tout ce qu'on y voyoit de pront & d'agiſſant,
Y deuient lourd & languiſſant.
Icy le Villageois faucheur de la prairie,
D'vn païs de tapiſſerie,
Par l'excés du froid morfondu,
Demeure le corps roide & le bras étendu;
Là le Veneur chaſſant dans vne plaine,
Soit de peinture, ſoit de laine,
Auec ſes chiens & la beſte gelé,
Paroiſt ſur la terre collé.
Dans ce rare tableau de l'Europe rauie,
L'Animal rauiſſeur qui ſembloit auoir vie,
Tant il auoit le front hautain,
Le regard vif & de feu plein,
Etourdy, languiſſant, & morne,
Ne remuë à preſent ny le pied, ny la corne.
Les fleurs & les feſtons dont il eſtoit couuert,
Perdent leur éclat & leur vert:
L'Europe toute preſte à monter ſur ſa croupe,
Reſte immobile auec ſa belle troupe:
Et l'Amour qui déja faiſoit ſigne au Taureau,
De ſuiure auec ſa proye, & de ſauter dans l'eau,
Immobile luy-meſme & du corps & des aiſles,
Pour s'échauffer les mains, les tient ſous ſes aiſſeles.

Me croira-t'on, Nymphes, si ie le dis,
Dans cette pesanteur des Astres engourdis,
Dans ce commun frisson de toute la Nature,
De tenebres chargée, & morte de froidure;
Vostre sage Duchesse, a seule de son cœur,
Seule de son Esprit conserué la vigueur;
Son Ame toûjours forte & toûjours agissante,
N'en est en rien plus foible ny plus lente:
Ce qu'elle a de l'Etoile & de l'Esprit d'Armand,
A bien sceu vaincre vn autre vent,
Que celuy qui gele les arbres,
Et tire la sueur des marbres.
On sçait que la vertu de cet Homme sans pair,
Victorieux par tout, soit sur terre ou sur mer,
Donna tant de renom, tant d'éclat à sa vie,
Que la Fortune mesme en conceut de l'enuie.
Il luy faschoit, que n'ayant point de part,
A ses exploits conduits auec tant d'art,
La Vertu fut sans elle, auecque la Sagesse,
Des euenemens la Maistresse:
Et que tant d'autres grands Humains,
Soit Heros Grecs, soit demy-Dieux Romains,
Ne s'estant faits qu'auec sa dépendance,
De son bras & de sa puissance,
Le seul Armand de Richelieu,
Passant sur le Heros, & sur le demy-Dieu,
Eust entrepris d'vne force nouuelle,
D'estre grād, d'estre heureux, d'estre vainqueur sās elle.
Ne pouuant opposer à ses nobles desseins,
Que des efforts injurieux & vains;
Elle voulut differer sa vengeance,
Iusques au temps que pour punir la France,
L'Astre qui gouuerne son sort,
De ce grand Homme eust auancé la mort.
La jalouse, aussi-tost assemblant ses machines,
Preparant ses vents & ses mines,

Pensa du grand Armand abattre la Maison,
Et dans sa cheute enueloper son nom.
Vostre Duchesse alors, aussi forte que sage,
Se trouuant toute seule opposée à l'orage,
Malgré les attaques des vents,
L'vn apres l'autre s'éleuans;
Malgré l'effort de la Tempeste,
A la Fortune a tenu teste.
Si quelque chevron détraqué
A la simmetrie a manqué;
Vostre bonne & sage Duchesse,
Soit par vertu, soit par adresse,
A le tout si bien attaché,
Que de sa part rien ne s'est relâché.
Et que du grand Armand l'Esprit & le Genie,
Entretiennent chez elle vne mesme harmonie,
Vont de mesme air, gardent le mesme train,
Que quand le Timon à la main,
Second Moteur de la Terre & de l'Onde,
Et premier Pilote du Monde,
Sous le plus juste & le plus grand des Roys,
De l'Europe en la France, il soûtenoit le poids.
Aussi rien que de grand, rien que de magnanime,
Ne s'ajuste à son cœur, n'entre dans son estime:
Et sa vertu sans tache & sans defaut,
Porte l'honneur plus loin, & le prend de plus haut,
Que ne firent iamais celles dont la memoire,
A le plus d'éclat dans l'Histoire.
Là se voit la belle Iudith,
Qui d'vn coup tout vn Camp deffit:
Là Dobore vaillante & belle,
Regente du Peuple fidelle,
L'Epée au poing, le Harnois sur le dos,
Pour mettre les siens en repos,
Marche à la teste d'vne Armée,
Contre les Tyrans d'Idumée,

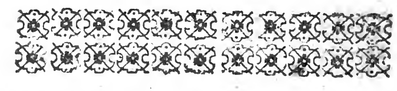
Et victorieuse leur rompt,
Le joug des Hebreux sur le front.
La vertu de vostre Duchesse,
Est vne force sans rudesse:
Et ce n'est pas aux Graces de son train,
D'auoir le fer au dos, & l'acier à la main.
Elle a pourtant, cette agreable Sage,
Ses conquestes & son courage:
Mais vn courage qui s'étend,
Bien loin de là les Mers où le Gange se rend:
Mais des conquestes salutaires,
A la paix, au repos des Vaincus necessaires.
Que ma pudeur icy à mon zele fait tort!
Que ie voudrois pouuoir violer vn accord,
Qui veut qu'à la Vertu ie fasse violence,
Et l'étouffe par mon silence!
Encore vne Vertu qui doit porter son fruit,
Iusques où le Soleil sort du sein de la Nuit.
Prestez icy l'oreille, heroïque Duchesse,
Souffrez qu'auec respect ma voix ie vous adresse;
Et que ie vous fasse sçauoir,
Quelle est la regle du deuoir,
A quoy vous estes destinées,
Vous autres que le Ciel au bas Monde a données,
Pour l'enrichir & mieux, & plutost de vos biens,
Que le Soleil ne l'enrichit des siens.
Vous deuez par tout vous étendre,
Et par tout vos bienfaits épandre;
Comme la grande Mer, qui sans distinction,
De Climat ny de Nation
D'vne largesse égale embrasse les riuages,
Des Païs cultiuez, & des Païs sauuages.
Les Peuples, qui de froid sous le Nort sont gelez,
Et ceux qui sont de chaud sous la Ligne brûlez:
Ceux qui sont les premiers éclairez de l'Aurore,
Quand de ses rais naissans l'hemisphere se dore;

Et ceux que le Soleil, quand le soir l'obscurcit,
De ses rayons mourans vers le Tage noircit,
Tous se tournent vers vous, & vers les autres Ames,
Pareilles comme vous, à ces Globes de flames,
Qui toûjours bienfaisans, & toûjours lumineux,
Attirent les desirs des humains apres eux.
Mais aussi deuez vous, Duchesse sans seconde,
Pour l'honneur de vos jours, pour l'exẽple du Monde,
Estre bien au dessus de la timidité,
De celles, qui de peur d'entrer en vanité,
Marchent toûjours de longs voiles chargées,
De silence & de nuit sont toûjours ombragés,
Cherchent la solitude, affectent le secret,
Et souffrent le jour à regret.
La vanité iamais ne fut, sage Duchesse,
Des grandes Ames la foiblesse.
Où vit on iamais que le vent,
Au dessus des Cieux s'éleuant,
Par vn Prodige étrange à la Nature,
Causast aux Astres de l'enflure?
Les Cedres, dont les flancs du Liban sont chargez,
Se virent-ils iamais par des Mouches rongez?
Et iamais le grauier arresta-t'il la course,
De ces Fleuues regnãs, qui sont grãds dés leur source?
Voyez d'ailleurs, que ce n'est qu'en luisant,
Que le Soleil est bienfaisant:
Que le feu n'est plus feu, quand il est sous la cendre,
Qu'il luy faut de l'air pour s'étendre:
Qu'vn fleuue qui se cache est vn fleuue perdu,
Fust-il par tout le corps de la terre épandu:
Et que les Vertus inconnuës,
Et dans l'obscurité, dans le secret tenuës,
Hors du grand jour, & loin du bruit,
Sont des Plantes de peu de fruit.
Et puis n'est-il pas de la gloire,
Du grand Armand, l'honneur de nostre Histoire,

D'apprendre à tous, qu'on étend de son bien,
L'Empire de l'Eglise, & le Monde Chrestien?
Que sa genereuse Heritiere,
Suiuant la Charité, marchant à sa lumiere,
Bien loin de s'attirer les regards enuieux,
Par le superbe abus d'vn luxe ambitieux,
Iusques dans vn Monde barbare,
Des sujets à la Foy prepare;
Et fournit du sien à la Croix,
Que l'on porte aux Syriens, aux Perses, aux Chinois.
Nymphes, qui dans le sein de vostre chere Tante,
Auez le sort si doux, & l'âme si constante;
Quel encens pouuez-vous brûler,
Quelle victime aux Graces immoler,
Qui de tant de bienfaits égale le merite,
Et de vos dettes vous acquite?
Les Meres Perles dans la Mer,
Sous les vents qui fondent de l'air;
Sous les flots qui roulent l'écume,
Toûjours dans la tourmente, & parmy l'amertume,
Ne laissent pas de fournir de leur lait,
Qui des pleurs de l'Aube se fait,
La nourriture aux Perles filles,
Qui se forment dans leurs coquilles.
Ainsi dans son Palais des Vertus habité,
A la Nacre argentée égal en netteté,
Vostre Tante, à la Perle en pureté semblable,
Comme pour vous elle est en soins incomparable,
D'vn amoureux & tendre sentiment,
Contribuë à vostre aliment,
Vn extrait aussi doux, vne essence aussi pure,
Que la puisse fournir le sein de la Nature:
Et malgré l'amertume & le trouble des flots,
Chez elle vous auez honneurs, biens, & repos.
Les Graces mesme, & les Muses chez elle,
Vous font vne escorte fidelle;

Toſt ou tard la Fortune elle-meſme en ſera,
Et ſa vertu vous la regagnera.
 Voyez pour ces bienfaits, pour cette bienueillance,
Iuſques où doit aller voſtre reconnoiſſance:
Et ſouffrez qu'acheuant, ie cede à la Saiſon,
Qui ſaiſit juſqu'à ma Raiſon;
Et de ſes glaces inhumaines,
A gelé juſqu'au feu qui couloit dans mes veines.





GVIRLANDE IMMORTELLE,

A MADEMOISELLE D'AGENOIS.

ENTRETIEN VII.

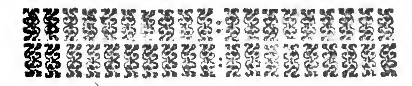
Il luy presente vne Guirlande faite de la main des Muses, & composée de fleurs du Parnasse, qui ne sont point sujetes aux injures de l'air, & sont les mesmes en toute saison.

NYMPHE au nom d'Agenois, que l'illustre Duchesse,
Qui fait du Grand Armand refleurir la Sagesse,
Soûtient de son exemple, & sur ses pas conduit,
A la Sfere eternelle où la Vertu reluit.
Aujourd'huy que pour faire honneur à vostre feste,
Les Heures ont paru la Guirlande à la teste;
Et que de ses cheueux meslez auec ses rais,
L'Aube vous a tissu de lumineux bouquets;
Permettez que des Fleurs que le Parnasse donne,
Autour de vostre front, ie fasse vne Couronne;
Elles vous pareront, vous les embellirez:
Du feu de vostre Esprit vous les purifirez:

Et malgré les Saisons aux Graces si cruelles,
Les Graces en seront sous la vostre eternelles.
La Rose la premiere offre pour estre à vous,
Vn teint noble & modeste, vn air pudique & doux:
Pour vous plaire elle s'est d'épines desarmée:
Du souffle des Zephirs elle s'est parfumée;
Et si-tost que ses feux sur vous éclateront,
Apres vous par essains les Amours voleront.
De sa robe à fond d'or, la Tulippe hautaine,
Si vous la receuez, en deuiendra plus vaine,
Que si sur le Balcon par où reuient le Iour,
L'Aurore à son leuer en faisoit son atour.
De Flore & du Printemps la Fleur auant-courriere,
Prendra de vous l'esprit, l'odeur, & la lumiere:
Et belle des beautez que vous luy donnerez,
Ne fleurira qu'autant que vous l'éclairerez.
Le Lys noble & pompeux, le noble & beau Narcisse,
L'vn de l'autre riuaux, en cet heureux office,
Feront à qui sur vous, de plus loin se verra;
A qui de plus d'argent, de plus d'or brillera:
L'vn prisera ce rang, plus que toutes les marques,
Qu'il donne & qu'il reçoit sur le frõt des Monarques:
L'autre par vn plus juste & plus beau changement,
Cessera de s'aimer, & sera vostre Amant.
Sans regret, le Iasmin cette Estoile musquée,
Verra de vostre teint sa blancheur offusquée:
Et le jaune Soucy, sans regret ostera
Son amour au Soleil, & vous le donnera.
La Violete mesme à qui la Modestie,
Fut auec la douceur, par Flore départie,
Glorieuse d'entrer dans vn si riche atour,
Voudra se faire voir, & cherchera le jour.
L'Anemone qui fut jadis vne Bergere,
Fiere de sa beauté, sur les bords de l'Ibere:
Et le beau Martagon, qui par elle outragé,
Fut au nombre des fleurs auec elle rangé;

Tirant de voſtre front vn ſurcroiſt de lumiere;
N'auront plus de regret à leur forme premiere:
Et paroiſtront au feu de ce nouuel amour,
Des rubis détachez du Char qui fait le jour.
La Ionquille, l'Oeillet, l'Iris, la Campanelle,
La Flambe qui nâquit du bucher d'vne Belle,
Et cent autres encor qui vous couronneront,
Laiſſeront le Soleil, vers vous ſe tourneront:
Et pour comble à ces Fleurs, pour vous plaire amaſſées,
Cleon ajouſtera ſes plus belles penſées.





DE LA VRAYE FOY,

A MESDEMOISELLES DE HAVCOVR.

ENTRETIEN VIII.

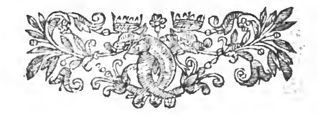
Il les exhorte à quitter l'erreur où elles ont esté nourries, pour prendre la Religion de leurs Peres : & leur represente par diuerses raisons & diuers exemples, que sans la vraye Foy, il n'y a point de salut. Il a plû à Dieu que l'Aisnée de ces deux illustres Personnes, ouurist les yeux à la Verité, & se fist enfin Catholique.

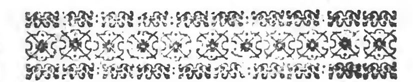
RARE couple de Sœurs, que tout le Monde admire,
Que dans la saine Foy, tout le Monde desire,
Ne verray-je iamais le jour tant souhaité,
Qui renouuelle en vous cette pure clarté,
Dont l'Ange qui preside au Sacre du Baptesme,
Sous l'eau du saint Lauoir, vous fit vn Diadéme?
Ne sera-ce jamais que ie verray vos yeux,
Dessillez aux rayons que vous offrent les Cieux,
Reconnoistre l'erreur, qui de sa nuit obscure,
Détruit en vous la Grace, & gaste la Nature?

Ie veux que dans vos Corps, ie veux qu'en vos Esprits,
Tout ce qui peut charmer, sans épargne soit mis;
Ie veux que les Vertus par les Graces menées,
Se soient dés vostre enfance à vous suiure adonnées:
Dequoy vous seruira d'auoir plus de vertu,
Que les Preudes de Rome autrefois n'en ont eu?
Dequoy d'auoir l'Esprit de celles dont la Grece,
Dans ses Liures encor nous vante la Sagesse?
Si tous ces ornemens soit d'Esprit, soit de Corps,
Vous sont comme ces fleurs dont on pare les morts?
Si vos Graces sans foy, sont comme les Figures,
Dont la beauté sans vie orne les sepultures?
Vous auez de l'éclat; les Cometes en ont,
Et jettent plus de feu que les Astres ne font:
Mais sans foy, cet éclat qu'est-il que la fumée
D'vne vapeur volante, à sa perte allumée?
Ie sçay dans quelle estime est vostre honnesteté;
Et l'éloge qu'on donne à vostre pureté:
Mais qui ne sçait combien au Deluge perirent,
D'Hermines que les eaux hors de l'Arche surprirent?
Combien il se perdit de Moutons innocens,
Brûlez auec les Loups, dans les funestes champs,
Où des Torrens de souffre, & des Torrens de flames,
Ne firent qu'vn Bucher de cinq Villes infames?
Pauline fut pudique, & noble comme vous:
Comme vous Zenobie eut l'esprit haut & doux:
Menime fut constante, Arthemise fut sage;
Sapho eut du sçauoir, Clelie eut du courage:
Mais courage, sçauoir, esprit, pudicité,
Sans la foy, n'ont rien fait à leur felicité.
Ces Etoiles jadis dans le Monde adorées,
Et dans l'Histoire encor maintenant honorées,
Parmy nous aujourd'huy ne sont que de vains noms;
Ne sont dans les Enfers que de tristes charbons,
Que des Serpens de feu soufflent de leur haleine,
Et que la Mort nourrit d'vne eternelle peine.

Ayez donc d'autres ſoins, prenez vn autre but,
Que celles-là n'ont pris pour aller au Salut.
Ne vous abuſez point d'vn vain nom de Conſtantes;
Le meilleur eſt pour vous d'eſtre au rãg des Prudentes.
Eſt il quelque Maiſon que vous ne quittaſſiez,
Eſt-il quelque Vaiſſeau d'où vous ne ſortiſſiez,
Pour vous ſauuer du feu, pour éuiter l'orage,
Pour fuir vn peril de peſte, ou de naufrage?
Fuſt-ce vn Palais des mains de quelque Atlant baſty,
De treſors, de beautez, de plaiſirs aſſorty,
Plus riche, plus pompeux, que le Palais qu'Alcine,
Fonda de jaſpe fin, couurit d'agate fine;
Fuſt-ce vn Vaiſſeau conduit par des Amours rameurs,
Bordé d'orfevrerie, & couronné de fleurs,
Comme l'eſtoit celuy qui mena Cleopatre,
Vers l'Empereur Romain qui fut ſon idolâtre:
Encor quitteriez vous & Palais, & Vaiſſeau,
De crainte de mourir ſur la Terre, ou dans l'Eau.
Et pour vous garantir d'vn eternel ſupplice,
Vous ne ſortirez pas d'vn manuais édifice;
Qui tombe d'vne part, de l'autre eſt découuert,
Qui n'eſt qu'vn coupe-gorge, aux aſſaſſins ouuert?
Vous ne quitterez pas pour fuir le naufrage,
Vn Vaiſſeau compoſé d'vn bizarre aſſemblage,
Qui n'a point de Nocher, ne connoit point de port,
Qui flote au gré du vent ſans Bouſſole, & ſans Nort?
Mais en quoy craindriez vous de paſſer pour legeres?
Seroit-ce en reuenant à la Foy de vos Peres?
Seroit-ce en retournant à l'Egliſe, où leurs os,
Auecque leur memoire, ont vn heureux repos?
En honorant la Croix, que jadis ils planterent,
Sur l'infidelle front des Croiſſans qu'ils domterent!
Le changement eſt bon, & meſme glorieux,
Quãd il nous pouſſe au biẽ, quãd il nous porte au mieux,
Sous la main du Sculpteur l'or change de figure;
Il reçoit des beautez qu'il n'a pas de nature;

Le Marbre en se changeant, se taille & se polit;
En se changeant, le Bois se peint & s'embellit:
C'est par le changement que la Terre est feconde:
Que le Soleil, d'Avril fait refleurir le monde:
Et tout ce qu'a de beau l'vn & l'autre Element,
Ambre, Perles, Metaux, se fait par changement.
Les Cieux tout grãds qu'ils sõt, se chãgerõt euxmémes;
Les Planetes auront de nouueaux Diadémes;
Leurs Cercles enrichis de plus brillans rayons,
Seront plus lumineux que nous ne les voyons:
Et tous les autres Corps nettoyez de leur crasse,
Prendront vne autre assiete, & changeront de face.
Nous-méme, en ce temps-là, diuinement changez,
Des liens de la Mort pour iamais dégagez,
De lumiere nourris, reuestus de lumiere,
Et libres des deffauts qui suiuent la matiere,
Ioüirons dans le Ciel d'vne felicité,
Qui n'aura point de fin hors de l'Eternité.
Sages & Nobles Sœurs, auisez de bonne heure,
Quelle en ce changement sera vostre demeure:
Et pensez qu'on ne peut trop tost se preparer,
A preuenir vn mal qui doit toûjours durer.





DV IEV.

Entretien IX.

Il represente les inconueniens qui accompagnent le Ieu; la perte que l'on y fait du Temps; le peril où l'on s'expose d'y perdre l'eternité; & les desordres qui en arriuent: & enseigne quelles mesures & quelles circonstances il y faut garder, afin qu'il soit innocent; & que la Santé, la Conscience, & le Bien mesme, n'en souffrent point de préjudice.

DORALIS, en ce temps que tout le Monde joue,
Et qu'ō n'entēd par tout, que le bruit de la Roue,
Que tourne à l'auanture, & d'vn branle incertain,
Le Sort dispensateur de la perte & du gain:
Souffrez qu'en peu de traits, & d'vn crayon facile,
Ie vous trace vne Regle aussi courte qu'vtile;
Sur laquelle le Ieu de methode arresté,
Et selon les Deuoirs & les Droits limité,
Retienne l'harmonie, & garde la mesure,
Que la Vertu demande, & que veut la Nature.
Ie sçay que vostre Esprit égal & moderé,
Dans le Iuste Milieu s'est toûjours resserré:
Et que vostre Raison vous rendant tout office,
D'adroite Gouuernante & sage Directrice,
En cecy, vous n'auez qu'à suiure ses auis,
Comme toûjours en tout vous les auez suiuis.

Mais chacun ne ſçait pas auec tant de juſteſſes,
Se rendre à la Raiſon, ny ſuiure ſes adreſſes.
Combien en connoiſt-on, qui ſont à redreſſer,
Sur les alignemens que ie vay vous tracer?
Et puis, quelle eſt ſur terre, ou la Preude, ou la Sage,
Qui n'ait beſoin d'auis, pour l'eſtre dauantage?
De tous les reglemens à prendre ſur le Ieu,
Le premier, Doralis, eſt de joüer fort peu.
Mais le plus court ſans doute, & le plus ſalutaire,
A qui voudra du Ieu franchement ſe deffaire,
Eſt de rompre auec luy, ſans iamais renoüer,
Pour plaiſir, ny pour gain, qui r'engage à joüer.
Il eſt certes étrange; & ie ne puis entendre,
Cõment la Mort cherchãt par tout à nous ſurprendre,
On peut de ſens raſſis, & d'vn front bien ſerain,
Ioüer ſous le couſteau de ſa funeſte main.
Quel ſi fou Criminel, aux yeux de la Iuſtice,
Au pied de l'échaffaut dreſſé pour ſon ſupplice,
Sous la main du Bourreau preſt à l'executer,
Eut la penſée au Ieu, deuant que de monter?
Il eſt vray, Doralis, la Mort inéuitable,
Et non moins qu'aux Sujets, aux Roys inexorable,
Toûjours à voſtre dos, ſoit de jour, ſoit de nuit,
Le fer haut à la main, ſans relâche vous ſuit.
Montez-vous en carroſſe? auec vous elle monte,
Sans qu'à ſon front pelé le voſtre faſſe honte.
Allez-vous chez la Reyne? elle entre auecque vous,
Sans craindre des Huiſſiers les rebuts ny les coups.
Eſtes-vous de feſtin, de nopce, d'aſſemblée?
L'importune qu'elle eſt, ſans demeurer troublée,
Du bruit que fait le Luxe, & qui ſuit l'embaras,
L'horologe à la main, meſure tous vos pas.
En viſite, à l'Egliſe, en chambre, à la campagne,
Elle eſt voſtre Suiuante, elle eſt voſtre Compagne:
Et contre voſtre ſein, ſon fer ſombre tourné,
N'attend, que de fraper, le ſignal ſoit donné.

De

De quelque Bastion que l'Arsenal vous couure;
On meurt à l'Arsenal, comme l'on meurt au Louure:
Et si, mille Canons feroient contre la Mort,
Rangez autour de vous, vn inutile effort;
Le masque, le mouschoir, les perles, les armures,
Seroient-elles sur vous de plus fortes parures?
Et croiriez-vous pouuoir l'éuentail à la main,
Ce qu'Hercule tenta de sa massuë en vain?
D'ailleurs, penseriez-vous auoir assez de charmes,
Pour engourdir son bras, pour amollir ses armes?
Elle est aueugle & sourde; & iamais ne se prit,
Dans les pieges des yeux, ny dans ceux de l'Esprit.
Vostre Ange qui vous tient à couuert sous son aisle;
La Vertu qui s'oppose au coup de la Cruelle;
Les Graces qui pour vous luy presentent le sein,
Ne feront pas tomber le cousteau de sa main.
Vous joüez cependant sous sa fatale atteinte,
Dont auec la Vertu, les Graces sont en crainte:
Et vous auez, tandis que vostre Ange en a peur,
Le rire sur la bouche, & l'allegresse au cœur.
Vous direz, Doralis, que vous estes heureuse,
Aussi deuez-vous l'estre, estant si genereuse.
La Fortune a toûjours fait cas de la grandeur,
Soit de celle de l'ame, ou de celle du cœur.
Et comme sur la Mer elle aide le Pilote,
Qui sans paslir, attend la perte de la Flote;
De mesme dans le Ieu, la bizare se plaist,
A voir risquer sans crainte, & perdre sans regret.
D'autre part, estant Femme, & quoy que l'on en die,
Aimant vne Ame douce, autant qu'vne hardie;
Elle ne peut auoir de dureté pour vous,
Dont le cœur est si tendre, & l'Esprit est si doux:
Et toûjours croira-t'on malaisé qu'elle éuite,
Les Graces qui par tout marchant à vostre suite,
Soit de force ou de gré, luy font tomber des mains,
Le fauorable sort qui dispense les gains.

Mais voyez, Doralis, si toutes ses finances,
Qui sont tant de desirs, qui sont tant d'esperances,
Quand ses coffres seroient dans les vostres vuidez,
Pourroient vous r'aquiter, du temps que vous perdez:
De ce bien si roulant, si prompt, si volatile,
Et des biens d'icy bas, le bien le plus vtile.
Si nous auions appris l'Art de fixer le Temps;
De donner de l'arrest & du poix aux momens;
Si nous auions en main, auecque nos journées,
Les ressorts inconnus dont elles sont tournées;
Nous pourrions, Doralis, joüer en seureté,
Sans hazarder le fonds de nostre Eternité.
Mais le Temps, cet Oiseau si viste & si volage,
Iamais ny ne fut pris, ny ne fut mis en cage.
Filets, pieges, paneaux, on a beau luy dresser;
Du leure & de la voix on a beau l'amorcer;
Il passe, Doralis, & iamais ne s'arreste,
Ny sur aucune main, ny sur aucune teste.
D'ailleurs, tous les momens à nos jours destinez,
Par vn ordre précis, nous estant assinez,
Comme vn mobile fonds, pour éteindre les dettes,
Que nos débordemens, que nos pechez ont faites;
Est-il d'vn Homme sage, & d'vn Esprit bien sain,
Qui n'a point de garant, d'estre jusqu'à demain,
De perdre en non-valeurs, & pour des bagatelles,
Dequoy se r'acheter des peines eternelles?
Et perdre sur le tour d'vne carte ou d'vn dez
Les biens que sur sa Foy son espoir a fondez?
De combien payriez-vous, à vostre heure derniere,
Le pouuoir d'allonger d'vn pas vostre Carriere?
De combien voudriez-vous acheter vn moment,
Pour reuoir vostre compte, & faire vn plein payment?
Et ce sont ces momens, dont la perte fatale,
A tous les deux partys des Ioüeurs est égale:
Heureux & malheureux, joüant sur mesmes frais,
Perdent vn Bien qui passe, & ne reuient iamais.

Icy, vous me direz, que ie suis trop seuere:
Que ie parle d'vn air, & d'vn ton de vieux Pere:
Et vous charge, en ce point, de plus d'austerité,
Que n'en peut supporter l'humaine infirmité.
Vous pourriez dire encor, que ces Beautez luisantes,
Pudiques comme vous, comme vous bien-faisantes,
Qui le Cours de la Nuit éclairent de leurs feux,
Dans leur Salon d'azur, ont leur bal & leurs jeux.
Vn autre ajoustera, que ces Ames aislées,
Qui gouuernent sur nous les Spheres étoilées,
Ont pour se diuertir, durant ces longs efforts,
Les concerts que leur font des Sirenes sans corps.
Dira-t'on point encor, que ces riches Figures,
Qui brillent à nos yeux, dans ces hautes structures,
Lyons, Taureaux, Beliers, Centaures & Poissons,
Et cent Signes diuers d'assiete & de façons,
Aux Esprits directeurs de ces voûtes roulantes,
Sont comme des Eschets de formes differentes,
Qui seruent quelquesfois, à leur relâchement,
Dans le train d'vn si juste & si fort mouuement?
Ces raisons, Doralis, sont raisons figurées,
Et de traits fabuleux sur le faux colorées;
Mais sans faire venir des couleurs de si loin,
Il doit suffire icy, d'alleguer le besoin.
Ie l'auouë, il est vray, l'infirmité demande,
Qu'apres vn long effort, la Vertu se débande:
Et le tendre tissu dont se font les ressors,
Qui seruent au concert de l'esprit & du corps,
Ne se peut conseruer, sans quelques interualles
De mouuemens égaux & de pauses égales.
Ces pauses, Doralis, ont leurs temps & leurs points,
Qui veulent de mesure, aux deuoirs estre joints;
Et c'est par ces deuoirs, & sur cette mesure,
Que la Vertu donnant le tour à la Nature,
Sans débaucher l'Esprit, ny rompre ses accords,
Le Ieu remet les sens, & délasse le corps.

Pour atteindre à ce but, quiconque aura l'enuie,
D'alleger par le Ieu, les peines de la vie;
Le prendra comme vn sel, qui se prend sobrement;
Et n'en vsera pas jusqu'à l'accablement.
Tout excés est chargeant, dans l'vsage des choses:
On peut estre étouffé sous vn monceau de Roses:
Si le vuide incommode, aussi fait bien le plein:
On meurt de trop manger, cõme l'on meurt de faim:
Et le plus doux sommeil, cesse d'estre vn remede,
Si-tost que du besoin les bornes il excede.
Le Ieu, comme l'Estude, épuise la santé,
S'il est auec chaleur, jusqu'à l'excés porté:
Il seche les esprits, qui le long des arteres,
Aux fonctions des sens prestent leurs ministeres:
Il épaissit le sang, dont la pure vapeur,
Nourrit de la jeunesse, & le suc & la fleur:
Il change & fait tomber, longtemps auant l'Autonne,
L'or subtil & frisé, dont le front se couronne:
Et par tout où rioit la Roze jointe au Lis,
Il tire des sillons jaunissans de Soucis.
Il fait encore pis; il éteint la semence,
Du bon sens, du discours, & de l'intelligence:
Et ne laisse en l'Esprit interdit & perclus,
Que des couleurs sans corps, & des termes confus.
Ces Tenans de Bureau, qui n'ont pour toute affaire,
Qu'à suiure les hazards du Ieu dans vne chaire;
Sçauans à distinguer Flux, Sequence, Fredon,
Ont à peine compris de quel genre est leur nom.
Docteurs sur le Tapis, ailleurs Mulets de somme,
Ils n'ont que l'apparence & le dehors de l'Homme;
Et reserué l'habit, la plume, & le collet,
N'ont rien, qui leur puisse estre enuié d'vn Valet.
N'aguere vn de ceux-là, stupide & ridicule,
Me demandoit, dequoy viuoit la Canicule?
Si les Iemeaux estoient de ces Saints Innocens,
Qu'Herode fit mourir en la fleur de leurs ans?

Si, comme noſtre Lune eſt de couleur d'yvoire,
Celle des Abyſſins & des Mores eſt noire,
Et d'où vint tant de Sel, dont au commencement,
Furent ſalez les flots de l'humide Element?
Cependant, Doralis, parce qu'il a l'adreſſe,
De pouſſer d'vn cornet, deux dez auec juſteſſe;
Parce qu'il ſçait du Ieu les ſecrets & les mots,
Et peut dire le paſſe & le vade à propos;
Le nom qu'il s'eſt acquis dans les Academies,
Luy donne du credit, & luy fait des Amies.
Voſtre Eſprit, Doralis, eſt comme vn beau Miroir,
Les Graces, les Vertus, ſe plaiſent à s'y voir;
Et les Muſes qui ſont auſſi chaſtes que belles,
Se plairoient bien encore à s'y voir auecque elles:
Si vous en deſirez l'éclat entretenir,
Vous n'y ſouffrirez rien, qui le puiſſe ternir:
Et vous ne l'ouurirez, qu'à de nobles Idées,
Propres à l'embellir, dignes d'eſtre gardées.
Mais voyez, Doralis, ſi ces nobles Portraits,
Qui veulent des rayons ſi brillans, & ſi nets,
Vous viendront de la courte & peſante lumiere,
D'vn Stupide, petry du marc de la Matiere;
D'vn Ignorant, qui n'a que de confus accens,
Obſcurs à la raiſon, barbares au bon ſens.
Seroit-il bien-ſeant, ſeroit-il point dommage,
Qu'au lieu de la Vertu, qu'au lieu de ſon image,
Au lieu de cent crayons de gloire colorez,
Pour voſtre inſtruction de l'Hiſtoire tirez;
Le fond de voſtre Eſprit n'euſt pour toutes peintures,
Que du rouge & du noir en bizarres figures?
Pauline, Zenobie, Artemiſe, Didon,
Et pareilles Beautez, jadis de ſi grand nom,
Dont maintenant encore au Temple de la Gloire,
On chante le merite, on benit la memoire;
Viuant en voſtre Eſprit, luy feront plus d'honneur,
Que cent Dames de pique, & cent autres de cœur.

Sur tout, deffendez-vous ces veilles indiscretes,
Au rume, à la migraine, a la fievre sujettes.
Rien n'est de plus mortel, à la fleur des beaux jours,
Et rien des jours neigeux n'auance plus les cours;
De ces jours importuns, où toute grace expire;
Où de leurs feux éteins, les yeux n'ont que la cire;
Et les esprits du sang, en catare écoulez,
Ne laissent que le marc dans leurs conduits gelez.
En cela, Doralis, imitez vos pareilles,
Au Ciel & sur la Terre, elles craignent les veilles.
Tant que l'Astre du jour regne sur l'Orizon,
Les plus aimables Fleurs de la belle Saison,
Soit parentes des Lys, ou parentes des Roses,
La teste découuerte, & les feüilles écloses,
Etalent leurs parfums & leur lustre à nos sens;
Et nous en font des jeux aussi doux qu'innocens;
Tandis que les Zephirs, pour joüer auec elles,
Les battent en passant, des pointes de leurs aisles.
Mais si-tost que le jour donne place à la nuit,
Ces Zephirs enjoüez cessant de faire bruit,
Elles ferment leur sein; & leurs testes baissées,
Se rendent au sommeil dont elles sont pressées.
Les humides Beautez habitantes des eaux,
S'ébattent tout le jour, le long de leurs ruisseaux,
Soit auecque les joncs, qui leurs bords enuironnent,
Soit auec les glayeux, dont elles se couronnent.
La Perle & le Corail, l'Ambre jaune & le gris,
Et semblables bijoux venus de chez Thetis,
Sont de leurs petits jeux la matiere & les gages,
Tant que le jour paroist le long de leurs riuages:
Mais à peine meurt-il, qu'on les voit sous les flots,
Auec elles dormans se donner au repos.
Iamais d'vn seul moment le Soleil ne differe,
De se jetter au lit, qu'il a sous l'Hemisphere,
Quand les Heures du soir leurs bras noirs étendant,
R'appellent vers la Mer, son attellage ardent.

Icy n'opposez point ces Beautez étoilées,
Qu'on voit toutes les nuits, les testes déuoilées,
Et les rayons épars, dans leur Cercle danser,
Iusqu'à ce que le jour vienne les en chasser.
La nuit est, Doralis, quand le jour les efface,
Leur jour, quand le Soleil à la Lune fait place:
Et l'on voit qu'à l'instant que l'Aube de retour,
Retouche l'Orison, des premiers traits du jour;
Dans leurs voiles d'azur aussi-tost resserrées,
Et pour se reposer, à couuert retirées,
Elles dorment autant que le souffre le cours
D'vn logement mobile, & qui roule toûjours.
En cet endroit encore, il faut que ie vous die,
Que le Ieu qui déborde est vne maladie,
Qui dissipe le temps qu'on doit à ses besoins;
Ne laisse aucun loisir pour les plus justes soins;
Et seche dans l'Esprit, & dans le cœur suprime,
Tout le suc qui nourrit l'Amitié legitime.
On renonce aux plus chers, aux plus doux entretiens;
On rompt les plus serrez, les plus fermes liens,
Le Cocher le plus prompt ne va pas assez viste,
Quand le signal du Ieu, les Ioüeuses inuite.
Et pour aller resver sur du rouge & du noir,
On laisse tout commerce, on quitte tout deuoir:
On se cache à l'Amy, le Parent on écarte,
Pour aller contester sur des feüillets de carte.
Vn cœur comme le vostre, humain, doux, genereux;
Ne met qu'au dernier rang le commerce des Ieux.
Il veut qu'en premier lieu, la Vertu soit seruie:
Et dans l'estat qu'il fait, des deuoirs de la vie,
La moitié de ses soins se donne à l'Amitié;
Et la Deuotion en a l'autre moitié.
Aussi, s'il en est crû, sur son experience,
Il n'est ny gain present, ny gain en esperance,
Qui vaille à beaucoup prés, ce que vaut l'entretien,
D'vn Amy serieux, discret, homme de bien:

Il n'eſt point de plaiſir, dont le gouſt ne s'aigriſſe,
Si nous le comparons au gouſt d'vn bon office.
Mais ce gouſt, Doralis, n'eſt que de peu de gens,
Qui purgez de la craſſe & des abus des ſens,
Iugent tout autrement que ne fait la Commune;
Donnent à la Vertu, le pas ſur la Fortune:
Et ſe ſatisfont plus de l'Eſprit & du cœur,
Que de tout l'attirail que traiſne la Grandeur.
Adjouſteray-je icy, que le droit des Iournées,
Au ſeruice de Dieu par ſes Loix aſſinées,
Demande que nos Cœurs, nos Eſprits, & nos mains,
Quittent les vains emplois,& s'en donnent de ſaints?
Sur tout, quãd les Autels, quãd les parois des Tẽples,
Pour émouuoir nos cœurs, par de triſtes exemples,
Et pour nous exciter à vaincre noſtre orgueil,
Se deffont de leur pompe, & ſe couurent de dueil:
Quand les funebres ſons de nos cloches lamentent,
La mort du Dieu Sauueur,que les Croix repreſentent;
Et que ſon ſacré ſang à nos yeux épanché,
Tombe ſur noſtre mort, & ſur noſtre peché.
Quelle Ame, ſi ce n'eſt vne Ame de Tartare,
Ou de quelqu'autre trempe encore plus barbare,
A la voix de ce ſang, qu'elle verroit couler,
Pourroit le bruit des dez, & des cartes meſler?
Il eſt encor des temps de rigueur & de peine,
Où les Ieux ſont cruels, la Ioye eſt inhumaine.
Ces temps ſont, quand le Ciel irrité contre nous,
Prend ſes yeux de menace, & ſa voix de couroux.
Quand les Executeurs de ſa Iuſtice outrée,
Deſcendus en fureur de leur triſte Contrée,
Tantoſt ſement en l'air des charbons peſtilens,
Qui ſans diſtinction brûlent petits & grands:
Tantoſt laſchant le frein qui bride les Riuieres,
Font des Bourgs abyſmez de flotans Cimetieres:
Et tantoſt font rouler ſous leurs Fleaux redoublez,
Le ſang des Nations dans les Eſtats troublez.

Qui

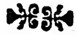
Qui joüira, s'il est sage, à la lueur funeste,
Des feux noirs & fievreux dont s'allume la peste?
Qui joüira, s'il est sobre, au bruit que font les Fleaux,
Dont le Ciel offensé, bat la terre & les eaux?
Qui joüira, s'il est Homme, aux cris des miserables,
Ecrasez sous le poids de ces fleaux effroyables,
Qui font voler en l'air, des Peuples moissonnez,
Et les membres moulus, & les Chefs tronçonnez.
Le Monde est ébranlé, la Nature s'effraye,
Tout brule d'vne part, de l'autre tout se naye;
Le fracas, le débris, la clameur des mourans,
Ou du feu deuorez, ou traisnez des Courans,
N'offrent de tous costez que d'affreuses images,
D'embrazemens meslez auecque des naufrages:
De concert cependant, le cornet à la main,
Trois Fripons, outrageux à tout le Genre Humain,
Ioüiront le prix du sang des malheureux qui meurent,
Et se riront des pleurs des autres qui demeurent.
Le Ieu doit estre net de tous déreglemens,
Soit de mauuaise foy, soit de mauuais sermens.
Il se voit, Doralis, certains Filoux de Chambre,
Munis de longs canons, couuerts de poudre d'ambre,
Qui les Cartes aux mains, au lieu d'armes à feu,
Détroussent leurs amis engagez dans le Ieu.
Vos mouchoirs, vos mâchons, vos perles, vostre soye,
Ne sont pas en peril, de deuenir leur proye.
Ils en veulent à l'Or, & non pas aux filets,
Dont Venise & Raguse ont tissu vos colets.
Loin de vous, Doralis, les doits de ces Harpies;
Plus loin de vous encor l'haleine des Impies,
De ces Esprits d'horreur & de rage emportez,
Du souffle du Dragon, de son fiel empestez,
Qui des sermens affreux que leurs bouches vomissent,
Infectent l'air au loin, & le jour obscurcissent.
Au lieu de la Fortune Intendante des Ieux,
Vous verriez, si le Ciel vous dessilloit les yeux,

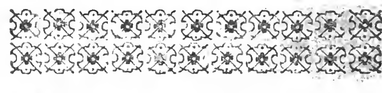
Vne Furie ardente, & de venin liuide,
Qui sur la table assise, à leurs Sabats preside.
Vous luy verriez mesler leurs Cartes & leurs Dez,
Soüillez de son écume, & de sa dent marquez,
Et leur mettre à la main, vne Corne infernale,
Aux Perdans, aux Gagnans également fatale;
Tandis que de concert, par de longs sifflemens,
Les serpens de son front suiuent leurs juremens.
N'ayez donc point de part auecque ces Athées;
Des Estoiles seroient de leur souffle infectées:
Et de la seule horreur de leurs impietez,
Trois fois nous auons veu les Fleuues irritez,
Victorieux des Ponts, des Digues, des Chaussées,
Entraisner en grondant les maisons renuersées;
Et porter à la Mer, auecque leur débris,
Les pleurs de la Campagne, & le sang de Paris.
On doit regler encor les sommes que l'on joüe;
Et ne pas exposer sur le cours d'vne Roüe,
Qui se tourne aussi viste à la perte qu'au gain,
Le fonds de l'auenir, l'espoir du lendemain.
Qu'insensé, Doralis, est celuy qui luy fie,
Le soin de sa fortune, & celuy de sa vie:
Et se fait, pour aller pauure dans le Cercueil,
D'vn tapis vne Mer, d'vne Carte vn écueil!
Là, bien loin de l'espace où regnent les orages,
Sans vagues & sans vents, il se fait des naufrages.
On y void tout d'vn coup de puissantes Maisons,
De puissans Reuenus perir auec leurs Fonds:
Et ce qui resistoit aux torrens de la Guerre,
Aux tempestes de l'air, aux tremblemens de terre,
Sans laisser de poussiere, & sans faire de bruit,
Frappé d'vn coup de Dez, s'abat & se détruit.
Le Ieu qui vous paroist si doux, si sociable,
N'est qu'vne Beste auide, ardente, insatiable.
Et ces Monts écaillez qui nagent sous les eaux,
Engraissez de poissons aualez par troupeaux,

Ces Monstres habitans de la Mer de Sicile,
L'effroyable Caribde, & l'effroyable Scylle,
Pleins de voiles, de masts, de vaisseaux deuorez,
Sont de petits mangeurs, auec luy comparez.
Il épuise d'abord les ruisseaux & les sources,
Des coffres les plus pleins, des plus fecondes bourses.
Et de là se jettant sur les meubles de prix,
Il mange grands miroirs, grandes plaques, grãds lits,
Son appetit croissant, il ronge Argenterie,
Il consume Tableaux, Habits, Tapisserie:
Emeraudes, Rubis, Turquoises, Diamans,
Sont les premiers joüets de ses auares dents:
Et son infame faim, passant jusqu'à la rage,
Il auale Cheuaux, Ecurie, Equipage.
Elle va bien plus loin; les Hostels, les Chasteaux,
Les Parcs auec les Bois, les Prez auec les Eaux,
Les Terres à bastir, & les Terres basties,
Sont comme chãpignons dans son ventre englouties:
Et si sa dent pouuoit mordre sur les Estats,
Les Estats deuorez ne l'assouuiroient pas.
D'autre part, quelle Loy soit Humaine ou Diuine,
Quand le gros Ieu seroit sans peril de ruine,
Permet qu'vn Homme saoul, mette en vn passetemps
Le pain, le sang, le suc d'vn Peuple d'indigens?
Tandis que sous ses yeux, & presque sous sa table,
D'vn visage mourant, & d'vn ton lamentable,
Peres, Meres, Enfans, luy demandent en vain,
Dequoy couurir leur honte, & soulager leur faim.
Enfin le Ieu doit estre épuré de l'ordure,
Qui soüille sa noblesse, & la change en roture.
Il veut estre affranchy des peurs & des desirs,
Qui meslent leurs chardons aux fleurs de ses plaisirs:
Sur toute chose il fuit l'aigreur & la discorde,
Et ne peut rien souffrir qui pique ny qui morde.
Ainsi chez la celeste & la chaste Vénus,
S'il faut que sur leur foy les Poëtes soient crus,

Les Graces pour joüer assises aupres d'elle,
N'éleuent point la voix, ne font point de querelle.
Rien d'aigre, rien d'amer, n'altere leur douceur;
Le calme est sur leur front, cõme il est dãs leur cœur.
Pour prix, le sort du Ieu des Perles leur assine,
Qui se peschent bien loin de la vague marine,
Dans des eaux, où l'esprit des Astres distilé,
Ne souffre rien qui soit, ou bourbeux, ou salé.
Le jour est tiede & pur, qui se plaist à leur luire:
Ses rayons temperez n'ont rien qui puisse nuire:
Et s'il est des Amours spectateurs de leur Ieu,
Ce sont Amours benins qui ne font point de feu;
Ou le feu qu'ils leur font, est vn feu sans fumée,
Dont la flame est encor de chaleur desarmée.
Le bruit est, Doralis, & ce bruit n'est pas vain;
Qu'agreable en la perte, autant que dans le gain;
Vous joüez sans aigreur, comme les Graces joüent,
Et de cette vertu tous les Ioüeurs vous loüent.
Vostre air égal & doux en tous les accidens,
Retient les emportez, console les perdans:
Et cette bienseante & noble modestie,
Que vous auez d'honneur & de grace assortie,
Engage le Hazard, tout bizarre qu'il est,
A conduire souuent le Ieu comme il vous plaist.
On ne voit point pourtãt, vostre main plus ouuerte;
A recueillir vn gain, qu'à payer vne perte.
Chose de rare exemple, & qui se void fort peu!
Ce metal dominant, qui regne sur le Ieu,
Soit qu'il tire de vous quelque trait de lumiere;
Qui d'vn nouuel éclat releue sa matiere;
Soit qu'aimant le grand air, & la grande clarté,
Il se plaise à se voir chez vous en liberté;
Pour se donner à vous de tous costez se presse,
Et de vous, ne reçoit ny faueur ny caresse.
Il s'auance, il s'ingere; & sans vous presenter,
Sans luy tendre la main, afin de l'arrester;

Vous souffrez librement qu'il suiue la Fortune,
Que vous souhaiteriez estre égale & commune.
Aussi presque par tout, traité de Fugitif,
Renfermé sous le fer, & retenu Captif,
Il est libre chez vous; & rend tout le seruice,
Qu'il doit à la Vertu contraire à l'Auarice.
Il n'est rien de pareil à cette égalité,
De bonté, de douceur, de calme, d'équité;
Mais toutes ces Vertus afin d'estre éternelles,
Demandent, Doralis, des sujets dignes d'elles,
Des sujets precieux, celestes, éclatans,
Releuez au dessus de la Terre & du Temps.
Que vous sert d'estre douce, égale, juste & bonne,
Si tout cela n'accroist de rien vostre Couronne?
Et si, sur vostre conte, à l'heure de la mort,
Tant d'articles rayez, ne sont d'aucun rapport?
Les Vertus ne sont pas du rang des Vierges foles,
Qui consument leurs jours en ouurages friuoles.
Elles ont le cœur noble, & ne vont que par haut:
Le Bien qui n'est pas grand, leur est vn grand deffaut:
Leur esprit & leurs mains veulent qu'on les employe,
A mettre l'or en œuure, à trauailler en soye.
Ne leur épargnez point ce precieux employ:
Faites-les jour & nuit agir sous vostre Foy:
Plus vous leur fournirez d'or, de pourpre, d'yuoire;
Et plus de leur trauail il jaillira de gloire:
Et du Trône, qu'au Ciel elles vous dresseront,
Les rayons éternels plus d'éclat jetteront.





AVIS SALVTAIRE.

A VNE

ILLVSTRE CAPTIVE.

ENTRETIEN X.

Il luy represente l'indignité & la pesanteur de sa Chaisne, & luy prouue par diuerses raisons Chrestiennes & morales, que pour son repos, pour son honneur, & pour son salut, elle doit la rompre, & se mettre en liberté.

PVis que vous ordonnez, genereuse Comtesse,
Que i'aide à détacher le lien qui vous presse:
Et que ie contribuë à vostre liberté
Tout ce que peut mon sens à mon zele ajoûté.
Soit qu'il faille couper, ou qu'il faille découdre,
Vostre Ame à tout souffrir, se doit icy resoudre;
Et vous ne deuez pas, pour sauuer vostre honneur,
Vous épargner le mal d'vne courte douleur,
Vostre Sang, vostre Nom, l'éclat de vostre Race,
Qui tient entre les Grands vne si haute place,
L'illustre & noble rang de vos Peres Heros,
Iadis vainqueurs sur terre, & vainqueurs sur les flots,
Ne vous permettent pas de nourrir des pensées,
Qui flettrissent l'honneur de leurs palmes passées;

Et de traisner le joug d'vne captiuité,
Indigne de leur gloire, & de leur dignité.
Vostre Ayeul conquerant, sous lequel trébucherent
Les Citez qui leur Prince & leur Foy secoüerent;
Du Cercle aux Demy-Dieux dans le Ciel affiné,
Où d'éternels Lauriers il est enuironné,
Peut il voir vne chaisne, au lieu d'vne Couronne,
Sur vn cœur où son sang vit encore & boüillonne?
Hastez-vous au plutost de vous en détacher;
Fallust-il faire effort afin de l'arracher;
Escoutez la Raison qui vous est reuenuë:
Elle s'estoit toûjours pres de vous maintenuë:
Et n'auoit point souffert, que le feu de l'Amour
De ses noires vapeurs vous dérobast le jour.
I'ay pû dissimuler aueque vous, dit-elle,
I'ay pû souffrir qu'vne Ame & si haute & si belle,
Détournant quelque peu les yeux de ma clarté,
Offrist ses mains aux fers, perdist sa liberté;
Et sans considerer son rang ny sa noblesse,
S'abaissast sous vn joug qui n'a rien qui ne blesse.
Mais c'est assez souffert, & pour vous & pour moy;
Secoüez ces liens, rangez vous sous ma Loy:
Vn front que les Vertus de leurs dons enrichirent,
Qu'aueque tant de soin les Graces embellirent,
Où reside vn Esprit, que le Ciel prepara,
A regner sur les cœurs si-tost qu'il l'éclaira:
Peut-il souffrir qu'vn joug au lieu d'vne Couronne,
Qu'au lieu d'vn Diademe vn lien l'enuironne?
Quel honneur vous peut faire vn lien si pesant,
Dont l'étoffe n'a rien de beau ny de luisant;
Qui ne vous pare point, qui n'a point de lumiere,
Qui n'est qu'vn faix obscur, qu'vne lourde matiere?
Si les Planetes sont dans leurs Spheres liez,
C'est d'vn brillant tissu de rayons deliez:
Si les Etoiles sont dans leur Ciel enchaisnées,
C'est de chaisnes de iour & de feu façonnées.

Et vous de qui l'Esprit haut, brillant, glorieux,
Pourroit auec honneur paroistre dans les Cieux,
Au lieu d'vne éclatante & precieuse trame,
Au lieu d'vn long tissu de lumiere & de flame;
Vous traisnez en langueurs des fers demy-roüillez,
Qui teints de vostre sang, de vos sueurs moüillez,
N'ont que de vos soûpirs leur merite & leurs charmes;
Et ne sont precieux que de l'eau de vos larmes.
Encore si celuy dont vous les auez pris,
Distinguoit les Vertus, discernoit les Esprits:
S'il auoit le cœur franc, s'il auoit l'Ame belle,
Si son Amour estoit genereux & fidelle:
Mais c'est vn Passager qui n'a rien d'arresté,
Qu'vn mesme iour voit pris & voit en liberté:
Et qui sans se tenir où le veut le merite,
Ne roule qu'où l'instint par sa pante l'incite:
Semblable à ces ruisseaux, qui durant vn long cours,
Ne peuuent faire vn giste, & font mille détours;
Qui Palais & Deserts sans difference embrassent;
Aux souches, aux cailloux, aux bourbiers s'embarassēt;
Et d'vn murmure égal, semblent auec leurs eaux,
Cajoler en passant les fleurs & les roseaux.
Aussi sans discerner le Pauot de la Rose,
Il reçoit du hazard tout ce qu'il luy propose:
Et sans deliberer sur les rangs & les prix,
On le voit d'vn charbon, comme d'vn Astre épris:
Son cœur qu'il vous vantoit entre les plus fideles,
A bien dire n'a rien de l'Amour que les aisles:
Et ces aisles l'ont fait du rang de ses oyseaux,
Qui volant sur la terre & volant sur les eaux,
Vont d'vn mesme appetit chercher leur nourriture;
Tantost parmy les fleurs, & tantost dans l'ordure;
Se perchent sur les Pins, baissent sur les gazons;
Passent des toits dorez aux plus viles maisons:
Et sont aussi contens, ont le cœur aussi calme,
Sur les bras d'vn buisson, que sur ceux d'vne Palme.

Rentrez donc dans le droit & dans la dignité,
Où vous fustes jadis estant en liberté:
Ne des-honorez point la Pourpre naturelle,
Qui nâquit auec vous, quand vous naquistes belle:
Gardez la Royauté que le Ciel vous donna,
Quand vn de ses rayons vostre front couronna:
Les Reynes de ce rang ne peuuent estre Esclaues;
Leur empire s'étend sur les cœurs des plus braues:
Et vous ne sçauriez plus porter auec honneur,
La Couronne à la teste, & le joug sur le cœur.
Quoy, dans vne Maison où tant d'autres regnerent,
Tāt d'autres leurs beaux nōs sur les Palmes grauerent,
Toute seule captiue, on vous verra traisner,
Dequoy vous asseruir, dequoy vous enchaisner?
Et ces Lyons hautains, ces Aigles genereuses,
Qui font de vostre Sang les Enseignes fameuses,
N'auront pû vous apprendre à rompre vne prison,
Non moins sale à l'Honneur, qu'obscure à la Raison.
Mais en vain ie vous presse, en vain ie vous réueille:
Si la Grace auec moy ne parle à vostre oreille;
Si les rayons du Ciel ne renforcent les miens,
Et si vous ne prenez des sentimens Chrestiens;
I'ay beau vous alleguer Grandeur, Vertu, Noblesse,
Iamais vous ne romprez la chaisne qui vous blesse.

Fin du Second Liure.



LETTRES POETIQVES, LIVRE TROISIESME.

LA NIMPHE DV DANVBE, A LA PRINCESSE ADELAIDE DE SAVOYE, DVCHESSE DE BAVIERES.

LETTRE PREMIERE.

Elle luy donne auis du desir que toute la Bauiere a de la voir; de la joye que sa venuë y apportera; des changemens qui se feront par tout où elle passera, pour luy adoucir les fatigues & les difficultez du Voyage; & de la Pompe auec laquelle elle sera receuë à son arriuée.

A Vous Royale Fleur d'vne Tige Royale,
Qu'en vertus, qu'en beautez, nulle autre Fleur n'égale, [lit,
La Nimphe du Danube écrit de son grãd
Que le cristal soûtient, que la nacre embellit;

Et de ses nobles Sœurs, en cette Lettre enuoye,
Par vn Zephir exprés, les souhaits & la joye.
Déja deux fois la Lune a terminé son tour,
Depuis l'heureux moment que l'Hymen & l'Amour,
D'vn cercle glorieux & tracé de lumiere,
Ont marqué vostre place au Trône de Bauiere.
Vostre portrait à peine en ce cercle fut mis,
Qu'aussi-tost tous les cœurs s'en trouuerent épris:
Les Graces à ses pieds leurs guirlandes poserent;
De feux purs & serains les Cieux le couronnerent;
Et les Astres venus à ce couronnement,
Donnerent à l'Hyuer vn nouuel ornement.
Toutes choses depuis de desir allumées,
Ont pour vous de l'esprit, sont pour vous animées.
Les sourcilleux Sapins dont nos mõts sont couuerts,
En paroissent plus hauts, plus jeunes, & plus verts;
Et pour nous annoncer de loin vostre venuë,
Ont la teste éleuée au dessus de la nuë.
Les Nimphes de nos Bois où iamais il ne luit,
Vous appellent de jour, vous appellent de nuit:
Des vallons d'alentour les ruisseaux leur répondent;
Les Echos des Rochers à l'enuy les secondent:
Mes flots mesme à ce bruit mollement épandus,
Du desir de vous voir paroissent suspendus;
Et malgré ce desir portez vers la Mer noire,
L'étonnent au recit qu'ils font de vostre gloire.
Venez donc glorieuse & royale Beauté,
Ne craignez point l'Hyuer, n'attendez point l'Esté,
Vn Soleil aussi doux, aussi fort que vous estes,
Peut desarmer l'Hyuer de toutes ses tempestes:
Et sans l'Astre qui fait les saisons & les ans,
Il peut appaiser l'air, & dissiper les vents.
Vos Sujettes du Pô, les filles de Climene,
Reprendront pour vous suiure vne figure humaine;
Et vous feront vn char égal aux chars des Dieux,
De l'ambre qui jadis s'écoula de leurs yeux;

Quand de l'étrange mort de leur Frere affligées,
En Peupliers sur la riue elles furent changées;
Et de tant de beautez il ne leur demeura,
Que l'or qu'à grains fondus leur écorce pleura.
Si-tost que vous viendrez, sous vos pas, la verdure,
Naistra comme elle naist sous ceux de la Nature,
Quand fertile & parée en la belle Saison,
Elle vient étaler ses biens sur l'orison.
Les Alpes maintenant hautaines & chenuës,
S'abaisseront pour vous, & descendront des nuës:
Aux rayons de vos yeux leurs frimas tomberont;
En ruisseaux argentez leurs neiges couleront;
Et leurs superbes Pins aussi vieux que la Terre,
Aussi hauts que la Sphere où se fait le tonnerre,
De leur front deuant vous de respect abaissé,
Ombrageront la route où vous aurez passé.
Là des riues de l'In les Nimphes habitantes,
De perles, de corail, de saphirs éclatantes,
Le joug de vostre char à l'enuy subiront,
Et jusques à mes bords par tout le traisneront.
De l'Empire Allemand les Aigles suruenuës,
Volant à grande troupe entre vous & les nuës,
De leurs aisles feront comme vn Poële mouuant,
Qui vous garantira de la pluye & du vent.
Ils perdront cependant ces Oyseaux de lumiere,
Vaincus de vos regards, l'orgueil de leur paupiere;
Et leurs yeux ébloüis, apprendront de vos yeux,
Que les feux les plus beaux ne sont pas dans les Cieux.
Le Danube suiuy d'vn pompeux équipage,
Quand vous approcherez, pour vous en faire hômage,
Sa vaste porcelaine à vos pieds posera;
La vertu de vos yeux en or la changera;
Et cette impression penetrante & feconde,
Sur ses bords agissant, agissant sur son onde,
D'vne moële de sucre emplira ses roseaux;
D'esprits d'ambre & de musc parfumera ses eaux;

Et de nouueaux rayons ſa vague illuminée,
Ira blanchir au loin la Mer noire étonnée.
Qu'apres mes longs deſirs, ce jour me ſera doux!
Que de proſperitez me viendront auec vous!
Qu'alors, au prix de moy, la blonde Galatée,
A la Cour de Thetis ſera peu reſpectée!
Que la brune Doris, alors au prix de moy,
Aura peu de faueur pres de l'humide Roy!
Et que la Seine aux yeux de ſes Amans ſi belle,
Aura de jalouſie, oyant cette nouuelle!
Mais plus i'attens d'hõneur, plus i'attens de plaiſirs,
Et plus mon cœur s'altere, & s'ouure à mes deſirs:
Gardez de differer d'vn jour voſtre voyage;
Mes ſoûpirs redoublez ſecheroient mon riuage:
Et les eaux de mon Lit bientoſt ſe reduiroient,
Aux larmes que mes yeux de regret verſeroient.
Venez donc ſans delay, diuine Adelaïde,
Suiuez l'Amour qui s'offre à vous ſeruir de guide;
Ses aiſles ſont ſes ſoins, & les ſoins des Amours,
Volent deuant le Temps, & preuiennent les jours.



LA SEINE,

A LA MEVSE.

LETTRE II.

Par cette Lettre écrite apres la Bataille de Lens, la Seine auertit la Meuse de se sousmettre à l'Empire de la France, luy remonstre la foiblesse du Lyon Belgique, la fait souuenir de ses defaites, luy represente le peu de Secours qu'elle doit esperer des Espagnols tant de fois vaincus, & de la Discorde enchaisnée par la vertu de la Reyne Regente.

DE la superbe riue, où les Lys autrefois,
Descendirent du Ciel sur le Sceptre François,
La Seine dans l'Europe en Lauriers si fameuse,
Escrit sous vn Laurier cette lettre à la Meuse.
Déja l'illustre Autheur des Saisons & des Temps,
Quinze fois a roulé par le cercle des Ans,
Depuis le iour fatal, que la fiere Bellonne,
Fut de tes Oliuiers t'arracher la Couronne:
Et que des Oliuiers de tes bords arrachez,
Sur tes bords de carnage & de meurtre jonchez,
Elle alluma ce feu, qui semble de la Flandre,
Ne deuoir te laisser que la place & la cendre.
Que n'as-tu point souffert de cét embrazement?
Quels rauages n'ont point comblé ton element?
Il ne va dans la Mer que du sang de tes riues;
Toutes tes Nimphes sont prises ou fugitiues:

Et toy-mesme en ton lit plein d'armes & de morts,
A peine en liberté peux-tu mouuoir ton corps?
Moins desolé que toy, fut jadis le Scamandre,
Quand de ses jones brûlez roulant la noire cendre,
Et tout rouge du sang de ses Troyens défaits,
A Iunon courroucée il demanda la paix.
Et moins le fut encor le fameux Trasimene,
Lors qu'en son lit fumant se traisnant auec peine,
De Rome & des Romains abbatus sur ses bords,
Regorgeant il rendit le sang auec les corps.
Par tes pertes au moins connois ton impuissance,
N'affecte point le bruit d'vne vaine constance:
Et des Fleuues heureux à mon pouuoir soûmis,
Apprens que le repos n'est que pour mes Amis.
L'Eridan m'a cedé l'ambre qui le couronne,
Et le droit de regner que son païs luy donne.
Aussi mon nom vainqueur sur ses bords entendu,
A ses bords l'abondance & la gloire a rendu:
Et le Tybre où iadis tant de lauriers fleurirent,
Où tant d'arcs de triomphe aux Vertus se bastirent;
Dans le trouble commun, par moy seul en repos,
Conserue la bonace & l'honneur de ses flots.
Ton puissant Allié, le Rhin ce noble fleuue,
T'est bien de mon pouuoir vne plus grande preuue.
Tant que par interest ou par ambition,
Il a de mes Riuaux porté la faction:
Et contre les deuoirs d'vne vieille alliance,
Du Tage & de l'Ibere il a pris la défence;
S'est toûjours vû défait, toûjours vû fugitif,
Et de Gustaue enfin grand & fameux captif,
Les bras liez au dos, & la corne froissée,
Aux pieds des Gots vainqueurs la teste il a baissée.
Mais depuis qu'à mes loix plus sage il s'est rangé,
Mon heureux ascendant son malheur a changé:
Et Louys ce Heros dont la gloire est sans borne,
A rompu ses liens, a raffermy sa corne;

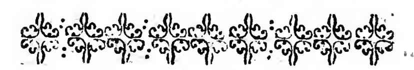
Et de mes estendars sur sa riue arborez,
Contre les vents du Nort ses flots a remparez.
Suy ce grand Allié qui t'inuite à te rendre;
Tu ne peux mieux que luy contre moy te défendre.
As-tu plus de fortune, as-tu plus de valeur,
Qu'vn Fleuue qui cent fois à la Mer a fait peur;
Qui du Tibre heritier, sur sa teste hautaine,
Porte parmy ses joncs la Couronne Romaine?
Ce Garde de tes bords, ce Belgique Lion,
Qui retient ton esprit dans la rebellion;
De mes nobles Chasseurs, quelques efforts qu'il face,
N'arestera iamais les forces ny l'audace.
Combien de fois Gaston, combien de fois Louis,
A ses yeux estonnez, & de peur éblouïs,
Ont-ils porté le fer & le feu sur tes riues?
Ont-ils victorieux pris tes Nimphes captiues?
Tandis que ce Terrible à la teste blessé,
Et iusqu'en sa taniere à coups de traits chassé;
Dans le sang qui couloit de sa large blessure,
Sembloit deuoir trouuer sa derniere auanture.
Il est vray que son cœur reuenu depuis peu,
Auoit dans ses regars remis vn nouueau feu.
Des rasoirs naturels luy remparoient la bouche;
De son poil ondoyant la pompe estoit farouche;
Ses ongles plus pointus & plus forts que deuant,
S'éprouuoient sur le sable, & menaçoient le vent;
Et de sa forte voix l'effroyable tonnerre,
Faisoit retentir l'air, & trémousser la terre.
Le timide Berger à ce bruit succomba;
Le rempart de Courtray de frayeur en tomba;
Et l'effroy s'estant mis dans le cœur des Communes,
Le tumulte & le bruit en vint iusqu'à Bethunes.
Louis mon grand Chasseur qui sa voix entendit,
Plus brillant qu'vn éclair sur le champ se rendit:
Le combat fut terrible, & ton Braue sauuage,
Sous l'adresse ployant, ployant sous le courage,

De

De la perte qu'il fit en la plaine de Lens,
Laissa l'herbe fumante & les guerets sanglans.
De ses ongles rompus, & de ses dents cassées,
Par le Victorieux les pieces ramassées,
De sa juste valeur, & de tes vains efforts,
Font aux yeux des passans l'histoire sur mes bords.
  Apres cette défaite, à quoy peux-tu pretendre?
Quelles armes pourront des miennes te defendre?
Peut-estre as-tu pensé par quelque nouueau sort,
Exciter la reuolte, éuoquer le Discord?
Et détourner sur moy ces Estoilles felonnes,
Dont l'ascendant abbat l'ascendant des Couronnes.
  Leurs regards malfaisans ont en cette saison,
Espandu par l'Europe vn estrange poison.
De ce poison fatal la Tamise infectée,
Du peuple qui la boit a l'audace excitée:
Ses hautains Leopards du mesme mal imbus,
L'vn sur l'autre acharnez ne se connoissent plus:
Par vne liberté furieuse & sauuage,
Iusqu'à leur propre Maistre ils ont porté leur rage,
Et le tiennent luy-mesme abbatu sous le faix,
Des liens & du joug dont ils se sont défaits.
  Parthenope exposée à la mesme influence,
De l'Espagne a voulu secoüer la puissance.
Son Poulain quoy que maigre & de coups mal traité,
Gourmette & caueçon bondissant s'est osté.
Et d'vn souffle commun la Discorde allumée,
Leuant vn estendar de flame & de fumee,
A fait dans le païs vn rauage plus prompt,
Que n'eust fait vn torrent débordé de ce mont,
Qui de Naples voisin, sur Naples éperduë,
Vomit le souffre ardent & la piere fonduë.
  Ces Astres de reuolte à Bisance portez,
De la Mer du Bosphore ont les flots excitez:
L'orage s'est de là répandu par la Thrace;
Le barbare Croissant en a changé de face;

Et du tragique sort de son Prince affligé,
D'vn nüage de dueil a ses cornes chargé.
Il n'est pas iusqu'au Tage, où la saison funeste,
De la rebellion n'ait fait passer la peste.
Les membres de ce Corps si vaste & si puissant,
Qui de la fin du iour s'étend au iour naissant,
Agitez en commun d'vn trouble populaire,
M'ont pensé deliurer de mon grand Aduersaire.
La Castille à ce bruit d'horreur a chancellé;
De ses superbes tours les masses ont branlé;
Et ces Grands éleuez, pour estre ses colonnes,
Ont par leur mouuement fait trembler ses Courōnes.
Le turbulent Esprit qui gouuerne ces feux,
Euoqué par tes sorts, excité par tes vœux,
Déja pour m'apporter de semblables orages,
Ses Astres mal faisans poussoit vers mes riuages.
Mais le malin qu'il est en vain les a poussez,
Leurs rays deuant les yeux de ma Reine effacez,
Ont malgré luy perdu la fatale influence,
Qu'il auoit preparée au trouble de la France:
Et l'on a vû ces vents ennemis de ma paix,
Liez par les Vertus, par les Graces défaits,
Baisser auec l'orgueil la teste deuant elles;
Traisner en murmurant leurs languissantes ailes;
Et bien loin d'émouuoir l'orage sur mes eaux,
Faire à peine plier la pointe des roseaux.
La Discorde elle-mesme à ton secours venuë,
Deuant Anne parut craintiue & retenuë:
Elle ne pût souffrir de ces yeux conquerans,
Les rais victorieux, les regards éclairans.
Les serpents de son front que ces regards toucherent,
Ebloüis & tremblans contr'elle se tournerent:
Et sa gorge fumante étreignant de leurs plis,
Moururent étouffez par la vertu des Lis.
Cette terrible ainsi vaincuë & desarmée,
De ses flambeaux éteints emportant la fumée.

Malgré soy la bonace à mes riues laissa,
Et dans son noir sejour confuse s'enfonça.
Ne croy pas que de là iamais elle remonte,
Pour troubler mon repos, pour reparer sa honte.
Ses serpents, de mes Lis redoutent trop l'odeur;
Des yeux d'Anne, ses yeux craignent trop la splēdeur;
Et les Graces qui sont du Conseil de ma Reine,
Ont attaché ses bras d'vne trop forte chaisne.
Par ces Graces le fer de cét âge amolly,
Deuiendra moins pesant, deuiendra plus poly:
Et changeant de couleur, en changeant de nature,
De l'or du premier temps reprendra la teinture.
Sous elles à l'enuy les Lauriers germeront,
Qui d'vn cercle d'honneur mes Lis couronneront:
Et sous leurs belles mains, pour enrichir mes riues,
Il renaistra bien tost d'eternelles Oliues.
Déja ce noble Oiseau qui changeant de destin,
L'Empire transporta du Tibre sur le Rhin;
Cette Aigle si guerriere, aujourd'huy desarmée,
S'est rangée à leurs pieds ou vaincuë ou charmée.
Et le rameau de paix de leur main receuant,
Auecque ce rameau vers le Nort s'éleuant,
Sans colere & sans fiel, par vn nouueau presage,
De la paix à l'Empire a porté le message.
Que l'exemple de l'Aigle instruise ton Lion;
Qu'vn fier suiue vne fiere à la soûmission.
Ma Reine a de la grace & du pouuoir du reste,
Pour luy faire vn lien glorieux ou funeste:
Et c'est l'Arrest du Ciel, qu'apres tout, ce hautain,
Reçoiue vn joug de fleurs ou de fer de sa main.
Flechis sous cét Arrest, Nimphe trop obstinée;
N'attens pas à plier que tu sois ruinée:
Mets à profit la force & la necessité;
Et fais à ton destin joindre ta volonté.
C'est le meilleur conseil, si tu daignes m'entendre,
Qu'on te puisse donner, & que tu puisses prendre.



LE TAGE,

A LA SEINE.

LETTRE III.

Il luy fait part de la joye que la Naissance de Monseigneur le Dauphin a causée à toute la Mer, & de la Feste qui se fit dans la grande Salle de l'Ocean à cette nouuelle: Il fait vne description des Presens qui luy ont esté enuoyez de la part de toutes les Deïtez des eaux; & sur la fin il represente la tristesse que l'Infante a laissée à l'Espagne par son éloignement.

DE son lit à fond d'or, nué d'argent en onde,
Le Tage, Fleuue illustre, en l'vn & l'autre Monde,
D'vne liqueur de pourpre, & d'vn roseau doré,
Du Soleil couchant éclairé,
Escrit à la Seine Royale,
Nymphe, que sous les eaux, nulle Nymphe n'égale,
Et qui porte l'honneur des Lys,
Au dessus des joncs de Thetis;
Pour luy faire conjoüissance,
De la glorieuse Naissance
De son Daufin, le plus beau des Enfans,
Qui dés la tendre fleur de ses plus jeunes ans,
Se declare déja de l'œil & de la mine,
Né de Pere Heros & de Mere Heroïne:

Et fait voir que son Astre, vn jour victorieux,
Ira plus haut que ceux de ses Ayeux.
Nous estions, belle Nymphe, assemblez dans la Sale,
De Coquilles pauée, & couuerte d'Opale;
Où de tous les Climats, les Fleuues tous les soirs,
Viennent pour rendre leurs deuoirs,
Et payer leurs tributs à l'Ocean leur Pere,
Le premier Roy de l'vn & de l'autre Hemisfere:
Quand sur les flots chenus & roulans en relais,
Vint vn Triton Courrier, à l'humide Palais,
Qui de ta part, à la Troupe immortelle,
De cet Accouchement apporta la nouuelle.
Chacun d'allegresse applaudit,
Aux merueilles qu'il nous en dit:
Et tout d'vn temps mille voix éclaterent,
Que les Vẽts jusqu'aux bords sur leurs aisles porterent.
Le festin fut renouuellé,
Et le Nectar à pleins pots r'appellé,
De main en main, alla parmy la Troupe,
Dans vn Nacre en figure de Coupe.
Les Daufins assemblez s'y rendirent au son,
D'vn Cor de Conque torse, enflé par vn Triton;
Et pour les festoyer, Doris & Cyanée,
Leur jetterent force algue, à l'Ambre assaisonnée.
De la Table au Bal on passa;
Neptune mesmes y dansa;
Les Sirenes en corps, y firent des merueilles,
A joüer, à chanter, à rauir les oreilles.
Il ne fut pas jusqu'au Daufin des Cieux,
Qui n'en parust plus brillant à nos yeux.
Des feux nouueaux qui luy paroient la teste,
Donnerent les premiers le signal de la Feste:
Et d'autres feux, qui par tout le ceignoient,
Et l'habit de la nuit d'vn beau rouge teignoient,
Sembloient exciter les Etoiles,
A tirer l'Or & l'Argent de leurs voiles,

Pour en tracer au Daufin nouueau né
Le tissu glorieux d'vn Destin fortuné.
Les Nymphes aux yeux pers, les blondes Nereides,
Par l'ordre du Vieillard, Roy des Plaines liquides,
De leurs coffres ambrez, tirerent à monceaux,
Tout ce qui naist de rare sous les eaux:
Et de leurs riches Porcelaines,
Les Fleuues à l'enuy puiserent à mains pleines;
Tout ce qu'elles auoient d'exquis,
Pour regaler & la Mere & le Fils.
Ces richesses de la Nature,
Brutes encore & sans figure,
Sont par les soins des Amours artisans,
Mises en œuure à mesme temps.
Les vns auec leurs feux l'or & l'argent bruniſſent;
D'autres le Calambour & le Sandal verniſſent;
Et d'autres auecque leurs dars,
Qui s'affinent à leurs regars,
Donnent esprit, mouuement & figure,
Par vne tendre & mignarde graueure,
Au feu du Rubis toûjours frais;
A l'eau du Diamant qui ne moüille iamais;
A l'Emeraude verdoyante,
A l'Escarboucle rougissante,
A cent autres Pierres de prix,
Dont les vns font des Ioüets pour le Fils;
Tandis que le plus grand, qui la Troupe commande,
Pour couronner la Mere, en fait vne Guirlande.
Tous ces Ioüets nouueaux, joints à d'autres Ioüets,
Qui furent autrefois trauaillez à grands frais;
Et qui diuers de forme & d'vsage seruirent,
Aux Enfans Heros qui nasquirent,
Quand la Terre plus pure & plus proche des Cieux,
Estoit fertile en demy-Dieux;
Vous sont portez dans deux Cassettes,
En riche garniture, en bois rare complettes;

Où cinq Presens se trouueront,
Qui vostre Cour éblouiront;
Outre cent de moindre merite,
Dont la liste n'est pas écrite.
  Vn Diamant à facetes taillé,
Sur de l'Or à jour émaillé;
La grosseur en est merueilleuse,
L'eau viue, nette & lumineuse.
Et c'est le mesme qui fut mis
Au front de la Reyne Thetis,
A la solemnelle journée
De son memorable Hymenée.
Il a cela de precieux;
Qu'il épure le sens, qu'il éclaire les yeux;
Et que dés la plus tendre Enfance,
Auecque la lumiere il donne la constance;
Pieces necessaires aux Rois,
Dont l'Esprit est l'Esprit des Loix;
Et dont la fermeté doit estre la Colonne,
D'vn Estat & d'vne Couronne.
  De plus, vn Hochet de Rubis,
Où brillent des flames de prix,
Qui d'vn beau trauail ciselées,
A l'Or du manche sont meslées.
Ce rare & precieux Ioüet,
Autrefois pour l'Amour fut fait,
Du temps qu'encore Enfant,&prenant la mammelle,
De la Beauté sa Nourrice immortelle,
Ses tendres bras, & ses petites mains,
Ne sçauoient pas encor lancer sur les Humains,
Ces fleches de feux emplumées,
Et de chauds desirs allumées,
Qui depuis ce temps là, par tout où le jour luit,
Ont fait tant de fumée, & causé tant de bruit.
  Les Rubis du Ioüet ne sont pas de ces flames,
Dangereuses aux cœurs, pestilentes aux Ames:

Il est vray que l'Amour vn esprit y laissa,
Qui de ses yeux sans chaleur y passa;
Vn esprit de douceur, d'amitié, d'innocence,
Suite odinaire de l'Enfance.
L'Enfant Royal qui s'en joüira,
Le mesme esprit en tirera:
Et de ce pur esprit son Ame penetrée,
Aux plus douces Vertus donnera libre entrée:
Il deuiendra ciuil, debonnaire, gaignant;
Et plus par ses bienfaits que ses forces regnant;
Des cœurs de ses Sujets, sans déplaire à personne;
Il couronnera sa Couronne.
De plus, pour le couurir, vn Crespe que Thetis,
Fit faire auecque soin pour Achille son Fils.
Les Graces l'Ouurage tracerent,
D'vne trame qu'elles filerent,
De certaines douces vapeurs;
Que l'Arc-en-Ciel tire des fleurs;
Quand Iris peinte & parfumée,
Et des rayons du Soleil animée,
Vient rendre visite aux Zephirs,
Qui l'appellent de leurs soûpirs.
Aussi l'étoffe en est de cent fleurs figurée;
Flore en ses plus beaux jours n'en est pas mieux parée:
Et quoy qu'en sa faueur fasse le mois de May,
Iamais il ne fit rien pour elle, de si gay.
Sous ce riche tissu, que les Graces nuerent,
Et leurs cheueux, au lieu d'or y meslerent,
L'Enfant Daufin tirera l'agrément,
Des Esprits, & des Cœurs, l'attrait le plus charmant.
Il apprendra la Science de plaire,
L'Art de se faire aimer, & celuy de bien faire;
Arts qui sur tous les Arts, appartiennent aux Rois,
Soigneux de leurs deuoirs, autant que de leurs droits.
L'Art d'escrimer, l'Art de rompre la Lance,
L'Art du Manege, & celuy de la Danse,

Ne sont pas plus les Arts des Roys que des Sujets,
Les Grãds,sur les Petits,n'ont que l'Art des Bienfaits.
Pour diuertir le mal de la gensiue,
Qui souffre, quand le temps arriue,
Que les premieres dents,
S'auancent pour prendre leurs rangs;
Vn os blanc & poly, d'vne Sirene antique,
Où se consérue encor vn esprit de Musique,
Se trouuera d'vn Rubis emmanché,
Mais d'vn Rubis artistement haché;
Où trois Perles Orientales,
Font trois Pendeloques égales,
Qui de leur lustre & de leur mouuement,
Donnent à l'œil du diuertissement.
Le Daufin portant à sa bouche,
L'os qui resonne, aussi-tost qu'on le touche,
Apprendra dés ses jeunes ans,
A priser la Science, à cherir les Sçauans:
Son Ame deuiendra juste, égale, harmonique:
Il aimera sur tout l'Art du Vers Heroïque,
Qui sçait malgré les dures Loix du Sort,
Lier les mains du Temps & de la Mort;
Et donner aux Heros vne seconde vie,
Au dessus de la Nuit, au dessus de l'Enuie,
Dans vne Region, où la Gloire, pour eux,
N'a que des jours serains & lumineux.
Par là viura toûjours, du glorieux Enée,
La Memoire à iamais de Lauriers couronnée:
Par là toûjours viura l'illustre & braue Fils,
De nostre Princesse Thetis.
Vn petit coup de Vent détruit les Mausolées;
Les Piramides sont par les Ans éboulées;
Les Thermes des Cesars aujourd'huy ne sont plus;
Leurs Colosses sont abbatus;
Des Montagnes jadis mises en Colisées,
Ont esté par le Temps brisées:

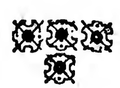
Le Poëme Heroïque est le seul Bastiment,
Qui subsiste éternellement.
A tant de rares gentillesses,
Diuerses de façons, brillantes de richesses,
En forme d'Euentail, vn Plumar ajousté,
Sera pour le Daufin de grande vtilité.
Sa poignée est d'vne Escarboucle:
Deux Serpens émaillez, au bout font vne boucle;
Les plumes sont d'vn Oyseau peu connu,
Qui depuis quelques ans deça la Mer venu,
Laissa la vie & le plumage
Sur le grauier de mon riuage.
Des Mousches ennemy, plus que tout autre Oyseau,
Il les chassoit sur la terre & sur l'eau:
Apres sa mort, ses plumes en sa place,
Font encore la mesme chasse.
Ton soin sera, que le rare Euentail,
Fait d'vn si beau plumage, & d'vn si riche Email,
Soit à la main d'vne Nourrice,
Sur le Royal Enfant, toûjours en exercice;
Pour garantir son visage & ses mains,
De tous ces Insectes vilains,
Soit Mousches sales & bruyantes,
Soit Guespes aspres & piquantes,
Qui par essains assiegent nuit & jour,
Et Lits & Tables à la Cour.
On en y void de toutes les teintures,
De toutes les façons, de toutes les natures:
Et les Roys, depuis le Berceau,
En sont persecutez jusques dans le Tombeau.
Il en est qui les enueniment,
Des humeurs qu'elles leur impriment:
D'autres, de leur bourdonnement,
Leur font perdre l'entendement:
D'autres encore moins humaines,
Leur sucent jusqu'au sang des veines;

Et telle y vient, qui fait, le tirant tout à ſoy,
Vn grand Squelette d'vn grand Roy.
  Fay donc entendre, à la ſage Iulie,
En l'art de plaire à tous, ſur toute autre accomplie,
A qui le plus braue des Roys,
A confié ſon Fils par vn ſi juſte choix;
Que de bonne heure elle extermine,
D'autour de luy cette ſale vermine.
Qu'elle luy repete ſouuent,
Quand l'âge l'aura fait plus grand;
Qu'il n'eſt point de pire figure,
Soit dans l'Art, ou dans la Nature,
Qu'vn Prince qui ſe void des Mouſches aſſiegé,
Et de la teſte aux pieds, par des Mouſches rongé.
Euſt-il en cet eſtat, la vaillance d'Hercule,
A ſon Peuple il eſt ridicule;
Et ſoit Lance. ou Sceptre en ſa main,
N'eſt qu'vn Epouuantail auſſi foible que vain.
  Qu'elle prenne le ſoin d'enrichir ſa memoire,
Des plus fameux Tableaux étalez dans l'Hiſtoire:
Et non de ces Portraits, ſur le faux figurez,
Que le Menſonge a peints, & la Fable a dorez.
Quand il ira le long des Galeries,
De voſtre Louure & de vos Tuilleries;
Qu'elle luy montre à connoiſtre les Rois,
Soit du ſang de Bourbon, ſoit du ſang de Valois;
Dont l'Eſprit & le Nom viuent dans les Peintures,
De ces magnifiques Structures.
Sur tout, qu'elle l'inſtruiſe, à remarquer de prés,
Les couleurs & les traits,
Qui de ſon Pere embelliront l'Hiſtoire,
Quand d'vn commun trauail, les Vertus & la Gloire,
En auront finy le Tableau,
Dont le premier crayon paroiſt déja ſi beau.
  Il y verra le Printemps & l'Autonne,
Qui de concert luy font vne Couronne,

De l'agreable joint au meur,
Et du Fruit auecque la Fleur.
Il y remarquera le tendre sans foiblesse,
Sans enflure le grand, & le fort sans rudesse.
Les Graces auprés des Amours,
S'y verront en leur taille, y seront en leurs jours;
Mais Graces d'vn air Heroïque;
Mais Amours innocens qui n'auront rien [illegible]ique;
Et dont les feux desarmez de ch[illegible],
N'auront du feu que la [illegible]ouleur:
Semblables a[illegible]uilles des Roses,
Sur la [illegible]uche de Flore & du Zephire écloses;
ou pareils à la fleur qui luit,
Aux bras du Grenadier, auant qu'elle soit fruit.
  Mais quand le Prince Enfant aura l'âge & la force,
De suiure de l'Honneur la sauoureuse amorce;
Il faudra luy montrer les pas de ses Ayeux,
Dans la Carriere ouuerte aux demy-Dieux;
Il faudra l'exciter, sur tout, à la lumiere,
Qui jaillit dans cette Carriere,
Des vestiges brillans que son Pere y laissa,
Dés la premiere fois que l'Honneur l'y poussa.
Vestiges qui font voir, jusques où la Victoire,
Eust étendu son Empire & sa Gloire,
Si Therese & l'Amour, de concert agissant,
L'vn de son feu, sur les Cœurs tout puissant,
Et l'autre de ses charmes,
Ne l'eussent obligé de mettre bas les armes.
  Sans cela, nous allions nous soûmettre à vos Loix;
Déja l'Ibere & moy, parlions d'estre François:
Et l'Espagne abatuë, estoit reduite à prendre,
Le party de se perdre, ou celuy de se rendre.
Mais les Vertus, les Graces, les Beautez,
En nous sauuant, nous ont pour vous quittez:
Therese auecque soy les a toutes menées.
Auec elle, chez vous, elles sont couronnées:

Elles regnent en gloire, auec elle, chez vous,
Sous vn Ciel plus ferain, fous des Aftres plus doux;
Tandis que l'Efpagne deferte,
Et dolente de cette perte,
Eft comme vn Iardin renuerfé,
Où la grefle, la pluye, & le vent ont paffé.
Fay donc fçauoir à la belle Princeffe,
D'où naiffoit autrefois toute noftre allegreffe,
Que tout eft parmy nous tenebreux & confus,
Depuis que fes beautez ne nous éclairent plus.
Le Manfanare en eft toûjours en larmes;
Le fouuenir de tant de charmes,
Qu'en la perdant il a perdus,
Et qui iamais ne luy feront rendus,
L'entretient dans vne trifteffe,
Qui paffera bien-toft jufqu'à la fechereffe.
Les Bouquets font déja fanez,
Dont fes bords eftoient couronnez:
Et s'il en eft qui refleuriffent,
Ne voyant point Therefe, auffi-toft ils languiffent;
Et leur deüil eft pareil,
A celuy des Soucys qui n'ont plus de Soleil.
Les Amours, qui diuers de poil & de plumage,
Voloient le long de fon riuage,
Maintenant, comme Oyfeaux par le froid engourdis,
Au pied des Orangers gifent comme étourdis;
Ou traifnant l'aifle auecque peine,
Errent fans armes par la plaine;
Bien differens de ceux, que Madrid les voyoit,
Quand Therefe les enuoyoit,
Tantoft porter de fes flames aux Rofes,
Sous fes regars nouuellement éclofes:
Tantoft de fa blancheur faire part au Iafmin,
Qui fe preffoit de naiftre en fon chemin:
D'autrefois pour dorer l'Orange encore verte,
Tourner là les rayons dont fa tefte eft couuerte;

t d'autrefois à d'autres Fleurs,
De son Esprit partager les douceurs.
De ces plaisirs, à l'Espagne il ne reste,
Qu'vn souuenit amer, & qu'vn regret funeste,
oin de Therese, auecque tout son bien,
lle croit n'auoir rien,
t tout ce qui luy vient, soit de l'Inde, ou du Gange,
Où le grauier en Or, l'onde en Perles se change;
Tous les tresors qu'auec tant d'appareil,
uy prepare au Perou, le rayon du Soleil;
rriuant à ses Ports, où les vagues gemissent,
uec le Iour terny, de regret se ternissent,
N'y trouuant plus le lustre & la clarté,
Qu'ils auoient de cette Beauté,
Qui leur ostoit les restes de leur crasse;
Qui les purifioit des ombres de la Masse;
Et de ses yeux, donnoit le dernier trait,
A ce que le Soleil y laissoit d'imparfait.
Mais, Nymphe, ce départ dont l'Espagne s'afflige,
Cedant au deuoir qui m'oblige,
De faire auec la Mer, honneur à ton Daufin,
Le meilleur est qu'icy, ma plainte prenne fin.





LES MVSES, A TROIS GRACES.

LETTRE IV.

Elles leur rendent compte de la maniere auec laquelle leur Lettre, écrite à vn de leurs Amis, aimé des Muses, a esté receuë au Parnasse : & leur expliquent les auantages qu'il y a d'auoir vn Amy de cette sorte : & les qualitez qu'il faut auoir pour les meriter.

DE la fleurissante colline,
Où iamais le jour ne decline,
Où le Genie inspirateur des Vers,
Tient l'air toûjours serain, & les Bois toûjours verts,
Les Muses que les Arts & les Sciences suiuent,
En ces mots pour Cleon à trois Graces écriuent.
Douces & redoutables Sœurs,
Douces aux yeux, redoutables aux cœurs;
La Lettre qu'en commun il vous a plû d'écrire,
Et qu'vn discret & fidele Zephire,
De vostre part a renduë à Cleon,
La gloire de nos Bois, l'honneur de nostre Nom,
Nous oblige de reconnoistre,
L'estime que pour luy vous auez fait paroistre;
Et de vous informer des applaudissemens,
Que receurent vos complimens,
Quand il nous en fit la lecture,
Sous vne Tonne de verdure,

Où pour l'entendre estoient venus,
De la Famille de Vénus,
Ie dis de Vénus Vranie,
Chaste Mere de l'harmonie,
Les plus tendres & les mieux nez
De myrthe & de fleurs couronnez,
Et parez comme ils sont, lors qu'auecque leur Mere,
Ils donnent aux Saisons le bransle dans leur Sphere.
Tous ces Enfans harmonieux,
De gestes mesurez, d'accens melodieux,
Cette lecture accompagnerent,
Et de vos Noms le merite éleuerent.
De plus d'vn lieu l'Echo les repeta;
Vn Zephir au loin les porta;
Et de tous nos Ruisseaux aussi-tost s'entendirent,
Mille Chantres qui les redirent.
Il ne fut pas jusqu'aux Essains,
Dont les Troncs de nos Bois sont pleins,
Qui de leurs Ruches ne volassent,
Et sur Cleon ne s'assemblassent.
Tandis que sur son front leur manne distiloit;
Et jusques dans sa bouche, à vos Noms se mesloit.
La Lettre leuë en pompe fut portée,
Des Cignes, des Zephirs, des Amours escortée,
Sous vn Laurier aussi vieux que le Temps,
Respecté de la bouche & de l'aisle des vents.
Ce grand Laurier, est comme le grand Liure,
Où tout Ecrit, qui merite de viure,
D'vn caractere delié,
Est sur les feüilles copié.
Là, d'vne aiguille d'or, de lait de perles teinte,
D'vne sçauante main, vostre Lettre fut peinte;
Pres de la mesme branche, où celles de Saphon,
Se conseruent encor fraisches auec son Nom.
Tandis qu'on la peignoit vne voix entenduë,
Et du grand Arbre aux petits étenduë,

Fit retentir aux valons d'alentour,
Aumale, Manicamp, Haucour.
De concert à ces voix, cent Cignes répondirent;
Des aisles & des mains cent Amours applaudirent;
Et les esprits des Zephirs & des fleurs,
Du mélange de leurs odeurs,
Par tout où ces voix se porterent,
Ces voix & vos noms parfumerent.
Toûjours pareil honneur parmy nous se fera,
Aux Graces, aux Vertus, que Cleon prisera.
Son estime est vn Diadéme:
Il fait regner tout ce qu'il aime.
Du feu de son Esprit, il sort vne clarté,
Qui donne l'Immortalité;
Et soit Heros, soit Heroïne,
Que ce feu brillant illumine,
Le jour illustre qui les suit,
Victorieux de la plus noire nuit,
Ne peut craindre que l'oubliance,
Luy cause du declin, ny de la defaillance.
Vne feüille de Palme, vn sion de Laurier,
Qu'il met sur le front d'vn Guerrier,
Pour faire luire & durer sa memoire,
Se changent en rayons de Gloire.
Le Myrthe mesme sous sa main,
Augmente son odeur, & deuient plus hautain;
Et de certains Soucis, qu'il joint à des Pensées,
L'vne aueque l'autre enlacées,
Il sçait composer des Bouquets,
Qui se conseruent toûjours frais.
Celles qu'il en aura parées,
De tous les Siecles admirées,
Ioüiront iusqu'aux derniers temps,
De la fleur de leurs jeunes ans:
Et par cette seconde & glorieuse vie,
A leur posterité donneront de l'enuie.

Mais quoy qu'il puisse éleuer à son choix,
Au rang des Dieux, les Reynes & les Roys;
Son choix se porte plus aux testes qui rayonnent,
Des biens que les Vertus & que les Graces donnent,
Qu'à celles qu'il ne voit luire que du faux jour,
D'vn inutile & fastueux atour.
Combien de Testes couronnées,
Sont vuides, creuses, mal tournées;
Et n'ont que la vaine splendeur,
De leur incommode Grandeur?
Combien d'autres aussi, sans pompe, & sans Couronne,
Regnent par les biens seuls, que la Nature donne,
Qui sans rien emprunter du Sort & du Hazard,
Sans s'aider du secours de Fortune, ny d'Art,
Forme de ses propres richesses,
Et ses Princes, & les Princesses?
Iamais Cleon n'eut d'encens ny de fleurs,
A mettre aux pieds de ces fausses Grandeurs,
Qui ressemblent à des figures,
Haute de baze & riches de parure,
Lesquelles sous la masse & l'éclat du dehors,
N'ont que du vuide dans le corps.
C'est par les mains de la Fortune,
De tout temps indiscrette, & de tout temps commune;
Qu'on a les Biens, qu'on a les Dignitez,
Qui font les grandes Qualitez.
Et tout cela ressemble aux Armoiries,
Eclatantes de broderies,
Qui seruent de Lit aux Valets,
Et de couuerture aux Mulets.
Le seul merite legitime,
Est l'vnique objet de l'estime:
C'est par là que vous regnerez;
Tant que vous le posséderez:
Par là iusqu'à la fin nous serons vos Seruantes,
En toute chose obeïssantes.

LE SOMMEIL, A LA PLVS NOBLE DES MVSES.

LETTRE V.

Pour la consoler de ses insomnies, il luy fait vne representation de son Palais, & des effets qu'il fait sur les corps : & luy represente qu'il est de la constitution des choses les plus belles & les plus nobles de ne point dormir.

LEs yeux demy sillez, & la teste panchée,
Vne main sur le lit negligemment couchée,
Et le dos appuyé de gerbes de Pauos,
Le Sommeil vous écrit, Vranie en ces mots.
De mon Palais de lait, sans fenestre & sans porte,
I'entens auec chagrin, les plaintes que m'apporte,
Vn Zephir enuoyé, qui de vous visiter,
En vain toutes les nuits me vient solliciter.
Il frappe, il fait du bruit, & du vent de son aisle,
Commis aussi pressant, que Messager fidele,
Il trouble le repos qui regne dans ma Cour,
Et ne me laisse en paix que quand il est grand jour.
Peut estre ignorez-vous, sage & docte Vranie,
Quelle est ma cruauté, quelle est ma tyrannie.

Sçachez donc que ie suis le Frere de la Mort,
Ie fais ce qu'elle fait, quoy qu'auec moins d'effort.
Comme elle i'oste aux yeux la vie & la lumiere:
Ie fais d'vn Lit de Pourpre vne pompeuse Biere:
Par mes charmes i'égale aux Esclaues les Rois:
I'oste aux Braues le cœur, aux Eloquens la voix:
Et le plus grand Esprit, si tost que ie le touche,
Immobile & massif, se change en vne Souche.
Aussi mon Palais noir où iamais il ne luit,
Est plus sombre & plus sourd que celuy de la Nuit.
Cette obscure Déesse au moins a sous ses voiles,
Ses flambeaux & ses feux, sa Lune & ses Estoiles:
Chez moy, sage Vranie, il n'est rien de pareil,
La Lune n'y paroist non plus que le Soleil:
Et les ombres iamais n'y furent éclairées,
Des Lustres attachez aux voûtes azurées.
Là parmy les Glirons, & parmy les Hiboux,
Iamais il n'arriua rien de semblable à vous.
Il n'y vient que des Corps faits de vapeurs informes;
Que des masques hideux, que des Spectres énormes.
Les feux des beaux Esprits, les éclairs des beaux yeux,
S'éteignent du moment qu'ils entrent dans ces lieux:
Et les Phantômes noirs qui naissent à la foule,
De l'obscure liqueur qui de ma corne coule,
Ennemis de tout lustre & de toute clarté,
Par tout où ie les mene étoufent la beauté.
Ne m'appellez donc plus, & cessez de vous plaindre,
Dequoy ie ne vay pas tant de beaux feux éteindre:
Vostre diuin Esprit a toujours à veiller,
Ayant toûjours à luire, & toûjours à briller.
Regardez sur le Ciel, ces Beautez lumineuses,
Des Siecles & des Ans eternelles Danseuses,
Leurs yeux toûjours actifs, & toûjours éclatans,
Ne se ferment iamais, & veillent en tous temps.
L'Aurore, comme vous, de pudeur colorée,
Et, comme vous, de fleurs & de perles parée,

Ne ſommeille iamais, iamais ne s'aſſoupit,
Quoy que le mõde ait crû, quoy que la Fable ait dit:
Et mes Pauots iamais ſes Roſes n'obſcurcirent;
Mes aiſles ſur ſes yeux, iamais ne s'étendirent.
La Lune au front d'argent, veille toutes les nuits;
I'ay beau pour l'endormir faire ceſſer les bruits;
Beau retenir les vents, arreſter les orages,
Et beau lier les flots le long de leurs riuages;
Iamais elle ne dort, & ne dormant iamais,
Elle n'en a le teint ny moins clair, ny moins frais.
Cet œil toûjours ardẽt, toûjours plein de lumiere,
Ceint d'vne ſi brillante & ſi belle paupiere,
Iamais ne s'eſt fermé, depuis que dans les Cieux,
La Nature l'ouurit à tous les autres yeux.
Et quoy que l'on ait crû de la couche branſlante
Que la Mer tous les ſoirs en ſon ſein luy preſente;
Quoy que l'on die encor de ces rideaux volans,
Qui d'humides vapeurs luy ſont faits par les vents;
S'il arriue parfois que l'ombre l'obſcurciſſe,
Il n'arriue iamais que l'ombre l'aſſoupiſſe.
Les Sirenes du Ciel, qui de leurs doux accords,
Sçauent toutes les nuits endormir tous les Corps,
Depuis le feu qui ceint la Sphere de la Lune,
Iuſqu'au ſable étendu ſous le Lit de Neptune,
Dans leurs Salons d'azur, où domine la Paix,
Où regnent le repos, ne ſommeillent iamais.
Que vous diray-je encor de ces Vierges ſçauantes,
Reynes des beaux Eſprits, du Parnaſſe Intendantes?
Vous eſtes de leur Cour, vous eſtes de leur Corps;
Elles vous ont ouuert leurs plus riches treſors;
Quand vous fuſtes portée à leur Montagne Sainte,
La feſte en fut celebre en toute ſon enceinte:
Voſtre nom y parut écrit ſur mille fleurs:
Vous fuſtes ajouſtée au nombre des neuf Sœurs:
Aux yeux de tout leur Peuple elles vous couronerent,
D'vn cercle de Iaſmin qu'elles-meſmes tournerent;

Tandis qu'à voſtre honneur mille Cignes chantant,
Et mille autres Oyſeaux auec eux concertant,
Aux Lauriers d'alentour vos loüanges apprirent,
Et les voix des Lauriers aux Echos les redirent.
D'ailleurs vous ſçauez bien, ſi ſur le Sacré Mont;
Où de tant d'inſtrumens tant de concerts ſe font;
Où des Roſeaux parlans couronnent les Fontaines,
Où les Bois font vn bruit sẽblable aux voix humaines,
Dont il ſe forme autant de langages diuers,
Les vns en Proſe pure, & les autres en Vers,
Que l'Eſprit habitant de ces Foreſts ſçauantes,
Fait en elles mouuoir de feüilles differentes,
Les neuf pudiques Sœurs, ont parmy tant de bruit,
Vn moment de ſommeil ſoit de jour ou de nuit.
Et vous n'ignorez pas, que le temps de leurs veilles,
Eſt pour elles vn temps de gloire & de merueilles;
Que ce n'eſt qu'en ce temps qu'elles font ces extraits,
Qui ſont de meſme odeur de loin comme de pres,
Qui parfument les noms où quelque goute en tombe,
Et font viure les morts au delà de la tombe.
Que vous diray-je plus? les Meres des bienfaits,
Les Graces, comme vous, ne s'endorment iamais:
Les yeux toûjours ouuers, & les mains toûjours preſtes,
A faire par leurs ſoins de nouuelles conqueſtes,
Elles ſe font des rets de tiſſus engageans,
Qu'elles tẽdent par tout aux Petits cõme aux Grands.
Diray-je que les eaux des Naïades dormantes,
Sont à l'air d'alentour, ſont au jour peſtilentes?
Et que la peſanteur, que l'aſſoupiſſement,
Qui dans vn lit bourbeux retient leur mouuement,
Etouffe les paſſans, & deſole la plaine,
Par la corruption de leur mauuaiſe haleine?
Au lieu que ces ruiſſeaux qui toûjours ſe mouuant,
Comme pour égaler leur cours au cours du vent,
Semblent faits du criſtal, que le flambeau du Monde
Fond de ces derniers feux, quãd il deſcẽd ſous l'onde:

Et les Nymphes qui font leur fejour dans leurs lits,
Filles de Galatée, & Nymphes de Thetis,
Toûjours pures de corps, & d'efprit lumineufes,
A la Cour de Neptune ont rang de Precieufes.
Enfin voyez par tout où s'étendent vos yeux,
Où s'étend voftre Efprit, qui voit encore mieux,
Vous verrez qu'il n'eft point de Beauté qui ne veille,
Et n'ait vne infomnie à la voftre pareille.
Ceffez donc, Vranie, & ne m'adreffez plus,
Des vœux perdus en vain, des fouhaits fuperflus:
Vous auez trop d'efprit, & trop peu de matiere,
Et iamais ie ne regne, où regne la lumiere.

FIN.




BIBLIOTECA NAZIONALE



